

Lauric Guillaud

HISTOIRE SECRÈTE DE L'AMÉRIQUE

« L'an 1477, au mois de février, je pouvais en naviguant jusqu'à cent lieues au-delà de l'île de Thulé. »

Christophe Colomb.

« Ce qui semble, en Europe, du domaine du merveilleux est souvent en réalité en Amérique. »

Jeremy Bellknap.

INTRODUCTION

LA DESTINÉE DE L'AMÉRIQUE

Le titre de cet ouvrage peut paraître présomptueux. On croit connaître l'Amérique, son histoire, son peuple – ses peuples –, sa grandeur, ses drames, ses hommes, ses femmes, sa prépondérance économique dans le monde actuel, ses certitudes, ses interrogations. Nous venons de commémorer la découverte de ce continent, l'occasion pour beaucoup d'Américains d'exalter leur puissante nation et, pour certains, de dénoncer « cinq siècles d'histoire et de malheur », en rappelant notamment les génocides qui furent perpétrés ou la violence aveugle des ghettos urbains.

Certes, le président Clinton a été réélu, mais avec la participation la plus faible depuis 1924 – moins de 50 % ! – et un Congrès qui reste dominé par les Républicains. Ceux-ci ont tout fait pour cacher leurs encombrants alliés, issus de l'énorme vague conservatrice, politique mais surtout religieuse, des années 1990. La *Christian Coalition*, à la droite du Parti républicain, revendique aujourd'hui un million d'adhérents qui ne conçoivent pas la politique sans engagement religieux.

En fait, cette aspiration est une constante de la civilisation américaine : l'on ne peut que constater l'omniprésence de la croyance, qu'elle soit celle du *mainstream* (majoritaire) ou celle des groupes sectaires ou utopiques. L'Américain trouve naturel de se situer par rapport à Dieu, à l'Église, à la religion, et les hommes politiques le savent, qui prient en public et font constamment référence au Créateur par-delà les dénominations religieuses. D'où vient cette imprégnation religieuse ou mystique dans un pays où plus de neuf personnes sur dix proclament leur foi en Dieu et où les sectes prolifèrent, tandis qu'un million d'Américains prétendent avoir été enlevés par des extraterrestres ? Cette foi plurielle relève-t-elle du délire, ou présente-t-elle une cohérence au fil des siècles ?

Si l'histoire des États-Unis est récente, celle du continent nord-américain et de ses habitants d'origine est très ancienne, et l'on ne sait pratiquement rien des énigmatiques constructeurs de tumulus (*mound-builders*). On sait seulement que les grandes migrations indiennes, de la Sibérie vers l'Alaska, se situent entre 40 000 et 12 000 ans avant l'ère chrétienne. Parmi les cultures archaïques implantées aux quatre coins de l'Amérique, les Hohokam, installés dans l'Arizona d'aujourd'hui, furent, il y a environ 2 000 ans, de grands constructeurs de réseaux d'irrigation et de barrages, ainsi que de fins astronomes, à l'image des Anasazi. Ceux-ci habitaient les « châteaux du désert », nichés dans les falaises (Arizona, Nouveau-Mexique et Colorado actuels), pratiquant de somptueux rites funéraires dont les tumulus pyramidaux sont les vestiges. On ne sait pourquoi ces civilisations s'éteignirent.

Quand Colomb « découvre » l'Amérique en 1492, le continent est déjà peuplé de millions d'Indiens parlant plus de 300 langues. À force de ressasser le concept d'un

« Nouveau Monde », les colons ont fini par déposséder les autochtones de leur histoire, superposant à la préhistoire américaine leur propre histoire, celle de la colonisation. Cet « ethnocentrisme » a largement été conditionné par une vision théologique – et donc anti-païenne – d’une histoire élevée au rang d’épopée.

« Les Amérindiens n’ont pas vécu hors de l’histoire avant l’arrivée de Colomb dans les Caraïbes », constate Elise Marienstras. Sans le savoir, des trappistes français fondèrent un monastère en 1809 sur un gigantesque tumulus, au sud de l’Illinois. Il s’agissait de Cahokia, la plus grande cité préhistorique amérindienne du nord du Rio Grande. Ce centre religieux était relié au « Culte du Sud » des Mississipiens (700-1450). Les progrès archéologiques actuels ne cessent de reculer les origines du continent américain. Ainsi, la culture *Adena* date de l’an mille, et la culture Hopewell (Nord-Est) se serait implantée aux alentours de 300 avant Jésus-Christ. Il s’agissait de sociétés urbaines solidement protégées, regroupées autour de hauts temples pyramidaux où brillait la flamme éternelle du soleil.

Par ailleurs, les historiens mettent au jour des vestiges qui indiqueraient des « découvertes » de l’Amérique largement antérieures au voyage de Christophe Colomb : Égyptiens, Grecs, Phéniciens, Carthaginois, Asiatiques, Basques, Vikings, Africains, Celtes, etc. La *New England Antiquities Research Association* a localisé plus de trois cents sites « européens » précolombiens au nord-est des États-Unis, de nombreux vestiges attestent une multiplicité d’écritures (oghamique, ibérique, phénicienne, libyenne, etc.), et de curieuses croix semblent porter la marque des Templiers. Enfin, les chiffres les plus contradictoires circulent à propos du nombre d’Amérindiens au xv^e siècle : un, cinq, dix, vingt millions, quatre-vingts millions même selon Henry Dobyns – des imprécisions qui dissimulent mal l’ampleur exacte des hécatombes perpétrées... puisque le recensement de 1896-1897 ne dénombrait plus que 254 300 Indiens.

Dans *L’Or des temps*, un malicieux Samivel pose une question scandaleuse pour nos esprits ethnocentriques : l’Europe aurait-elle été découverte par l’Amérique ? On ignore toujours d’où venaient « les peuples de la mer » refoulés d’Égypte vers le xii^e siècle. D’après Pomponius Méla, vers 62, le proconsul des Gaules, Metellus Celer, reçut en cadeau du roi des Botes, des esclaves « indiens » chassés par la tempête « sur les côtes de Germanie » (sic). Enfin, en l’an 150, Pausanias ne déclara-t-il pas qu’il existait, loin dans l’Ouest, de l’autre côté de l’Océan, des terres habitées par des hommes à la peau rouge, dont les cheveux étaient raides et noirs comme des crins de cheval ?

Ce n’est pourtant pas cette Amérique que nous allons évoquer, mais une Amérique au départ imaginaire, qui va peu à peu se matérialiser au xvii^e siècle. Rarement dans l’histoire, on a vu se constituer une utopie en réalité, avec autant de rigueur et de vigueur. Rarement, une idée est devenue une réalité, certes discutable, mais tangible, avec autant de cohérence. Rarement, un mythe s’est matérialisé avec autant de force que celui de la nation américaine. « Le rêve américain comme terre promise » s’est déployé de l’Orient vers l’Occident, ouvrant un espace vierge sur lequel la vieille Europe cristallisait ses propres désirs, sa nostalgie, ses remords, son besoin d’altérité, sa soif de croyances.

Stimulé par les travaux du philosophe et mythologue Jean Charles Pichon, nous

tenterons d'esquisser les grandes lignes d'une face moins connue de l'Amérique, largement dominée par le mythe. Il s'agit de montrer que l'Amérique, point de convergence d'aspirations diverses qui ne cessèrent jamais de hanter l'imaginaire européen, fut d'abord un champ d'expérimentations pour certaines utopies, pour devenir le théâtre de conflits souvent tragiques, opposant des groupes aux croyances variées, qui pensaient pouvoir modeler ce nouvel éden conformément à leurs rêves ou à leurs appartenances religieuses, occultes ou philosophiques.

Il ne faut pas écarter du champ historique des courants tels que la Rose-Croix ou la Franc-Maçonnerie qui jouèrent un rôle majeur dans la geste américaine, des mystiques tels que Morton ou Kelpius, des sectes qui participèrent à l'élaboration de l'utopie américaine, des tribus dont les thèses furent reprises par les Pères fondateurs, ou certaines légendes qui contribuèrent à renforcer le potentiel mythique de la création des U.S.A.

L'épopée américaine montre bien les modes d'interaction entre histoire et imaginaire : la croyance a une incidence sur le réel car le mythe américain s'est *matérialisé* progressivement, même s'il s'est dévoyé au fil des siècles. Nous savons, grâce à Paul Veyne, que toute histoire est un récit et qu'il n'y a pas de différence entre le *sermo mythicus*, le récit mythique, le récit du romancier, ou le récit de l'historien.

Au moment où l'on réévalue l'importance de cet imaginaire dans le champ historique, il convient d'étudier l'Amérique comme « terre des possibles », monde « autre » issu de la vision d'un « autre monde », objectif de la « quête du paradis », pour reprendre le titre de l'ouvrage de C. L. Sanford. Mircea Eliade consacra tout un chapitre à ce sujet dans *La Nostalgie des origines* (« Utopie et Paradis »). Nous ne serons pas les premiers à évoquer la « sacralisation » de la geste américaine. D. J. Boorstin pense que l'histoire américaine a réalisé à la lettre le discours des Fondateurs et qu'elle a rempli la mission universaliste qu'ils lui avaient confiée. E. L. Tuveson, étudiant le rôle millénariste de la nation américaine, nation « rédemptrice » (*Redeemer Nation*), conclut sur l'aspect « apocalyptique » de l'Amérique. Selon M. P. Hall, l'Amérique aurait eu une « destinée secrète » (*Secret Destiny*) depuis le début des temps, la « démocratie américaine » ayant été le but d'un « Plan universel » mis en oeuvre par une confrérie d'initiés, « l'Ordre de la Quête ». Dans *The Occult Conspiracy*, Michael Howard reprendra la plupart des thèses ésotériques de Hall, y ajoutant nombre de données historiques importantes. Jean Delumeau, dans son *Histoire du Paradis* en deux tomes, consacre tout un chapitre au millénarisme en Amérique du Nord, démontrant que l'espoir des Puritains de faire de celle-ci le centre du royaume du Christ a été l'une des composantes de l'identité américaine. Enfin, Elise Marienstras, par son recensement des « mythes fondateurs de la nation américaine », montre bien la volonté des Fondateurs de « recréer » un monde en Amérique, sous l'égide de la Providence, en abolissant le temps historique. De toutes ces études se dégage un élément fondamental : l'Amérique est « fille des croyances », d'abord celle des visionnaires et des utopistes, puis celle des colons puritains, convaincus d'être les « élus », précurseurs d'une vague sectaire qui ne se dément pas, encore aujourd'hui. « Les États-Unis sous le poids de Dieu », comme l'écrit Isabelle Richet.

Notes

1. En 1974, 69 % des Américains déclaraient croire en Dieu et 48 % au Diable. Mais depuis, les proportions de croyants sont encore en hausse aux U.S.A. En 1988, 92 % des habitants s'y déclarent liés de quelque manière à une Église constituée. En 1991, 94 % des Américains croient en Dieu (Voir M. Rezé et R. Bowen, *Introduction à la vie américaine*, Masson, Paris, 1991, p. 98). En 1994, 58 % des Américains affirment ressentir un besoin de « croissance spirituelle », tandis qu'un tiers d'entre eux prétendent avoir connu une « expérience mystique ou religieuse ». En outre, 20 % ont connu une « révélation divine » en 1993 et 13 % ont « vu ou ressenti la présence d'un ange » (*Time*, 3-4 nov. 1994, 40).
2. E. Behr, *Une Amérique qui fait peur*, Plon, Paris, 1995.
3. L'inventeur de la notion de « nouveau monde » est Peter Martyr, qui présenta Colomb dès 1493, dans une lettre au cardinal Sforza, comme « *Repertor ille novi orbis* » (H. Sudhoff, *La Découverte de l'Amérique aux temps bibliques*, Éd. du Rocher, 1994, p. 51).
4. E. Marienstras, *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 222.
5. Jacques de Mahieu voit dans ces croix un lien avec l'Ordre des Templiers ; il suppose que les chevaliers se rendirent souvent d'Europe en Amérique du Sud pour y acquérir de l'argent, dont l'ordre disposa en quantités surprenantes au cours du Moyen Âge (Voir J. de Mahieu, *Les Templiers en Amérique*, J'ai Lu, n° 2137, Paris, 1989).
6. Contre 1 420 400 presque cent ans plus tard (1986). On parle cependant depuis les années soixante d'une « renaissance » indienne. (*L'État des États-Unis*, p. 91)
7. Samivel, *L'Or des temps*, Arthaud, Paris, 1987, p. 243.
8. Jean-Charles Pichon, auteur notamment de *L'Homme et les Dieux* (Maisonneuve, Ste Ruffine, rééd. 1986) et d'une *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes* (Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, 2 vol.), a donné une conférence sur le thème : « La naissance ésotérique des États-Unis. »
9. Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Seuil, Paris, 1983.
10. C. L. Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Press, Urbana, 1961.
11. M. Eliade, *La Nostalgie des origines*, Folio, Gallimard, 1969 (rééd. 1991).
12. D. J. Boorstin, *The Genius of American Politics*, Chicago, 1953.
13. E. L. Tuveson, *Redeemer Nation*, University of Chicago Press, 1968.
14. M. P. Hall, *The Secret Destiny of America*, Philosophical Research Society, Los Angeles, 1951.
15. M. Howard, *The Occult Conspiracy*, Destiny Books, Rochester, Vermont, 1989.
16. J. Delumeau, *Histoire du Paradis, vol. 1*, Fayard, Paris, 1993 ; *Histoire du Paradis, Mille ans de bonheur, vol. 2*, Fayard, 1995.
17. E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Éd. Complexe, Paris, 1992. (Les citations d'E. Marienstras dans le corps de l'ouvrage renvoient à cette étude.)
18. Richet, « Les États-Unis sous le poids de Dieu », *Libération*, 18-01-95.

Première partie

L'invention de l'Amérique

« L'art de la navigation incite à connaître les mystères du monde. »

CHRISTOPHE COLOMB.

« Colomb dut éprouver cette sorte de sentiment que l'Écriture donne au Créateur, quand, après avoir tiré le monde du néant, il vit que son ouvrage était bon : *vidit Deus quod esset bonum*. Colomb créait un monde. »

CHATEAUBRIAND,
Mémoires d'outre-tombe, I.

Chapitre premier

LA RECHERCHE DU PARADIS TERRESTRE

La recherche du paradis terrestre induit le motif du voyage, deux concepts à la base de l'Amérique mythique. Les chrétiens croient que le Paradis, sauvé du Déluge, existe quelque part sur terre, même inaccessible. Autour, des terres auraient conservé certains caractères du paradis terrestre. De cette croyance vont naître de nombreuses légendes que reflète la géographie médiévale : le royaume du prêtre Jean, les îles Fortunées, l'île de saint Brendan, Ophir. Ces croyances jouent un rôle indiscutable dans les grandes découvertes du xv^e et du xvi^e siècle. Il s'agit de redécouvrir le paradis perdu, ce « jardin primitif », selon l'étymologie grecque et iranienne, dont l'homme se trouve exclu, mais qui est néanmoins un lieu « réel », terrestre, même si sa localisation demeure mystérieuse. Pendant tout le Moyen Âge, le *topos* littéraire du paradis terrestre est « cartographique », et situé immanquablement à l'Orient du monde connu.

Parmi les lieux féeriques de l'imaginaire médiéval, l'île joue un rôle éminent, comme dans le récit de Mandeville, où le royaume du prêtre Jean est insulaire. « L'éloignement embellit et l'isolement préserve », écrit Jean Delumeau, qui suggère déjà le potentiel *utopique* de ces îles. Dante donne aussi au paradis terrestre les caractéristiques d'une île. Dans « un monde sans Ouest », comme le dit L. Fiedlerz, l'Ulysse de *l'Enfer* exprime le vœu de Dante d'explorer une « quatrième direction », « ce monde sans habitants qui est par-delà le soleil ». Voyage *sinistre* – « vers la gauche » –, la navigation d'Ulysse « franchit la limite fatale », enfreignant un espace tabou, celui du soleil couchant, synonyme de mort. Il s'agit bien d'un voyage *fou*, « vol insensé » qui conduit au naufrage au pied du Purgatoire, terrifiante antichambre du Paradis. L'Amérique se présente encore comme un péché.

La réactivation du mythe gréco-romain des îles Fortunées par Isidore de Séville correspond à un déplacement topographique « Dans l'océan, à gauche de la Mauritanie. » Dans son *Ymago Mundi*, Pierre d'Ailly précise : « Entre le Midi et le Couchant, proche de l'Occident. » Une mappemonde du xii^e siècle mentionne des « îles Fortunées » à l'ouest de l'océan qui entoure la terre, et l'atlas catalan commandé par Charles V à la fin du xiv^e siècle, confirmera la cardinalité occidentale des îles paradisiaques, « du côté de la main gauche ».

Les Celtes furent toujours hantés par le rêve de lancer des expéditions dans d'autres mondes féeriques (Tir-nan-Og, Tir-Nam-Beo, Mag Mon, Mag Mell, Avalon). Il est possible que ce peuple se soit réellement mis en mouvement vers l'ouest, dans une atmosphère de quête de merveilleux. Les navigations de Maël Duine, de Bran, fils de Fébal (viii^e siècle), de Teigué, fils de Cian, mêlent fable et réalité. Dans le voyage de Teigué, les descriptions se rapportent à un rivage boisé, à une latitude tempérée. C'est peut-être l'Écosse, ou l'Angleterre. « Peut-être aussi la côte

américaine », ajoute Samivel. On se perd en conjectures sur l'origine de la tour de Newport, au sud de Boston : serait-elle l'œuvre de Celtes, bretons ou irlandais, ayant débarqué dans la région du cap Cod, avant même les Vikings ? Plusieurs sagas islandaises évoquent le *Hvitramannaland*, le « Pays des hommes blancs », situé non loin du Vinland. Des marins auraient abordé une terre inconnue. En 1170, un roi du pays de Galles, Madoc, aurait traversé l'océan et découvert la Grande Terre de l'Ouest. De retour en Angleterre, il serait reparti avec dix navires pour disparaître. Cinquante ans avant Colomb, une charte royale octroie à l'abbaye de Kerity, près de Paimpol, le droit de percevoir une dîme sur le produit des pêches exécutées « de l'autre côté de l'océan » (Terre-Neuve). Pourquoi le dialecte des « Indiens blancs » Tuscaroras, établis au Kentucky, en Caroline et en Virginie, comporte-t-il des mots gaéliques ? Quelle réalité faut-il conférer à ces voyages fantastiques ? Entre paganisme et christianisme, la motivation du voyage change, mais le merveilleux subsiste, avec la quête de saint Brendan.

L'île de saint Brendan partage la même localisation sur le globe de Martin Beheim, à proximité de l'équateur et à mi-chemin entre les îles du Cap-Vert et Cipangu. La navigation célèbre du moine irlandais Brendan (vi^e siècle), popularisée au xii^e siècle, lui fait découvrir l'entrée du Paradis dans une île au large des Canaries. La « Terre des Bienheureux » se trouve bien à l'ouest, confirmant le déplacement du mythe édénique qui quitte la Mésopotamie pour se rapprocher du continent américain. L'*utopie* de la Renaissance se profile dans l'imagination collective : entre 1526 et 1721, quatre expéditions maritimes partiront des Canaries à la recherche de la « Terre promise » de saint Brendan. La conclusion des navigateurs de la Renaissance – corroborée par certains auteurs modernes – est que Brendan et son équipage atteignirent en l'an 551 les côtes de St. John's Rivers, en Floride, où l'Espagnol Ponce de Leon devait plus tard chercher la fontaine de Jouvence. Brendan et ses quatorze compagnons auraient séjourné au Mexique, où les indigènes avaient conservé, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, le souvenir de ces prêtres barbus, mais tout cela n'est peut-être qu'une belle légende. Pourtant, progressivement, l'on passe d'une *géofantasmagorie* à une réalité, celle des premières grandes navigations. L'un des livres de chevet de Colomb sera la *Navigacion de Brandan*, voyage à la lisière du réel et du symbolique, et qui, déjà, « suscite un monde », écrit J.-P Bayard.

Les cartes existent, même si elles ont gardé du Moyen Âge la confusion poétique des lieux réels et chimériques. Antonin de la Salle, précepteur de Jean d'Anjou, rédige un roman de chevalerie, *Le Petit Jehan de Saintré* (1447), qui contient une carte des mers nordiques, laquelle fait mention du Groenland, quarante-cinq ans avant la découverte de Colomb. Les itinéraires spirituels seraient-ils balisés par des prédécesseurs bien réels ?

Le royaume de Norumbega, qui figurait sur les cartes marines dès 1529, s'étendait de la baie de Fundy, en Nouvelle-Écosse (autrefois l'Acadie), jusqu'à l'Hudson. Il constituait dans les imaginations une sorte de Shangri-La qu'auraient découvert des explorateurs norvégiens. D'autres légendes celtiques vont par ailleurs se greffer sur le mythe de saint Brendan, comme celle de l'île du Brasil, du vocable irlandais « O Brazil » signifiant « île Fortunée ». De même, il existe un lien entre l'île de saint Brendan et la légende des « sept cités » : après avoir navigué dans

l'Atlantique, sept évêques auraient abordé une île pour y bâtir sept villes. Cette île excitera la curiosité des futurs découvreurs, avant de se muer, au xvi^e siècle, en « sept cités de Cibola », que les Espagnols chercheront en vain dans les futurs États-Unis (1530-1540). « Du moins découvrirent-ils le Grand Canyon (1540) et atteignirent-ils, à la fois, les prairies du Kansas par les cours d'eau et les côtes de l'Oregon par la mer », affirme J. Delumeau.

Les mythes d'Ophir et de l'Eldorado illustrent pareillement ce va-et-vient fascinant entre imaginaire et réalité. Le rêve d'un paradis accessible cherchait confirmation dans la Bible qui attestait l'existence de la cité d'Ophir, dont les mines du roi Salomon avaient assuré l'opulence. Cette cité apparaît non seulement sur les cartes médiévales, mais Colomb, au retour de son deuxième voyage, annonce qu'il a découvert l'Ophir de Salomon. Au xvi^e siècle, Charles Quint envoie Sébastien Cabot rechercher la terre extraordinaire du *Livre des Rois*, ce qui va conduire l'explorateur jusqu'au Paraguay.

Durant tout le xvi^e siècle, plusieurs aventuriers (Dalfinger, Hohermuth, Queseda) partent à la recherche d'une chimère : l'or du Nouveau Monde. On connaît l'issue dramatique de l'expédition de Pedro de Ursua et de Lope de Aguirre, en quête du pays de l'Eldorado – le « roi doré » (1560). Les souvenirs de l'Éden se dégradent en mirages matériels. Le mythe compensateur de l'Eldorado, c'est « l'histoire d'une fiction créée par le discours des Indiens et réputée vérité par le désir des Espagnols : schéma classique de l'élaboration d'un mythe ». Cette transposition dans le Nouveau Monde du mythe d'Ophir se conclut par une tragédie, même si les Espagnols découvrent de nouvelles terres. Cette marche vers le paradis terrestre se révélera plus d'une fois une descente aux enfers, les trois expéditions de l'Anglais Walter Raleigh (1595, 1596, 1617) se soldant par l'exécution de ce dernier à la Tour de Londres.

Cette réélaboration des mythes participe ainsi de « l'invention » du Nouveau Monde, où l'Âge d'or du passé est réinstauré dans le présent. La découverte de « l'étrangeté américaine » ouvre les portes de l'utopie. « L'invention de *l'autre* », comme l'écrit Fernando Ainsa, inscrit peu à peu l'Amérique dans un espace idéal offrant une « réalité alternative possible ». La foi dans la « cité des hommes » américaine laisse augurer un « paradis sur terre » auquel aspirent les princes de la Renaissance.

Les « utopies géographiques », cet élan que l'on trouve à la base des grandes navigations, polarisent l'énergie exploratoire vers l'ouest. Le mythe devient certitude. L'Amérique est une « région désirée avant d'être trouvée », car, « déjà recherchée de tous côtés, avant d'être un fait prouvé, elle est d'abord un pressentiment à la fois scientifique et poétique ». Ainsi se fait jour une notion fondamentale qui sera relayée par les Puritains de la Nouvelle-Angleterre : la découverte de l'Amérique ne doit rien au hasard, mais tout à la *Providence*. L'Europe la découvre parce qu'elle la requiert. L'Amérique est « découverte » au moment opportun.

On lit déjà en pointillés le concept de « destin manifeste » qui sera défendu par les Américains au xix^e siècle. Paradoxalement, la foi dans le « Nouveau Monde » se fonde sur son côté originel, ou original, offrant une nouvelle source d'images archaïques. E'imaginaire européen trouve dans cette Terre promise la confirmation de ses chimères : jardin des Hespérides, Âge d'or, Montagne d'argent, Pays de la

cannelle, Cité des Césars, Roi blanc, etc. Sur le futur du Nouveau Monde se projette la nostalgie collective de l'Ancien, qui voit dans la découverte de l'Amérique la répétition cyclique d'un temps perdu retrouvé.

Le voyage peut être un moyen d'élucider les mythes. Au xvii^e siècle, le père Yves d'Évreux, qui remonte un fleuve du Brésil, rapproche les femmes guerrières des Indiens Tapinambos des Amazones antiques. On nommera le fleuve « Amazone », et le savant Humboldt, deux siècles plus tard, se demandera si l'origine du mythe n'est pas l'Amérique. Amérique, terre privilégiée du chassé-croisé entre rêve et réalité... « Les Espagnols, écrit Claude Lévi-Strauss, ne sont pas tant allés acquérir des notions nouvelles que vérifier d'anciennes légendes ».

Notes

1. J. Delumeau, *Histoire du Paradis, vol. 1*, Fayard, Paris, 1993, p. 131.
2. L. Fiedler, *Le Retour du Peau-Rouge*, Seuil, Paris, 1971, p. 32.
3. Dante Alighieri, *La Divine Comédie, Éd. de Nesle*, Paris, 1979, p. 168.
4. Samivel, *L'Or des temps*, Arthaud, Paris, 1987, p. 165.
5. En 963, le Viking Ari Marsson est jeté par la tempête sur une côte inconnue, « à l'ouest, près du bon Vinland », raconte le *Landnamabok*, et, en 967, Ullman Jarl touche terre à Panuco, dans le golfe du Mexique. Les expéditions norvégiennes au Vinland auront lieu à partir de l'an 1000 (Voir J. de Mahieu, *Les Templiers en Amérique, J'ai Lu*, n° 2137, Paris, 1989, p. 163-168).
6. J.-P Bayard, *La Légende de Saint Brandan*, Guy Trédaniel Éditeur, Paris, 1988, p. 102 et 210.
7. J. Delumeau, *op. cit.*, vol. 1, p. 140.
8. *Dictionnaire des mythes littéraires*, sous la direction de P Brunel, Éd. du Rocher, 1988, p. 558.
9. E Ainsa, « La découverte de l'autre et l'invention de l'utopie », *L'invention de l'Amérique*, Europe, n° 756, avril 1992.
10. E. Floch, cité *ibid.*, p. 48.
11. C. Lévi-Strauss, cité *ibid.*, p. 50.

Chapitre II

L'ÉTRANGE QUÊTE DE CHRISTOPHE COLOMB

Le cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique a été l'occasion de réévaluer Christophe Colomb (1451[?]-1506). Une multitude de livres publiés sur la question, loin d'éclairer le personnage, semblent avoir brouillé les pistes, ravivant les polémiques à propos de la nationalité de Colomb, sa véritable identité, ses étranges croyances et la motivation profonde de ses quatre voyages.

Chez Colomb, tout paraît appeler le mythe : le flou de ses origines, sa vie pareille à un parcours initiatique, sa destinée mystérieuse. Ajoutons à cela le paradoxe de sa « découverte » – qui n'en fut pas une – et l'ingratitude de l'histoire qui fit que l'Amérique porte le nom de son rival : Amerigo Vespucci. Colomb, enfin, indissolublement lié à sa « découverte » de 1492, est tout entier un symbole pour l'histoire de l'Occident, celui de la naissance des temps modernes et de la colonisation ; comme si l'homme Colomb était dématérialisé au profit d'un statut, certes mythique, mais ambigu.

La biographie incomplète de Colomb a donné naissance à des thèses contradictoires. Pas moins de quatorze pays se disputent son berceau originel. On fait de l'aventurier un juif secret ou un pur catholique, un illuminé ou un fin politique, un millénariste ou un réaliste. On ignore enfin jusqu'à l'emplacement de sa tombe.

Homme à facettes multiples, Christophe Colomb est avant tout un érudit et un homme de croyance, à la frontière de deux temps et de deux mondes. Dès son arrivée au Portugal, en 1476, Colomb est saisi par le problème de la possibilité d'atteindre l'est par l'ouest. Il fallait fonder ce projet, écrit Michel Lequenne, « sur l'acquisition de tout le savoir hérité de l'Antiquité, *via* les Arabes et les Byzantins, et tant bien que mal enrichi par les clercs et les livres des voyageurs modernes ». Le livre de chevet de Colomb est l'*Ymago Mundi* (1480) de Pierre d'Ailly. Les commentaires ajoutés en marge par Colomb indiquent les buts de son voyage : « Le Paradis terrestre est l'endroit le plus agréable de l'Orient éloigné par terre et par mer de notre monde habitable [...]. Une partie de notre terre habitable se termine au soleil levant par une terre inconnue. Au midi par une terre inconnue. Au couchant par une terre inconnue ».

Colomb ne sera pas le seul à ressentir cet éblouissement de l'Éden matérialisé. Amerigo Vespucci, évoquant la nature sud-américaine (1499-1502), affirmera : « En moi-même, je pensais être près du Paradis terrestre. » La description édénique de Vespucci dans son *Mundus Novus*, véritable *best-seller* de 1503, inspirera deux textes importants : l'essai de Montaigne sur « les Cannibales » et l'*Utopie* de More. Le premier historien de l'Amérique, Pierre Martire d'Anghiera, parlera de « terre élyséenne » pour décrire le Venezuela actuel, et un religieux, Rui Pereira, écrira en 1560 : « S'il existe un paradis sur terre, je dirai qu'il se trouve maintenant au

Brésil. » L'Amérique intertropicale, par ses fruits exceptionnels (les « fruits de la passion », au nom mythique), ses « oiseaux de paradis » (perroquets), ses pierres précieuses (l'émeraude, symbole de vie éternelle), évoque une terre bénie, antérieure au péché originel. Les Indiens eux-mêmes sont dotés d'une longévité quasi biblique, vivant dans un « état d'innocence » adamique. « C'estoit un monde enfant », écrira Montaigne. Au milieu du xvii^e siècle, Antonio de Leon Pinelo placera lui aussi le paradis terrestre en Amérique, rapprochant, comme Colomb, les grands fleuves sud-américains des quatre fleuves de la Genèse.

Les premières lettres de Colomb décriront la bonté naturelle des habitants de ce paradis qui ignore convoitise et propriété privée. En 1584, les colons envoyés par Sir Walter Raleigh en Caroline du Nord trouveront que le pays est « le plus salubre qui se puisse trouver au monde », avec des indigènes « qui vivent encore comme l'on vivait à l'âge d'or ». Plus tard, ce thème donnera naissance au mythe du « bon sauvage », la beauté physique et la nudité adamique des Indiens devant aller de pair avec une nature pure et innocente.

Mais ce sont les voyages de Colomb qui emblématisent le mieux la quête mythique du Nouveau Continent. Très tôt, Christophe Colomb intègre à sa conception du monde terrestre l'emplacement du paradis terrestre dans l'Extrême Orient équatorial, « convaincu du lien existant entre la découverte des terres *cachées* et la réalisation de l'histoire universelle ». La découverte de 1492 est précédée d'une gestation, à la fois cosmographique et religieuse. Dans l'*Historia rerum ubique gestarum* de Piccolomini, futur pape Pie II, Colomb découvre la base de ses calculs sur la fin des temps. Ils apparaîtront dans son ouvrage fondamental : *Le Livre des prophéties*.

« Les grandes actions de mon père eurent pour premier principe une influence mystérieuse », écrira son fils Fernando. Jean-Jacques Bossa fait de Colomb un nouveau Jason en quête d'une Toison d'or géographique, qui aspire à poursuivre « au delà de Thulé », limite provisoire de l'univers. Il est vrai que Colomb écrira : « L'an 1477, au mois de février, je pouvais en naviguant jusqu'à cent lieues au-delà de l'île de Thulé. » Dans ses *Prophéties*, Colomb reproduit la fameuse citation de la *Médée* de Sénèque : « Viendra le temps, dans un avenir lointain, où la mer océane brisera ses chaînes ; et une vaste terre se révélera aux hommes lorsqu'un marin audacieux qui se nommait Tiphé et fut guide de Jason découvrira un nouveau monde ; et alors Thulé ne sera plus. » Colomb s'applique à lui-même cette prophétie et s'identifie au pilote des Argonautes, « Nouveau David » espéré par les millénaristes. Préoccupé par la reconquête de Jérusalem, Colomb s'affirme prophète du Nouveau Monde. La quête du bout du monde indique aussi une volonté de maîtriser le temps. Colomb veut non seulement atteindre la fin des terres, mais la fin des âges. La boucle spatiale définie par le voyage de Colomb – il part à l'ouest pour atteindre l'est – coïncide aussi avec une boucle temporelle : celle du début et de la fin des temps.

Profondément influencé par les mouvements millénaristes de la fin du Moyen Âge, Colomb souhaite ouvrir le monde à l'Évangile en réalisant la prophétie biblique du Second Avènement du Christ. Il connaît les aspirations millénaristes des franciscains, et sans doute Jean de Roquetaillade, en qui certains voient un précurseur de Colomb, « car le découvreur fut le premier à apercevoir la possibilité de convertir

toutes les races du monde dans une vision apocalyptique et messianique ».

Au terme de son troisième voyage (1498-1500), Colomb trouve un fleuve, l'Orénoque, qu'il assimile à l'un des quatre fleuves du Paradis : « Je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut arriver si ce n'est par la volonté divine. »

C'est donc la main de Dieu qui a guidé Colomb jusqu'à la nouvelle Jérusalem. Cette conviction est fondée sur la volonté d'accomplir la prophétie de la diffusion évangélique avant la fin du monde, imminente selon lui. Cela confirme cette déclaration faite au prince Jean en 1500 : « Notre-Seigneur m'a fait le messenger d'un nouveau ciel et d'une nouvelle terre, dont Il avait parlé dans l'Apocalypse de saint Jean, après avoir parlé par la bouche d'Isaïe ; et Il m'a montré le lieu où le trouver... »

Colomb accorde une signification eschatologique à ses découvertes, signe dans la chronologie de la fin des temps. Celle-ci serait « précédée par la conquête du nouveau continent, la conversion des païens et la destruction de l'Antéchrist ». C'est dans une atmosphère messianique et apocalyptique que vont se dérouler les expéditions transocéaniques. « Partout en Europe, écrit Eliade, on croyait à une régénération imminente du monde ; on croyait que les temps étaient venus de renouveler le monde chrétien, et le vrai nouveau était le retour au Paradis terrestre ou, tout au moins, le recommencement de l'Histoire sacrée, la réitération des événements dont parlait la Bible. »

Le rêve de Colomb est donc d'évangéliser le monde. L'empreinte de l'Ancien Testament, profonde en Colomb, a pu être interprétée par son judaïsme supposé, jamais démontré, malgré les efforts de Simon Wiesenthal. Il est indéniable que Colomb est lui-même proche des grands prophètes juifs comme Isaïe, et qu'il choisit pour l'accompagner Rodrigo de Jerez, un juif converti qui connaissait l'hébreu et l'araméen, langues que devaient parler les habitants de l'Éden retrouvé. Est-ce pour cela, comme le croit Wiesenthal, que Colomb est à la recherche des Dix Tribus perdues d'Israël ? C'est douteux.

Proche des milieux initiatiques, Colomb était instruit des enseignements cabalistiques, mais aussi templiers. La création en 1379 de la Milice du Christ, au Portugal, pour remplacer l'ordre déchu du Temple, correspond à « une vocation de découvertes maritimes transposables sur le plan spirituel ». Selon la légende, le beau-père de Colomb, grand maître de la confrérie, aurait fourni les cartes maritimes, propriété des Templiers, qui auraient ainsi favorisé l'entreprise du navigateur, expliquant la croix templière sur les voiles de la *Santa Maria*. D'après la thèse de Jacques de Mahieu, les Templiers seraient apparus au Mexique dans les dernières années du xiii^e siècle et auraient importé de l'argent en Europe en abondance, ce qui expliquerait notamment la présence de croix de Malte en Amérique du Sud et l'énigmatique fortune de l'Ordre. Grâce aux héritiers du Temple, Colomb aurait pu se procurer la carte du « nouveau monde » et refaire le périple des Templiers.

Christophe Colomb incarne excellemment ce qu'Eliade nomme la « nostalgie des origines », celle du Paradis primordial. Obsédé par la géographie mythique, Colomb le chrétien se sent « constitué essentiellement par l'histoire des ancêtres ». Pour lui, « le monde ne pouvait être autre chose que le monde exemplaire dont l'histoire se trouve écrite dans la Bible ». A-t-il songé à se donner à lui-même un statut de messie

eschatologique ? C'est peu probable car il reste fidèle au millénarisme « officiel », celui des souverains espagnols. D'ailleurs, Colomb va faire des Espagnols un nouveau peuple élu prêt à investir une nouvelle terre promise : l'Amérique. « L'histoire de l'Amérique a commencé avec le millénium », écrit Sweet qui confirme le bien-fondé de notre approche : « Désormais, les études sur le millénarisme dans l'histoire américaine doivent commencer non avec l'Ancienne ou la Nouvelle-Angleterre, mais avec l'Espagne, non avec Winthrop à bord de l'*Arabella*, mais avec Christophe Colomb à bord de la *Santa Maria*. »

Le rêve millénariste de Christophe Colomb se retrouvera dans les premières révolutions bourgeoises des protestants, ceux-là mêmes qui bâtiront la future Amérique. Croisade religieuse, la mission est aussi utopique. Vice-roi des Indes, Colomb appuiera son administration du Nouveau Monde sur un ordre moral librement consenti, à l'intérieur d'un cadre purement mystique. Les yeux tournés vers les commencements béatifiques, il ouvre les portes des temps modernes aux futurs « colons », à la fois aventuriers et évangélistes, qui fonderont les États-Unis, une Bible d'une main, l'*Utopie* de More de l'autre.

Notes

1. En fait, les origines du mot « Amérique » sont incertaines, et il est possible que le mot ait précédé celui d'Amérigo Vespucci dans l'histoire. On trouve le nom, dès 1507, sur la carte de Waldseemüller, montrant que le nom a été accepté d'emblée par les géographes, peut-être parce qu'il est déjà très répandu. Une secte nazaréenne, les Mandéens, situait à l'ouest du monde une terre marquée d'une étoile, dénommée « Merika » (voir C. Knight et R. Lomas, *The Hiram Key*, p. 76). Il pourrait aussi s'agir d'une adaptation, par les premiers explorateurs, de noms de lieux indigènes rencontrés sur les côtes du Brésil, de la Guyane et du Venezuela. Les variantes comprennent *Amaracao*, *Maracaibo*, *Emeria* et *Amaricocapana*. Il peut aussi provenir des Amérindiens qui, à la vue des Européens, ont eu tendance à les considérer comme des êtres supérieurs, employant des mots tels que *Tamaraca*, *Tamerka* et *Maraca*. De toute façon, la ressemblance avec le prénom de Vespucci facilite encore sa diffusion et son emploi. (O. P. Dickason, *Le Mythe du Sauvage*, Philippe Lebaud, 1995, p. 24)
2. M. Lequenne, *Le Livre des prophéties de Christophe Colomb*, Jérôme Millon, Grenoble, 1992, p. 6.
3. Cité par Y Vadé, *Mondes Perdus*, « Du Paradis perdu aux enfers égarés », *Modernités*, n° 3, Presses Universitaires de Bordeaux, 1991, p. 28-29.
4. Cité par J. Delumeau, *Histoire du Paradis*, vol. 1, Fayard, Paris, 1993, p. 146.
5. *Ibid.*, p. 148.
6. Debo, *Histoire des Indiens des États-Unis*, Albin Michel, 1994, p. 52.
7. M. Lequenne, *op. cit.*, p. 7-8.
8. Cité par J.-J. Bossa, *Christophe Colomb initié*, Buchet/Chastel, Paris, 1992, p. 16.
9. L' *Ordre de la Toison d'or* est créé en 1429 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, afin de « relancer le mythe de Jason dans l'imaginaire européen » (A. Faivre, *Accès de l'ésotérisme occidental* Gallimard, Paris, 1986, p. 134).
10. J.-J. Bossa, *op. cit.*, p. 29.
11. J. L. Phelan, cité par J. Delumeau, *Mille ans de bonheur*, Fayard, 1995, p. 223.
12. Y Vadé, *op. cit.*, p. 29-30.
13. Cité par M. Eliade, *La Nostalgie des origines*, Folio, Gallimard, 1969 (rééd. 1991), p. 153.
14. Colomb, *Livre des prophéties*.
15. M. Eliade, *op. cit.*, p. 153.

16. S. Wiesenthal, *Les Voiles de l'espoir*, Robert Laffont, 1992.
17. Faivre, *op. cit.* n. 10, p. 126.
18. M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Idées Gallimard, 1957, p. 58.
19. J. Delumeau, *Mille ans de bonheur*, *op. cit.*, p. 229.

Chapitre III

LES UTOPIES

« L'Amérique est un chapitre
dans l'histoire des utopies. »
OCTAVIO PAZ.

Les prophéties ne sont pas seulement issues de la Bible, mais aussi de la tradition hermétique qui va produire, à la Renaissance, le mythe de l'utopie, grâce à Thomas More (1478-1535) en 1516. *Utopia*, isolat hiérarchisé, aux cités géométriques, qui prône déjà la tolérance religieuse et le principe de raison appliqué aux lois, est une exhortation à la réforme. Le rêve utopique coïncide avec la conquête du Nouveau Monde, et notamment la découverte du monde des Incas. L'Empire inca, tel qu'il était apparu aux conquistadores, était un monde rationnel, géométrique, construit au début du xv^e siècle par le « Réformateur du Monde », l'Inca Yupanki, sans doute le fondateur du premier État totalitaire vers lequel se tourna l'Occident.

More avait connaissance des lettres de Vespucci, rassemblées dans les Quatre Navigations. Le marin que More nomme Raphaël Hythlodée (c'est-à-dire « professeur ès sornettes ») n'a pas seulement « navigué comme Ulysse, voire comme Platon » ; il s'agit d'un matelot portugais – peut-être la transposition littéraire d'un marin réel – qui s'attacha à la personne et à la fortune d'Amerigo Vespucci. Le lien est clair avec le monde des grandes navigations.

Le continent vierge fournit un modèle alternatif qui n'est plus seulement mythique ou mystique, mais rationnel. Plus s'accélère la conquête, plus se développe le genre utopique, se superposant au mythe sans l'oblitérer. Nostalgie et réforme s'allient, prônant l'élaboration d'une société égalitaire. Dans cette Terre promise à l'ouest, l'homme succombe à la tentation démiurgique : il veut bâtir de ses mains la cité de Dieu, loin de l'Europe corrompue.

L'utopie a beau se situer *nulle part* (« U-topos »), elle répond à un ailleurs bien réel qui commence à s'affirmer comme le laboratoire privilégié des pionniers de demain. À la lecture de *l'Utopie* de More, on est déjà frappé par les étranges similarités du monde rêvé par l'auteur avec l'Amérique d'aujourd'hui. Il s'agit pour celui-ci d'organiser le plan d'une vie sociale nouvelle, imaginé par Platon quinze siècles plus tôt.

L'éducation est publique, les croyances sont respectées, la justice prévaut, la religion sanctionne la morale, glorifie la science et s'identifie avec elle. On vénère la fraternité, l'amour de l'ordre et du travail, le dévouement à la patrie, le mépris du luxe. L'utopien, modeste dans sa vie privée, insolent fier de la supériorité de son pays et dédaigneux des autres nations – ce qui ne l'empêche pas d'être l'arbitre des

continents qui l'avoisinent – préfigure déjà l'Américain de demain, oscillant entre simplicité, chauvinisme et impérialisme. Lutopien, comme le fera l'Américain, asservit une population indigène pour asseoir son pouvoir : « Le conquérant eut assez de génie pour humaniser une population grossière et sauvage, et pour en former un peuple qui surpasse aujourd'hui tous les autres en civilisation. » Sur l'île s'étendent cinquante-quatre villes bâties sur le même plan géométrique, caractéristique de l'immense majorité des futures villes américaines.

Un monde nouveau est déjà en friche intellectuelle, fondé sur l'éducation, la liberté de culte, la raison et la justice. Les « utopies chrétiennes-sociales » du xvi^e siècle rêvent d'un monde idéal transposé sur le territoire américain. Le premier évêque de Mexico, Juan de Zumarraga, amène dans ses bagages l'*Utopie* de More, en 1528. Ce franciscain est convaincu que la découverte du Pérou annonce la fin prochaine de l'histoire. Pour son ami l'évêque Vasco de Quiroga, la Divine Providence a permis la découverte du Nouveau Monde pour assurer la rénovation du monde chrétien corrompu. L'évêque de Michoacán, à partir de l'*Utopie* de More, propose un monde « d'état chrétien parfait ». La future « cité idéale » américaine sera fondée sur « trois principes divins » : l'égalité entre les hommes, « l'amour résolu et tenace de la paix et de la tranquillité », et « le mépris de l'or et de l'argent » (1565). Le mythe de l'Âge d'or se retrouve projeté dans le futur, préfigurant déjà le millénarisme communiste de Marx. Le lien est établi entre eschatologie et utopie.

Les premiers pionniers anglais, tous influencés par les idées de More, fondées sur la diffusion d'un « esprit nouveau », authentiquement « évangélique », se mettent à rêver l'Amérique. Ils y voient « l'Utopie », le refuge des déshérités et des persécutés – ainsi qu'une source d'enrichissement. Dès 1584, Richard Hakluyt exprime cette philosophie proto-colonialiste dans son *Discourse Concerning Western Planting* et dans *The Principall Navigations, Voiages, and Discoveries of the English Nation*. Le Nouveau Monde devient « le symbole tangible de toute découverte, de tout progrès ». Dans sa préface, Hakluyt cite le psaume CVII : « Ceux qui étaient descendus sur la mer des navires /Et qui travaillaient sur les grandes eaux, /Ceux-là virent les oeuvres de l'Éternel /Et ses merveilles au milieu de l'abîme. » Il s'agit autant de louer l'œuvre du Créateur que d'inciter les Anglais à la colonisation.

L'utopie de Rabelais (ca 1494-1553), *Gargantua* (1532) – contre-utopie, devrait-on dire – s'oppose à l'œuvre de More tout en reflétant la fascination du Nouveau Monde. Le géant est un grand voyageur, familier des îles étranges, et qui apprécie « les joies du paradis ». Il épouse Badebec, fille du roi des Amaurotes à Utopie. Thélème, rêve des humanistes, abbaye sans murailles en forme d'hexagramme, figure le monde régénéré. Elle est « l'arche destinée à transmettre, *par-delà les eaux* d'un nouveau déluge, un idéal aristocratique de science, de bonnes moeurs et de libre pensée », dit Jean Servier. Serait-ce un legs de la Franc-Maçonnerie opérative ? En effet, cet institut idéal, d'une architecture élaborée, qui réunit des « hommes libres et de bonnes moeurs », a pu être inspiré à Rabelais par Philibert Delorme, « maistre général des maçonneries du Royaume », grand chef de toutes les corporations de constructeurs. À l'opposé des utopies austères et dictatoriales, le monde de Rabelais abolit les murs des préjugés. Ce paradis terrestre a pour cadre un monastère ouvert aux jeunes gens des deux sexes qui pratiquent harmonieusement le sport et l'étude

dans un cadre qui anticipe les futures universités américaines, havres de liberté et de culture au sein d'un paysage champêtre. Aujourd'hui encore, tout visiteur de campus s'étonne de l'architecture religieuse des bâtiments, sortes de « bibliothèques-cathédrales » qui matérialisent le vieux rêve d'allier science et religion.

Certes, Rabelais est le seul à proclamer « Fais ce que voudras », la grande majorité des utopies présentant ouvertement un caractère autoritaire et dogmatique. Le mouvement de Réforme protestante ne fera qu'amplifier cette tendance dans l'histoire, comme nous le verrons.

Depuis que Colomb a ouvert la route du Nouveau Monde et que Luther a détaché de l'Église une partie du monde chrétien, l'esprit de recherche envahit l'Europe. Le moine dominicain Tommaso Campanella (1568-1639) conçoit ses plans de réforme dans la solitude du cloître, à l'instar de Luther, Savonarole ou Giordano Bruno. Dans *L'Athéisme vaincu*, Campanella appuie déjà sa foi sur les sciences, mais c'est dans la *Cité du Soleil*, rédigé en 1602, qu'il livre sa conception de l'organisation sociale : foncièrement égalitaire, voire communiste. La « Cité radieuse » est avant tout un « palais de la découverte » dont les peintures exaltent les sciences. L'auteur prône un nouvel ordre mondial qui élèverait le niveau de vie de tous, une réforme de l'Église, libérée des « abus qui l'altèrent », en vue d'une réunification de tous les peuples de la terre « sous une même loi » : « [...] c'est dans le but de grouper tous les peuples sous une législation commune que Dieu a permis que les Espagnols découvrirent le Nouveau Monde. »

D'autres ouvrages, comme *La prima e la secunda resurrezione*, confirment l'orientation millénariste de Campanella. L'auteur y accorde une place à l'Amérique nouvellement découverte, au sein du scénario cataclysmique qui doit précéder l'avènement du nouveau « siècle d'or ». Les passages que cite Jean Delumeau sont éloquents. Campanella annonce en effet que « la flotte des Turcs et autres antichrétiens » poursuivra l'Église jusque dans l'Atlantique. Mais celle-ci, portée par les ailes de l'aigle (de l'Apocalypse) – « c'est-à-dire les flottes de l'Empire espagnol volant vers le Nouveau Monde » – trouvera outre-mer un lieu de réconfort. L'aigle, l'oiseau solaire évoqué par l'Apocalypse, sera, notons-le, l'emblème impérial des futurs États-Unis (voir le symbolisme du Sceau, *infra*). Les Espagnols, comme Jean-Baptiste, « préparent le chemin du Seigneur ». Et l'auteur propose un schéma à la fois géographique et réformateur : « l'Église romaine émigrera au Nouveau Monde, en passant d'abord par l'Espagne, puis par le Pérou », avant de regagner Jérusalem.

Insensiblement s'entremêlent utopie et réforme protestante. *Christianopolis* (1619), oeuvre du réformateur luthérien Johann Valentin Andreae (1586-1654), prône l'instauration d'une république égalitaire qui lie étroitement travail et science. *Christianopolis* est une sorte de couvent protestant qui renferme des bibliothèques, une imprimerie, et des laboratoires ouverts aux étudiants – comme chez Bacon. Le plan de la cité est basé sur le carré et le cercle, exprimant une harmonie cabalistique-hermétique du macrocosme et du microcosme. Avec son accent sur la technologie, son orientation mathématique, sa magie mystique et la croyance au rôle des anges, l'utopie d'Andreae reflète les thèmes secrets des Rose-Croix, une mystérieuse fraternité qui diffuse ses *Manifestes* à partir de 1614. Dans son introduction à *Christianopolis*, Andreae émet le vœu de fonder une société secrète chargée

d'élaborer la réforme religieuse qui lui tient tant à cœur. Mais est-il pour autant le véritable fondateur de la *Brüderschaft* mythique ?

Vers 1622, le théologien tchèque Comenius (1592-1670) publie son *Labyrinthe du Monde*, utopie constituée de systèmes architecturaux mnémoniques qui révèlent toute l'encyclopédie. Hanté par l'idée « pansophique » (« enseigner tout à tous et à tous les points de vue »), Comenius imagine une ébauche de synarchie : plan de réforme universelle dont la préparation incombe aux chrétiens, unification du savoir sous la direction d'une académie, création d'un parlement mondial. Par son souci de découvrir l'unité de toutes les sciences et de toutes les traditions, on a fait de Comenius « le père spirituel de l'ordre des Francs-Maçons ». L'analogie de la connaissance et du soleil indique que l'illuminisme se diffuse vers l'ouest : « Si une lumière de Sagesse universelle peut être embrasée, elle étendra ses rayons sur le monde entier de l'intelligence humaine (tout comme le rayonnement du soleil *passant de l'est à l'ouest*). »

Ainsi, dans le creuset intellectuel et spirituel de la future Amérique, on trouve aussi – certains diraient surtout – des courants ésotériques : Campanella avait été initié par un rabbin aux sciences occultes (alchimie, astrologie, magie), Andreae est l'auteur des *Noces Chymiques de Christian Rosenkreutz* (1616), Comenius est familier des théories hermético-cabalistiques de Robert Fludd et John Dee, et Francis Bacon est le créateur de l'« Invisible Collège » (voir *infra*). Ces ardents défenseurs de la « Réformation de l'Humanité » passent pour avoir été affiliés – Thomas More et Campanella inclus – à l'ordre des Rose-Croix.

« Qui donc a marié les Roses à la Croix ? », demande Goethe dans son poème *Les Mystères*. Sous cette appellation s'est abrité tout un courant initiatique européen représenté par des utopistes, eux-mêmes inspirés par Joachim de Flore, et par des alchimistes comme Paracelse et ses disciples. Ce mouvement, dont l'existence ne fut jamais prouvée, se donne pour fondateur un moine allemand, Christian Rosenkreutz, dont le nom même paraît créé de toutes pièces sur l'alliance symbolique Rose et Croix. La Rose-Croix révèle un espoir fervent en un « renouvellement » de l'univers, vision messianiste qui unit en une seule religion les anciens mythes chrétiens, notamment celui de l'Image ou de la Fraternité, et les mythes libertaires – et libertins – que symbolise la Rose. Les écrits de la Rose-Croix reflètent aussi le climat religieux de l'époque, plus particulièrement le luthéranisme. Le sceau de Luther comportant une croix au centre d'une rose, certains auteurs affirmeront que la réforme luthérienne est le fruit d'un complot rosicrucien. Est-ce inimaginable ?

On attribue la paternité des ouvrages subversifs publiés de 1614 à 1616 au « Cénacle de Tübingen », dont Andreae aurait été la « cheville ouvrière ». L'auteur de *Christianopolis* est issu d'une famille de pasteurs dont le blason, prenant modèle sur le sceau de Luther, représente une croix de Saint-André entourée de quatre roses. L'ordre est aussi une machination destinée à bousculer les conceptions établies (la « bourrasque rosicrucienne ») et à inciter les chrétiens à faire un retour sur eux-mêmes. Pour la plupart, ces architectes d'utopies spiritualistes regardent du côté de l'Occident, synonyme de nouveauté, comme l'indique l'exemple de Francis Bacon.

« On ne sait pas la moitié des choses sur Francis Bacon », s'exclama un jour

Nietzsche. Bacon (1561-1626), philosophe, savant, avocat, garde des Sceaux, cryptologue, est issu d'une famille templière, les Bascoin de Molay, nom anglicisé par la suite. Après sa mort, en 1626, on ouvrira son tombeau : il est vide, hormis une poupée de plomb. En 1631, cinq ans après sa mort, on retrouvera du courrier écrit de sa main. Cet étrange décès a toutes les allures d'une mystification.

À l'image de Colomb, Bacon, futur lord Chancelier, demeure ainsi un personnage énigmatique, au génie intuitif. En ce xvi^e siècle éblouissant, l'on voit poindre l'esprit moderne, certes imprégné de spiritualité, mais possédé par la prospective. Le Nouveau Monde est le moteur de cette attente, et Bacon exalte « ce souffle de vie qui vient du nouveau continent et qui nous attend ». Cette vision, foncièrement universaliste, ébauche une nouvelle conception de l'histoire et de la politique. « Je suis citoyen du monde », proclame-t-il. En 1605, paraît son livre *De l'Avancement de l'Entendement humain*, premier volet de sa « Grande Restauration des Sciences », résumée par la formule : « La Connaissance amène la puissance ». Il propose la création d'un « Collège des inventeurs » permettant toutes les expérimentations. Le rêve de Bacon de créer un collège scientifique se réalise lorsque l'« Invisible Collège », prototype de la *Royal Society*, est achevé en 1645.

Le texte d'ouverture que l'éditeur posthume de Bacon plaça en tête de la *Nouvelle Atlantide* proclamait : « Cette fable, mon maître l'a conçue afin de pouvoir présenter un *modèle ou* une description d'un collège qui serait fondé en vue de l'interprétation de la nature et de la production de grandes et merveilleuses oeuvres pour le bien de tout le genre humain. » À l'instar du « ludibrium » (farce) des rosicruciens, Bacon use donc de la fable pour offrir un modèle que l'on retrouvera dans les plans et la future édification de la *Royal Society*.

C'est la science, plus que la religion, qui est le point focal de la *Nouvelle Atlantide*, traité utopique inachevé, publié en 1627. Cette oeuvre de science-fiction renferme la synthèse de la pensée philosophique et scientifique de Francis Bacon. Fidèle à la topographie atlantidienne de Platon, la *Nouvelle Atlantide* s'étend à l'ouest des Colonnes d'Hercule. Les navigateurs y accomplissent un étrange et long voyage qui les mène à un monde nouveau, fondé sur la science appliquée, l'île de Bensalem. L'institution la plus importante de l'île est l'Académie exemplaire, la Maison de Salomon. On y trouve d'innombrables laboratoires, pharmacies, observatoires astronomiques, jardins zoologiques. Outre leur découverte du mouvement perpétuel, les insulaires possèdent l'art de voler et de construire des sous-marins. À première vue, la *Nouvelle Atlantide* est une application pratique de *La Grande Restauration des sciences*.

En fait, ce texte touche aussi bien au « matériel » qu'à « l'ésotérique », la *Nouvelle Atlantide* étant parsemée de symboles rosicruciens (soleil, lune, équerre, niveau, lettres J et B et les deux colonnes, Delta sacré, étoile flamboyante, image du Pélican), que nous retrouvons aussi dans la Franc-Maçonnerie. Avant de pouvoir aborder, les navigateurs reçoivent un parchemin, « signé du sceau représentant des ailes de chérubin, qui n'étaient pas déployées mais repliées vers le bas et, près d'elles, une croix ». Ce symbole rappelle la devise qui conclut la *Fama* : « À l'ombre de tes ailes, Jéhovah. » Enfin, conformément aux manifestes rose-croix qui promettent que « le mysticisme et la science seront réconciliés », l'utopie de Bacon prône l'union de

la Sagesse et de la Connaissance, même si le « scientifique » prend le pas sur le « spirituel » sur l'île de Bensalem.

Il n'est guère difficile de déceler dans ce cryptogramme les éléments d'un manifeste destiné à exhorter les hommes de progrès à établir leur cité idéale de l'autre côté de l'Atlantique. *Buccinator novi temporis* (« messenger des temps nouveaux »), Francis Bacon se proclame prophète du Nouveau Monde :

« Ainsi que Christophe Colomb [...] a produit les raisons de sa confiance dans la découverte de terres nouvelles et d'autres continents inconnus avant lui, nos conjectures nous rendent l'espérance. Et ces raisons, rejetées d'abord puis confirmées par l'expérience, sont devenues les *sources et les commencements des plus grandes choses*. Qu'en Dieu soit la première espérance. Il est à la fois l'auteur du Bien des hommes. Il est l'archétype des Sciences. La prophétie de Daniel : *multi pertransibunt et multiplex erit scientia*, annonce que le même siècle verra s'agrandir le monde par la navigation et les sciences par leurs progrès. »

Comme Colomb, Bacon aime à citer la fameuse prophétie de Daniel, qui sera reprise par les Puritains millénaristes : « Beaucoup voyageront, et la connaissance se développera. » On a envie d'ajouter : de l'Ancien Monde vers le Nouveau. Cette prophétie fournira à Bacon le titre de son ouvrage, *De Dignitate et Augmentis Scientiarum* (1623), qui place les progrès géographiques et scientifiques sous une même égide : la Divine Providence.

L'auteur du *Novum Organum* ne se cache pas d'être le propagandiste du grand continent « au-delà des mers ». L'exergue au-dessus du titre de la *Nouvelle Atlantide* est éloquente : « Avec le temps la vérité cachée apparaîtra » ; de même que le frontispice imagé, fréquent sur ses ouvrages, représentant le « Navire de la Connaissance », franchissant les Colonnes d'Hercule, limites traditionnelles du Vieux Monde, et voguant vers une terre lointaine à peine visible. Ce navire allégorique, qu'on retrouve dans les textes rosicruciens, représente non seulement la circumnavigation du Globe intellectuel, mais indique ouvertement à suivre la route ouverte par Colomb – qui a d'ailleurs sa statue dans la Nouvelle Atlantide. Une exhortation intellectuelle – découvrir un nouveau mode de pensée – se superpose ainsi à un appel à explorer les terres de la Nouvelle Atlantide, l'Amérique que vont coloniser les Anglais.

Pour les utopistes, le Nouveau Continent est le lieu potentiel des pouvoirs de demain, la science, la technique, la productivité – un avant-goût du capitalisme américain. Ces sociétés lointaines de « nulle part » se cristallisent en fait sur un *topos* bien réel, se confondant avec l'Amérique, terre magique du « tout possible ». La « cité de Dieu » peut devenir « cité terrestre », pourvu qu'on y répande « deux lumières », celle de l'Évangile et celle de la science.

L'affiliation de Bacon à la Rose-Croix semble logique, rendant légitime le projet utopique de l'écrivain d'implanter en Amérique une colonie fondée sur les principes définis par ses ouvrages. Ainsi, les premiers colons de la Compagnie de Virginie auraient compris des membres de la famille de Bacon, ainsi que plusieurs de leurs

amis initiés Rose-Croix.

Cette filiation hypothétique renforce les tenants d'une « destinée secrète de l'Amérique », matérialisée par la Providence. Reconnaissons sa cohérence, au vu des multiples courants ésotériques qui traverseront l'Europe, puis l'Amérique, jusqu'au triomphe des idéaux maçonniques à la fin du xviii^e siècle.

Le désir d'élaborer une société parfaite va trouver son assouvissement sur la terre promise, au-delà des Colonnes d'Hercule. Les voyageurs de More, Campanella et Bacon, suivent la course de la Lumière, de l'est vers l'ouest. Ces « illuminés » projettent leur idéal sur un continent encore fantôme, qui va progressivement se peupler de communautés utopiques multiples, souvent étranges, ambitieuses de trouver sur ce sol vierge la liberté qui leur est refusée en Europe.

Notes

1. J. Servier, *Histoire de l'utopie*, Idées Gallimard, 1967, p. 132.
2. *Ibid.*, p. 119.
3. T Campanella, *La Cité du Soleil* in *Voyages aux pays de nulle part*.
4. Les citations suivantes sont tirées de *Histoire du Paradis*, de J. Delumeau, Fayard, Paris, 1993, p. 183-184.
5. J.-P Bayard, *La Symbolique de la Rose-Croix*, Payot, 1975, p. 119 ; *Les RoseCroix*, MA Éditions, 1986, p. 62-64.
6. Cité par E Yates, *La Lumière des Rose-Croix*, ed. Retz, Paris, 1985, p. 264. 7.
7. R Edighoffer, *Les Rose-Croix*, P.U.E, Paris, p. 3.
8. Cité par G. de Marliave, *Francis Bacon*, Dervy, 1991, p. 109.
9. Cité par J. Delumeau, *Mille ans de bonheur*, Fayard, Paris, 1995, p. 299.
10. Cité par J. Servier, *op. cit.*, p. 156.

Chapitre IV

LE POIDS DE LA RÉFORME

Avec les utopies et les grandes navigations naissent les Temps modernes. Après le temps de Dieu vient le temps de l'homme. Sur le plan religieux, la Renaissance correspond à l'avènement du protestantisme. Les précurseurs de la Réforme, dénonçant une Église corrompue, prônent une religiosité plus simple, plus intériorisée. L'imprimerie répand la Bible, puis les écrits des Réformateurs. Luther (1483-1546) présente comme imminente la destruction de l'ancien monde, prédisant que l'hécatombe sera suivie du *Nouvel Âge ou Millenium*, le Règne de l'Esprit. La Réforme naît, « religion autre » qui est avant tout la « religion de l'homme », sorte de « pont entre l'évangélisme et le futur Esprit ».

Si Luther défend la liberté individuelle, Calvin (1509-1564) hait la notion de libre arbitre. Il cherche dans la Bible le dieu des guerriers et des justes. De Genève, le calvinisme rayonne vers la France, vers les Provinces-Unies, où il prend la forme d'un théocentrisme rigoureux. La Genève calviniste devient une théocratie qui bannit tout plaisir et toute dissension. L'intransigeance de Calvin provoque le supplice de Michel Servet, brûlé vif pour avoir refusé la trinité et le baptême des enfants. Avec les dogmes calvinistes de la *prédestination* et de *l'élection*, nous sommes déjà au cœur même du Puritanisme américain : le Puritain est ce despote éclairé, assuré de détenir la vérité, doctrinaire et utopiste, à la vision manichéenne.

La forme anglaise du calvinisme, le « presbytérianisme », est prêché en Écosse d'abord par John Knox. Malgré la théocratie qu'il instituera en Écosse jusqu'à sa mort (1572), l'Église presbytérienne, plus libérale que l'Église calviniste originelle, s'implantera dans tout le royaume, malgré l'opposition de l'Église anglicane officielle. La Réforme, à l'instar de toutes les sectes qu'elle drainera dans son sillage (« brownisme », mennonites, baptistes, arminiens, etc.), sera le moteur même de la colonisation américaine. Les futurs États-Unis naîtront de la Réforme, aux deux sens du mot, religieux et social.

Sans doute parce que le péché originel est alors au centre de la culture occidentale, on popularise le thème du paradis terrestre cent cinquante-cinq ouvrages sont publiés de 1540 à 1700. Parallèlement, la géographie est introduite dans les Bibles imprimées (à partir de 1525). Si Luther pense qu'il est vain de rechercher la localisation de l'éden, Calvin affirme que « le jardin a été situé sur la terre et non pas en l'air, comme d'aucuns le songent ». Grâce à une approche « scientifique », typique de la Renaissance, Calvin situe son paradis à l'est, en Mésopotamie. Curieusement, le destin du calvinisme suit celui de Colomb, désireux d'atteindre l'est par l'ouest : c'est cette direction « sacrée » qu'emprunteront les Puritains pour bâtir leur cité de Dieu, réactivant les « commencements historiques ». Pour les protestants, la rupture avec l'Église de Rome annonce une rupture avec le temps profane : l'édification de leur

utopie dans l'espace vierge américain ressortit à la recreation d'un temps mythique. Ce sont ces hommes sans Histoire qui créeront une nation américaine sans passé.

Les colons trouvent dans la Bible la légitimité de leur mission, grâce au concept de « peuple élu ». Luther alimente le fantasme des Puritains et « met en scène » l'épopée biblique qui va être rejouée les Allemands sont le peuple élu, le pape est l'Antéchrist, Rome est la nouvelle Babylone, les tyrans sont les Égyptiens. En 1545, il épouse la doctrine apocalyptique du nouveau ciel et de la nouvelle terre, donnant corps au mythe du jardin d'Éden.

Traditionnellement, le couchant est le refuge du temps écoulé, des vies passées, tandis que le levant est la source du temps à venir et des âmes à naître. Le courant de la vie s'écoulerait donc à l'image du soleil, et l'Occident représente le futur Paradis recouvert. Conformément aux Écritures et au symbolisme de la quête, le peuple élu voyage vers la « lumière », synonyme de vie et de divinité. La topologie – vers l'ouest – est ainsi renforcée théologiquement. On réactive la conception hébraïque de la lumière qui accompagne le peuple élu. Le développement de la Réforme, constate-t-on, suit un chemin vers l'ouest, de l'Allemagne à l'Angleterre, à l'image du cycle solaire. Le recours à cette imagerie lumineuse recoupe d'ailleurs le mythe solaire, symbole du Pouvoir divin, qu'imposent peu à peu les utopistes Campanella ou Cyrano de Bergerac (*Histoire comique des États et Empires du Soleil*). Notons enfin que le triomphe de la révolution américaine coïncide avec celui du « Siècle des lumières », qui correspond, lui, à la « disparition du jardin enchanté », comme si la matérialisation de l'éden puritain en Amérique sonnait le glas des paradis mystiques...

Le Voyage du Pèlerin (Pilgrim's Progress) de John Bunyan, publié en 1678, emblématise la quête spirituelle du « Pèlerin » dans une géographie sacrée qu'il est tentant d'interpréter à la lumière de l'Amérique en devenir. Les Pères « Pèlerins » qui atteindront la côte américaine en 1620 atteindront leur but après avoir traversé les épreuves de la persécution, de l'exil et des eaux, quittant la terre impure de l'Europe pour la pureté céleste de la Terre promise. Ce souvenir de lecture, associé aux diverses utopies, renforce le processus d'identification aux figures héroïques de l'épopée biblique. Les deux sens du mot anglais *progress* (« progrès/progression ») résument l'itinéraire des défricheurs du Nouveau Monde, soucieux de bâtir une utopie à la fois spirituelle et sociale.

À la veille de la colonisation, les Anglais se considèrent eux-mêmes comme le « peuple élu ». Pour Cotton Mather, Dieu a choisi l'Angleterre pour son grand dessein. Les théologiens protestants déplacent l'Arche d'alliance de la terre d'Abraham à la terre anglaise. Le Baptiste Henry Nicholes s'écrie : « Nous sommes Israël ! » Le théologien anglican William Crashaw, « le Dieu d'Israël est [...] le Dieu d'Angleterre ». John Donne prédit en 1622 que, grâce à la Compagnie de Virginie, l'Angleterre deviendra un pont entre le Vieux Monde et le Nouveau, « nous unissant dans un monde qui ne vieillira jamais : le Royaume des Cieux ». Le docteur Turin, observant les implantations anglaises et la diffusion vers l'ouest de l'Évangile, pose la question : « Pourquoi ne serait-ce pas le site de la Nouvelle Jérusalem ? » Sir Humphrey Gilbert affirme que si l'Angleterre a pris possession « des territoires vastes et plaisants », c'est que la parole de Dieu, c'est-à-dire la religion, qui était

partie de l'est, s'est graduellement avancée vers l'ouest, où, ajoute-t-il, « il est très probable qu'elle s'arrêtera ».

Une idée sera couramment exprimée par les écrits coloniaux, celle de la Providence divine qui a « caché » l'Amérique aux Européens jusqu'aux temps de la Réforme, permettant aux Élus de bâtir à l'heure dite leur « cité sur la colline ».

Ce paradis est à la fois paganisé et christianisé. On y retrouve le primitivisme arcadien et le thème adamique du « noble sauvage », représentant la fusion de la pensée humaniste et du messianisme chrétien qui convergent sur le Nouveau Monde. Dans *La Découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb* (1614), Lope de Vega exalte la noblesse naturelle des Indiens. L'Amérique est « la Terre promise » sur laquelle Colomb, « lumière du Nouveau Monde », va « accomplir la rédemption de toute la race humaine ». La déification de la nature participe du millénarisme. À la perfection du monde nouveau répond le désir des protestants de bâtir une cité parfaite.

Les thèmes du Second Avènement du Christ et du peuple élu sont au cœur des thèses luthériennes qui dressent un « calendrier » de la prophétie, définissant cinq stades historiques : diffusion du savoir durant la Renaissance, apparition de la Réforme, identification de la Papauté avec l'Antéchrist, neutralisation de Satan – qui correspond au stade historique des Protestants – suivi du déchaînement de Satan, vite détruit par le combat des saints contre Gog et Magog. Alors reviendra le Christ et retentiront les trompettes du jugement dernier.

Le calendrier de la Réforme, largement inspiré par Luther, contient une allusion directe à l'Amérique dont la découverte correspond au triomphe de l'Évangile. En 1710, Increase Mather écrira : « Lorsque ce Royaume du Christ remplira toute la Terre, *cette Terre sera restaurée dans son état paradisiaque* ».

L'Amérique apparaît comme une sorte de *tabula rasa* divine, où l'on peut réactiver l'épopée historique humaine. L'Amérique du Nord, nouvel Éden : « Cette conviction et cette identification, écrit Jean Delumeau, n'ont pas peu compté dans l'histoire des États-Unis et dans le recul vers l'ouest de sa frontière' ». Cette frontière est avant tout religieuse, expliquant depuis lors la permanence de l'empire de la religion sur la population et les institutions américaines.

Les débuts de l'histoire américaine sont indissolublement liés au mythe. Les cités utopiques ne se situent pas « nulle part » ; ce sont des mondes rêvés dans le sillage des mondes trouvés. Ce qui est pensé en Europe est réalisé au Nouveau Monde. Saint-Domingue, première ville espagnole d'Amérique (1497), inaugure la grande aventure urbaine et architecturale, avec ses rues tracées à la règle et au compas. Du xvi^e siècle à la fin du xviii^e, les jésuites expérimentent les *reducciones*, « petites républiques fondées sur un christianisme heureux ». Dieu ayant permis la découverte du Nouveau Monde, celui-ci est placé sous la Providence divine. Ce nouvel Éden attend qu'on l'ensemence. C'est la tâche des colons de Dieu, les *Pères Pèlerins*.

Notes

1. Jean-Charles Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny Limoges, rééd. 1994, vol. 2, p. 79.

2. J. Delumeau, *Histoire du Paradis*, Fayard, Paris, 1993, vol. 1, p. 195.
3. L'œuvre de Bunyan sera diffusée par la secte des Solitaires qui installera son *cloister* d'Ephrata en Pennsylvanie vers 1740 (J.-L. Bourget, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E, Paris, 1993, p. 160).
4. Cette citation, ainsi que les suivantes, sont tirées de l'ouvrage de Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Press, Urbana, 1961 (p. 52-53).
5. Cité par M. Eliade, *La Nostalgie des origines*, Folio, Gallimard, 1969 (rééd. 1991) p. 154.
6. *Ibid.*, p. 61.
7. *Ibid.*, p. 157.
8. J. Delumeau, op. cit., vol. 1, p. 152.
9. V Vercelloni, *La Cité idéale en Occident*, Philippe Lebaud, Paris, 1996, planche 62.

Deuxième partie

L'utopie puritaine

« Désormais nous avons vu le soleil se lever à l'Ouest. »

COTTON MATHER.

« Et lorsqu'un cortège d'années éphémères aura passé,
Une Nouvelle Jérusalem envoyée ici-bas
par la Providence
Fera la beauté et le bonheur de notre terre
– peut-être de ce pays »...

PHILIP FRENEAU

(The Rising Glory of America, 1815).

Chapitre premier

LA FOI DES PÈRES PÈLERINS

Calvin meurt en 1564, quarante-trois ans avant que ses thèses ne deviennent un thème d'actualité pour le Nouveau Continent. Sa théologie, fondée sur l'idée de la grâce divine, arbitraire et imprévisible, unique salut pour l'homme dépravé, avait suscité de nouveaux travaux bibliques aboutissant à une nouvelle traduction la Bible de Genève (1560), futur livre de chevet des Puritains de Nouvelle-Angleterre. Le thème de la prédestination se démarque des thèses luthériennes et provoque de vives oppositions, notamment chez les Arminiens. L'affrontement entre néo-calvinistes intransigeants et tenants d'un calvinisme modéré sera au centre des luttes idéologiques américaines. D'ores et déjà, la défaite du luthéranisme s'avère cruciale pour l'Amérique. L'histoire est désormais soumise à une théologie « pure et dure ».

À l'aube du xvii^e siècle, la Grande-Bretagne des Stuarts s'apprête à se lancer dans la colonisation. En 1606, les deux Compagnies de Virginie (Londres et Plymouth) se voient attribuer chacune une aire géographique sur la côte nord-américaine. Le premier établissement permanent est fondé en Virginie en 1607, et nommé Jamestown, en honneur de Jacques 1^{er}. Celui-ci charge les compagnies de coloniser le Nouveau Continent en implantant le christianisme protestant. Il s'agit de convertir les impies, les Indiens que les Anglais imaginent vivant dans l'obscurité et l'obscurantisme. La vision historique qui prévaut alors préfigure déjà le climat religieux de la Nouvelle-Angleterre : Dieu a désigné un peuple élu qu'un pacte lie à Lui, on croit au péché originel, à l'élection des saints, à la manifestation de la Providence divine dans les lois de la nature.

Cette prédominance calviniste, qui conduit ses membres à agir dans le monde pour le rendre plus conforme à la volonté divine, ainsi que l'éloignement progressif de la puissance britannique, vont donner aux Églises un rôle essentiel dans la mise sur pied des institutions politiques locales. C'est l'expérience des Pères Pèlerins (*Pilgrim Fathers*), débarquant à Plymouth en 1620, qui va laisser son empreinte la plus profonde sur la société coloniale. Dans leur sillage se succéderont les vagues migratoires des Puritains, des Hollandais réformés, des quakers allemands et des huguenots français. Les Puritains constitueront le groupe le plus homogène.

En 1492, Colomb ne « découvre » pas l'Amérique ; de même, en 1620, les Pèlerins ne sont pas les premiers colons à s'installer sur la côte Est. Pourtant, ces deux événements constituent deux *actes fondateurs* ; eux-mêmes soutenus par une foi dans la Providence ; deux actes historiques aux conséquences socio-économiques, mais surtout deux actes mythiques, au sens que donne à ce mot Eliade « Une histoire *vraie* qui s'est passée au commencement du Temps et qui sert de modèle au comportement des humains. » En *imitant* les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, l'homme rejoint magiquement le temps sacré.

Tout commence par des réunions clandestines dans des villages de l'East Anglia. La réforme est prêchée par John Smyth, Richard Clyfton et John Robinson. L'un des admirateurs de Clyfton est William Brewster, de Scrooby. La congrégation de Scrooby, fondée en 1606, accueille de futurs Pèlerins comme William Bradford et John Carver. Dénoncé, le groupe des «radicaux de Scrooby» s'enfuit à Amsterdam, puis à Leyden, havre de liberté pour nombre de réfugiés de toute religion. Durant douze ans, le climat oecuménique hollandais va consolider le groupe, dirigé dorénavant par John Robinson, ancien professeur de Cambridge. L'avenir étant de plus en plus incertain, les Pèlerins envisagent de s'embarquer pour l'Amérique. Ils achètent un premier navire, le *Speedwell* – qui s'avéra impropre à la navigation – et louent le *Mayflower*, qui a coutume de transporter des barriques de vin. Sur ce petit navire s'entassent cent deux passagers et trente hommes d'équipage – un exploit quand on pense aux mers agitées que vont affronter les passagers. Le premier « miracle » est que le navire parvient à Plymouth après une traversée de soixante-six jours, avec cent deux passagers, la mort d'un homme ayant été providentiellement compensée par une naissance à bord. Lorsque les Pèlerins atteignent le port de Provincetown, le 20 novembre 1620, ils sont proches de l'épuisement et ignorent leur position. Le climat étant à la mutinerie, les hommes les plus sages rédigent le *Mayflower Compact*, avant même de débarquer. Ce document, le premier de l'histoire américaine, est signé par quarante et un colons et «travailleurs contractuels» (*indentured workers*). Une préfiguration des idées de Hobbes et du « contrat social » de Rousseau, ainsi qu'un modèle incontesté pour les rédacteurs de la future Constitution des États-Unis...

Dès le départ, le voyage des Pères Pèlerins s'en remet à la Providence divine. En 1617, le révérend John Robinson esquisse la philosophie du groupe dans un document qui atteste le caractère sacré de la mission des Pèlerins, futurs saints du Nouveau Monde, aux vertus bibliques (simplicité, patience, goût de l'effort). Il est étonnant de voir prophétisées, dès 1617, les qualités essentielles du futur peuple américain : sens de la communauté, propension au travail, goût de l'austérité, simplicité dans la vie et les rapports humains, etc. Paradoxalement, Robinson, le grand inspirateur des Pèlerins, ne put jamais rejoindre le groupe en Amérique. Figure très controversée à Leyden, il y mourra en 1625.

Fondamentalement, les Pèlerins sont mus par la croyance. Bradford parle de « propagation de l'Évangile du royaume du Christ dans ces endroits reculés du monde ». Ces missionnaires sont investis de la puissance divine qui leur commande de défricher des terres sauvages (la *wilderness*) et de s'unir à Dieu par contrat, comme Israël avec Jéhovah. Nulle épreuve ne pourrait ébranler leur foi en la Divine Providence, ouragan de 1635 ou tremblement de terre de 1638. Pour reprendre la célèbre citation de Bradford, « à partir de débuts insignifiants, de grandes choses furent accomplies par Sa main qui fait tout de rien et donne naissance à tout ce qui est. Une petite chandelle peut en allumer des milliers. Et la lumière qui s'est allumée ici s'est diffusée en quelque sorte sur toute notre nation ».

Les réfugiés du « vieux monde » ouvriront la route de l'Amérique. Leur voyage aura des conséquences matérielles (contrat écrit, code de conduite, esprit d'entreprise), tout en conservant une aura mythique, typiquement américaine. Un

Cecil B. de Mille eût pu porter à l'écran ce scénario véritablement épique : mer déchaînée, héros et héroïnes, traîtres, suspense, affrontements, espoirs, désillusions, *happy ending*.

Les Pèlerins ont déjoué maintes trahisons : celles des marins qui menacèrent leur départ d'Angleterre et des investisseurs qui rendirent sans doute le *Speedwell* inopérant. Les coups du sort se multiplièrent : le *Mayflower* faillit sombrer par deux fois au milieu de l'Atlantique, un Pèlerin fut précipité à la mer, les vents détournèrent la course du navire, le sol américain était couvert de neige, les outils étaient insuffisants. Au cours de leur première expédition le long des côtes, les Pèlerins perdirent la barre et le mât, avant de s'égarer. Après avoir déposé leurs armes sur une plage, ils furent attaqués par des Indiens, et chaque fois qu'ils partaient en exploration, ils oubliaient immanquablement eau ou nourriture. Peut-être étaient-ils plus intellectuels qu'hommes d'action.

Pourtant, ils survécurent grâce à une chance insolente qui leur permit, par exemple, de réparer leur navire en pleine mer, suite à la découverte « providentielle » d'une longue vis de fer. De même, la nourriture était abondante à Cape Cod, et les Indiens les sauvèrent de la mort. Les relations avec les tribus locales furent d'ailleurs cordiales, malgré les craintes de Bradford qui s'attendait au pire de la part de ces « sauvages », « cruels, barbares et perfides ». Le chef Samaset présenta à la colonie Squanto, alias Tasquantum, un Indien jadis enlevé par un capitaine négrier et qui parlait l'anglais. Ce « bon sauvage », jusqu'à sa mort, assurera le bien-être des Pèlerins'. Il leur apprendra à cultiver le maïs et à pêcher, incarnant bizarrement la « volonté divine » qui préside à l'épopée.

Cela confirme l'étroitesse des liens qui unissaient les premiers colons et les Amérindiens. L'histoire de Pocahontas souligne le rôle des Indiens dès 1607. Cette princesse indienne, fille du roi Powhatan, est âgée de treize ans lorsqu'elle sauve la vie de son amoureux, le capitaine John Smith. Il comprend que la colonie ne survivra qu'en ayant recours au « blé indien », le maïs, qui sera fourni par les Indiens. Pocahontas, « Petite Mutine », est une rebelle doublée d'une fille libre et sensuelle. Nue, la tête rasée, elle n'a rien de la *top-model* récemment « revisitée » par Walt Disney. Elle croit naïvement à la compréhension entre les deux peuples. Après avoir perdu l'enfant qu'elle attend de Smith, ce dernier disparaît à tout jamais. Otage de Jamestown, elle épouse un colon, John Rolfe, à qui elle a fait connaître la culture du tabac. L'idylle provoque la prospérité de la colonie. Pocahontas adopte le protestantisme et se rend en Angleterre. C'est en ambassadrice de la paix que Lady Rébecca – son nouveau nom – est reçue à la cour d'Angleterre (1616). Elle retrouve Smith, son amour de toujours... et en meurt de chagrin à 23 ans – plus vraisemblablement des suites d'une petite vérole.

Pocahontas est à l'origine du mythe persistant de la « princesse indienne », déesse empanachée et figure médiatrice qui affirme « la domination acquise sur la barbarie ». Cette figure mélodramatique de l'union des peuples symbolise une phase oubliée de la colonisation, qui vit les Indiens aider les colons à survivre en tirant profit des terres et des forêts, domaines où ils étaient experts. Le film de Disney, polissage de la réalité historique, exalte civisme et morale derrière un hypocrite rideau de fumée bien-pensant qui occulte la violence des futurs combats entre Virginiens et Powhatans

(1622-1647). Mais cet escamotage n'est pas unique.

Tous les ans, depuis 1621, les Américains célèbrent le *Thanksgiving Day* (journée des actions de grâce) qui vit les Pèlerins remercier le Seigneur de les avoir épargnés, Dieu ayant placé les Indiens sur leur chemin, notamment les tribus Wampanoag et Pequamid. Cette cérémonie, qui dura trois jours en 1621, ne sera célébrée qu'à partir de 1789, lors de la proclamation de George Washington, et ne deviendra fête nationale qu'en 1827. Quand on songe au sort que réserveront les Américains à ces indigènes qui n'hésitèrent pas à partager leur nourriture avec les Pèlerins et à les conseiller par la suite, le fameux repas de *Thanksgiving* perd beaucoup de sa saveur. Aujourd'hui, la reconnaissance à Dieu a occulté celle envers le peuple amérindien. Cette célébration apparaît ainsi comme une figure de l'oubli...

La grande majorité des premiers dissidents protestants est d'origine universitaire (Smyth, Clyfton, Robinson, Brewster) et de nombreux hommes d'Église issus de Cambridge influenceront la colonie de Plymouth (Ralph Smith, John Rayner, Roger Williams, John Norton, Charles Chauncy). Bradford est un érudit qui cite aussi bien Calvin que Zwingli, Beza, Farel, Whitgift, Pareus, Peter Martyr, Ridley, Bullinger, Naziansens, Henry Jacob, John Cotton ou Baylie. C'est d'ailleurs Bradford qui va devenir l'historien de l'épopée des Pèlerins (*Of Pymuth Plantation*, 1630), montrant un don d'écriture et une inspiration mystique qui ne seront égalés que par Edward Winslow. Les deux amis collaboreront à la rédaction d'un ouvrage important, *Mourt's Relation* (1622), premier livre publié dans la colonie.

Les deux piliers de la foi puritaine sont les Écritures et la Raison. On retrouve chez les aventuriers du *Mayflower* les deux outils que préconisaient Bacon, les Rose-Croix et les utopistes en général l'Évangile et l'éducation. À Amsterdam, les Pèlerins respectaient les travaux d'Henry Ainsworth, le traducteur hébreu du *Pentateuque* et l'auteur du *Livre des Psaumes* (1612), qui allait devenir pour longtemps le livre de chant des Pèlerins. Mais leur vénération pour la culture se mesure d'abord à l'aune des innombrables ouvrages en leur possession.

Cette dévotion pour les livres – on parle de *bookishness* – doit aller de pair avec l'instruction. Les écoles vont peu à peu se multiplier, et une loi de 1642 fait devoir aux parents et aux instances locales de veiller à l'éducation élémentaire des enfants, sous peine d'amendes'. Une autre loi est votée en 1647, obligeant les villes à se doter d'établissements scolaires, à partir d'une certaine superficie – peut-être un écho de l'*Utopie* de More. Six ans après leur arrivée, les colons du Massachusetts créent la première université (1636). Harvard, du nom de son premier bienfaiteur, abritera la première presse en Amérique anglophone (1638), ainsi que la première bibliothèque (3 500 titres en 1723). Phénomène unique, les autres institutions universitaires naîtront de querelles de personnes ou de doctrines (Yale, 1701). À partir du xviii^e siècle, chaque dénomination, ou chaque secte, visera à avoir « son université, une dans chaque État de préférence ».

Le « peuple du Livre » est fondamentalement « radical », s'enracinant dans le souvenir des églises primitives et rassasiant sa faim puritaine par la lecture systématique des Écritures, unique moyen pour recouvrer la « vie intérieure » du christianisme originel. La Bible n'est plus un outil extérieur ; les Pèlerins y voient même le bien-fondé de leur projet, correspondant à la réitération de l'exode du

« peuple élu » de l’Ancien Testament. Les « scribes du Seigneur » sont les nouveaux Israélites, et le « Livre » est leur loi unique. Il faut ajouter l’apport de Robinson, fondé sur le rôle de la Raison : selon lui, Dieu avait créé « deux lumières pour l’œil de l’esprit », d’abord les Écritures pour sa lueur « surnaturelle », puis la Raison pour sa lueur « naturelle ». Cette dualité hantera toujours l’âme américaine, comme en témoigne notamment une littérature nationale partagée, voire schizoïde.

Le « litéralisme » puritain vise à justifier le présent et l’avenir, dans des domaines aussi divers que la morale, la justice ou l’enseignement. La Bible est un outil destiné à combattre Satan sous toutes ses formes. À la *wilderness* – du vieil anglais « wild-deorness », le lieu où habitent les bêtes sauvages, les forêts de la nuit où l’on ressent la terreur archaïque – s’oppose le *seulement* (l’enclos) de la Parole sainte, dont le franchissement est suspect aux yeux des Puritains". Au sein de cette nature à l’état sauvage, au poids émotionnel et mythique, les Pèlerins espèrent paradoxalement se libérer des corruptions du « vieux monde » et de ses Babel amORALES. Le « nouveau monde » devient le lieu fantasmatique des nouveaux commencements : les Pèlerins s’identifient à Israël, l’Angleterre devient l’Égypte, Jacques le Pharaon, l’Atlantique la mer Rouge, la Nouvelle-Angleterre la nouvelle Canaan.

Notes

1. M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Idées Gallimard, 1957, p. 21-22.
2. Bartlett, *The Faith of the Pilgrims*, United Church Press, New York, 1978, p. 27.
3. W Bradford, cité *ibid.*, p. VI.
4. On reste quelque peu confondu par la logique de Bradford qui voit en Squanto « un instrument expressément envoyé par Dieu pour aider [les Pèlerins] au-delà même de leurs espoirs », mais aussi dans la grande épidémie de 1617/1620 qui a chassé les Indiens du Patuxet (Plymouth) « une marque de la sollicitude divine » (J.-P Martin, *Le Puritanisme américain en Nouvelle Angleterre*, P U. de Bordeaux, 1989, p. 32).
5. Il s’agit, apparemment, du premier mariage mixte de l’histoire américaine. Mais ces unions s’accordent mal avec l’éthique puritaine. Une loi, votée en 1700, interdira cette pratique au Massachusetts.
6. D. Royot, J.-L. Bourget, J.-L. Martin, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E, Paris, 1993, p. 116.
7. *Ibid.*, p. 21.
8. D. Boorstin, *Histoire des Américains, naissance d'une nation, vol. 2*, Armand Colin, Paris, 1981, p. 186-187.
9. R. M. Bartlett, op. cit., p. 52.
10. Visant les aventuriers qui s’exilaient vers l’ouest, Cotton Mather dénoncera « les pauvres de ce monde partis vivre du mauvais côté de la haie ». À propos de cette opposition qui est aussi cardinale (Ouest sauvage/Est cadastré), voir Bernard Terramorsi, *Le Mauvais Rêve américain*, L’Harmattan, Paris, 1994, p. 15-23.

Chapitre II

L'ÉDEN RETROUVÉ

La Cité sur la colline.

Les premiers émigrants d'Europe s'empresment de couvrir leur nouvelle terre du manteau d'utopie. En 1629, John Winthrop, futur Moïse du grand exode puritain, atteint Salem à la tête de quatre cents colons. Il est évident pour tous que la Providence divine a veillé sur eux : « Le Seigneur nous a menés ici au travers de vagues gigantesques, du péril des pirates, des maladies et de la disette. » Afin d'exhorter ses compatriotes à bâtir la Cité de Dieu, le gouverneur Winthrop emprunte le langage de saint Matthieu (« Vous êtes la lumière du monde. Comment cacher une ville bâtie au sommet de la montagne ? » v, 14) :

« Nous devons toujours penser que nous serons une *Cité sur une colline* – les yeux de tous sont sur nous ; de telle sorte que si nous faillissions, devant notre Dieu, dans la mission que nous avons entreprise, et s'il nous retire ainsi son soutien, nous deviendrons l'opprobre du monde entier, nous permettrons à nos ennemis de dénoncer les voies de Dieu [...]. »

Cette vision d'une société radieuse dans le Nouveau Monde envisage un perfectionnement humain exemplaire, bien qu'elle trahisse cette « névrose optimiste » typiquement puritaine qui relie l'individu, la congrégation et la colonie tout entière dans une même quête des signes d'une élection, personnelle ou nationale. Dans cette Amérique féconde et libre de toute tradition, tout semble possible, même le Paradis. Une telle vision nourrira l'optimisme politique, philosophique et même névrosé qui donnera naissance à la Déclaration d'Indépendance et à la Constitution.

Cet optimisme sera également latent dans la vague d'intense renouveau religieux qui balaira les colonies dans les années 1730-1740 (*The Great Awakening*). Fidèles au concept de « destin providentiel » de la nation, les « Pères fondateurs » de l'Amérique du xviii^e siècle, successeurs désignés des Pères Pèlerins, élargiront la notion d'élection à l'ensemble du continent, « les Américains se sentant tous concernés puisqu'ils se considèrent comme les descendants d'immigrants qui ont fui la persécution ». Le destin providentiel de l'Amérique s'ancre dans la notion d'élection divine – thème central de la pensée puritaine clairement exprimé par William Stoughton, dès 1670 : « L'Éternel a passé toute une nation au crible pour envoyer *son meilleur grain* en ces lieux farouches. » Ce thème de la préférence divine sera repris au siècle suivant : en 1759, Jonathan Mayhew prédira pour l'Amérique un avenir glorieux et le retour à la religion apostolique, en prolongeant l'image mythique de John Winthrop : « Dans cette partie de l'Amérique s'étendrait un royaume grand et prospère, avec des cités *sur chaque colline*, des champs et des villages où l'on

vivrait heureux. » Les célébrations de l'indépendance ou les discours d'inauguration seront autant d'occasions de rappeler au peuple américain que « la colonisation, la croissance rapide, l'indépendance précoce et la prospérité sans exemple de ce pays sont *les voies choisies de la Providence* ».

Le premier signe « utopique » du puritanisme américain réside, au départ, dans la séparation que matérialise l'élément liquide. L'embarquement pour la longue traversée océanique est « signe de rupture avec le passé ». C'est l'océan qui marque le passage de l'histoire européenne à l'histoire américaine.

La discontinuité océanique crée aussi un temps mythique, tradition américaine que l'on retrouvera dans le *Moby Dick* de Melville. Les prédicateurs comparent l'Atlantique à la mer Rouge, l'émigrant à l'Hébreu. Ce parallèle sera maintenu jusqu'à la fin du xviii^e siècle par des écrivains qui situeront la création de la nation nouvelle dans un temps providentiel, par l'identification avec les « enfants d'Israël » (Chauncy, Champion, Abbot, Hitchcock, etc.). Cette ressemblance tiendrait en trois points : « Le bonheur d'Israël, sa différence avec les autres nations, et la cause des deux premiers points, la faveur divine. » Après l'indépendance, le thème des Hébreux se fera répétitif, et le rapprochement confnera à l'identification. Cette tendance aboutira, au milieu du xix^e siècle, à la constitution du mouvement anglo-israélite qui mène jusqu'à son terme la nostalgie biblique. Tous les peuples anglo-saxons seraient les descendants des Dix Tribus perdues, « les anciens bâtisseurs des Pyramides ».

L'utopie puritaine est exaltée dès la colonisation, et les premiers arrivants ne cessent de s'émerveiller devant la nature paradisiaque. La Virginie est décrite par Thomas Harriot comme le « paradis du monde ». Même le « païen » Thomas Morton, premier ennemi du puritanisme (voir *infra*), succombe à la magie locale, voyant dans la *wilderness* américaine le « Nouveau Canaan anglais ».

Voyageant le long de la côte, au sud de la Nouvelle-Angleterre, en 1614, John Smith la compare à l'Éden : « Le ciel et la terre ne s'étaient jamais mieux concertés [qu'en Virginie] afin d'aménager un lieu pour l'habitation humaine [...]. Nous avons eu la chance de trouver un pays tel que Dieu l'a fait. » Dans sa *Description*, Smith verse quasiment dans la littérature promotionnelle : « Le Massachusetts [...] est le paradis de ces lieux. On y trouve nombre d'îles plantées de maïs, des bosquets, des baies, des jardins sauvages, et d'excellents ports. » Daniel Price, en 1609, qualifie cette région de « jardin du monde où coulent le lait et le miel ». Eliade donne de multiples exemples de cette illumination.

Mais le choc avec le Nouveau Monde se révèle souvent plus difficile que prévu, dans une nature sauvage hantée par des démons. Ce qui pourrait apparaître comme une désillusion est vécu comme une sorte d'ordalie, une épreuve morale et spirituelle qui ne remet pas en cause le rêve millénariste. Le Paradis est seulement reporté au lendemain, et les pionniers se consolent de leurs épreuves en s'identifiant aux Israélites après la passage de la mer Rouge. Edward Johnson est convaincu que le Massachusetts a été choisi par Dieu pour devenir le « nouveau Paradis, la nouvelle Terre », et qu'il sera le Moïse chargé de mener son peuple à travers « le grand et terrible désert, d'Égypte en Canaan ». Le Nouveau Monde est un « désert » que son isolement et son éloignement protègent de la corruption. Johnson y voit comme un signe et consacre un chapitre de son livre (*La Merveilleuse Providence du*

Sauveur de Sion, 1654) à « l'exil volontaire qui a été choisi par ce peuple du Christ » – celui des émigrants, partis pour « reconstruire le très glorieux édifice du mont Sion dans un désert ».

Comme Colomb, Jonathan Edwards trouve dans Isaïe la confirmation prophétique du destin de l'Amérique. Les « signes » désignent l'Amérique comme « lieu des premiers fruits de ce glorieux jour » :

« Ce nouveau monde a probablement été découvert de nos jours pour que [...] Dieu y fasse commencer un nouveau monde spirituel, en créant les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

Il est probable que [...] la très glorieuse rénovation du monde prendra naissance dans le nouveau continent et que l'Église de Dieu, en conséquence, se répandra à partir d'ici. [...] Il est remarquable que l'Amérique a été découverte à peu près à l'époque de la *Réforme*, ou peu avant. [...]

Plusieurs faits me paraissent indiquer [...] que le soleil se lèvera à l'ouest, [...] contrairement au cours des choses dans le vieux ciel et la vieille terre. Le cours de la *providence* divine sera en ce jour si merveilleusement modifié en beaucoup de domaines que ce sera comme si Dieu changeait les lois de la nature, en réponse aux prières de son Église. [...] *La lumière se lèvera à l'ouest pour briller ensuite sur le monde comme le soleil à midi.* »

Nous ne sommes plus au xvii^e siècle, mais les mythes puritains demeurent, avec une emphase particulière sur le symbole solaire et l'obsession de réactiver les grands « commencements » dont parle Eliade. Au xviii^e siècle, l'idée millénariste se sécularisera dans un sens nationaliste, et la « lumière » quittera progressivement la sphère unique de l'esprit pour celle de la réforme civile et politique, prônée par les cercles maçonniques. Comme le dit Delumeau, « l'âge de la liberté se substituait à celle de la piété. La cause de Dieu, c'était la liberté ».

Une nouvelle idée se fait jour : Dieu a montré la voie, mais il appartient aux pionniers de défricher et d'exploiter la terre promise. Celle-ci sera donc en partie le produit du travail, ainsi que le suggère Jonathan Edwards : c'est par le travail que l'on transformerait la Nouvelle-Angleterre « en une sorte de paradis sur terre ». Le millénarisme porte déjà en lui l'idée moderne de « progrès », expliquant en partie la future reconversion des Puritains dans le mercantilisme.

Le souci d'amélioration matérielle n'empêche pas les colons de verser dans les « vieux démons » du manichéisme. L'épopée puritaine s'inscrit dans une lutte entre le Bien et le Mal. Rome et les nations catholiques sont assimilées à l'Antéchrist, qui menace de ruiner les espoirs d'un triomphe du Christ en Amérique. Pour John Winthrop, le premier devoir des colons est d'« élever un rempart contre le royaume de l'Antéchrist que les jésuites sont en train d'installer dans ces régions ». Pour Increase Mather, « les colonies espagnoles et françaises sont les servantes idolâtres de l'Antéchrist ». On n'hésite pas à recourir à la propagande antipapiste la plus éhontée : jusqu'à la Révolution circulera une rumeur selon laquelle les Français enseignent aux Indiens que la Vierge Marie était une Française ! Pour les Puritains, le choix est clair : « Le Ciel ou l'Europe »...

La restauration de l'innocence primitive passe par un rejet radical des conduites libertines ou irrespectueuses, et par le mépris de l'intellectualisme. L'imaginaire est écarté au nom de la théologie. Cotton Mather, dans *Manuductio ad Ministerium* (1710), condamne les oeuvres de fiction, le roman, les pièces de théâtre et les poèmes qui ne peuvent apparaître selon lui qu'« au catalogue d'une bibliothèque maudite ». « Plus vous êtes cultivé et intelligent, écrit John Cotton, plus vous êtes prêt à travailler pour Satan. » Derrière l'exaltation puritaine de la simplicité pointe déjà le complexe de supériorité des futurs pionniers. Selon Sanford, c'est dans l'activité des missionnaires de la Frontière qu'on doit chercher l'origine du complexe de supériorité morale américain, qui se manifeste aussi bien dans la politique étrangère que dans l'effort enthousiaste de diffuser *l'American Way of Life* sur la planète entière. Parallèlement, la béatitude de la vie rurale s'opposera longtemps à la vie urbaine, symbole de tous les vices.

L'amalgame des mythes pastoraux et religieux est au cœur de l'utopie puritaine. La « cité sur la colline » est le symbole même de la volonté des Pèlerins d'accomplir les Écritures en réactivant l'histoire dans un *topos* aussi spatial que temporel. Le *déchiffrage* allait de pair avec le *défrichage*, comme le note P.-Y. Pétilion :

« Les Puritains de la grande migration ne partirent pas tant pour aborder abruptement à un monde inconnu que pour « dé-couvrir » sur la carte ce qui était, depuis l'origine des temps, caché dans le texte des Écritures. Comme l'exégète « ouvre » un texte et fait « sortir » de tel passage jusqu'alors obscur sa signification enfouie, la découverte de l'Amérique fut d'abord pour eux une révélation fondée sur le décryptage des Écritures [...]. La sortie vers le *wilderness* américain s'inscrit dans la trame, dans la trajectoire d'un temps sacré : l'histoire est la geste de Dieu (*God's plot*, et par un jeu sur le mot *plot*, la Plantation deviendra le lopin de terre du Seigneur), le manuscrit de Dieu qui se déroule à la fois à travers le temps et l'espace. »

Un homme nouveau pour un monde nouveau

La mentalité des habitants sera profondément affectée par ces croyances millénaristes, peu à peu sécularisées ; en particulier deux caractéristiques du peuple américain : le culte du progrès et celui de la nouveauté. Le « nouveau » continent est le lieu exemplaire de la *renaissance*. La curiosité affichée pour la « dernière » mode, relève du « désir à structure religieuse » dont parle Eliade. L'attente d'une vie *nouvelle* est attestée par les noms des villages et des villes, nouvellement créés, dans cet acte de baptême homonymique qui recompose l'espace du Nouvel Adam : Canaan, *New England*, *New York*, *New Haven*. On baptise la Virginie du nom de la reine vierge Elizabeth parce que « c'est un pays vierge, préservé par la Nature ». Au Sud de la Virginie, la terre d'« Éden » essaie d'attirer à elle des émigrants âgés, soucieux de « rajeunissement ». La propagande, ancêtre américain de la publicité, décrit la Nouvelle-Angleterre comme « semblable au jardin d'Éden », les perdrix étant censées être « si grasses qu'elles ne peuvent voler », et les « dindes aussi grasses que des brebis ».

Face à la vieille Europe, l'Amérique incarne la régénération, la « Nouvelle Jouvence », comme l'écrivira Paul Adam en 1906. Plus tard, l'indépendance sera vécue comme l'amorce d'une nouvelle destinée. La prose de Crèvecoeur, qui abonde en mots et en images qui traduisent la nouveauté, affirme l'existence originale de *l'Homo Americanus* : « L'Américain est un *homme nouveau*, qui agit suivant de nouveaux principes. » Crèvecoeur anticipe même la notion de « melting-pot » en écrivant : « Ici, les individus de toutes les nations *se fondent* pour former une *nouvelle race*. » Une nouvelle Rome est née – de vocation protestante – qui définira désormais les voies de l'humanité.

En 1798, Noah Webster, chantre de la nation américaine, annonce que les Américains parlent « une langue républicaine ». Il confronte deux civilisations, mettant en valeur la jeunesse de l'Amérique :

« Pour l'Amérique *encore dans l'enfance*, adopter les principes de l'ancien monde, ce serait imprimer les rides de la décrépitude sur la fleur de la jeunesse et implanter les germes du délabrement dans une constitution vigoureuse. »

Webster esquisse une théorie cyclique des civilisations dans laquelle une Amérique encore balbutiante prendrait la relève d'une Europe déclinante. Cette confiance dans le dynamisme américain sera peu à peu étendue à une vision universaliste que défendra Paine : « Il est en notre pouvoir de recommencer le monde. » Le déracinement des immigrants qui fait des Américains un « peuple toujours naissant » pourrait expliquer le fait que « les individus recherchent plutôt leur identité dans le présent ou dans le futur que dans le passé ». L'espoir de naître à une vie nouvelle se reflétera aussi dans le culte américain pour la jeunesse, avec les thèmes de l'innocence perdue et de la nostalgie adamique qui traverseront toute la littérature américaine, obsédée, selon Leslie Fiedler, par la notion de « commencement ».

Eliade prétend que la longue résistance des élites américaines à l'industrialisation du pays et leur exaltation des vertus de l'agriculture s'explique par la même nostalgie du Paradis terrestre. Les vieux clichés des pionniers résistèrent à l'urbanisation et les propriétaires des usines, pour montrer que le progrès n'entraînait pas nécessairement le vice, décuplèrent leur activité philanthropique.

La science, la technique et l'industrie, loin de menacer les valeurs spirituelles, les feraient triompher. Un livre paru en 1842 s'intitule ainsi *Le Paradis d la portée de tous, grâce à la Nature et aux Machines*. Si la thèse d'Eliade est pertinente, remarquons tout de même que le puritanisme a très vite intégré la rationalité du progrès dans son discours religieux, et c'est sans doute pour cela, d'ailleurs, que l'on peut parler d'« utopie ».

De la pastorale à l'utopie politique

À la fin du xviii^e siècle, l'une des conceptions de la nation est celle de la « nation atemporelle, décrite comme une Pastorale, et a-historique, en tant qu'elle se révèle être la Nouvelle Jérusalem ». Cette utopie pastorale peut être le rappel des mythes

antiques, comme dans l'anonyme *Âge d'or* de 1785 : « Voyez, Anglais, l'âge de fer est passé, un âge d'or se lèvera et donnera au monde bonheur, liberté, sagesse » ; ou, comme chez Crèvecoeur, un rappel implicite de certains mythes païens ou du mythe édénique chrétien, qui assimilent l'Amérique à un giron maternel : « Ici la nature offre son large sein pour accueillir l'incessant cortège des nouveaux venus et les pourvoir en nourriture. » Sous la plume de Jefferson, la Virginie devient le lieu de l'innocence première. « Ceux qui travaillent la terre sont le peuple élu de Dieu. » Sécularisée, cette idée devient l'*agrarianisme* qui s'appuie sur l'idée d'une démocratie fondée sur la vertu de petits agriculteurs indépendants, les « nobles de la nature » selon Jefferson, appelés par leur travail à devenir les bienfaiteurs de la collectivité nationale.

Philip Freneau (1752-1832) est le chantre de l'utopie pastorale américaine, associée à la nation naissante. Dans *Le Village américain*, Freneau dépeint des Indiens, seuls représentants du passé de l'Amérique, auxquels il attribue un passé imaginaire. Il se réfère à l'Atlantide, montrant que le lien avec Bacon n'est pas rompu. Les Indiens vivent en communion avec la nature, au sein d'un, paysage à la fois sauvage et bienveillant.

Après Freneau, Joel Barlow (1754-1812) réactivera lui aussi le mythe de Christophe Colomb dans sa *Vision of Columbus* (1787), conçue dans une optique de propagande républicaine et nationale. Colomb, emprisonné, reçoit la visite de Hesper, ange gardien du Nouveau Monde, qui lui révèle dans un panorama visionnaire l'avenir glorieux du monde qu'il a découvert. Le parallèle est frappant avec la « vision » de Washington à Valley Forge (voir *infra*), comme si l'Amérique en devenir se prêtait « naturellement » au processus de mythologisation.

On ne peut évoquer l'utopie puritaine sans parler de John Eliot (1604-1690) et de son expérience de « millénarisme empirique » avec les Algonquins du Massachusetts. Œuvre d'Eliot illustre bien le souci puritain d'allier la théologie à la pratique. Les dix-neuf « villes de prières » indiennes furent inspirées par l'interprétation d'un seul chapitre de l'Exode. Cette expérience suscita un grand nombre d'écrits : grammaires, traductions, catéchismes, codes juridiques, ainsi que les « Eliot Tracts » (1643-1671), une série de onze épîtres, sollicitant un soutien financier afin de soutenir l'œuvre « civilisatrice » des missionnaires. L'« apôtre des Indiens », comme on le surnommait, est l'auteur d'une traduction de la Bible en algonquin et d'un traité utopique intitulé *The Christian Commonwealth* (1652). Les Indiens seraient les descendants de la tribu perdue d'Eber, lui-même descendant de Shem. Ce sont des « dégénérés » qu'il s'agit de convertir en « saints régénérés » – principe hérité de More. Le Nouveau Monde est le théâtre divin de la rencontre de deux peuples, israélites, les vertueux païens décadents de la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, et les Puritains, porteurs des Écritures hébraïques, dépositaires de la « civilisation ».

Les écrits d'Eliot sont la synthèse du millénarisme protestant et des « lumières » du rationalisme. Nourri par la lecture des oeuvres de Bacon, Eliot lie le progrès des idéaux christiques à celui de la connaissance. Il est sans doute le premier à appliquer le projet pansophique de Comenius à la communauté indienne. Les deux premiers Indiens à entrer à Harvard apprirent, dit-on, le latin à partir du *Janua Linguarum Reserata* de Comenius.

The Christian Commonwealth, mâtiné de millénarisme et d'empirisme, est déjà prêt à l'« exportation » vers les païens. L'idéal que défend Eliot est indubitablement une « théocratie », mais « démocratique ». Le livre préfigure la théocratie puritaine par son insistance sur le rôle des Écritures, seule autorité véritable, mais perfectible – comme la future Constitution des États-Unis. En fait, la liberté est réduite et l'on prône la surveillance mutuelle.

Les « villes de prières » subissent le contrecoup de la guerre du roi Philippe. Malgré les efforts d'Eliot, la moitié de la population indienne est exterminée. Eliot suggère d'armer les Indiens. En réponse, le gouverneur fait voter deux lois absurdes : la première (1675) stipule que tout Indien surpris à l'extérieur des « villes de prières » s'expose à une exécution sommaire ; la seconde (1676) promet l'annistie à tout Indien « loyal » disposé à se rendre à Boston. Les oeuvres tardives d'Eliot indiquent un changement de ton. Ayant pris conscience – sans doute trop tard – des risques de génocide, il oublie sa foi prosélyte pour célébrer « les discours de plusieurs Indiens mourants » (*Dying Speeches of Several Indians*, 1680).

L'utopie s'est aussi infiltrée dans la vie politique de l'Amérique naissante, dans ses aspects les plus théoriques. L'Amérique en friche se prêtait tout naturellement aux expérimentations les plus variées dans le domaine politico-religieux. Ainsi, l'utopie de James Harrington, *Commonwealth of Oceana* (1656), servit-elle de support, sinon de modèle, aux caroliniens et, dans une moindre mesure, aux pennsylvaniens.

Elle apparaît en Amérique dans les *Fundamental Constitutions for Carolina* (1669), oeuvre de Shaftesbury, rédigée par son secrétaire John Locke. Le texte reflète les thèses de Harrington. Il prévoit un système bicaméral, le vote à bulletins secrets, le droit de veto et la tolérance religieuse. Utopique dans le contexte américain est la manière dont le pouvoir est lié à la propriété de la terre. Le territoire est divisé en comtés, ceux-ci devant être partagés entre les seigneuries des propriétaires, les baronnies d'une noblesse héréditaire, et les colonies des francs-tenanciers. Ce système de hiérarchie semi-féodale, qui visait à parvenir à un équilibre des pouvoirs, disparut, « après quatre révisions et au bout de trente ans ». Si le système échoua en Caroline, la pensée de Harrington influença William Penn dont le *First Frame of Government* de 1682 (voir *infra*) comporte des similarités avec *Oceana*. Mais, là encore, les caractères harringtoniens seront progressivement estompés. Il demeure que les idées de Harrington influenceront aussi, à l'époque de l'indépendance américaine, les constitutions du Massachusetts (qu'on songea à rebaptiser « Oceana ») et du New Jersey. Sacralisation des institutions, « laïcisation » de la religion, tels sont les fondements du puritanisme américain. Winthrop avait montré la voie de la conciliation de l'utopie politique et du messianisme puritain en déclarant : « Quand Dieu nous enrobera de ses *décrets* et nous réchauffera de sa vie et de sa puissance, nous aurons touché la *Terre promise*. » Le mythe de la Terre promise est l'augure d'une autre promesse, plus concrète, celle d'un progrès irréversible et imminent. L'Éden retrouvé coïncide avec l'avènement de la nation américaine, encore balbutiante.

Notes

1. Cité par J.-P. Martin, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E. Paris, 1993, p. 42

2. Cité par T Miller et T H. Johnson, *The Puritans*, Harper Torchbooks, New York, 1963, p. 198-199.
3. E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 91.
4. W Stoughton, *New England's True Interest* (« Le Véritable Intérêt de la Nouvelle-Angleterre »), Cambridge, 1670, p. 19.
5. J. Mayhew, *Two Discourses*.
6. Abbot, « Thanksgiving Sermon », *Traits of Resemblance in the People of the United States to Ancient Israel* Haverhill, 1799, p. 20.
7. E. Marienstras, op. cit., p. 72.
8. *Ibid.*, p. 92.
9. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 217.
10. T Morton, *The New English Canaan*, Éd. C. E Adams Jr, The Prince Society, Boston, 1883.
11. Cité par J.-P Martin, op. cit., p. 28.
12. Cité par Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Press, Urbana, 1961, p. 83-84.
13. George Alsop présente le Maryland comme le seul endroit qui semble être le « Paradis terrestre ». Ses arbres, ses plantes, ses fruits, ses fleurs, écrit-il, parlent « en hiéroglyphes de notre situation primitive, adamique », leurs propriétés conservant encore les « traces de l'innocence originelle ». Un autre écrivain découvre le « futur Éden » en Georgie, région qui se trouve sur la même latitude que la Palestine : « Ce Canaan promis, qui a été désigné par le propre choix de Dieu pour bénir les labeurs d'un peuple favori. » Pour Edward Johnson, le Massachusetts est le lieu « où le Seigneur va créer un nouveau ciel et une nouvelle terre ». De son côté, John Cotton, qui rêve de créer un royaume des saints outre-Atlantique, informe les candidats au départ pour le Massachusetts qu'ils ont un privilège du ciel, grâce « à la charte sacrée donnée à Adam et à sa postérité au paradis » (M. Eliade, *La Nostalgie des origines*, Folio, Gallimard, 1969 (rééd. 1991), p. 157-158).
14. Sanford, op. cit., p. 85.
15. J. Delumeau, *Histoire du Paradis*, Fayard, 1995, vol. 2, p. 279.
16. Cité *ibid.*, p. 283-284.
17. *Ibid.*, p. 286.
18. M. Eliade, op. cit., p. 159.
19. Sanford, op. cit., p. 90.
20. Cité dans *The Literature of the United States*, p. 32.
21. M. Eliade, op. cit., p. 161.
22. P-Y Pétilion, *LEurope aux anciens parapets*, Seuil, Paris, 1986, p. 17-18.
23. Cette citation et les suivantes sont issues de l'ouvrage de C.L. Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Press, Urbana, 1961 (p. 111).
24. P Adam, *Vues d'Amérique ou la Nouvelle jouvence*, Ollendorff, Paris, 1906.
25. E. Marienstras, op. cit., p. 102 et 180.
26. N. Webster, *An Oration*, 1798.
27. J.-P Fichou, *La Civilisation américaine*, P.U.E, Paris, 1987, p. 36.
28. L. Fiedler, *Love and Death in the American Novel* Anchor Books, Doubleday, New York, 1992, p. 24.
29. E. Marienstras, op. cit., p. 79 (Les citations suivantes proviennent du même ouvrage, p. 80 et 82.)
30. Voir J. Béranger et R. Rougé, *Histoire des idées aux USA*, PUF, Paris, 1981, p. 46-47.
31. J.-P. Martin, op. cit., p. 129.

Chapitre III

LA THÉOCRATIE PURITAINE

Le contrat social calviniste

Les Puritains de Leyden sont admis à s'établir dans la partie septentrionale de la Virginie. Les signataires du *Mayflower Compact* s'engagent devant Dieu à créer un corps politique pour établir une colonie et la gloire du Seigneur. Cette « alliance » (*covenant*) les engage à préparer les lois nécessaires à la société – et à y obéir. Le consentement recherché n'est pas celui d'hommes égaux et libres dans une société démocratique, au sens actuel du terme. Il s'agit de « consentir à être gouverné et à obéir à des lois consacrant l'inégalité de la Créature et sa subordination à la Parole. S'il y a contrat de société c'est un contrat calviniste ». Le modèle contractuel du *Mayflower Compact* sera copié maintes fois dans le peuplement de l'Ouest. Pour les Américains, c'est le contrat institutionnel qui fonde la nation. Unique, le contrat américain est aussi une totale création, en raison du contexte a-historique de la genèse de la nation. « De même que les immigrants sont des hommes neufs, nés de l'Océan en quelque sorte, le contrat qui les lie est la premier acte politique qui suit l'état de nature. » On appellera « théologie fédérale » l'acte de foi des Puritains à l'égard du *covenant*. Le *foedus* (« contrat » en latin) initial des premiers colons ouvre la voie encore timide du futur « fédéralisme » américain. L'idée de « confédération », notons-le, n'était pas totalement inédite en Amérique, si l'on pense aux Iroquois (voir *infra*).

Qu'on ne se méprenne pas. Les Pèlerins n'ont pas apporté la liberté religieuse dans leurs bagages. Ils recherchaient d'abord leur propre liberté de croyance et ne souhaitaient pas nécessairement fonder une communauté ouverte à quiconque. Au xvii^e siècle, les mots tolérance et démocratie n'avaient pas bonne presse. Les Pèlerins étaient hospitaliers mais méfiants. Certes, le séjour à Leyden, ville d'échanges, les amena à moins de dogmatisme. Sous l'influence de Robinson, ils finirent par s'ouvrir à l'idée d'universalité et à méditer le vœu utopique de leur chef spirituel : « Nous ne devons reconnaître qu'une seule fraternité. » Variété et unité pourraient-elles avoir un sens dans une communauté où se multiplient les étiquettes (brownistes, séparatistes, robinsoniens, etc.), voire dans la chrétienté entière ? La foi puritaine se teinte d'autoritarisme. On s'efforce d'instaurer une véritable *théocratie* : l'ordonnance de 1631 stipule d'ailleurs que seuls les membres de l'Église sont citoyens. La révolte demeure un crime religieux autant que séculier.

Le sectarisme s'installe peu à peu dans la colonie de Plymouth (voir *infra* le cas de Thomas Morton). On s'en prend aux anabaptistes, eux-mêmes persécutés par l'Église d'Angleterre et qui s'étaient embarqués « pour les Amériques » dès 1528. L'harmonie de la colonie semblant menacée, on rend obligatoire la présence au service religieux (1651). L'irruption en masse des quakers ne fait qu'alourdir le

climat.

En effet, en 1656, les amis de George Fox rejettent à la fois la hiérarchie, le dogme catholique et la lecture protestante de la Bible. Les « Enfants de la Lumière », futurs quakers, affirment que chacun peut atteindre Dieu directement par la « lumière intérieure » (*inner light*) avec laquelle l'esprit du Christ nous éclaire. Pacifistes et anti-esclavagistes, les quakers connaîtront des moments difficiles en Amérique.

La colonie de la Baie demande, dès 1656, d'interdire l'entrée aux disciples de Fox, qui apparaissent comme des iconoclastes, désireux de troubler l'ordre public. Un jour, une matrone « quaker » déambule nue dans les rues de Newbury afin « de montrer aux gens la nudité de leurs gouvernants », c'est-à-dire les Puritains dévêtus de leur hypocrisie. Une autre fois, un « ami » pénètre, une bouteille dans chaque main, dans la salle de réunion de Cambridge, et brise les bouteilles sur le sol en s'écriant : « C'est ainsi que le Seigneur vous réduira en pièces ! » Ces provocations ne restent pas impunies.

On édicte des lois destinées à se débarrasser de ces « déments ». Quatre quakers sont pendus, dont Mary Dyer, martyre de la cause, qui lance à ses juges : « Vos lois sanglantes ont été réduites à néant par une femme qui, vous piétinant, vous et vos lois et votre potence et vos prêtres, est destinée à s'asseoir à la droite de Dieu ! »

La répression est moins sévère à Plymouth. Les thèses du « peuple de Dieu », comme les quakers se plaisent à se nommer, commencent à s'immiscer dans la communauté. Bradford est, lui, inquiet de voir croître le désintéret pour la religion dans la communauté.

De nouveaux règlements sont imposés dans les années 1660, qui interdisent de travailler, de consommer de l'alcool ou de voyager le « jour du Seigneur ». En outre, sont frappés d'amendes ceux qui s'assoupissent durant le service religieux ou ceux qui fument près de la salle de réunion. On s'en prend déjà aux fumeurs... On contraint les femmes reconnues coupables de « délit sexuel » à s'habiller de blanc, à tenir des baguettes blanches et à se tenir debout sur une chaise durant l'office, punition symbolisant le désir de « purification ». Debout pendant tout le service, le bedeau consacre sa vigilance à empêcher sadiquement les ouailles de verser dans un sommeil profane.

La théocratie des Pèlerins se fonde sur une éthique rigoureuse. Le travail est impératif, et l'oisiveté proscrite. Le péché originel condamne l'homme à travailler : il faut « gagner son pain à la sueur de son front » (Genèse, III, 19). Dieu étant un « Dieu d'ordre », les excès sont bannis. Des fêtes donnant lieu à des réjouissances ne sont pas célébrées, Noël ou Pâques par exemple. L'austérité est de mise, même dans la tenue vestimentaire féminine. Le Massachusetts prohibe notamment le port de la dentelle ou de la broderie sur les robes ou les chapeaux de femmes (« Gay apparel », 1636).

Les lois et le système de gouvernement n'échappent pas non plus à la théologie. Le sermon de John Winthrop, « Un modèle de charité chrétienne » (1630), introduit la notion de « contrat social » calviniste. L'homme doit se soumettre au pouvoir civil qui relève d'une vision théologique. Il est libre « d'aller vers Dieu sous la protection de l'autorité de tutelle divine ». L'autorité est guidée par l'Écriture, source première du droit, selon John Cotton qui rédige *Moses His Judicials* (1636). Ce code, copié

sur le *Pentateuque*, sera jugé trop sévère et écarté au profit du *Body of Liberties of Massachusetts* (1641) de Nathaniel Ward. Ce texte fondamental affirme l'existence de l'*habeas corpus*, du droit de propriété et de libre circulation, et régleme l'exercice de la justice et des châtime nts. Tout converge vers l'idée de Loi, fondement de la cité puritaine.

La vie économique dépend elle aussi de la vision théologique qui affirme le pouvoir arbitraire de Dieu. L'homme est dans un rapport d'inégalité envers Lui, et cette situation doit être maintenue, sans pour autant faillir au devoir de miséricorde. Cette loi « naturelle » a des implications dans la vie économique. Les Pèlerins disposaient pour la majorité d'un « capital » au départ. Grâce à une patente accordée par la Compagnie de Virginie et au financement assuré par une société d'actionnaires, ils avaient pu quitter Plymouth. Les passagers sans ressources, les *indentured servants*, signaient des contrats de servitude limitée. La traite des Noirs, legs de la domination britannique, commence à fonctionner officiellement à partir de 1619. Les esclaves à vie sont considérés comme des « biens immobiliers ». On commence à spolier de leurs terres les Indiens, « mi-créatures du diable, mi-bêtes sauvages ». Les justifications ne manquent pas : le droit naturel d'occupation est remplacé par celui du droit de possession de la terre par celui qui la cultive. Winthrop écrit avant de partir pour l'Amérique : « Les indigènes de la Nouvelle-Angleterre ne clôturent aucune terre. Ils n'y construisent aucune habitation. Ils n'y élèvent pas de bétail qui puisse améliorer le sol. *En conséquence, ils n'ont aucun droit sur ces contrées*. Si nous leur laissons ce qui est suffisant pour leur usage, nous pouvons légalement prendre le reste. Il y en a assez pour eux et pour nous. » Victimes de la variole, les indigènes succombent par milliers, renforçant le bien-fondé de la mission puritaine. « Si Dieu n'était pas satisfait de nous voir occuper ces contrées, observe à nouveau Winthrop, pourquoi chasserait-il les indigènes ? Et pourquoi fait-il de la place *pour nous*, en réduisant leur nombre au moment où le nôtre croit ? »

Les aspects « communistes » de la vie des Pèlerins vont peu à peu être gommés. Bradford critique l'idée platonicienne selon laquelle il faut dépouiller l'homme de sa propriété pour qu'il vive heureux en communauté. (individualisme économique va triompher après l'attribution définitive des terres à des propriétaires.

L'économie marchande s'insère d'ailleurs aisément dans le plan de Dieu. Pour les calvinistes, la richesse est bénédiction divine, la pauvreté condamnable. Moralement, le travail, déjà sanctifié par les Écritures, doit être justement rémunéré. La détention de la richesse peut être l'indice d'une grâce par laquelle Dieu distingue ses élus en nombre limité. (ordre providentiel institue une inégalité « naturelle » qu'il convient de corriger par la pratique de la charité. Des pasteurs comme John Cotton, qui défendent la sanctification des richesses mais sans excès de rémunération, essaieront de moraliser les circuits de distribution. Toutefois, un processus irréversible est en marche, qui aboutira au « mercantilisme » du commerce triangulaire, et c'est en pure perte qu'un John Higginson dénoncera en 1663 l'oubli croissant de Dieu au profit de Mammon. Les Américains resteront massivement fidèles à ces préceptes hérités des Puritains, glorifiant la *success story*, bannissant le *loser*, et instituant progressivement le système des *charities*.

La « démocratie » puritaine n'est pas en reste. (Église des Pèlerins est ainsi

dirigée par des hommes soigneusement triés sur le volet. Une utopie contradictoire se bâtit peu à peu. La « cité de Dieu », pourtant érigée par des persécutés, n'est pas encore celle de la liberté d'expression. Il faudra, paradoxalement, de nouveaux exclus pour que la liberté progresse en Amérique du Nord.

Fissures dans la « maison » puritaine

En dix ans, les conflits sont devenus monnaie courante dans la colonie de la Baie du Massachusetts. (effervescence est inhérente au profond idéalisme du puritanisme, ainsi qu'aux événements dramatiques qui secouent l'Angleterre. Tous les nouveaux arrivants ne sont pas prêts à s'engager sur le chemin de la pureté, d'autant que le nouvel ordre social ne peut tous les intégrer du jour au lendemain. Enfin, le puritanisme résiste de plus en plus difficilement aux volontés de pluralisme. Le schisme religieux et le désir d'utopie vont bouleverser le paysage nord-américain en quelques années.

L'affaire Thomas Hooker (1586-1647) montre à quel point sont entrelacées théologie et politique. À Boston, l'affrontement théologique entre Hooker et John Cotton entraîne un premier départ. Hooker quitte la Baie du Massachusetts en 1634 afin de fonder une sainte communauté au Connecticut, centrée sur Hartford.

Cette colonie fonctionna pendant trois ans avant de se reconnaître dans les *Fundamental Orders of Connecticut* (1639), préfiguration d'une constitution inspirée par la théologie de Hooker. La philosophie politique du Connecticut s'efforce de préserver la liberté et la pureté de l'Évangile, mais on élargit la franchise électorale, avancée bien timide.

Plus grave est la controverse qui implique Roger Williams (1603-1683), dès son arrivée au Massachusetts en 1631. Ce diplômé de Cambridge, ordonné prêtre anglican, décline le pastorat de l'église de Boston. Cet ultra-puritan, qui ne peut supporter d'être relié à une église corrompue, exige un séparatisme absolu. Sous prétexte de morale, il va jusqu'à remettre en question la légalité de la mainmise coloniale sur les terres indiennes et le principe des chartes royales.

Williams s'installe quelque temps à Plymouth, espérant gagner la sympathie des séparatistes. Quand il revient au Massachusetts en qualité de pasteur de Salem, il exhorte la congrégation à la séparation, ce qui lui vaut les foudres des deux colonies. On le bannit en octobre 1635. En janvier 1636, Williams et cinq partisans s'enfuient de Salem. Ils achètent aux Indiens les terres qui deviendront d'abord Providence, autour de laquelle se développera la colonie, puis l'État de Rhode Island.

Ce calviniste paradoxal sera le premier, en 1638, à prôner la séparation entre Église et État, ainsi que la liberté de conscience en matière religieuse. Bien que d'origine divine, l'état civil est un état naturel. Les hommes sont naturellement égaux et libres. De là proviennent l'élargissement de la franchise électorale et la notion de tolérance universelle.

En 1644, le Parlement anglais accorde à Williams une charte qui le met à l'abri des autorités du Massachusetts. Trois ans plus tard, un document officiel fixe les bases « démocratiques » de la colonie. Roger Williams fait passer le Rhode Island « du xvii^e siècle puritain dans le xviii^e siècle laïque ». Son « pacte social » de

tolérance et de liberté va beaucoup plus loin que le *Mayflower Compact*. Williams deviendra baptiste en 1639, avant de s'apercevoir que le baptisme est trop « sacerdotal ». Au nom du calvinisme, il s'opposera aux quakers et restera jusqu'à sa mort « l'homme des paradoxes ».

Anne Hutchinson (1600-1643) est la première femme à défier les autorités de la colonie de la Baie. Pourtant, à l'instar de Roger Williams, elle est, au départ, une fervente admiratrice des dogmes puritains. Enthousiasmée par les sermons de John Cotton, cette jeune mère anglaise de quinze ans, sage-femme de profession, s'embarque pour Boston. Sitôt arrivée, Anne Hutchinson ouvre sa maison à la discussion, proclamant que seuls les pasteurs John Cotton et John Wheelwright prêchent le pacte de grâce. Anne développe jusqu'à l'extrême la notion « intérieure » de salut, présentée par Cotton. La préparation au salut et même les actions morales, qui sont jugées par les Puritains comme des signes de grâce divine, n'ont aucune valeur pour la jeune femme. Lorsque des foules se pressent pour écouter son discours sur les révélations directes de l'Esprit, ses propos « illuministes » paraissent hérétiques aux autorités (1636).

Un synode est convoqué en 1637 pour instruire l'affaire. John Cotton commence par défendre les hutchinsoniens, puis se rétracte. Le synode, présidé par Thomas Hooker, relève quatre-vingts points délictueux dans les thèses d'Anne Hutchinson. Au terme d'un procès absurde, Anne est condamnée à l'exil, et excommuniée. Accompagnée par sa famille et ses partisans, elle part pour le Rhode Island en 1638. Elle s'installe dans l'île de Naragansett Bay, que son mari et le reste de la secte ont achetée aux Indiens. Quatre ans plus tard, devenue veuve, Anne quitte le Rhode Island pour New Netherland, avec six de ses enfants, pour s'installer dans ce qui est aujourd'hui Westchester, New York. L'année suivante, la famille sera massacrée par les Indiens.

Une femme a donc réussi à ébranler les fondations politiques et religieuses des Puritains. Ce ne sera pas la seule. L'affrontement théologique prend, sur le continent américain, une ampleur remarquable. Étrange époque, peut-être unique dans l'histoire, où un schisme peut créer les conditions géopolitiques d'une indépendance territoriale. Comme l'écrit Daniel J. Boorstin : « Une dissension qui, en Angleterre, aurait entraîné la création d'une nouvelle secte à l'intérieur du Puritanisme, aboutit, en Nouvelle-Angleterre, à la formation d'une nouvelle colonie. » En outre, d'autres courants de pensée vont troubler le monolithisme puritain.

Cotton Mather, dans *Magnalia*, dénonce l'existence de séparatistes, de familistes, d'antinominalistes, d'arminianistes, d'ariens, de sociniens. À ces étranges groupes hérétiques s'ajoutent les religions bannies ou naissantes de la Baie : anglicanisme, presbytérianisme, baptisme, quakerisme.

Sous l'influence des mennonites hollandais, John Smith fonde la première secte baptiste. Après sa mort, le mouvement est introduit en Angleterre par Thomas Helwys, en 1611, et bientôt importé dans les colonies d'Amérique du Nord. En 1639, les baptistes, cousins spirituels des Puritains, fondent la ville de Newport, dans le Rhode Island, sous la direction du docteur John Clarke. Ils critiquent l'association financière de l'Église et du gouvernement et assurent que la grâce divine s'applique à chacun sans médiation pastorale, sans gouvernement d'Église, sans enseignement,

sans sacrements. Comme ils contestent en outre l'efficacité du baptême des enfants et revendiquent le droit au schisme, la controverse fait rage. Les congrégationalistes ont peur de retrouver l'illuminisme d'Anne Hutchinson. En 1651, Clarke et deux amis de Newport sont arrêtés à Lynn, Massachusetts, pour réunion religieuse illicite – bien qu'ils aient été invités par la ville. Les Puritains ne pourront se débarrasser des baptistes aussi facilement que des hutchinsoniens. Malgré la répression, des églises baptistes verront le jour à Charlestown (1665) et à Boston (1674), puis dans le Sud.

Les quakers s'étaient heurtés très tôt aux Puritains. La lecture des oeuvres de Boehme avait fait de George Fox (1624-1691) un prédicateur enflammé de la lumière intérieure. Accusant les Puritains – comme les anglicans – de scléroser le christianisme, Fox sera arrêté trente-six fois en quarante ans de mission et passera six années en prison. Ses prosélytes vont former la Société des Amis. On les surnomme *quakers* (« trembleurs ») : au cours de leurs réunions, chacun manifeste en effet son illumination intérieure par des tressaillements d'enthousiasme. De 1650 à 1689, plus de trois mille disciples de Fox seront incarcérés, quelques-uns soumis à la torture, et plusieurs centaines mourront en prison.

Les Amis pensent que toute vérité leur vient de l'Esprit saint, qui leur parle, individuellement, dans le secret du cœur. Ils rejettent, par suite, rituel et formalisme, non seulement l'image mais le sacrement, ainsi que la musique, le chant, et même la prière obligatoire. « Le croyant n'a qu'un maître : Dieu en lui. »

Deux missionnaires venant des Barbades, Mary Fisher et Ann Austin – deux femmes encore – sont les premiers quakers à toucher la Nouvelle-Angleterre. Averties de leur présence à bord, les autorités les jettent en prison, avant de les expulser vers les Barbades, cinq semaines plus tard. Entre-temps débarquent huit nouveaux adeptes, à leur tour emprisonnés et expulsés vers l'Angleterre.

Le Massachusetts promulgue une législation qui interdit aux quakers de s'y installer et qui va jusqu'à menacer d'amendes les navires qui les mènent vers la « terre promise ». Le Rhode Island deviendra peu à peu la base avancée des quakers. Malgré la répression – quatre martyrs seront pendus de 1659 à 1661 – les Amis poursuivront leurs incursions en pays puritain. Ils vont coloniser Plymouth, s'établir à Dartmouth et Tiverton dès 1664. Lorsque George Fox visite les colonies en 1672, Roger Williams lui-même soutient une controverse publique contre trois disciples de Fox à propos des Écritures. Cette joute oratoire, ironiquement, ne servira qu'à étoffer la réputation des quakers. En 1692, ils tiendront des réunions régulières au Massachusetts et commenceront à s'implanter en Virginie. La grande aventure ne se développera qu'en 1682 avec William Penn, comme nous le verrons plus loin.

L'aspiration à la tolérance se fait de plus en plus pressante, comme le montre l'histoire tumultueuse de la colonie du Maryland. Grâce à une charte de Jacques 1^{er}, Lord George Calvert fonde cette colonie, destinée à servir de havre aux catholiques persécutés. Son fils, Cecilius, Lord Baltimore, envisage également d'attirer des non-catholiques afin de la peupler. Il se lance ainsi dans une politique de tolérance religieuse prudente.

Au début, le catholicisme est, bien entendu, dominant. Deux prêtres jésuites, Andrew White et John Altham, sont parmi les premiers à effectuer des conversions : celles de colons anglais protestants et d'Amérindiens. Les catholiques vont cependant

devenir minoritaires dans la colonie, sans rien perdre de leur influence politique. Dès 1639, une ordonnance encourage la tolérance religieuse, ouvrant la voie à l'*Act of Toleration* (Loi sur la Tolérance), votée le 21 avril 1649 par l'Assemblée du Maryland. Elle accorde droit de cité à « tous cultes chrétiens ». Malheureusement, dès 1654, cette loi sera abrogée à la demande des protestants au profit de l'établissement de l'Église d'Angleterre. En fait, l'anglicanisme ne deviendra religion officielle au Maryland qu'en 1702. La Pennsylvanie est le seul État américain à porter le nom de son fondateur, William Penn (1644-1718). L'aventure de Penn constitue un pont entre les idéaux puritains et ceux des Lumières. Penn se convertit au quakerisme en 1666 et se retrouve en prison après avoir écrit un pamphlet contre l'Église d'Angleterre. Durant son incarcération, il rédige *No Cross, No Crown*, classique de la littérature quaker. C'est la visite de George Fox dans les colonies anglaises en Amérique qui lui inspire l'idée de créer une colonie de quakers, qui puisse accueillir les victimes de persécution religieuse (1672). En 1681, Penn convainc son ami Charles II de lui accorder une terre sur le Nouveau Monde. Il est libre d'expérimenter ses idées politiques et religieuses sur un immense territoire, dont il prend possession l'année suivante. Il conçoit, dès 1681, les plans urbanistiques et sociaux destinés à édifier la cité idéale de « Philadelphie », toute empreinte d'amour fraternel du prochain. Il fait adopter sans tarder son *Frame of Government*, qui affirme la liberté de conscience. La « Sainte Expérience », comme l'appelle Penn, est ouverte à tous ceux qui croient en Dieu, bien que la majorité de ceux qui accourent en masse dans « les Bois de Penn » (= « Pennsylvania ») soient des disciples de Fox. Penn sera l'inlassable promoteur de son « expérience », à grands renforts de publicités qui vantent en Europe le modeste prix de la terre. Aux quakers se joindront d'abord des colons allemands (Germantown), puis des Écossais-Irlandais baptistes et anglicans. Au xviii^e siècle, les quakers deviendront minoritaires en Pennsylvanie, tout en maintenant les leviers économiques et politiques.

La colonie conserve à juste titre sa réputation de terre de liberté, mais peut-on parler de « démocratie » pour autant ? Comme les Puritains, Penn est nourri d'utopie, s'inspirant de l'*Oceana* de Harrington pour la rédaction de son *Frame of Government*. Comme Harrington, Penn croit à l'aristocratie naturelle, et pense que l'établissement d'une communauté politique doit être l'œuvre d'un seul homme. Critiqué par Locke, le gouvernement de Pennsylvanie sera modifié dans un sens de moins en moins libéral (*Charter of Privileges*, 1701).

Les importations d'esclaves noirs s'accélérent à partir de 1690 (11 % de la population en 1700). Avec la plupart des quakers américains – et Cotton Mather –, Penn accepte le principe de l'esclavage. Il possède lui-même quelques serviteurs à vie. Dès 1688, son attitude est condamnée par un groupe de quakers allemands de Germantown, menés par Pastorius. Ce combat qui anticipe celui des Keithiens en 1693 est encore marginal à l'époque, et l'on sait qu'il faudra une guerre pour « régler » le problème au xix^e siècle.

Malgré tout, le principe quaker de la lumière divine a conduit Penn à laisser passer un peu d'air pur dans la « maison » puritaine, et c'est cela qui importe. À force de privilégier la voie théologique, on s'expose à des exégèses dissidentes qui, elles-mêmes, génèrent de nouveaux adeptes. L'uniformité puritaine ne résistera pas

longtemps aux coups de butoir des « ultra-orthodoxes », des rebelles ou des tenants de la « voie de l'ombre ». Irrésistiblement, le pluralisme accompagnera le morcellement progressif du royaume théocratique.

Le xvii^e siècle est décidément un siècle de tensions pour les habitants de la Nouvelle-Angleterre. Les ferments de discorde ne sont pas seulement intérieurs. Ils sont aussi liés aux fluctuations de la colonisation anglaise. Aux querelles théologiques s'ajoutent les effets permanents de la politique royale. Les colonies américaines visent à « arracher aux instances de tutelle la reconnaissance de leur légitimité au regard de des nations colonisatrices et de leur relative autonomie politique ».

Face à cette contestation larvée, l'emprise anglaise s'amplifie. Déjà apparaît sous Cromwell l'esquisse d'un projet impérial, avec les *Navigation Acts* (1641-1650-1651) qui octroient aux bâtiments anglais le monopole du transport sur les mers. La Restauration de 1660 intensifie la mainmise mercantile britannique sur les colonies. Aux nouvelles lois sur la navigation, les chefs des colons rétorquent par un argument qui trouvera sa pleine fortune un siècle plus tard : « Nous pensons [...] que les lois de l'Angleterre n'ont cours qu'entre les quatre mers et n'atteignent point l'Amérique. » La réaction de l'Angleterre ne se fera pas attendre : la charte de la Baie sera révoquée en 1684 et l'on créera le Dominion de la Nouvelle-Angleterre sous la férule de l'implacable gouverneur royal Sir Edmund Andros. Face à l'arbitraire, la colère gagnera rapidement les colonies. Le débarquement du prince d'Orange en Angleterre (novembre 1688) assouplira pour un temps les rapports entre la Couronne et la Nouvelle-Angleterre, mais la tutelle royale sera de plus en plus mal supportée, tandis que se multiplieront les incidents de frontière entre troupes françaises et anglaises. Le pouvoir des « saints » aura vécu. Le xviii^e siècle verra s'étendre la révolte (voir Troisième partie).

Notes

1. « Le terme de Puritain remonte, semble-t-il, aux dissensions religieuses qui marquent la fin du Bas-Empire romain ; il réapparaît en 1566, peu avant la fameuse définition par Cartwright d'une Église « purifiée et exempte de corruption » (J.-P. Martin, *Le Puritanisme américain...*, p. 71).
2. J. Béranger et R. Rougé, *Histoire des idées aux USA*, P.U.E., Paris, 1981, p. 37.
3. E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 136.
4. « L'appellation *quakers* (trembleurs), qu'on lui donnait par dérision, parce qu'ils invitaient à trembler devant Dieu, venait d'une secte peu connue du Southwark, dont les membres ne prêchaient qu'en transe, sous la dictée de l'Esprit. » (J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 120).
5. Citée par Bartlett, p. 78-79.
6. J. Béranger et R. Rougé, op. cit., p. 39.
7. E. Marienstras, op. cit., p. 164.
8. Cité par A. Kaspi, *La Naissance des États-Unis*, P.U.E., Paris, 1972, p. 42-45.
9. Max Weber, dans son ouvrage controversé *The Protestant Ethic and the Spirit of Capitalism* (1905), affirme que le puritanisme a engendré le capitalisme entre autres raisons parce qu'il constituait une rupture avec la société et l'Église médiévales, plus portées sur la contemplation que sur l'action.
10. Y.-H. Nouailhat, *Histoire des doctrines politiques aux États-Unis*, Que sais-je ?, P.U.E.,

- Paris, 1969, p.11.
11. J. Béranger et R. Rougé, *op. cit.*, p. 28.
 12. D. Boorstin, *The Americans : The Colonial Experience*, Cardinal, Sphere Books, 1988, p. 8.
 13. J.-C. Pichon, *op. cit.*, p. 120.
 14. J.-P Martin, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E, Paris, 1993, p. 240.
 15. *Ibid.*, p. 243.

Chapitre IV

MORTON OU L'ANTIPURITANISME

Un nouveau Canaan alternatif

Les Pèlerins avaient montré la voie : la liberté réside dans la dissidence. Mais ils n'avaient pas prévu l'étonnante chaîne de dissensions qui forgera progressivement l'Amérique. Le premier homme à se rebeller contre le puritanisme a pour nom Thomas Morton (1579-1647). Le puritanisme américain a la vie dure puisque la quasi-totalité des livres d'histoire ou de civilisation américaines occulte son nom. Mais la légende semble vivace comme le montrent le conte de Hawthorne, *The Maypole of Merry Mount*, ou le roman de W. C. Williams, *In the American Grain*, qui évoque la fête autour de l'arbre de Mai « pour opposer cette version voluptueuse de l'Amérique à celle que finalement les Puritains imposèrent ». On ne retient de Morton que son goût pour les femmes et la boisson, et l'on a oublié qu'il est l'auteur d'un des premiers ouvrages décrivant la vie des Amérindiens, *New English Canaan* (1637). Y aurait-il quelque conspiration chargée d'éliminer Thomas Morton de la mémoire collective ? Rappelons d'abord les faits.

Le navire *Unity*, sous les ordres du capitaine Wollaston, aborde les côtes du Massachusetts (Quincy Bay) au printemps 1624, avec à son bord Thomas Morton. Cet avocat anglais fait partie d'un groupe de colons qui vise à fonder une « plantation » au nord de Plymouth. On ignore si le groupe possède une « charte » légale pour établir leur colonie ou si Morton fit un coup d'éclat pour s'emparer du bien de Wollaston. Toujours est-il que Morton et ses compagnons s'enfoncent au cœur du pays indien (*Passonagessit*) et prennent possession de la terre, la baptisant d'abord *Mare Mount* (« Mont de la mer » en latin, « monter la jument » en anglais), puis *Merrymount* (« Joyeux mont »). Pour fêter l'événement, ils décident d'ériger un poteau sur le site, le *Maypole* (« Poteau de mai »), et d'inviter les Indiens aux festivités.

Les « historiens » puritains, Bradford en tête, ne retiennent que la conduite « lascive » et « profane » de Morton. Le nom de Merrymount est à lui seul une provocation pour Plymouth. Bradford reproche à Morton, « seigneur de l'inconduite », d'avoir « maintenu une école du péché » et d'avoir vendu de l'alcool et des armes aux Indiens, ce qui est sans doute avéré. Et d'avoir organisé des « orgies » : « Comme s'ils avaient ressuscité et célébré les fêtes de la déesse romaine Flora, ou les pratiques bestiales des folles bacchanales ». Le non-dit est le plus éloquent. Si Morton scandalise, c'est parce qu'il introduit le paganisme dans ce pays désigné par Dieu. Ce que Plymouth ne peut supporter chez Morton, c'est son esprit d'indépendance et sa popularité auprès des Indiens. L'idée même d'un culte commun aux deux « races » – employons ce mot – épouvante les bonnes âmes puritaines, sans parler des rapports charnels que Morton entretient sereinement avec les femmes de la

tribu. Cela n'est pas seulement choquant mais dangereux, d'autant que Morton, qui n'est pas athée, ne répugne pas à citer la Bible ou le Livre des Prières. Ses choix religieux sont tout simplement *différents*. Quand il compare ses amis marginaux aux *Cananéens* de l'Ancien Testament, chassés de leurs terres par les Israélites, Morton choisit clairement son camp : celui des *Cananéens*.

Un certain John Endecott va profiter de l'absence de Morton, reparti en Angleterre, pour détruire le Maypole en 1629. Prétexte la loi puritaine interdit les arbres de Mai, « symboles effrontés ». Au retour de Morton, le capitaine Standish mène une attaque sur Merrymount, qui se solde par un mort. Morton est arrêté et condamné à la prison en Angleterre (septembre 1630). Les autorités du Massachusetts lui confisquent ses biens et font brûler sa maison. Dans son livre, Morton racontera sa vision de sa maison en feu, tandis que le navire s'éloigne vers l'Angleterre.

Étrangement, aucune charge n'est retenue contre lui, et il revient au Massachusetts l'année suivante. Morton réussit à gagner à sa cause Sir Ferdinando Gorges et son associé, le capitaine John Mason, qui ont des responsabilités locales en Nouvelle-Angleterre. En 1632, Sir Christopher Gardiner et Philip Ratcliffe soutiennent le combat de Morton contre les autorités coloniales. Il s'agit désormais d'un conflit politique et économique portant sur le contrôle des territoires et sur la validité de la « charte » des Puritains.

Cependant, Morton ne reste pas sans agir. Ses plaintes entraînent l'incarcération en Angleterre d'Edward Winslow (hiver 1634-1635). Morton l'« incroyant » prétend que les Pèlerins ont gagné l'Amérique pour des raisons plus matérielles que spirituelles et qu'ils ont peu à peu délégué leurs pouvoirs aux « laïcs ». Winslow, de son côté, accuse Morton d'avoir fondé une « école d'athéisme ». Il serait fastidieux de détailler les procédures qui suivirent. Qu'il suffise de dire qu'après bien des péripéties judiciaires, la colonie récupère sa charte officielle. Revenu à Plymouth, Morton est à nouveau mis en accusation par le Winthrop et renvoyé en Angleterre où il est emprisonné à Exeter. Pour la seconde fois, sa maison est détruite. Déjà se profile l'ombre de Salem...

Libéré une nouvelle fois, Morton s'embarque pour Plymouth, démontrant qu'il a de la suite dans les idées. Là, on tolère tout juste pour l'hiver ce misérable qui décide de partir pour le Maine (1643). En septembre 1644, il est à nouveau emprisonné par les autorités de Boston, sans doute indignées par son livre, *New English Canaan*, où Morton se livre notamment à une violente satire des mœurs puritaines et n'hésite pas à prophétiser le châtement prochain des « cruels schismatiques ». Morton est peut-être le premier condamné américain pour délit d'opinion. Les charges étant insuffisantes, il est libéré au bout d'un an et condamné à une amende de cent livres. Morton terminera sa vie à Agamenticus (York) et y mourra, pauvre et méprisé, en 1647.

Ce feuilleton juridique déconcertant prouve que les Pèlerins sont, décidément, le peuple de la Loi, qu'elle relève de la religion ou de la justice. La frénésie procédurière des Américains naît avec les Puritains, le peuple du « Bélier », qui trouve ses premiers « boucs-émissaires » : les « sauvages », dénués d'âme, et les marginaux, les aventuriers, les adorateurs de la *wilderness*. Thomas Morton concentre toutes les attaques car il est l'homme « de l'autre voie », païenne, rabelaisienne,

sauvage, taurique. On ne peut pardonner à ce joyeux drille impénitent, adepte inconscient du « gai savoir », écrivain de talent, et empêcheur de « pèleriner » en rond.

Un mythe subversif

Les imbroglios juridiques ont polarisé l'attention des rares historiens qui se sont intéressés à Morton. Certes, on redécouvre son livre, mais on occulte l'arrière-plan mythique et religieux. En transposant les rites païens du « Maypole » sur le sol américain, Morton est fidèle à une ancienne pratique, encore en vigueur dans l'Angleterre rurale du xvi^e et du xvii^e siècle, celle des festivités orgiaques du May-Day, héritières des antiques saturnales.

Mircea Eliade nous rappelle que le Cosmos, représenté sous la forme d'un arbre, se régénère comme lui périodiquement, et que le printemps est une résurrection de la vie universelle. Des scénarios archaïques impliquaient des rituels de végétation en Europe, durant lesquels on plaçait un arbre au milieu du village, au printemps ou à la nuit de la Saint-Jean, l'« arbre de Mai » ou « Maypole ». Au Moyen Âge, on plantait « l'arbre de mai » pour marquer l'arrivée du printemps, ou dans le but d'honorer quelqu'un. Manifestation de réjouissance, cette plantation pouvait également constituer un acte de défiance, voire d'insurrection. Dès 1583, un Puritain anglais condamnait avec indignation ces survivances païennes qui donnaient le plus souvent lieu à des orgies : les jeunes gens des deux sexes passaient la nuit dans la forêt « avec Satan pour Dieu », amenaient au village le « mâât de Mai » (« this stynking ydol rather »), dansaient autour de lui, et « un tiers seulement » des jeunes filles rentraient chez elles *undefiled* [= « pures »]. Il semble que les marins anglais, vers 1620, aient eu coutume d'ériger un poteau sur les côtes qu'ils abordaient, avant d'y faire la fête, et que, malgré la résistance de l'Église, « la fête de Mai » ait continué à être célébrée. On peut rapprocher cette coutume des « mââts de la liberté » qui seront dressés par les premiers insurgés américains, prémices des « arbres de la Liberté » qui fleuriront à la Révolution française, symboles de la victoire remportée sur l'Ancien Régime. Morton a l'idée originale – et subversive – d'associer les Indiens à sa cérémonie. Cet érudit sait pertinemment qu'il fait œuvre de syncrétisme en mêlant rituels de fertilité amérindiens et agapes païennes. Sur le sommet d'un poteau de « quatre-vingts pieds » sont fixés les deux symboles de cette alliance : deux cornes de cerfs et un long poème ouvertement mythologiques s'achevant sur la proclamation : « ...the first of May / At Mare-Mount shall be kept hollyday. » (« le premier mai à Mare-Mount toujours sera célébré »). Morton rappelle cet épisode dans un poème au titre révélateur : *Le Triomphe des Bacchantales*. Il évoque la réaction des Puritains : « Ils l'appelèrent Idole, oui, ils l'appelèrent Veau de Horeb, se tenant à l'écart de l'endroit qu'ils baptisèrent Mont Dagon, menaçant d'en faire un lieu de deuil et non de gaieté [« Merry »]. » Curieusement, cet adversaire du puritanisme, encore imprégné des idées de la Renaissance, s'inscrit dans le sillon mythique de Colomb : l'Amérique sera la « Nouvelle Canaan anglaise ».

Dans *New English Canaan*, premier ouvrage d'étude sur les Indiens, Morton montre qu'il a l'étoffe d'un ethnologue, voire d'un historien des religions. Il émet

l'hypothèse d'un ancien culte de Pan en Amérique, étudie la magie thérapeutique des shamans, décrit le système de croyances qui régit la vie et la mort des indigènes. Outre ces rapports, on trouve aussi dans le livre des passages oniriques ou délirants qui prouvent que Morton réussit peut-être l'exploit paradoxal d'être le premier historien des Indiens et le premier auteur d'imagination « américain ». Ironie du sort, *New English Canaan* sera publié en Hollande, là où les Pèlerins ont découvert la liberté. Il y avait bien deux voies irréconciliables – l'histoire de l'Amérique le montrera. Le « Bélier » ne côtoie pas le Bison, c'est-à-dire le « Taureau ».

Les réfugiés venus d'Europe se classaient en deux courants du protestantisme : les réformistes luthériens qui comprenaient des Rose-Croix et des libertaires, et les calvinistes doctrinaires qui fournirent les bataillons des sectes puritaines fanatisées. Ce Dieu biblique de justice ne pouvait que réfuter « l'idée d'un Dieu esprit créé et ouvert à l'avenir ». Cette opposition s'actualise au xvii^e siècle avec la reprise des vieux symboles que l'Europe avait oubliés : le « Bélier » biblique et le « Taureau » païen. Voici symbolisé, avec l'histoire de Morton, un antagonisme qui durera plus de deux siècles. Thomas Morton, dissident spirituel et aventurier, est passé à la trappe de l'histoire. Cette victime de la Loi puritaine était un coupable idéal. Ne pourrait-on voir, néanmoins, dans la cérémonie du 1^{er} mai 1778, durant laquelle Washington défila devant des « Maypoles » à Valley Forge, une sorte de revanche posthume de Morton ?

Notes

1. P-Y. Pétilion, *La Grand-Route*, Seuil, Paris, 1979, p. 236.
2. W Bradford, cité par B. E de Costa, « Morton of Merrymount », *Magazine of American History*, vol. VIII, n° 2, A.S. Barnes & Co, New York, 1882, p. 82.
3. L. George, *Encyclopedia of Heresies and Heretics*, Robson, London, 1995, p. 222.
4. M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot, Paris, 191986, p. 263-264.
5. Ce poème assez inintelligible, qui mêle allusions classiques et bibliques, fait notamment appel à Œdipe, Charybde et Scylla, Amphitrite, Neptune, aux Tritons, à Protée, à Samson, à Job, à Esculape et aux « sueurs fatales » (voir C.E Adams Jr, « The May-Pole of Merrymount », *The Atlantic Monthly*, vol. X)CXIX, Houghton, Boston, 1877, p. 564).
6. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 94-100.

Chapitre V

L'AUTRE VOIE

Magie et hermétisme en Amérique

La prédominance du courant puritain en Amérique est indéniable aux xvii^e et xviii^e siècles, mais tous les colons ne tombèrent pas pour autant sous le charme des congrégations chrétiennes. À la veille de la Révolution, 15 % des colons appartenaient officiellement à une Église, et beaucoup d'habitants de Nouvelle-Angleterre se révélaient ignorants des pratiques chrétiennes élémentaires, au grand dam des autorités religieuses. On peut aussi parler de pratiques religieuses « non institutionnelles » au xvii^e siècle dans le domaine de l'« occulte » ou de la magie. En fait, magie et christianisme sont plus proches qu'on ne le croit en Amérique coloniale ces deux croyances recourent à des pouvoirs surhumains et présentent des techniques permettant de contrôler la destinée. Le fatalisme inhérent au concept calviniste de prédestination s'accorde, d'une certaine façon, avec l'astrologie, qui révèle un destin fixe. Les évangélistes calvinistes, comme les occultistes, évoqueront les catastrophes en termes similaires : l'homme, fût-ce un roi, n'échappe pas à sa destinée.

De nombreux colons s'étaient familiarisés en Angleterre avec l'astrologie, la chiromancie, la géomancie et la divination. Ces arts avaient été défendus par des hommes aussi prestigieux que Simon Forman, John Dee, William Lilly et William Salmon. Au xvii^e siècle, une large clientèle anglaise recherche le soulagement de ses maux au contact d'« écrivains médicaux » (Salmon, Culpeper, Saunders) qui se proclament astrologues. De même, entre les années 1650 et 1680, des milliers de colons affluent vers George Fox, célèbre pour ses guérisons miraculeuses qu'il note dans son *Livre des Miracles*. L'astrologue William Salmon ne voit aucune contradiction entre sa spécialité et sa qualité de chrétien, à l'image des érudits qui se tournent vers les écrits mystiques juifs de la Cabale, les travaux de Paracelse, ou ceux de Van Helmont, tentative de synthèse du christianisme, de l'alchimie et de l'hermétisme. De 1590 à 1630, le « mage » Richard Napier, pasteur anglican de son état, tente de synthétiser calvinisme, hermétisme, néo-platonisme et alchimie. La science même semble tendre vers cette union « improbable » : un savant tel qu'Isaac Newton ne s'intéresse-t-il pas à l'alchimie et à l'invocation des anges ?

Le « Peuple du Livre » ne semble pas rejeter les ouvrages d'occultisme, comme le prouve l'inventaire des bibliothèques à la fin du xvii^e et au début du xviii^e siècle, en particulier celle du pasteur anglican Thomas Teackle, riche de 317 titres.

Sont disponibles non seulement les traités de médecine populaire de Beverovicus, Du Chesne, Van Helmont, Chandler, Shroder, Culpeper et Salmon, mais aussi ceux de Samuel Boulton (*Medicina Magica Tamen Physica : Magical but Natural Physick*, 1656) et d'Oswald Croll (*Bazilica Chymica*, 1670), sans oublier *Physiognomy and Chiromancy* (1653) de Saunders, *Magia Naturalis* (1610) de

Wolfgang Hildebrand, *Natural Magick* (1658) de J.-B. Porta, les oeuvres alchimiques d'Albert Le Grand, Gratarolus, Johann Glauber et Richard Mathew, les livres d'astrologie – et parfois d'astronomie – de Cureau de la Chambre, Thomas Tryon, Joseph Moxon, William Lilly et Vincent Wing, les ouvrages rose-croix de Thomas Vaughan (*Magia Adamica*, 1650), John Heydon (*The Rosi Crucian Infallible Axiomata*, 1660), les oeuvres hermétiques d'Athanase Kircher, et les traités cabbalistiques de Johann Reuchlin. Peut-être est-ce pour cela que l'imaginaire américain, de Poe à Lovecraft, sera toujours hanté par ces lieux de savoir maudit ou terrifiant, les bibliothèques, traits d'union entre deux âges et deux mondes antagonistes.

En outre, les almanachs coloniaux, dont les ventes dépassent celles de la Bible, fournissent toutes les données astronomiques – les « éphémérides » – nécessaires aux calculs astrologiques. On y trouve des conseils de « médecine populaire » inspirés par le zodiaque. Cette publication d'apparence anodine sert le prosélytisme ésotérique de certains auteurs : en 1688, Daniel Leeds, qui a profité de l'édition 1687 de l'almanach pour promouvoir l'astrologie et les œuvres de Jakob Boehme et George Wither, est exclu du mouvement quaker. L'almanach, qui sera perçu en général comme un instrument privilégié de « pronostic », conserve encore son prestige dans l'Amérique d'aujourd'hui.

Le contexte agité du procès des « sorcières de Salem » suggère l'existence de rituels de magie blanche ou noire. Deux ans avant l'affaire, Cotton Mather (1663-1728), reconnaissant ces pratiques, utilise l'étrange appellation d'« amulettes » pour désigner les « défenses » des chrétiens : « Il y a trois admirables *amulettes* que je vous recommande chaudement : une prière fervente, une foi vivante et une vie sainte. » Trente ans après, Mather déplorait encore, chez ses compatriotes, le recours fréquent à la médecine occulte. Ce grand lecteur et écrivain prolifique incarne la permanence calviniste dans une époque de changements rapides. Sujet à des visions – il voit son ange gardien –, il se croit maintes fois ensorcelé ; il mortifie sa chair et se condamne à jeûnes et vigiles. Dans son grand livre, *Magnalia Christi Americana* (1702), il explique le monde par la Bible et assigne à la Nouvelle-Angleterre le rôle d'un sanctuaire voulu par Dieu avant la destruction. Croyant à la sorcellerie comme tous les hommes de son temps, Mather est « psychologiquement et théologiquement disposé à évincer le Diable de la Nouvelle Jérusalem ». Cet illuminé ne peut supporter la « concurrence » spirituelle, d'où son acharnement à vouloir l'éradiquer, principalement par la loi. Les fameux statuts promulgués par Jacques 1^{er} à l'encontre de la magie blanche et noire étaient en vigueur dans les colonies. Ils seront renforcés par des législations locales visant à éliminer la sorcellerie dans le Maryland, en Virginie, dans le Massachusetts, et même dans le bienveillant Rhode Island. Il faut assurer par tous les moyens la légitimité de l'orthodoxie chrétienne.

La dernière décennie du xvii^e siècle est une période de bouleversements pour la Nouvelle-Angleterre. La désaffection et la dissidence religieuses changent la physionomie d'un pays en proie à la psychose, conditionné par le fanatisme anti-hérétique de ministres puritains. « On croit apercevoir des vaisseaux fantômes, la silhouette noire de Satan dans les forêts, des monstres marins au large des côtes ou sur les rivages. » Les pratiques des shamans indiens confortent, aux yeux de la

population, la « pertinence » de l'équation : Peaux-Rouges = créatures sataniques. Une « conspiration » se fait jour, qui allierait indigènes, diable et hérétiques. Les « signes » se multiplient, les « phénomènes » sont répertoriés. En 1693 paraissent *Les Merveilles du monde invisible*, recueil dans lequel Cotton Mather prouve que la puissance du diable s'étend à toute la terre. Renoncer à la croyance aux esprits, c'est se livrer au matérialisme. Nul doute que la future littérature américaine, fortement imprégnée de fantastique (Brown, Hawthorne, Irving, Poe), sera largement irriguée par les eaux troubles du puritanisme – tendance au sermon apocalyptique, imprégnation de démonologie et enracinement de folklore surnaturel, sans oublier les potentialités terrifiantes de la *wilderness* et de ses étranges habitants. C'est bien la peur qui a dynamisé au départ la culture américaine, conformément à la thèse de H. P. Lovecraft :

« Les vastes et sombres forêts vierges dont le perpétuel crépuscule pouvait receler toutes les terreurs ; les hordes d'Indiens cuivrés dont les singuliers visages taciturnes et les coutumes brutales suggéraient fortement les traces d'une origine infernale ; la latitude laissée sous l'influence de la théocratie puritaine à toutes sortes de conceptions des rapports de l'homme avec le Dieu sévère et vindicatif des calvinistes, et avec l'ennemi sulfureux de ce Dieu, à propos duquel on tonnait si fort chaque dimanche du haut des chaires ; et l'introspection morbide encouragée par une vie isolée dans les coins perdus, privée de distractions normales et de détente, harcelée d'examens de conscience imposés par la théologie, habituée à la répression contre nature des émotions, et n'étant par-dessus tout qu'un cruel combat pour survivre – tout cela contribua à créer un milieu où les noirs secrets de sinistres veilles furent entendus bien au-delà du coin de la cheminée, et où les contes de sorcières et d'incroyables monstruosité cachées persistèrent longtemps après la terrible époque du cauchemar de Salem. »

C'est dans ce contexte qu'il convient de replacer la chasse aux sorcières de 1692 à Salem, et le rôle que joua Mather. Se fondant sur des expériences pratiquées avec de jeunes possédées, Mather croit avoir découvert les prodiges d'un « monde invisible ». Il s'exclame : « Dieu, le diable et la sorcellerie existent ! » Son influence devait avoir des conséquences d'autant plus graves qu'il était, du point de vue intellectuel, une personnalité reconnue en Amérique comme en Angleterre. Les juges de Salem se réfèrent aux livres les plus connus qui traitent de la question, ceux des Anglais Baxter et Glanvill, et surtout celui de Mather. Sous l'influence de ces lectures partiales, les juges s'accordent à admettre la validité d'un nouveau témoignage : celui des fantômes auxquels font appel les jeunes possédées. Ainsi, un érudit fut largement responsable du déchaînement de la chasse aux sorcières en Amérique du Nord, alors que cette croyance n'était plus considérée sérieusement en métropole.

La vague de persécutions à l'encontre des sorcières s'achève en Europe de l'Ouest en 1650, au moment où débutent les procès de sorcières dans les colonies américaines – une centaine jusqu'à la fin du siècle. En fait, ces procès furent rares en Amérique du Nord et coûtèrent peu de vies humaines. En dehors de Salem, douze

victimes furent pendues, bilan certes tragique mais dérisoire si on le compare à celui de la chasse aux sorcières entreprise en Europe au xvi^e siècle.

En février 1692, à Salem, Massachusetts (aujourd'hui Danvers), un groupe d'adolescentes est la proie de convulsions qu'elles attribuent au pouvoir magique d'une esclave noire des barbares, nommée Tituba', et à deux femmes de mœurs suspectes : Sarah Osborn et Sarah Good. La reprise des convulsions conduit les autorités à interroger les trois femmes, et Tituba avoue être une sorcière, déclarant qu'il y en aurait sept autres au village. Alors commence un ballet judiciaire qui met en présence les adolescentes et les personnes – cent quarante et une ! – qu'elles accusent également de sorcellerie. Celles qui avouent sont en général relâchées si elles se repentent. Malheur à celles qui refusent de le faire ! Avant que ne cesse l'hystérie à l'automne 1692, vingt condamnés sont exécutés. Dix-neuf « sorcières » sont pendues, et non brûlées – ce châtement est réservé aux esclaves révoltés –, tandis qu'est étouffé (sous un tas de pierres) un vieillard du nom de Giles Corey.

Se basant sur les actes du procès, C. Hansen a pu démontrer que trois des accusés étaient probablement coupables de pratiques de magie noire. Il a aussi noté des parallèles intéressants entre les symptômes des accusées et les sujets à l'hystérie. D'autres ont vu dans ces manifestations les signes d'une rébellion contre une idéologie qui encourageait la répression sociale au nom de la pureté. En fait, la plupart des éléments du procès nous échappent encore aujourd'hui. Contrairement à sa réputation, Mather, malgré sa croyance dans la sorcellerie, sera loin de partager le zèle de certains juges. Soucieux de preuves « rationnelles », il refusera la notion de représentation spectrale qui servit à accabler les prévenus et tentera même de sauver plusieurs accusés. En mai 1693, le gouverneur Phips ordonne la libération de tous les détenus et promulgue un décret de grâce collective. Phénomène unique dans les annales des procès en sorcellerie, une commune reconnaît l'injustice commise, les jurés s'accusent d'avoir versé du sang innocent, et le juge Sewall se livre à une autocritique publique. En 1710, la Cour suprême du Massachusetts déclare nulles et non avenues les sentences prononcées dix-huit ans auparavant, mais les victimes de Salem ne seront officiellement réhabilitées qu'en 1957. Remords, repentirs et expiation n'ont pas évité au puritanisme calviniste de la Baie une perte de prestige et d'influence. Salem a provoqué un nouveau rapport de force.

L'atmosphère délétère du procès avait été entretenue par le retentissement dans l'opinion de notions théologiques mal assimilées. Le procès en sorcellerie de Suzanna « Goody » Martin à Salem, le 30 juin 1692, témoigne de la fécondité de l'imagination populaire. Goody est accusée de se métamorphoser en chien ou en chat, de jeter un sort aux vaches dont elle interrompait la lactation. Ses victimes se défendent en trempant un fer rouge dans une jatte de crème, en tirant une balle d'argent sur un chat noir ou en faisant brûler vif des poulets. Un certain Joseph Ring reproche à Goody Martin de l'avoir mêlé à un sabbat et de lui avoir extorqué un pacte infernal. Les participants se seraient déplacés sur le dos du diable. Le délire s'étend et le commérage tient lieu de preuve : un accusé ferait danser les moutons du voisinage, un autre forcerait des porcs à chanter des psaumes.

Au xviii^e siècle, on retrouve des traces de pratiques magiques. Le président de Yale, Ezra Stiles, et le botaniste J. W. G. DeBrahm, réactivent la recherche

alchimique, tombée alors en désuétude. Grâce au *journal* de Stiles, on connaît les noms de quelques alchimistes américains : Samuel Danford (Harvard, 1715), figure éminente du Massachusetts, qui correspondra avec Franklin à propos de la « pierre philosophale », le révérend Samuel West, Aeneas Munson, qui montra à Stiles du « mercure fixé », et le docteur Ebenezer Cahoon, qui produisit de l'« argent alchimique ». En dépit des procès de Salem, la peur de la sorcellerie continua, comme en témoigne l'affaire Grace Sherwood en 1705. Cette dernière fut accusée de porter sur son corps des « marques de sorcières », ce qui lui valut un procès en Virginie. En 1706, un président du tribunal de Caroline du Sud suggéra à un « grand jury » de poursuivre les sorcières. Enfin, à la bibliothèque de l'université de Caroline du Sud, existe un ouvrage de Joshua Gordon, *Le Livre de la sorcellerie*, l'un des derniers témoignages écrits de magie à avoir survécu à cette époque en Amérique. Après 1720 s'amorce le déclin de la littérature occulte, sans doute lié aussi à l'arrêt de ce type de publications en Angleterre. Il ne restera plus à lire en Amérique que des livres « chrétiens ».

Malgré les réticences puritaines au pluralisme religieux, on constate une prolifération des sectes dans les années 1685-1710, à partir de la région de Philadelphie. Les baptistes, les presbytériens et les quakers étaient apparus en Nouvelle-Angleterre dans les années 1670, renforçant leur position au milieu du xviii^e siècle, malgré la répression. Des groupes moins connus, issus des avatars complexes de l'histoire puritaine locale, modifient la mosaïque de la Nouvelle-Angleterre. Les *Rogerenes*, anciens baptistes du Septième Jour qui ont suivi John Rogers (Rhode Island), allient les principes baptistes et quakers à la croyance dans la guérison miraculeuse.

Dans les colonies du « milieu » et du « sud », des colons venus d'Écosse, d'Irlande du Nord, d'Allemagne et de Suisse se joignent aux huguenots français et aux juifs sépharades, qui sont arrivés dans les années 1680 et 1690. Ce sont les Allemands qui vont présenter la plus grande variété religieuse. La plupart des immigrants de Krefeld viennent d'épouser le *Mennonisme*, issu du pacifique anabaptisme, et sont sensibles aux thèses quakers. Les Amish, popularisés par la photographie et le cinéma, seront leurs lointains descendants'. À Germantown, non loin de Philadelphie, les mennonites sont rejoints par des visionnaires luthériens et par un groupe mené par le mystérieux Johannes Kelpius. L'odyssée de Kelpius correspond à une foi hermétique qui parvint à réunir piétistes luthériens, piétistes séparatistes et quakers. L'étude de la Cabbale a nourri leur rêve d'une chrétienté unifiée et leur espoir de voir le millenium s'instaurer. Pendant un temps, certains ont envisagé l'alliance harmonieuse d'une vision spécifiquement chrétienne et d'une tradition juive mystique.

Johannes Kelpius, ou le millenium en Pennsylvanie

Tout commence par le petit groupe des luthériens de Francfort, point de départ des piétistes, fondés par l'Alsacien Philipp Jakob Spener. Spener s'attaque aux insuffisances du clergé luthérien et souligne la nécessité d'une réforme des études théologiques et de la prédication, grâce au développement de la vie intérieure. Dans

ses groupes « philadelpiens » d'études et de prière, les *collegia pietatis*, Spener associe sa vision millénariste à une spiritualité intérieure.

Christian Knorr von Rosenroth exerce une influence déterminante sur le « philadelphianisme » et le millénarisme des piétistes de Francfort. Ce ministre luthérien dirige un groupe pansophique-cabbalistique et se tient au centre d'un réseau de réformateurs qui aspirent à l'étrange mariage de la Cabbale et du christianisme dans l'Europe du xvii^e siècle. Les néo-platonistes italiens du xv^e siècle avaient frayé la voie, suivis par Johann Valentin Andreae et Jakob Boehme. Nous avons déjà évoqué l'impact de la pansophie rosicrucienne sur la Réforme. Qu'il suffise de dire que l'œuvre visionnaire de Boehme (*L'Aurore naissante, Les Trois Principes de l'essence divine, Mysterium Magnum*) se fonde sur le mythe des Trois Âges et l'alternance manichéenne des Temps, unifiés par le symbole cabbaliste de l'Arbre. Son premier livre, *Aurora*, annonce une nouvelle aube de Réforme dans le monde. Comme les rosicruciens, Boehme fonde son espoir d'une nouvelle ère harmonieuse sur l'unité essentielle de la connaissance.

Cet espoir est partagé par Knorr von Rosenroth lorsqu'il publie sa *Cabbale dénudée (Kabbala Denudata)*, une *Cabbale* purgée de ses éléments non chrétiens qui démontre l'affinité fondamentale entre le judaïsme et la prophétie chrétienne. La *Cabbale* pourrait ainsi hâter la conversion des juifs, condition nécessaire au millenium. La mission « cabbalistique » est oecuménique : en revenant à la Cabbale, les chrétiens se fondraient en une foi unique. Von Rosenroth et Francis Mercurius Van Helmont s'appliquent tous deux à appliquer la théorie de la réincarnation au christianisme.

Van Helmont se lie avec des quakers comme George Keith. Il décide de devenir lui-même quaker vers 1677, tandis que Keith devient cabbaliste. Ils publient un ouvrage commun, en 1684, portant sur la « transmigration des âmes ». Un marchand anglais, Benjamin Furly, chargé par William Penn de recruter pour lui en Europe, va devenir le maître d'œuvre de l'expédition au Nouveau Monde.

Consécutif au voyage de Penn, la formation de la Compagnie Allemande par les piétistes de Saalhof aboutit à l'achat en Pennsylvanie de 15 000 acres. Francis Daniel Pastorius part en éclaireur pour la Pennsylvanie (1683), persuadé que le groupe le suivra. Il se trompe.

Johann Jakob Zimmerman, « doctissimus Astrologus, Magus, et Cabbalista », publie un ouvrage sulfureux dans lequel il interprète les signes avant-coureurs du millenium. Mais où apparaîtrait le Christ ? C'est dans l'Apocalypse que Zimmerman cherche la réponse. Sa lecture le convainc que la vraie Église (la seule qui survivrait à l'apocalypse) a pour symbole une femme qui recevrait « les ailes d'un aigle pour pouvoir voler dans le désert ». Pour Zimmerman, ledit « désert » est l'Amérique. L'image féminine de l'Église n'implique pas une participation des femmes dans l'expédition, car il décide de fonder un monastère entièrement masculin. Zimmerman, expulsé du duché du Wurtemberg, s'installe à Hambourg en 1689. Il travaille sur ses projets, le « Chapitre de la Perfection » et le voyage au Nouveau Monde.

Zimmerman rencontre Kelpius par l'intermédiaire de von Rosenroth. Au début de sa carrière, Johannes Kelpius s'est révélé un opposant de la scolastique luthérienne orthodoxe et un défenseur de la théologie « irénique », comme la plupart des

piétistes. Ses livres ultérieurs suggèrent l'influence de la théosophie mystique et rosicrucienne.

Après que Zimmerman l'eut choisi comme membre de son futur « Chapitre », Kelpius part pour Rotterdam afin d'organiser son départ pour l'Amérique. En chemin, à Londres, il établit des contacts avec la *Société Philadelphienne*, « Société religieuse ayant pour but la Réforme des Mœurs, la Promotion de la Piété chrétienne héroïque, la Paix universelle et l'Amour avant tout ». Jane Lead, son porte-parole, elle-même boehmiste et millénariste, se reconnaît dans la « mission universelle » de Kelpius. Tous voient dans Amérique le futur théâtre des stades finals de l'histoire. Plus exactement, c'est au sein de la nature sauvage américaine que la future *Communauté de la femme dans le désert* entrevoit sa mission utopique, fondée sur une eschatologie et une cosmologie boehmistes et rosicruciennes. La marque de Zimmerman est manifeste : l'allusion à la femme, tirée du 12^{ème} chapitre de la *Révélation*, est un rappel du principe féminin boehmiste, la « Sophia » céleste, miroir de la connaissance de soi-même, la Mère spirituelle qui symboliserait bientôt la réunification des chrétiens. La « Vierge de la Sagesse » avait fui dans la *wilderness*, et c'est là qu'il fallait la chercher, malgré le dénuement et l'hostilité de la nature.

À la suite du décès de Zimmerman, Kelpius dirige le groupe. Les membres de la Société traversent l'Atlantique Nord sur un bateau au nom prédestiné, le *Sarah Maria* (« foi »/« amour »). Ils s'installent à Wissahickon, en Pennsylvanie, en juin 1694, dans une retraite spirituelle, bercée par l'extase mystique. Ils bâtissent un tabernacle de bois et se relaient sur le toit avec une lunette afin de scruter les signes de l'apocalypse. Kelpius, quant à lui, se retire dans une grotte, à la façon des anachorètes.

En attendant « la fin », les frères montent une imprimerie pour répandre leur évangile. L'un des manuscrits s'intitule *Livre d'apprentissage destiné aux jeunes étudiants du collège du Saint-Esprit*. Musiciens passionnés, les adeptes publient le premier livre de musique en Amérique. Soutenant l'idée que les autochtones sont issus des tribus bibliques perdues d'Israël, ils convertissent les Indiens et étudient leurs langues.

Propriété de la collectivité, les biens de consommation doivent être répartis selon les besoins de tous. « Le Christ attendu ne se présente plus comme le Pêcheur d'hommes ou le Dompteur des flots : il sera le Distributeur (égalitaire) et le Grand Frère, en même temps que le Libérateur. »

Le millenium ne pouvant être prêché seulement dans le désert, Kelpius correspond avec Stephen Momfort (baptistes du Septième Jour, Rhode Island), Hester Palmer (quaker, Long Island) et Mary Elizabeth Lerber (anabaptiste, Virginie).

Mais les nuages s'amoncellent. Le millenium, fixé par Zimmerman en 1694, n'a pas eu lieu. Le célibat, règle de base de la Société, n'est pas respecté par tous. Un adepte, Koster, crée une communauté schismatique, « Les Frères d'Amérique » qu'il nomme *Irenia* (« paix »). Les défections se multiplient, certains rejoignant les keithiens, d'autres optant pour un ministère luthérien. En 1708, date du décès de Kelpius, la communauté ne résiste pas à l'éclatement : d'aucuns se marient, d'autres rejoindront Ephrata ou les Moraves, ou deviendront séparatistes, à l'image de Justus Falkner, fondateur du luthérianisme orthodoxe américain, auteur des *Erreurs*

calvinistes (1708). En 1741, plus rien ne demeurera de la Société.

Kelpius, qui déplorait le manque de discipline et d'unité de sa communauté, ne concevait sa mission américaine que sur la base d'un *collegium* oecuménique. Le groupe ne put échapper au dilemme classique : comment réformer le monde en étant hors du monde ? L'immersion dans la nature se révéla plus éprouvante que prévue, « le défi de la véritable *wilderness* prenant le pas sur le souci d'explorer sa propre *wilderness* intérieure ».

Malgré sa brève existence, la *Society of the Woman in the Wilderness*. est exemplaire des multiples odyssées qui conduiront mystiques et utopistes au Nouveau Monde. Il s'agit sans doute de la première secte communiste de l'histoire, dite « Communisme chrétien ». Un nouvel esprit égalitaire est en marche, qui donnera naissance à de nombreuses sectes ou qui en ressuscitera d'autres, comme les Frères moraves, l'ancienne Union des Frères ; ou, sous le nom de Frères hutterites, l'ancien mouvement anabaptiste émigré dans le Dakota. Les Églises constituées seront, elles aussi, imprégnées par cet esprit nouveau.

Paradoxalement, la dissolution graduelle de la communauté de Kelpius correspond à une explosion sectaire, qu'on peut dater de la période 1695-1740. Le schisme de Keith provoque lui-même des réactions en chaîne, les quakers keithiens devenant des baptistes keithiens qui, à leur tour, se font calvinistes, anglicans ou presbytériens. Les rescapés de Germantown créent une nouvelle communauté messianiste, près de Lancaster. *Ephrata* (« fertile »), fondée par le despotique Conrad Beissel à Cocalico, va préfigurer le communautarisme américain du XIX^e siècle. Annonciatrice de la Seconde Venue du Christ, *Ephrata* groupe des « frères » et des « vierges » – rigoureusement séparés – sous le gouvernement d'une Assemblée autoritaire imprégnée de l'esprit quaker. Orthodoxes, les « Dunkers », membres de l'Église des Frères, baptisent par triple immersion et pratiquent les rites anciens du lavage des pieds et de l'onction. William Tennent, père du presbytérianisme américain, rapporte d'Écosse des idées religieuses largement imprégnées de surnaturel, qui font de lui un précurseur d'Anne Lee ou de Joseph Smith. Les partisans du réformateur Kaspar Schwenkfeld arrivent en Pennsylvanie en 1734, et, en 1741, Nicolas Zinzendorf (1700-1760) atteint Philadelphie, à la tête d'un groupe de Frères moraves.

Zinzendorf est l'un des plus ardents propagateurs de la foi piétiste. Au contact de Francke, il découvre sa véritable ambition créer des communautés chrétiennes hantées d'apostolat. Ce mystique compose plus de deux mille cantiques et poèmes, et s'attelle à une nouvelle traduction de la Bible. Après avoir sillonné l'Europe, Zinzendorf donne asile en Saxe, en 1722, aux descendants des Frères de l'Unité, un groupe de hussites. Ces « Frères moraves » y fondent le village de Herrnhut (« Garde du Seigneur »), où ils pratiquent une vie communautaire, animée par la prière et le chant. Le paysan y côtoie le noble, et les femmes ont ample droit au chapitre. En 1727, ses membres, animés par l'esprit de chevalerie, décident de partir en pionniers sur les routes du monde, tandis que le consistoire évangélique luthérien de Saxe interdit les écrits de Zinzendorf. De Herrnhut, des missionnaires ambitionnent d'atteindre le Groenland ou les Antilles.

D'autres missions se mettent en route pour le sud de l'Afrique, chez les

Hottentots, et pour l'Amérique du Nord, parmi les Indiens. La foi de Zinzendorf est inébranlable, malgré son emprisonnement en Lithuanie. « [Dieu] nous conduit avec amour, écrit-il, même si ses voies nous paraissent *étranges*, même si elles nous mènent où nous n'aurions certes pas choisi". » Il décide d'embarquer pour la Pennsylvanie dont il admire les principes. À son arrivée, Zinzendorf est déçu par les colons chrétiens : luthériens et réformés passent leur temps à se combattre, et chez les quakers et les mennonites s'estompent les solides convictions d'antan. Il parvient toutefois à convoquer un synode pour appeler à l'aide de nouveaux guides spirituels d'Europe. Mais son intérêt est ailleurs. Déjà, lors de la fête de Noël 1741, il vivait sous une tente, au milieu des Indiens, bravant les rigueurs du climat et les dangers. Il a même un moment l'ambition de lancer un vaste projet de communauté entre Allemands et Indiens chrétiens, Hurons, Delaware, Iroquois et Herrnhutiens réunis en une même foi évangélique. Malgré l'échec du projet, il demeure que ce sont des moraves qui, les premiers, annonceront le Christ à ces tribus qui seront plus tard anéanties dans les guerres contre les Blancs.

En incorporant à sa doctrine des éléments ésotériques, en fondant sa mission sur la figure de la Vierge Sage et sur l'idéal de fraternité, en insistant sur le potentiel mythique de la *wilderness*, Kelpius a marqué profondément le paysage religieux américain. Il a ouvert la voie aux utopies qui essaieront à partir du Nord-Est. Il montre, et Zinzendorf à la suite, que le piétisme, qui dynamisera le luthéranisme réformé, allemand et américain, peut rassembler des immigrants aussi différents que des Sacramentalistes luthériens, des Rose-Croix hermétiques ou des Francs-Maçons universalistes. Aussi ascétique que Morton était débauché, Kelpius est tombé lui aussi dans les oubliettes de l'histoire américaine. Chacun à sa façon, le païen de Merrymount et le reclus de Wissahickon pourraient être nommés « aventuriers de l'esprit ».

Malgré les désillusions et les schismes, les Puritains ont élaboré un modèle de société, mi-religieux, mi-utopique, qui aboutira peu à peu à la « nation américaine ». Et l'on peut dire, à la suite de James Hepburn, que « les États-Unis sont fils de Calvin ». Si la « cité de Dieu » américaine est bien matérielle, ses fondations relèvent du mythe, car le Nouveau Monde est aussi pour les arrivants le lieu d'une nouvelle naissance qui accouchera d'une humanité « nouvelle ». L'Amérique moderne est le fruit de ces espoirs messianiques qui font de ce continent le lieu privilégié de la croyance et de l'expérimentation utopique. L'Amérique incarne la réalisation de « la prophétie grandiose », comme le dit Jonathan Mason en 1780. Le concept de « prophétie », proche de la « prédestination » puritaine, inscrit le destin de l'Amérique dans une histoire cyclique de la civilisation qui se déplacerait d'est en ouest. Les temps sont proches, disent les augures, mais l'Église n'a pas le monopole de toutes les prophéties. D'autres cénacles, plus discrets, travaillent à l'accomplissement de la « Destinée secrète » de l'Amérique.

Notes

1. J. Béranger et R. Rougé, *Histoire des idées aux USA*, P.U.E, Paris, 1981, p. 25-26. NB : Cela n'empêchera pas Mather de croire aux « très merveilleuses » influences de la lune

- sur la médecine et l'agriculture (Voir *The Christian Philosopher*, 1721, p. 51-52).
2. Daniel Royot, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E, Paris, 1993, p. 30.
 3. H. P Lovecraft, « Épouvante et surnaturel en littérature », in *Lovecraft*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1991, vol. 2, p. 1095-1096.
 4. K. Baschwitz, *Procès de sorcellerie*, Arthaud, Paris, 1973, p. 308.
 5. En fait, l'« infâme Tituba » qui se trouve à l'origine de l'affaire, était une autochtone des Antilles, et non une esclave africaine (voir Chadwick Hansen, *Witchcraft at Salem*, Braziller, New York, 1969).
 6. En 1654, un groupe de familles juives fuyant la persécution portugaise au Brésil débarque à la Nouvelle-Amsterdam. C'est d'Allemagne qu'arrivera, en 1836, la première immigration juive massive qu'ait connue l'Amérique (C. Estin et M. Bensaïd, « Juifs du Nouveau Monde », *Notre Histoire*, n° 41, janvier 1988, p. 33).
 7. Le comté de Lancaster (Pennsylvanie) va constituer le coeur de cette communauté pastorale. Aujourd'hui, les *Amish* se distinguent par leur refus de la motorisation et du progrès technique en général. On estime leur nombre à 350 000 aux U.S.A.
 8. Elizabeth W Fisher, « Prophecies and Revelations : German Cabbalists in Early Pennsylvania », *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. CIX, n° 3, Historical Society of Pennsylvania, juillet 1985, p. 310-311. [La plupart des informations sur l'histoire de Kelpius sont tirées de cet article.]
 9. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 135.
 10. E. W Fisher, op. cit., p. 333.
 11. Cité par J.-P Benoît, *Communauté de Frères, ou les aventures du comte Nicolas-Louis de Zinzendorf*, Éd. Oberlin, Strasbourg, 1967, p. 72.
 12. J. Hepburn, *L'Amérique brûle*, Nouvelles Frontières, Paris, 1968, p. 19.

Troisième partie

L'Amérique maçonnique

« Les intérêts de la Fraternité deviendront
ceux de toute l'espèce humaine. »

CHEVALIER RAMSAY (1737).

Chapitre premier

LES FRÈRES FONDATEURS DE LA RÉVOLUTION AMÉRICAINE

Comment passe-t-on en Amérique de la réforme religieuse à la réforme sociale ? Les sociétés fraternelles secrètes américaines, longtemps négligées par les historiens, permettent peut-être de répondre à cette question. Plus de quatre cent soixante furent créées entre 1880 et 1900, et, en 1901, plus de cinq millions d'Américains appartenaient à plus de six cents ordres : *Odd Fellows*, *Chevaliers de Pythias*, *Red Men*, *Grand Army of the Republic (GAR)*, *Chevaliers du Travail*, *Grangers*, etc. Les secteurs les plus variés connurent cette ébullition initiatique : monde religieux ou utopique (mormons), sociétés de tempérance (*Sons of Temperance*), mouvements « nativistes » et populistes (*Know-Nothings*), organisations de vétérans (GAR), mafias politiques (KKK) ou organismes syndicaux (*Knights of Labor*).

La Franc-Maçonnerie est la société fraternelle archétypale, à la fois la plus ancienne et la plus prestigieuse. Elle existe en effet depuis le début de la colonisation en Amérique du Nord et participa activement, comme nous le verrons, à la guerre d'Indépendance. Décimée dans les années 1820-1830, la Franc-Maçonnerie américaine ressuscitera dans les années 1880, encore plus puissante. Par son attachement aux valeurs communautaires et éthiques, son ouverture aux immigrants (loges « ethniques », italiennes ou allemandes) et sa prédisposition à la religiosité, elle aura réussi à s'identifier au courant majoritaire protestant de la société américaine et à devenir un signe reconnu de respectabilité.

George Washington, élu premier président des États-Unis en 1789, ne pouvait récuser son passé maçonnique. Il arborait un tablier qui ne laissait planer aucun doute, lorsqu'il posa la première pierre du Capitole. Depuis, pour chaque prestation de serment d'un nouveau président, on utilise la Bible, déposée sur l'autel de la loge où Washington avait été initié. Nombre de ses successeurs témoigneront de leur attachement à une société qui, un jour, fit d'eux des « frères ».

Aujourd'hui, c'est aux États-Unis que les Maçons sont les plus nombreux au monde (quatre millions), tandis que le dollar tout-puissant, symbole de « spéculation », continue d'afficher ouvertement des emblèmes maçonniques que l'Américain moyen ne voit plus depuis longtemps. La qualité de Franc-Maçon est « un brevet reconnu de citoyenneté américaine ». À la fois discrète et ostentatoire, la Franc-Maçonnerie américaine a eu une influence incontestable sur certains événements majeurs de l'histoire et sur le paysage social et politique des États-Unis.

Rappel historique

Depuis toujours, les Francs-Maçons se sont recherché les origines les plus diverses et les plus reculées : Adam, les Égyptiens, les Templiers, Frédéric II,

Godefroi de Bouillon, Frédéric II. Si les sources primitives sont obscures, la plupart des historiens s'accordent à placer la Franc-Maçonnerie dans la continuation et l'évolution de l'organisation de métier du Moyen Âge et de la Renaissance. La « pierre de touche », c'est le goût de la « belle ouvrage » qui va de pair dans les sociétés égyptiennes, grecques et romaines (les *collegia*), avec le caractère sacré que revêt le travail. Les associations monastiques des vi^o et vii^o siècles édifient églises et couvents selon les préceptes d'architectes détenteurs des secrets des *collegia*. Si la religion pénètre toute la vie professionnelle, le savoir se vulgarise. Les maîtres d'œuvre laïques rivalisent en nombre avec les artistes ecclésiastiques au sein des *confréries*. Au xii^o siècle apparaissent des *guildes* de marchands et d'artisans, avec leur division tripartite : apprentis, compagnons et maîtres. Au Haut Moyen Âge, les corporations fleurissent dont celles des maçons ou des tailleurs de pierre qui disposent de *franchises*. L'ordre qui est surtout à l'origine des *francs-mestiers* est celui du *Temple*. Ce ne sera pas le seul point de rencontre de l'histoire maçonnique et de celle de l'Ordre de la Milice du Temple. Ces relations peuvent être établies à partir du xii^o siècle, jusqu'au début du xiv^o, date de la destruction de l'Ordre par Philippe le Bel. Mais pour certains, l'Ordre survécut à sa destruction, et des rapprochements perdurèrent entre chevaliers et Francs-Maçons. Il est possible que des Templiers aient trouvé refuge dans les loges et soient devenus des Maçons acceptés. Il est tentant ainsi de suivre la piste d'un Colomb initié à l'Ordre afin de lever un voile sur l'implantation éventuelle de réseaux maçonniques en Amérique avant le xvii^o siècle, mais il faut avouer que les preuves sont minces.

Après la dissolution de l'Ordre, les Templiers se réfugient en Écosse et au Portugal, les deux bases de départ pour les expéditions maritimes en direction de l'Amérique. Que faut-il penser de cette coïncidence ? En Écosse, certains Templiers se placent sous la protection de la famille Saint-Clair (ou Sinclair), grâce à laquelle, selon l'hypothèse de Baigent et Leigh, ils développeront la Franc-Maçonnerie. C'est d'Écosse que part une première expédition maritime vers l'ouest entre 1350 et 1370. Le navire aurait atteint un « Nouveau Monde », et l'un des survivants aurait voyagé du Canada au Mexique. Ayant eu vent de cette « première » expédition, le Maçon Sir Henry Sinclair tente vers 1395 la traversée de l'Atlantique en compagnie de l'explorateur vénitien Antonio Zeno et atteint le Groenland, peut-être même le continent américain d'après des études récentes – et cela cent ans avant Colomb ! La Franc-Maçonnerie se serait diffusée en Amérique à partir de la colonie de Sinclair, baptisée *Estotiland*, future *Nova Scotia*. De Nouvelle-Écosse, un certain « Séminaire de Saint-Sulpice » aurait multiplié la création de prieurés dans les grandes villes coloniales (Boston, New York et Philadelphie). Quant au Portugal, on sait le lien qui unissait les explorations maritimes aux « Chevaliers du Christ », nouveau nom des Templiers blanchis qui avaient trouvé refuge dans ce pays. Les navires de Vasco de Gama et Henri le Navigateur, membres de l'Ordre, battaient le pavillon de la croix pattée rouge, de même que les trois caravelles de Colomb en route pour le Nouveau Monde. Les néo-Templiers auraient ainsi joué un rôle stratégique dans la conquête mystique et réelle de l'Amérique. Mais faut-il y voir pour autant les éléments d'une « conspiration » ?

C. Knight et R. Lomas aboutissent aux mêmes conclusions, tout en rattachant

l'hypothétique filiation Templiers-Maçons à l'énigme du Temple de Jérusalem et des manuscrits nazaréens. Descendants directs des Nazaréens, les Mandéens croyaient à l'existence d'une terre à l'ouest, qu'ils figuraient par une étoile. Ils la nommaient... « Merica ». Les Templiers ont-ils découvert ces manuscrits pour ouvrir, autour de 1308, la voie de « la Merica » et poser les fondations de la Franc-Maçonnerie américaine ? Il faut avouer que cette conjecture séduisante se nourrit des ombres d'une histoire encore énigmatique. Revenons plutôt à notre propos initial.

Dès le xiv^e siècle, la Franc-Maçonnerie opérative, qui se veut application concrète des mathématiques à l'art de l'architecture, se plaît à imaginer que la création de l'Ordre remonte à Euclide. Selon le *Manuscrit royal* « la Maçonnerie est l'art dérivé de la Géométrie, et c'est le plus noble des arts ». Le compagnonnage partage avec la Franc-Maçonnerie nombre de symboles, mais les deux voies semblent historiquement distinctes. Les Maçons sont avant tout les hommes qui édifièrent les cathédrales autant que la chrétienté. Leur travail s'élevait au-dessus des contingences matérielles pour gagner les sphères spirituelles. Les loges opératives suivirent la sécularisation progressive de la société. À l'aube des temps modernes, elles n'étaient vivantes qu'en Angleterre et en Écosse. À partir du xvii^e siècle, un virage décisif s'amorça, avec l'arrivée dans les loges de nouveaux venus, tout à fait étrangers au métier de la construction. En incorporant ces « Maçons acceptés » (*accepted masons*), la Franc-Maçonnerie participe à son insu (?) au grand changement du monde. Des esprits nouveaux se passionnent autant pour l'ésotérisme (alchimie, hermétisme, occultisme) que pour l'esprit scientifique et rationaliste qui émerge peu à peu. La Franc-Maçonnerie devient une société de pensée, exclusivement « spéculative », adjectif qui servira à désigner la Maçonnerie moderne, celle qui vit le jour au début du xviii^e siècle.

Les « Maçons acceptés » ne veulent plus construire de bâtiments, mais édifier une société selon les plans d'un Grand Architecte de l'Univers. Des utopistes, des alchimistes, des kabbalistes, des hermétistes enrichissent le maigre contenu des anciens rites d'admission.

Plusieurs liens apparaissent ici entre la Rose-Croix et la Franc-Maçonnerie. Dès 1641, Samuel Hartlib, admis dans une loge maçonnique en 1646, écrit une utopie, *Macaria*, qui s'inspire à la fois de More, Bacon et Andreae. En 1641, le théologien écossais John Dury ami de Hartlib, reprend le projet d'Andreae d'une société savante et irénique, tandis que Comenius rédige *Le Chemin de la Lumière*, fondé sur l'idée d'un Collège mondial et œcuménique. Tous ces projets prennent une dimension planétaire et annoncent l'idéal humanitaire et universel de la Franc-Maçonnerie.

En 1662 est créée à Londres la *Royal Society*. Christopher Wren, grand maître des loges londoniennes, Robert Moray, chimiste et mathématicien, premier président de la Société, et l'alchimiste Elias Ashmole, disciple de Robert Fludd, s'inscrivent dans la double mouvance rosicrucienne et maçonnique. Le rêve de Francis Bacon est matérialisé par la création d'un Collège, à la fois *visible* et *invisible*, synthèse de rationalisme cartésien et de métaphysique traditionnelle. Bacon, issu d'une famille templière, aurait introduit en 1620 la Rose-Croix dans la Franc-Maçonnerie.

Au xviii^e siècle, on verra se réaliser une osmose entre la Rose-Croix et la Franc-Maçonnerie, sous forme d'emprunts mutuels. Après la constitution de la Grande Loge

de Londres en 1722, des Francs-Maçons alchimistes créent un *High Order of Freemasonry* qui « était comme un appel aux maîtres invisibles de la Rose-Croix, à l'existence desquels on croyait fermement ». Enfin, les Rose-Croix d'Or allemandes (1757-1780), dont la doctrine allie la légende templière à l'alchimie, attireront nombre de Maçons en leur sein.

Dans une Angleterre déchirée par les luttes religieuses, la « loge » devient un lieu privilégié de rencontre pour ceux qui croient en un Grand Architecte de l'Univers, tout en rejetant les religions révélées. Le maître d'œuvre du passage officiel de la Franc-Maçonnerie au stade « spéculatif » sera le pasteur Désaguliers, fils de réfugiés huguenots, disciple de Newton et surtout membre de la *Royal Society*. Quant au signataire des *Constitutions* de 1717, texte majeur de la Franc-Maçonnerie spéculative, c'est un obscur pasteur presbytérien du nom d'Anderson. La Franc-Maçonnerie suit de très près les chemins de la Réforme. Il est désormais difficile de dissocier les transformations de la maçonnerie au xviii^e siècle de leur contexte protestant anglo-saxon.

Comme la chrétienté, la Maçonnerie est menacée de schisme, à la suite des réformes engagées. C'est le début de l'opposition des *Antients* aux *Moderns*, les premiers reprochant aux seconds d'avoir déchristianisé et déformé le rituel. Cette division, qui durera jusqu'en 1813, se manifesterà en Amérique durant la guerre d'Indépendance, accentuant les clivages idéologiques entre les Maçons des deux bords (voir *infra*).

La transformation de la Franc-Maçonnerie reflète plus qu'un changement de mentalité ou de philosophie. De nouveaux mythes, représentant de nouvelles croyances, se mettent en place. La Franc-Maçonnerie opérative, qui se présentait comme un ésotérisme actif, de tradition chevaleresque, défendait les mythes de hiérarchie et de création. Les « Maçons acceptés », et parmi eux nombre d'ecclésiastiques, s'éloignent d'un ésotérisme qui leur devient étranger, pour embrasser de nouveaux idéaux : bonté, charité, vertu. Anderson, « le mystique de la fraternité », et Désaguliers, « le défenseur de l'observation », s'allient pour assurer « le triomphe du Semblable : frère et reflet ». S'appuyant sur la grande Lumière de la Raison, la Franc-Maçonnerie spéculative s'assigne un but ambitieux : la transformation concrète et radicale de la société.

Les premiers Francs-Maçons américains

La vocation de la Franc-Maçonnerie spéculative est universelle. « Le monde, écrit Ramsay, n'est rien d'autre qu'une immense république, dont chaque nation est une famille et chaque individu un enfant. » Ramsay va même plus loin : « Les intérêts de la Fraternité deviendront ceux de toute l'espèce humaine. » Ces propos ambitieux auront une influence indéniable sur la pensée politique européenne, et aussi sur la diffusion de l'idéal maçonnique dans les colonies nord-américaines.

À partir de quand se répandit l'influence maçonnique en Amérique du Nord ? Selon M. Howard, un groupe de colons hollandais, Maçons du troisième degré, atteignit Newport (Massachusetts) dès 1658 et diffusèrent l'idéal maçonnique dans cette colonie, organisant une loge locale qui survécut jusqu'en 1742. Il est

vraisemblable en tout cas qu'une sorte de proto-maçonnerie, de type opératif, existait en Amérique du Nord dès le xvii^e siècle, et qu'elle se confondait avec les groupes rosicruciens. L'un des premiers manuscrits maçonniques américains remonte à 1677.

L'Écossais John Skene passe pour avoir été le premier Franc-Maçon à fouler le sol du Nouveau Monde. Issu de la loge d'Aberdeen, il se serait installé dans le New Jersey en compagnie de ses deux frères. L'histoire de la Maçonnerie américaine commencerait ainsi sous le double signe de la fraternité et de la trinité.

En fait, le premier Franc-Maçon de naissance américaine (Boston) est Jonathan Belcher. En 1730, il sera nommé, par le roi Georges II, gouverneur des colonies du Massachusetts et du New Hampshire. Dès ses origines, la Franc-Maçonnerie américaine compte en son sein des dirigeants. Le 5 juin 1730, le duc de Norfolk, Grand Maître de la Grande Loge de Londres, nomme Daniel Coxe, un colon anglais, Grand Maître Provincial de New York, du New Jersey et de Pennsylvanie. L'année suivante, il devient Grand Maître pour toute l'Amérique du Nord. Bien que la confrérie adopte la neutralité politique, elle se tourne naturellement vers les idéaux démocratiques. Dans une Amérique où l'on accepte de plus en plus difficilement la tutelle anglaise, Daniel Coxe propose dès 1732 un projet destiné à fédérer les colonies. C'est à ce moment que se développe l'activité maçonnique en Pennsylvanie, particulièrement à Philadelphie où la plupart des notables sont Maçons. En 1734, Benjamin Franklin se sert de son imprimerie pour éditer les *Constitutions* d'Anderson, publiées à Londres en 1723. Il est alors à la tête de la Grande Loge de Philadelphie, première loge « irrégulière » fondée en Amérique. Comme en Angleterre, il n'est plus question d'opératif. L'heure est venue de jeter les bases d'une nouvelle société dont la Franc-Maçonnerie spéculative sera le fer de lance. Les ateliers maçonniques essaient à travers les colonies, sous l'impulsion de pionniers peu connus Henry Price, Thomas Oxnard, Jeremy Gridley, etc.

La vie et l'évolution de Benjamin Franklin (1706-1790) suffiraient à rendre compte de l'empreinte franc-maçonne en Amérique. Lorsque son père est emprisonné, le jeune Benjamin doit endosser les responsabilités du premier journal « radical, anticlérical et pornographique du Nouveau Monde ». De Boston, il émigre pour Philadelphie, avant de partir pour Londres en 1724. Là, il rédige un audacieux essai déiste et matérialiste : *Essai sur la liberté et la nécessité, le plaisir et la souffrance* (1725).

Franklin est en rupture avec son passé calviniste. Il devrait se sentir libre, mais se sent isolé. Il repart pour Philadelphie, tombe malade et manque trépasser en mars 1727, expérience qui semble le convertir au mysticisme. Il décide de devenir Franc-Maçon (1731). La loge de Philadelphie, rendez-vous des notables, lui donne l'occasion d'exercer ses talents. Sa carrière maçonnique est éloquente Grand Maître de Pennsylvanie en 1734, Grand Maître Provincial en 1749, Député Grand Maître en 1750 et 1760, sans parler de ses ambassades internationales sur lesquelles nous reviendrons.

Le « révisionnisme religieux » de Franklin affirme la foi en une Providence, fondement qui est le plus grand régulateur de nos actions. Il faut obéir à Dieu ; le craindre, l'aimer, le prier. Cela nous rend *benevolent* – philanthropes – et utiles aux autres. Cette foi sociale et utilitariste est également partagée par la Franc-Maçonnerie

contemporaine. La morale humaniste ou humanitaire se voit ainsi placée au cœur d'un système visant à réformer la société, voire la révolutionner.

La Franc-Maçonnerie se répand rapidement dans les colonies. En 1733, une première loge « régulière » est établie à Boston sous le nom de *St. John's Lodge*. Le fondateur, Henry Price, est un ami intime de Franklin. En 1734, le fondateur de la Georgie, le Général Oglethorpe (1696-1785), devient Grand Maître de la première loge maçonnique de la colonie, la Loge *King Solomon* N° 1 de Savannah. Entre 1733 et 1737, la Grande Loge d'Angleterre obtient patente des *Grandes Loges Provinciales* dans le Massachusetts, l'État de New York, la Pennsylvanie et la Caroline du Sud.

En 1768, une loge indépendante de Boston, *Saint André*, constituée en 1760 par une patente de la Grande Loge d'Écosse, s'érige en Grande Loge Provinciale Écossaise sous la direction de Joseph Warren, chirurgien et animateur du club radical. Se réclamant des anciens usages, elle prend en 1782 le titre de Grande Loge du Massachusetts. Les Grandes Loges seront parmi les premières institutions outre-Atlantique à s'émanciper de la tutelle britannique. Un an après la Déclaration d'Indépendance, la Grande Loge du Massachusetts rompra ses liens avec la Grande Loge d'Écosse, et d'autres loges suivront son exemple.

Des loges sont consacrées dans les colonies, soit sous l'autorité de l'Angleterre, soit en vertu de délégations. L'impact du schisme maçonnique est manifeste en Amérique du Nord, à la veille de la guerre d'Indépendance. Il existe des Grandes Loges Provinciales dans le Massachusetts (pour la Nouvelle-Angleterre), à New York, en Virginie, dans les Carolines et en Georgie, toutes sous l'obédience de la Grande Loge de Londres (« Moderns ») ; en Pennsylvanie, sous celle des « Antients » et dans le Massachusetts (pour le continent de l'Amérique du Nord) sous l'autorité de la Grande Loge d'Écosse.

Contrairement à l'idée reçue, tous les Maçons américains ne se retrouvèrent pas du même « côté de la barricade », ce qui rend d'ailleurs hasardeuse l'hypothèse d'un complot. Pour schématiser, les membres des loges anciennes (R. Caswell, M. Gist, James Jackson, M. Lewis, J. Sullivan, P Révère) soutinrent les insurgés, tandis que les loges modernes penchèrent du côté de l'Angleterre, avec J. Rowe, W. Allen, E. Leigh et J. Johnson. Toutes les loges étaient certes « patriotes », mais elles n'étaient pas toutes révolutionnaires. « Que d'équivoque, écrit B. Vincent, dans cette appartenance sans frontières pour des hommes qui faisaient surtout une révolution nationale et qui vouaient la grande loge collective de l'Amérique à une cause messianique ».

Un autre développement parallèle eut lieu, qui devait avoir une importance majeure dans l'évolution du futur conflit. Depuis 1732, la Maçonnerie avait aussi touché l'armée britannique, sous la forme de loges militaires. Un nouveau climat s'instaura dans l'armée, permettant le rapprochement de simples soldats et de gradés, de sous-officiers et d'officiers supérieurs, sous l'autorité d'un encadrement pénétré par les principes maçonniques. Sur les dix-neuf régiments de Amherst, pas moins de treize possédaient des loges actives.

Progressivement, des liens vont se tisser entre les troupes régulières et les colons. Les loges vont foisonner et de futurs insurgés vont y « faire leurs classes », militaires

et maçonniques (I. Putnam, B. Arnold, J. Frye, H. Mercer, J. Nixon, D. Wooster, et G. Washington en personne). Dans cette ambiance toute spéciale, les colons se familiariseront avec les idéaux progressistes. Plus significatif encore est le nombre de généraux francs-maçons de l'armée continentale, au moins douze, peut-être trente-trois. Paradoxalement, la Franc-Maçonnerie militaire anglaise est d'une certaine façon responsable de l'infiltration des idées « subversives » qui déclencheront la Révolution américaine.

Vers l'insurrection

Vers 1760, il n'est point un coin de l'Amérique où la Maçonnerie n'eût pénétré, prêchant l'unité nationale. Après Daniel Coxe qui prône une fédération coloniale, Benjamin Franklin est le premier à soumettre un plan de collaboration et de confédération aux diverses colonies (1752). Mais l'heure n'est pas encore venue.

Franklin poursuit son inlassable travail de propagandiste de la cause maçonnique. À l'image de la *Royal Society*, il crée à Philadelphie une « Société philosophique américaine ». En outre, il cimente un réseau inter-colonial de journaux maçonniques dont le modèle est sa *Gazette de Pennsylvanie*. De 1750 à 1770, les loges condamnent « l'empiètement du gouvernement anglais qui voulait imposer aux colonies la souveraineté du Parlement d'Angleterre ». Elles le font toutefois au nom des doctrines qui ont porté sur le trône la dynastie hanovrienne (droit de représentation populaire, etc.). Elles restent curieusement fidèles à une civilisation qui fait montre d'aveuglement face au processus irrésistible d'unité nationale qui se met en branle en Amérique. Les Francs-Maçons seront, malgré tout, parmi les premiers rebelles.

Tout part de Boston, ville à la fois pieuse et maçonnique, qui, dès les années 1770, possède la fibre révolutionnaire. Tout commence aussi par une manipulation, celle qui suit le prétendu « massacre de Boston », au cours duquel un groupe de soldats anglais, agressé par la foule, fait feu pour se dégager, tuant cinq personnes.

Curieusement, c'est une querelle salariale entre les soldats et la population qui déclenche l'affaire. En effet, l'armée britannique permet à ses soldats de prendre un emploi civil en dehors de leur service, mais leurs salaires sont inférieurs à ceux des ouvriers américains, ce qui engendre des heurts graves, comme à Golden Hill (New York). À Boston, un soldat qui cherche à se faire embaucher, est insulté par un employé, ce qui provoque une bagarre au terme de laquelle des soldats sont battus et humiliés. Le soir du 5 mars 1770, un petit groupe d'ouvriers bouscule les « tuniques rouges » en ces termes : « Allez racailles, “dos saignants”, fripouilles de homards, venez par ici, tirez si vous l'osez. Dieu vous damne ! Tirez et partez au diable ; nous savons bien que vous n'oserez pas ! » Quelqu'un osa, et l'on connaît la suite. Ironiquement, les débuts de l'insurrection populaire ont un parfum de lutte de classes, mais les « rouges » – les « homards » britanniques – ne sont pas ceux que l'on croit...

Samuel Adams (1722-1803), ardent révolutionnaire et vraisemblablement Maçon, monte l'incident « en épingle » afin d'exciter la vindicte publique. Il écrit une lettre évoquant en termes trompeurs l'épisode au cours duquel des Anglais auraient délibérément fait feu sur de paisibles citoyens, et envoie une copie dans toutes les

colonies. Il y adjoint une gravure devenue célèbre et intitulée le « Massacre sanglant », œuvre du Maçon bostonien Paul Revere (1735-1818), membre des « Fils de la Liberté », tout comme Adams. Cette œuvre, reproduite à des milliers d'exemplaires, va devenir un instrument efficace de propagande antibritannique. La révolution américaine débute sous le signe – certains diront l'imposture – de l'image et des médias. Ce double pouvoir, qui n'en est alors qu'à ses balbutiements, aura le retentissement que l'on sait sur la civilisation américaine.

En 1772, James Otis, Joseph Warren, John Hancock et Samuel Adams lancent le premier « comité de correspondance », amorce d'un réseau d'information reliant entre elles les colonies.

Un pub de Boston, la *Taverne du Dragon Vert et des Armes de la Franc-Maçonnerie*, sert de siège à la loge Saint-André et devient le siège de la contestation. Les leaders, dont l'orfèvre Paul Revere, John Hancock et le docteur Warren, revendiquent des droits pour les colonies. Ils n'acceptent pas que l'Angleterre exclue les colons du marché du thé. Or, les Anglais viennent d'imposer une taxe sur le thé importé. Trois gros navires chargés du produit se trouvant à quai dans le port de Boston, l'occasion est offerte d'une action d'éclat.

Le 16 décembre 1773, Samuel Adams est de nouveau à l'origine d'un épisode demeuré célèbre sous le nom de « Boston Tea Party » (« L'Émeute du thé de Boston »). À son signal, on voit sortir de la taverne des dizaines d'hommes, déguisés en Indiens Mohawks, le visage noirci. Ils envahissent le port, puis les navires anglais, et jettent les 342 caisses de thé à la mer. La police anglaise ne pourra jamais découvrir les auteurs du pillage, mais les Maçons qui se retrouvèrent plus tard au *Dragon Vert* entonnèrent ce refrain : « Rassemblez-vous, Mohawks ! Déterrez vos haches de guerre / Et dites au roi George que nous ne paierons aucun impôt ! » La première grande journée révolutionnaire d'Amérique commence par une farce de collégiens, digne du « ludibrium » rosicrucien, où l'on voit des Enfants des Lumières revêtir les oripeaux ténébreux du peuple de la *wilderness*. Cet emprunt vestimentaire n'est peut-être pas un hasard.

Les heurts entre la Grande-Bretagne et ses colonies américaines vont se multiplier. En 1771, treize rebelles sont exécutés pour trahison en Caroline du Nord, et, l'année suivante, deux célèbres Francs-Maçons, John Brown et Abraham Whipple attaquent un bureau de douane, au large de Rhode Island, et y mettent le feu. La Maçonnerie américaine a véritablement mis le feu aux poudres.

La guerre d'Indépendance

Le 5 septembre 1774, le premier Congrès continental se réunit sous la présidence de Peyton Randolph Grand Maître Provincial de Virginie. Les délégués tentent d'élaborer une politique commune de défense. Adams et Revere sont au nombre des délégués de Boston. Pour le Parlement britannique, à 5 000 kilomètres de là, les décisions sont un défi. Jusque-là, les tirs se concentraient plus sur le Parlement de Londres que sur le roi George III – peut-être par fidélité maçonnique. En 1775, le Congrès provincial du Massachusetts annonce les plans d'une résistance armée, ce qui conduit le Parlement à déclarer la colonie en état de rébellion. Devant

l'Assemblée provinciale de Virginie, le Maçon Patrick Henry s'exclame : « Donnez-moi la liberté, ou donnez-moi la mort » C'est l'essai de Thomas Paine, *Common Sense* (1776), qui répandra l'image de George III, roi tyrannique, radicalisant ainsi la position des colonies, affichant désormais un clair désir d'indépendance.

Le 18 avril 1775, sept cents britanniques sont dépêchés à Concord afin de saisir un dépôt d'armes. Pour démoraliser les colons, les Britanniques défilent en chantant *Yankee Doodle*, air popularisé par la guerre de Sept Ans. Ce n'est qu'après la bataille que le chant sera repris à leur compte par les patriotes américains. Pour avertir les patriotes de l'arrivée des Anglais à Lexington, Paul Revere, contacté par son maître-maçon Joseph Warren, accomplit sa célèbre chevauchée nocturne. En compagnie d'un autre FrancMaçon, William Dawes, et d'un ami médecin, Samuel Prescott, il va prévenir notamment John Hancock et Samuel Adams que des troupes parties de Boston ont pour mission de les arrêter. En fait, contrairement à la légende popularisée par la ballade de Longfellow, seul Prescott parvint à rejoindre Concord dans la nuit, tandis que Revere, intercepté par les Anglais, fut contraint de revenir à pied à Lexington. On ne sait pourquoi Longfellow choisit d'immortaliser le souvenir de Revere plutôt que celui de ses deux compagnons. Peut-être cette pseudo-chevauchée se confondit-elle avec celle qui eut lieu réellement le lendemain de la « Tea Party », lorsque Revere atteignit New York où il révéla la nouvelle, à l'instar de Philippidès après Marathon. Peut-être aussi dut-il sa gloire imméritée à son prestige maçonnique. Après les batailles de Concord et de Lexington, les Anglais firent le blocus de Boston. Après un an de « black-out » maçonnique", Paul Revere retrouva son rôle actif au sein de sa loge. Il deviendra maître de la Loge de Saint-André, puis d'une autre loge bostonienne, avant de finir Grand Maître de la Grande Loge du Massachusetts.

Le 22 avril 1775, Joseph Warren, nommé Grand Maître pour l'Amérique du Nord par la Grande Loge d'Écosse, dirige le troisième Congrès provincial du Massachusetts. On décrète la mobilisation de trente mille hommes. Le 10 mai, le second Congrès continental se réunit, d'abord sous la présidence de Peyton Randolph, puis celle de John Hancock (de la Loge Saint-André), autorisant la levée d'une armée dont le commandement est attribué à George Washington, éminent Franc-Maçon sous la Grande Maîtrise Virginienne de Randolph. Un autre choix eût pu prévaloir, en faveur des généraux Richard Montgomery, David Wooster, Hugh Mercer, Arthur Saint-Clair – descendant de l'illustre famille –, Horatio Gates, Israel Putnam ou John Stark. Tous étaient francs-maçons, ce qui contredit la thèse selon laquelle Washington doit sa nomination à ses liens maçonniques.

George Washington (1732-1799) n'a que vingt ans lorsqu'il adhère à la Franc-Maçonnerie en novembre 1752. Il s'élève rapidement dans la hiérarchie pour devenir Grand Maître de la Loge de Virginie. Il use de ses liens maçonniques pour créer une véritable unité parmi ses soldats, favorisant la création de onze nouvelles loges qui regroupent des hommes venus de toutes les colonies. Il sait aussi s'entourer d'officiers influents et populaires, dont la plupart sont des Maçons. Le 27 décembre 1778 a lieu une grandiose parade maçonnique, le jour de la Saint-Jean d'hiver : « Washington, l'épée au côté, le tablier sur le ventre, et l'écharpe maçonnique lui barrant la poitrine, paré de tous les bijoux et insignes de l'Ordre, défila à la tête des

Maçons à travers les rues et les carrefours de Philadelphie. »

Le premier engagement sérieux a lieu le 17 juin 1775 à Bunker Hill, près de Boston. Au terme de cette bataille remportée laborieusement par les Anglais, chaque camp perd près d'un tiers de ses effectifs. Les colons enregistrent la perte du « médecin patriote de la Franc-Maçonnerie », le docteur Joseph Warren.

Les étranges missions de Franklin à l'étranger

Une accélération des événements conduit le Congrès continental à la rébellion ouverte, d'abord contre le Parlement britannique, puis contre le souverain anglais. Pourtant, les colons tentent encore d'éviter une rupture définitive avec la Grande-Bretagne. En novembre 1775, on nomme un comité spécial – le « Comité du Congrès pour la correspondance secrète » – afin d'établir des contacts avec les « amis de l'étranger ». Ce comité, auquel appartient Franklin, se sert des réseaux maçonniques, développant un réseau d'espionnage élaboré, dont Paris devient la plaque tournante. Avant de voir le rôle que joua Franklin en France, un retour en arrière s'impose ici.

De 1750 à 1775, Benjamin Franklin profite de son statut de député des Postes des colonies américaines pour établir des relations avec ses homologues britanniques, Sir Francis Dashwood et le comte de Sandwich.

Benjamin Franklin est un Maçon de longue date. En 1756, il est introduit dans la *Royal Society*. Durant ses activités diplomatiques qui précèdent la Révolution, Franklin établit des contacts avec des hommes de pouvoir passionnés d'occultisme, dont précisément Sir Francis Dashwood, chancelier anglais de l'Échiquier.

Ce conseiller politique de George III, initié à la Maçonnerie à Florence, est membre d'un ordre néo-druidique, *An Uliiach Druidh Braithreachas*, « le Lien Druidique Universel ». En 1732, Dashwood fonde une société paramaçonnique, les *Dilettanti*. C'est un généreux mécène et un grand voyageur, amoureux de l'antiquité grecque néoclassique. Après avoir visité l'Asie Mineure et l'Italie, il rentre en Angleterre et érige dans son jardin plusieurs temples, mausolées et portiques. Il rejoint la Société *des Antiquaires* en 1769. Mais, dès 1746, il fonde une société secrète appelée *Friars of St. Francis of Wycombe* (« l'Ordre de Saint-François »), plus connue sous le nom de *Hell Fire Club* (« Club des Feux de l'Enfer »). Après avoir acheté l'abbaye de Medmenham en 1751, ce néo-païen organise des cérémonies sexuelles pseudo-satanismms qui font scandale à l'époque, ce qui n'empêche pas d'éminents personnages d'adhérer au Club.

Dashwood procède à d'importants travaux, en particulier dans la chapelle qui deviendra le centre des cérémonies. À l'entrée de l'abbaye, l'inscription rabelaisienne « Fay ce que voudras » rappelle la devise de l'abbaye de Thélème. Deux statues encadrent l'entrée, l'une représentant Harpocrate, dieu égyptien du Silence, et l'autre Volupia Angerona, déesse de la Passion secrète. Une imposante bibliothèque offre un choix incomparable d'ouvrages ésotériques et pornographiques. Une salle « romaine » est ornée de peintures obscènes, ainsi que de statues égyptiennes. Dans les jardins se dressent les statues d'Hermès et de Vénus.

Les cérémonies de cette « infâme institution » (Walter Scott *dixit*) sont fondées sur l'inversion des rites chrétiens. Douze « apôtres », dirigés par Dieu (Dashwood),

s'y livrent régulièrement aux messes noires, revêtus de la bure franciscaine. Pour la majorité, le satanisme est un prétexte aux orgies les plus débridées. Pour certains, il s'agit d'un renouveau païen, fondé sur l'adoration de la *Bona Dea*, la Grande Déesse-Mère de l'ancienne Rome, et sur la pratique des rites d'Éleusis.

En 1758, Franklin part pour l'Angleterre. En 1766, il est obligé de débattre, devant le Parlement de Londres, afin de défendre les intérêts des colonies américaines, frappées de lourdes taxes par la métropole. Ses réponses, claires et précises, font grande impression. À plusieurs reprises, il séjourne chez Dashwood – à West Wycombe – au cours des étés 1772, 1773 et 1774. Dans l'intervalle, Dashwood est devenu membre du Parlement (1761), ministre des Finances (1762) et nommé Lord le Despencer et Lord Lieutenant du Buckinghamshire (1763). Il a pour subordonné le parlementaire John Wilkes. En 1766, Dashwood devient ministre conjoint des Postes. Il introduit Sandwich, qu'il connaît depuis 1740, dans la société des *Dilettanti*, puis dans « l'Ordre de Saint-François ». Sandwich sera ministre des Postes) jusqu'en 1771, date à laquelle il devient premier lord de l'Amirauté, sans doute le plus incompetent de l'histoire anglaise.

D'Angleterre, Franklin continue de s'intéresser à l'évolution religieuse du monde. Dans les colonies, le « Grand Réveil » (1730-1760) a marqué un renouveau de la foi, tandis que s'est creusé de plus en plus le fossé entre les « Anciennes » et les « Nouvelles lumières » incarnées par les évangélistes, nouveau schisme qu'on peut mettre en parallèle avec la réforme maçonnique. Franklin, ayant deviné que ce renouveau spirituel peut contribuer à cimenter l'unité nationale par son « parfum » égalitaire, a soutenu les efforts de George Whitefield. En Angleterre, Franklin est le bailleur de fonds et le défenseur des chapelles unitariennes. Il se lie avec les pasteurs dissidents Richard Price et Joseph Priestley. Il va même jusqu'à collaborer, avec Dashwood, à une version abrégée du *Book of Common Prayer*. Ironiquement, le rituel de l'Église anglicane est l'œuvre conjuguée d'un déiste et d'un sataniste. Cette révision ne passera pas inaperçue en Amérique, notamment chez les épiscopaliens qui attribueront à Franklin la seule paternité du livre saint.

En créant le *Hell Fire Club*, Dashwood vise non seulement à réunir le gratin de la société londonienne, mais à constituer une sorte d'« empire invisible », comme le dit D. P. Mannix, qui puisse opérer dans les coulisses du pouvoir. La liste des « initiés » est impressionnante : Lord Sandwich, joueur quasi professionnel, ennemi de la religion et de la démocratie ; Lord Bute, Premier ministre, farouche opposant à la cause américaine ; Paul Whitehead, secrétaire du club et animateur de messes noires, poète et démocrate ; Charles Churchill, grand poète anglais, prêtre défroqué, satiriste et ardent défenseur des colons américains ; Bubb-Dodington (Lord Melcombe), ami du prince de Galles, très influent en politique ; George Selwyn, humoriste, sataniste, nécrophile et sadique ; Thomas Potter, fils de l'Évêque de Canterbury, vice-trésorier pour l'Irlande, député, sataniste et nécrophile ; sans oublier le poète Robert Lloyd, Henry Vansittart, professeur à Oxford, le peintre italien Borgnis, le dessinateur franc-maçon Hogarth, le romancier Laurence Sterne, Sir Joseph Banks, président de la *Royal Society*, et même, dit-on, le chevalier d'Éon...

C'est Dashwood qui prend l'initiative de correspondre avec Franklin dès 1759. Franklin évalue à sa juste mesure l'ampleur de la sphère d'influence de Dashwood.

Peut-être sait-il que le destin des colonies américaines passe par les relais obscurs du *Hell Fire Club*. Des membres de la société – Dashwood, Churchill et Lloyd – feront pression sur le jeune roi George III afin d'éviter une répression armée dans les colonies. Quand Bute, Sandwich et Dashwood sont nommés au gouvernement, c'est virtuellement le *Hell Fire Club* qui dirige le pays.

Ici intervient John Wilkes (1727-1797), vieil ami de Dashwood, parlementaire whig membre du même club. Franc-maçon depuis 1769, il sera nommé lord-maire de Londres en 1774. Ses prises de position publiques en faveur des colons américains ne sont guère surprenantes car, depuis la fin des années 1760, il est aussi le représentant secret des *Fils de la Liberté* de Boston. Durant la guerre, Wilkes ne cessera jamais d'envoyer clandestinement des fonds à Franklin, *via* Paris. À Londres, il crée un journal radical, *The North Briton* (1762) avec Churchill et Lloyd. Sans doute victime de ses idées politiques, Wilkes est exclu du *Hell Fire Club*. Au Parlement, il doit faire face aux attaques verbales des *King's Friends*, groupe créé par le roi pour faire pièce aux whigs. Pour faire acte de fermeté à l'égard de l'Amérique, George III nomme Bute Premier ministre, écartant le modéré William Pitt. À la tribune du Parlement, Wilkes tente de plaider la cause des colons, mais en vain. Il décide alors de contre-attaquer en publiant le célèbre 45^e numéro du *North Briton*, qui s'en prend violemment au gouvernement. Emprisonné à la Tour de Londres, Wilkes est relâché, suite à des émeutes. Il devient alors l'homme le plus populaire d'Angleterre. Le 15 novembre 1763, les *King's Friends* réagissent en lisant le poème de Wilkes (*The Essay on Woman*) à la tribune de l'Assemblée, véritable tournant de l'histoire parlementaire anglaise. Wilkes est déclaré hors-la-loi pour « blasphème et indécence ». Les événements s'accroissent Bute est ruiné, Dashwood et Sandwich perdent leur poste, Wilkes s'enfuit pour la France, tandis qu'on apprend la mort de Churchill.

Au cours de ses séjours chez Dashwood, Franklin essaie de convaincre l'élite anglaise de la nécessité de satisfaire les exigences des colons, afin d'éviter un bain de sang. Durant l'été 1770, Dashwood élabore un plan visant à une réconciliation entre Anglais et Américains. Ce plan échouera – malgré les efforts de l'ordre franc-maçon préconisant l'indépendance des colonies sans intervention armée de l'Angleterre. Franklin, parangon de vertu, sera initié au *Hell Fire Club* (été 1772), profitant sans doute de l'aubaine pour nouer des contacts étroits avec des membres influents... et des nonnes peu farouches. Les *Fils de la Liberté* sont aussi des libertins. En 1773, Dashwood présente Franklin à Lord North, Premier lord du Trésor, afin de discuter de la dégradation de la crise anglo-américaine, mais rien de concret ne sort de la réunion. L'entrevue avec Bute et Sandwich sera encore plus expéditive : « Ce sont les troupes qui régleront le problème », diront-ils.

De retour en Angleterre, Wilkes est salué comme le symbole de la liberté. Il redevient le porte-parole attitré des colons et continue de correspondre avec Hancock, Adams et Otis. Son combat fait sensation en Amérique, au point que le chef révolutionnaire J. G. Palfry déclare : « Les destins de Wilkes et de l'Amérique sont liés dans leur victoire ou leur défaite commune. »

Grâce à ses relations du *Hell Fire Club*, Franklin entre en possession de

diverses lettres en provenance des colonies, et destinées à des membres des *King's Friends*. Grâce à Dashwood, il parvient à détourner notamment les lettres du gouverneur Hutchinson (Massachusetts) réclamant l'envoi de troupes pour mater la rébellion. Ce courrier, renvoyé à Adams et Hancock, sera publié dans les journaux américains avec le retentissement que l'on devine. Les « Lettres de Hutchinson » déclencheront des émeutes et conduiront les responsables américains à envisager des actes symboliques de rupture avec la Grande-Bretagne, comme la *Boston Tea Party*. Mais, désormais, Franklin, soupçonné d'infiltration, ne peut plus assurer ses fonctions officielles. Il tente de jouer une dernière carte par l'entremise habituelle de Dashwood qui le met en contact avec William Pitt, Maçon comme lui. Celui-ci lancera un dernier appel, du haut de la tribune du Parlement, en faveur des colonies. Mais les *King's Friends* sont trop puissants et assistent imperturbables au dernier discours du vieil homme qui tombe évanoui dans les bras de Francis Dashwood. L'échec est consommé.

Après Lexington, le Parlement décide l'envoi de troupes dans les colonies, malgré l'avertissement prophétique de Wilkes à la tribune : « Ce n'est pas une rébellion, mais une révolution. Qui sait si, un jour, en raison de cette folle décision, les Américains ne célébreront pas la révolution de 1775 comme nous célébrons celle de 1688. »

Le 3 décembre 1776, lors de son troisième voyage en France, le docteur Franklin débarque en Bretagne en qualité d'ambassadeur. D'Auray, il gagne Nantes, où il reçoit un accueil chaleureux. De Nantes étaient partis les navires de Beaumarchais et de Leray, chargés d'armes et de munitions destinées à Washington. Avant même d'avoir été accrédité par la cour de France, Franklin apprend que le gouvernement français expédie des armes aux insurgés. En mars 1777, il s'installe à Passy et rencontre en secret Vergennes pour établir une triple alliance entre les États-Unis, la France et l'Espagne. Le 6 février 1778 est signé le traité d'alliance entre Vergennes et les insurgés. En soutenant la cause américaine, la France espère se venger de l'Angleterre, son éternelle ennemie. Grâce à sa réputation scientifique et à ses relations maçonniques, « ce nouveau Prométhée qui avait volé le feu du ciel », comme l'écrit Kant, se lie avec tout ce que Paris compte de notabilités.

Le 10 février 1778, Voltaire accepte le principe d'une initiation à la *Loge des Neuf Sœurs*. Il y reçoit solennellement la lumière, appuyé au bras de Franklin. Les célébrités affluent : Houdon, Vernet, Greuze, Lacépède, Chanfort, Sébastien Mercier, Elie de Beaumont et de Sèze, le prince de Rohan, les frères Montgolfier et le docteur Guillotin, promis à une gloire fâcheuse. Franklin, qui a la confiance de la Cour, devient Vénérable le 22 mai 1778.

Les *Neuf Sœurs* accueillent plusieurs intellectuels qui voient dans l'Amérique le siège de l'utopie de demain et qui sont les propagandistes de la cause républicaine. C'est là que Hilliard d'Auberteuil lit la préface de ses *Essais historiques et politiques sur les Anglo Américains*, un des tout premiers ouvrages à paraître sur l'Amérique. D'Auberteuil, qui admire les constitutions de New York, de la Pennsylvanie et de la Virginie, exhorte la France à intervenir dans le conflit « pour combattre la tyrannie des Anglais ». Le duc de La Rochefoucauld d'Anville

présente à la loge ses traductions d'écrits républicains et distribue des copies de la Déclaration d'Indépendance ou des articles de la Confédération. De 1776 à 1780, la loge finance un journal pro-insurgés, les *Affaires de l'Angleterre et de l'Amérique*, édité par Robinet, La Rochefoucauld et Gébeline. En outre, les *Neuf Sœurs* favorisent la création d'une *Société galloaméricaine*, établie par Brissot de Warville en 1787, chargée d'encourager des Maçons parisiens à acheter de lopins de terre en Amérique. Enfin, plusieurs membres de la loge publient des écrits utopiques ou politiques qui laissent transparaître l'américanophilie générale : le *Nouveau voyage dans l'Amérique septentrionale* de l'abbé Robin (1782), le *Nouveau voyage* de Brissot, *l'Essai sur les États-Unis* de Jean Dêmeunier ou *La Jeune Indienne*, une pièce de théâtre de Chamfort.

La popularité exceptionnelle dont jouit Franklin à cette époque dépasse d'ailleurs le cadre de la Maçonnerie. On célèbre chez lui une part mythique, qu'exprime le vers fameux : « Il a arraché la foudre au ciel et leur sceptre aux tyrans. » Ce zélé propagandiste de la cause américaine est de toutes les fêtes. Au printemps 1780, il rencontre La Fayette qui équipe aussitôt son propre navire pour l'Amérique. La loge élira un nouveau Vénérable, le comte de Milly, en 1783. Sur sa demande, Franklin rentrera en Amérique le 2 mai 1785 et sera remplacé par Jefferson.

Au cours de ses voyages à l'étranger, Benjamin Franklin se sera attiré non seulement le concours humain et l'appui matériel qui seront vitaux lors du conflit américain, mais aura incarné la nouvelle religion républicaine. Il sera devenu « la coqueluche de toute la société qui voyait en lui l'Amérique ensanglantée, les insurgés demandant la liberté ». Il aura même réussi l'exploit d'entraîner une bonne partie de la noblesse éclairée, en sachant toucher, il faut bien le dire, le cœur de femmes généreuses (Mme Helvétius, Mme de La Fayette, la duchesse d'Einville, etc.).

Clandestinement ou ouvertement, dans l'ombre ou la lumière, le Franc-Maçon Franklin a œuvré pour la cause américaine au point de s'identifier, comme Washington, à son image de révolution vertueuse. Comme l'a dit le duc de Croy, il aura réussi à « électriser les deux bouts du monde ».

Les Français dans la guerre

On sait le rôle éminent que joua La Fayette (1757-1834) durant la guerre d'Indépendance. Apprenant la révolte des colonies américaines contre l'Angleterre – et sachant que son commandement de compagnie à Metz ne peut que nuire à sa carrière –, le marquis de La Fayette décide d'embarquer pour l'Amérique. Son adhésion aux idées libérales de l'époque, l'enthousiasme de sa jeunesse et le prestige de Franklin influencent sa décision. La Fayette, qui dispose d'une importante fortune, achète un navire, *La Victoire*, et quitte Bordeaux le 26 avril 1777, muni d'une lettre de recommandation écrite par Franklin. Le 13 juin, il atteint Georgetown, en Caroline du Sud, et se présente au Congrès qui l'accueille plutôt froidement. Le 31 juillet, il rencontre Washington, mais celui-ci a un préjugé défavorable vis-à-vis des Français. En outre, il se méfie de ces jeunes gens

idéalistes qu'ont enrôlés à la hâte Franklin et Sileas Deane. Mais Washington va radicalement changer d'attitude à l'égard de La Fayette qui, dans sa correspondance, explique ainsi ce revirement spectaculaire :

« Auparavant, l'armée américaine avait des doutes sur mon cas ; ce soupçon était confirmé par le fait que je n'avais jamais reçu un commandement en chef. [...] Après que je fus entré dans la Maçonnerie américaine, le général Washington sembla avoir reçu une « illumination ». Depuis ce moment je n'eus plus jamais l'occasion de douter de son entière confiance. Et peu après, je reçus un commandement en chef fort important. »

À partir du moment où La Fayette est admis dans la Loge militaire *L'Union Américaine*, dans laquelle le reçoit Washington en qualité de Vénérable, il devient d'abord un conseiller, puis un ami intime du chef des armées coloniales. Il est nommé général de division de l'armée américaine en juillet 1777. Le marquis n'hésite pas à armer des troupes à ses frais et ne cesse de harceler les diplomates français. L'entrée officielle de la France dans le conflit rendra ainsi possible la victoire finale à Yorktown. Toute la France admire les exploits de La Fayette, et Vergennes s'exclame : « La joie est bien vive ici et dans toute la nation, et vous pouvez être assuré que votre nom y est en vénération ! »

Les efforts de La Fayette sont récompensés le 12 juillet 1780 quand l'escadre royale composée de six vaisseaux transportant quatre mille hommes accoste à Newport. Elle amène, sous les ordres de Rochambeau, l'élite de l'aristocratie française : le vicomte de Noailles, le comte de Charlus, le duc de Lauzun, le chevalier de Chastellux, le marquis de Vioménil, Charles de Lameth, le comte de Damas.

Le 21 décembre 1781, La Fayette repart pour la France en tant qu'ambassadeur virtuel du nouvel État. Le 22 juin 1782, il est affilié à l'une des plus éminentes loges françaises, celle de la *Loge Mère de Saint jean d'Écosse et du Contrat Social* où il est reçu au grade de Maître. Il s'y trouve en illustre compagnie : Bailly, Talleyrand, le duc de La Rochefoucauld. Grâce à La Fayette, une aide de six millions de livres est accordée à l'Amérique. Le 30 juin 1784, La Fayette s'embarque sur le *Courrier de l'Europe* et débarque à New York le 4 août. Le cadeau pour son ami Washington est significatif : il s'agit d'un tablier de Maçon brodé à son intention par son épouse Adrienne. Washington en sera revêtu le 18 septembre 1793 lorsque, chef de l'État, il posera la première pierre du Capitole.

L'armée américaine est dissoute à la fin de 1783. Avant de se séparer, les officiers américains fondent un ordre, la *Société des Cincinnati*, censée perpétuer l'esprit de la Révolution et maintenir le sentiment national. Il s'agit d'une société héréditaire par primogéniture, ce qui contredit les principes de la démocratie naissante. L'entourage de Franklin ne manque pas de fustiger cette décision. Washington, en mai 1784, persuade la Société de renoncer au principe de l'hérédité, mais il sera rétabli par la suite. Paradoxalement, la guerre d'Indépendance s'achève sur la création d'un nouvel ordre aristocratique.

Si la renommée de La Fayette est évidente en Amérique, une chape d'oubli a

englouti le nom du marquis de La Rouërie. En fait, La Fayette ne fut ni le premier ni le seul à venir proposer ses services à l'Amérique. Plusieurs aristocrates français l'avaient précédé : Kermoran et Bois-Bertrand en 1776, et surtout Ducoudray et La Rouërie dans les premiers mois de 1777. Celui-ci sera le dernier volontaire français à partir, après sept ans de campagnes, laissant en Amérique le souvenir d'un héros de la liberté. La gloire a pourtant choisi La Fayette, tandis qu' « Armand de la Rouërie, en lisière d'une forêt bretonne, a une sépulture humble et cachée de soldat inconnu ».

Armand-Charles Taffin de la Rouërie est né le 13 avril 1751 à Fougères, à six lieues de Saint-Ouen-de-la-Rouërie. Las de sa vie de débauche, le jeune marquis se passionne pour la cause des colonies :

« Allons donc au secours des treize colonies ! s'écrie Armand, galvanisé, après avoir pris l'avis de son entourage, et très probablement consulté la Franc-Maçonnerie qui, elle aussi, était dans l'air du temps. Les loges maçonniques françaises étaient en contact suivi avec leurs homologues de Boston, Philadelphie et Charleston. Il y en avait une à Fougères, la *Parfaite Union*, que La Rouërie fréquentait, où son projet a très certainement été débattu et fortement appuyé. »

Il faut reconnaître que les preuves d'une affiliation maçonnique sont minces et que c'est un amour malheureux pour une comédienne de l'Opéra qui précipitera le départ de La Rouërie pour l'Amérique. Mais on sait que, toute sa vie, La Rouërie mettra sa vie au service d'une noble cause, même désespérée, ce qui provoquera sa chute en France.

En février 1777, Armand de La Rouërie affrète un navire à Nantes. Le 13 avril, le navire est attaqué par une frégate anglaise dans la baie de la Delaware. Muni de dépêches importantes, Armand gagne à la nage le rivage et marche jusqu'à Philadelphie. Il contacte le Congrès et rencontre Washington qui lui témoigne une vive sympathie. Désormais, il se fait appeler M. Armand. Les deux cents Français dont il reçoit le commandement comme colonel le 10 mai 1777 sont désignés par les insurgés par le nom de *Légion d'Armand*. La Rouërie va passer maître dans l'art de la guérilla. Le 24 novembre, une action d'éclat à Gloucester réunit La Rouërie et La Fayette. Ce fait d'armes vaut à ce dernier son grade de général, tandis qu'Armand reçoit... les félicitations du général en chef et du Congrès.

En 1781, Armand accomplit une mission à Paris « pour faire pression auprès des autorités françaises afin qu'elles augmentent leur aide militaire ». À défaut de se voir accorder des troupes, Armand met sa fortune à la disposition de l'indépendance américaine. Il se procure du matériel militaire et, de Brest, s'embarque à bord de deux navires le 23 juin. En juillet 1781, il se distingue à la bataille de Yorktown, ce qui lui vaut une citation. Le 27 mars 1783, il est nommé brigadier général et obtient le commandement de la cavalerie américaine. Lorsque l'on sait les difficultés des Français à se voir attribuer en Amérique du Nord des postes conformes à leurs exigences, l'on se dit que La Rouërie, comme La Fayette, a pu être initié à la Franc-Maçonnerie américaine, ce qui expliquerait notamment la vive sympathie de Washington à son endroit.

Entre-temps, La Fayette est rentré en héros. La Rouërie restera encore deux ans en Amérique. Le 12 novembre 1783, les habitants de Yorktown remercient solennellement le colonel Armand. Le 15 décembre, une lettre de Washington témoigne de l'estime qu'il porte à Armand, rappelant ses actions d'éclat à Short Hills, à Têted'Elk, à Brandywine, White Marsh, Westchester et Yorktown. Le 28 février 1784, Thomas Mifflin, président du Congrès, écrit à Armand : « ... je considère votre départ d'Amérique comme une perte pour notre pays... »

À son retour en France, La Rouërie constate avec amertume que La Fayette a confisqué les lauriers de la victoire. Il regagne sa province et s'associe au mouvement de rénovation qui prend corps peu à peu. Suite à la menace de suppression du Parlement de Bretagne, il fait partie de la délégation bretonne envoyée à Paris, et se retrouve à ce titre emprisonné à la Bastille, en tant que défenseur des libertés bretonnes. Par une surprenante coïncidence, il est embastillé le 14 juillet 1788. La Rouërie va mener la conjuration bretonne et apparaître comme le père de la Chouannerie. Révolutionnaire ardent en Amérique, Armand devient contre-révolutionnaire en France, estimant que les droits de l'homme sont bafoués. Il prône désormais la rébellion... mais au service de la royauté. Il s'appuie sur quelques-uns des 25 000 Bretons ayant participé à la guerre d'Indépendance. Valmy sonne le glas de l'Association bretonne. Réduit à la clandestinité, Armand apprend l'extermination de sa famille sur l'échafaud. Il succombe des suites d'une pneumonie le 30 janvier 1793. Le 25 février, son corps sera déterré et sa tête profanée par ses ennemis. Comme le conclut C. Bazin :

« Il eût mieux valu pour sa gloire qu'il pérît dans un combat américain. À défaut de donner son nom à une ville des États-Unis, comme La Fayette ou Steuben – il est vrai que c'eût été une ville imprononçable – il aurait eu au moins droit à un monument, comme Kalb ou Pulawski, pour le maintenir dans la mémoire des Américains reconnaissants. Au lieu de cela, une tombe isolée, perdue dans une forêt bretonne, est tout ce qui reste d'un destin extraordinaire qui méritait une autre récompense. »

La Rouërie se détourna peu à peu de la Révolution française, mais au nom des idéaux qui l'avaient conduit en Amérique. Il ne sera pas le seul dans ce cas, car la très grande majorité des officiers français qui s'engagèrent en Amérique n'épousèrent pas pour autant en France la cause de la Révolution. La Fayette, le général Mathieu Damas, Kermorvan et Barras sont des exceptions. Certains, à leur retour, monteront sur le sinistre échafaud de Guillotin : Custine, Victor de Broglie, Lauzun, d'Estaing. Le baron de Vioménil et le comte de Damas périront en défendant leur roi. Après avoir défendu la république américaine, quelques officiers se compteront au nombre des Chouans à leur retour en France.

Même si tous les volontaires français furent loin d'être initiés à la Franc-Maçonnerie, il demeure que l'engagement maçonnique de La Fayette est emblématique d'un idéalisme collectif. La solidarité maçonnique a parfois permis aux deux camps d'éviter un bain de sang.

En 1776, un officier américain, John McKinstry, est capturé par des Indiens,

alliés des Anglais. Au moment d'être exécuté, il fait le signe secret de détresse, destiné à solliciter l'aide d'un frère maçon. Le chef des Mohawks, Joseph Brant, qui avait été initié à Londres, le reconnaît et épargne ainsi la vie de l'officier. Ce cas ne sera pas isolé.

De la Déclaration à la Constitution

Au début de 1776, l'atmosphère commence à changer. La modération cède la place à la radicalisation. Deux ans auparavant, un groupe d'étudiants, dirigé par le poète propagandiste Philip Freneau, prône la rupture avec la « race » anglaise, « cruelle » et « implacable » (voir « The Rising Glory of America », 1772).

Le pamphlet de Thomas Paine, *Common Sense*, exacerbe les passions. Pour Paine, la rupture avec l'Angleterre correspond à une nouvelle histoire collective dont les colonies seront le fer de lance. L'indépendance est l'année zéro d'un nouveau départ. La séparation d'avec la mère patrie ne fait que suivre la logique « naturelle » des choses. Chez Paine, le recours à la Raison prend une dimension universaliste, mais ce rationalisme exalté n'oblitére pas la portée mythique de son message :

« Le sang des victimes appelle ; la voix éplorée de la nature s'écrie : “Il est temps de rompre.” [...] L'autorité de la Grande-Bretagne sur ce continent est une forme de gouvernement qui, tôt ou tard, doit avoir une fin. [...] Il est en notre pouvoir de *recommencer le monde*. »

Le 7 juin, Richard Henry Lee propose officiellement que les colonies deviennent « des États libres et indépendants ». Le 11 juin, le Congrès désigne un comité chargé de rédiger une Déclaration d'Indépendance. Sur les cinq membres, trois au moins sont maçons : Franklin, Livingston et Sherman.

Le 4 juillet, date fondamentale de l'histoire des États-Unis, la Déclaration est officiellement adoptée par le Second Congrès continental, qui se réunit ensuite au Pennsylvania State House. Ce jour-là, les seuls signataires sont le secrétaire du Congrès, Charles Thomson, ainsi que son président, John Hancock. En fait, ils ne rédigent qu'un brouillon. Suite à cette approbation, le document est remis à l'imprimeur John Dunlop afin de le diffuser dans les colonies. Dans les jours qui suivent, la Déclaration est proclamée publiquement à Philadelphie, et le 9 juillet à New York. Le soutien est alors unanime. Ce n'est que le 15 juillet, cependant, que le Congrès décide de faire « grossoyer » le document sur parchemin – sous sa forme actuellement reconnue par les Américains. Le 2 août, soit près d'un mois après son adoption, la Déclaration est finalement signée par cinquante-six délégués. En toute logique, la fête nationale américaine devrait donc être célébrée ce jour-là, et non le 4 juillet.

L'influence maçonnique sur les idées du xviii^e siècle ne peut faire oublier l'impact en Amérique des idées de Locke. La première partie de la Déclaration – la plus importante – porte sur des principes qui guideront l'attitude politique des Américains. C'est l'exposition de la philosophie des droits naturels, « la pensée de Locke offerte à la méditation du plus grand nombre ». Égalité, droits inaliénables,

consentement des gouvernés, droit de résistance à l'oppression, référence aux droits naturels, contrat social, les mots sont de Locke. Seule l'expression « recherche du bonheur », sous la plume de Jefferson, s'écarte de la pensée lockienne. La démocratie moderne vient de naître.

En tout cas, la solennité de la Déclaration a des résonances mythiques. Une nouvelle fois, on évoque les *Pères fondateurs* qui sont chargés de *sacraliser* les institutions américaines. Ce processus verse parfois dans la légende, ainsi que le montre l'anecdote d'un mystérieux « professeur » qui aurait hâté la rédaction finale de la Déclaration.

Un mystérieux visiteur se serait introduit dans la salle du *State House* de Philadelphie, le 4 juillet 1776. Les discussions sont alors dans l'impasse : convient-il de trancher les liens qui unissent les colonies à l'Angleterre ou de les maintenir sous certaines conditions ? L'intrus se lance dans un long discours enflammé qui prophétise la pérennité de la Déclaration, future « bible des droits de l'homme ». Il souligne le miracle de l'unité américaine, oeuvre de Dieu : « Dieu a donné l'Amérique pour qu'elle soit libre ! » L'orateur, épuisé, s'écroule sur son siège, et les délégués, saisis d'enthousiasme, se précipitent sur le document pour y apposer leurs signatures. Quand ils se retournent, le « mystérieux professeur » a disparu. Les portes, gardées par des sentinelles, sont demeurées closes. Cette histoire confirme l'importance du rôle de la Providence tout au long de l'histoire américaine. Dès le commencement, Dieu aurait favorisé la lente éclosion de la République. Pour de soi-disant « initiés », le « professeur » serait l'émissaire d'une Haute Fraternité, une Autorité mondiale, chargée de favoriser « la création de la future forteresse de l'Ordre nouveau ; les États-Unis ».

Le chemin vers la démocratie est semé d'embûches. Le besoin se fait sentir de construire une véritable union. En novembre 1777, le second Congrès continental adopte les articles de la Confédération, qui décident la création du Congrès, comprenant une chambre unique. La dégradation de la situation gagne les esprits à l'idée d'une révision des institutions. En mai 1787, cinquante-cinq délégués participent aux travaux de la future Constitution à Philadelphie. On estimera à treize le nombre de signataires francs-maçons de la Constitution des États-Unis. Cette assemblée exceptionnelle parvient à un véritable consensus, dans un esprit de conciliation où se mêlent idéalisme et pragmatisme. Il n'y a pas eu rupture, mais continuité. On retrouve dans la Constitution la philosophie anglaise des droits naturels, mais aussi l'écho du néoplatonisme de la Renaissance : « Tous les hommes ont droit au bonheur » reprend, mot pour mot, le début de l'ouvrage *Des Lois* de Giorgios Ghemistos Pléthon, l'inspirateur de l'académie platonicienne de Florence auprès de Côme de Médicis (1437).

Notes

1. J.-R. Ragache, « Un phénomène ancien mais toujours surprenant », in *Comment peut-on être franc-maçon ?*, Panoramiques, dirigé par C. Comte et J.-R. Ragache, Arléa-Corlet, Condé-sur-Noireau, 1995, p.12.
2. C. Knight et R. Lomas, *The Hiram Key*, Century London, 1996, p. 76.

3. L. Nefontaine, in *La Franc-Maçonnerie*, « De la légende à l'histoire », *Notre Histoire*, n° 66, avril 1990, p. 6.
4. (exemple le plus marquant étant l'introduction dans les loges maçonniques du milieu du siècle, d'un degré radicalement nouveau, intitulé « Souverain Prince Rose-Croix, Chevalier de l'Aigle et du Pélican », dix-huitième degré du Rite Écossais.
5. R. Edighoffer, *Les Rose-Croix*, PUT., Paris, p. 84.
6. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 173.
7. « Le *speculum*, l'art de voir, a vaincu l'*opera* ou oeuvre ; les loges ont triomphé du Temple. Il ne s'agit plus de créer un nouvel univers, mais de bien observer celui qu'on a sous les yeux. La peur des grands fléaux, le messianisme obscur et apocalyptique ne sont plus de mise au Siècle des lumières, à l'approche de la Saint-Jean, premier jour de l'été. Plutôt que de s'enfoncer dans de ténébreux calculs, qui ne sont que chimères, le Maçon doit regarder la misère de ses frères et tenter de les soulager. Plutôt que de rechercher dans de vieilles paperasses on ne sait quels vestiges d'une « science » disparue, il lui faut observer les astres, la matière, les animaux, les plantes, et dresser le bilan d'un « objectif » savoir. Alors, les hommes seront meilleurs et, sinon l'Éden révolu, un nouveau paradis s'instaurera sur terre : celui de la Fraternité et de l'Égalité » (*Ibid.*, p. 175-176).
8. Cité par M. Baigent et R. Leigh, *Des Templiers aux Francs-Maçons*, Rocher.
9. B. Vincent, « Les frères fondateurs : enquête sur le rôle de la Franc-Maçonnerie dans la Révolution américaine », in *Les Oubliés de la Révolution américaine*, études réunies par B. Vincent et E. Marienstras, P.U.E de Nancy, 1990, p. 141.
10. B. Fay, *La Franc-Maçonnerie et la Révolution intellectuelle du xviii^e siècle*, Éditions de Cluny, Paris, 1935, p. 145.
11. B. Vincent, *op. cit.*, p. 11.
12. B. Fay, *op. cit.*, p. 209.
13. Cité par A. Kaspi, *La Naissance des États-Unis*, P.U.E, Paris, 1972, p. 66.
14. Paul Revere appartenait à plusieurs sociétés secrètes révolutionnaires (*North Caucus, Long Room Club, London Enemies List*). Il participera à la *Boston Tea Party* en 1773 (Voir D. H. Fisher, *Paul Revere's Ride*, Oxford University Press, New York, 1994, p. 306).
15. « Des Mohawks francs-maçons », « Les Francs-Maçons : mortier et mysticisme », in *Les Sociétés secrètes*, Time-Life, Amsterdam, 1989, p. 74-75.
16. Baigent-Leigh, *op. cit.*, p. 274.
17. S'il ne fut pas initié, Paine fréquenta assidûment des Francs-Maçons sur le sol américain et alla jusqu'à écrire en 1805 un *Essai sur l'origine de la Franc-Maçonnerie* (B. Vincent, *op. cit.*, p. 138).
18. Le terme de « Yankee » s'applique à tous les colons américains à la fin du xviii^e siècle. Ce n'est donc pas une invention du Sud, mais une sorte d'insulte adressée dès le xvii^e siècle aux pirates hollandais, dont l'un se nomme *Yankey*. Peu à peu, le terme s'applique à tous les colons américains nés en Hollande, pour englober tous les colons d'Amérique du Nord en général. En 1789, une autre hypothèse sera avancée : le mot viendrait du cherokee *eankke*, qui signifie lâche. L'origine la plus plausible est celle de *Jan Kees*, qui désigne familièrement un Hollandais en allemand et en flamand (T Tuleja, *Fabulous Fallacies*, Harmony Books, New York, 1982, p. 130).
19. Il est possible que l'une des premières nouvelles fantastiques de la littérature américaine, « Peter Rugg, the Missing Man », de William Austin (1824-1827), se réfère indirectement à Paul Revere. Publié à l'origine dans un magazine maçonnique, ce texte a pu servir à « compenser le silence forcé entourant les actions de Paul Revere durant la Révolution, une sorte de soutien moral [...] destiné à l'un des plus célèbres Francs-Maçons de Boston. » (A. Geoffroy, « From Peter Rugg to Paul Revere », *Alizés*, n° 11,

- La Réunion, juin 1996, p. 124-125)
20. « Pour prendre l'exemple de la loge *Antient 11* (Obéissance de la Grande Loge de Pennsylvanie), on trouve parmi les membres une majorité d'officiers maçons. Ainsi, tout l'état-major du général Nathaniel Green appartient à la Fraternité : l'ingénieur Roscinko, le colonel Otho William, les généraux Harry Lee et Morgan » (G. Serbanesco, *Histoire de la Franc-Maçonnerie universelle*, vol. 2, Éditions « Intercontinentale » Beauronne, 1964, p. 409).
 21. B. Fajy, op. cit., p. 216.
 22. Plus tard, l'un des chefs de file de l'ordre sera le poète visionnaire William Blake, de 1799 à 1827 (M. Howard, p. 79).
 23. Cette société secrète est une pomme de discorde pour les historiens. Baigent et Leigh affirment que le « Hell Fire Club », fondé par le comte de Lichfield et le duc de Wharton, est associé par erreur à l'ordre de Dashwood (p. 283). En fait, Wharton était membre de l'un des trois *Hell Fire Clubs*, qui furent fermés à Londres en 1721. Quant à Betty Kemp, elle nie étrangement toute existence à ce qu'elle appelle elle-même le « mythe de Medmenham » (in *Sir Francis Dashwood*, Macmillan, St. Martids Press, New York, 1967, p. 133). Pourtant, les annales de cette société s'étalent dans plusieurs documents du xviii^e siècle (*History of the Têtes à Têtes*, *Nocturnal Revels*, *Town and County Magazine*, *Chrysa4* etc.).
 24. On doit à ce dépravé l'invention du « sandwich », idée qui lui permit un jour de se restaurer tout en restant à sa table de jeu, 24 heures sur 24.
 25. Au British Museum, on peut admirer une gravure de Hogarth représentant Sir Francis en pleines « dévotions », agenouillé devant une femme nue, servant apparemment une sorte de messe noire.
 26. Cités par D. P Mannix, *The Hell Fire Club*, Ballantine, New York, 1959, p. 93.
 27. La popularité de Wilkes se mesure à l'aune des milliers d'enfants américains baptisés « John Wilkes Smith » ou « Wilkes Jones ». On ira jusqu'à donner son nom à la ville de Wilkes-Barre en Pennsylvanie, fondée en 1769.
 28. D. P Mannix, op. cit., p. 91. 29.
 29. *Ibid.*, p. 110.
 30. R. W Weisberger, *Speculative Freemasonry and the Enlightenment*, East European Monographs, Boulder, Columbia University Press, New York, 1993, p. 87-88.
 31. Cité par G. Serbanesco, *Histoire de la Franc Maçonnerie universelle*, Éd. « Intercontinentale », Beauronne, 1964, vol. 2, p. 365.
 32. *Ibid.*, p. 375.
 33. *Ibid.*, p. 364.
 34. *Ibid.*, p. 373.
 35. *Ibid.*, p. 381.
 36. C. Bazin, *Le Marquis de La Rouërie*, Perrin, Paris, 1990, p. 10.
 37. *Ibid.*, p. 31.
 38. Le nom de La Rouërie n'apparait pas sur les registres de la Loge de Fougères.
 39. J. Saucet, *Un paysan breton à la table du roi*, Imprimerie Garland, Fougères, 1996, p. 24.
 40. C. Bazin, op. cit., p. 261. 41.
 41. *Ibid.*, p. 223.
 42. « ...sur 980 officiers ayant participé à la guerre d'Indépendance américaine, 308 émigrèrent et [...] compte tenu de la chouannerie et des arrestations, plus de 600 peuvent être, sans aucun doute possible, identifiés comme monarchistes » (*Ibid.*, p. 272).
 43. M. de Charette, de Cormatin, d'Andigné, d'Hervilly, Pichegru, du Pontavice. La plupart des officiers émigreront, comme de Charlus, Pontgibaud, Gimat, Castries, Lameth, Dillon, Laumoy, ainsi que la plupart des compagnons d'Armand : Fontevieux, Carné de Trécesson, Des Hayes Descontures, des Isnards, Sigourné et Conway. Quelques-uns resteront en Amérique, comme Bert de Majan, Jean-Baptiste Mathieu, le chevalier de

- Ternant et Morel de La Colombe (*Ibid.*, p. 271-280).
44. Cité par E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 66.
 45. La question de l'affiliation éventuelle des signataires de la Déclaration est un classique « serpent de mer » de l'histoire de la Maçonnerie américaine. Michael Howard et Paul Naudon avancent le chiffre de cinquante Maçons. Plus modérés, P E Case et Rosemary Ellen Guiley estiment respectivement le nombre à sept et huit, tandis que Baigent et Leigh, avec R. E. Heaton, affirment : « Sur les cinquante-six signataires de la Déclaration d'Indépendance, seuls neuf peuvent catégoriquement être tenus pour francs-maçons, et dix autres l'étaient peut-être » (p. 266). Cette dernière hypothèse, qui semble la plus vraisemblable, devrait conduire les historiens à la modération, à la fois ceux qui poussent la propagande maçonnique à l'excès et ceux qui récusent toute approche mythique de l'histoire.
 46. Kaspi, C.-J. Bertrand, J. Heffer, *La Civilisation américaine*, P U. E, Paris, 1991, p. 254.
 47. Cité par A. Tomas, *Shambhala, oasis de lumière*, Le Hiérarch, Paris, 1988, p. 170.
 48. *Ibid.*, p. 168.

Chapitre II

LES SYMBOLES MYTHIQUES DE L'INDÉPENDANCE

George Washington

Le nom de George Washington suffit à symboliser la démocratie américaine. Son rôle fondamental, durant la guerre, l'a immortalisé. Tous ceux qui l'ont approché, La Fayette en tête, témoignent de son extraordinaire personnalité.

Assurément, aux yeux du plus grand nombre, Washington est un père, non seulement au sens parental, mais au sens mythique : il se situe dans la sainte lignée des Pères Pèlerins. À son tour, il provoque un stimulant mimétisme. La Fayette « s'est fait une loi d'imiter en tout le général Washington », témoigne Philippe Mazzei. Washington est un général : il génère, par une énergie supérieure, les modèles de création de l'Amérique en devenir, ses fils qui, à leur tour, seront les Pères fondateurs de la République.

Ce véritable « monument » connut pourtant des moments éprouvants, notamment en 1777, après les défaites de Brandywine et de Germantown. Puis vinrent les tristes quartiers d'hiver de Valley Forge, cuvette encaissée et sauvage située à une vingtaine de milles de la capitale. Les engagements se raréfient, les officiers démissionnent, la monnaie se déprécie, la troupe est en haillons. Les sans-culottes rentrent dans l'histoire, avant même la Révolution française. Une cabale se forme auprès du Congrès pour remplacer Washington à la tête de l'armée par le général Gares. Les nuages s'accumulent au-dessus du camp des colons.

C'est à ce moment qu'intervient un autre épisode légendaire, celui de la vision *de Valley Forge*. Le célèbre « pasteur » Mason (*sic*) Locke Weems, biographe de Washington et propagandiste de la nation américaine, serait à l'origine de cette anecdote, tirée d'une histoire « fantôme ». On retrouve cette histoire dans les années 1860, sous la plume de Wesley Bradshaw qui affirme la tenir d'Anthony Sherman, lui-même en poste à Valley Forge. Ce « conte » alimentera peu à peu le folklore.

Alors que Washington est prostré dans sa tente, il a soudain la vision d'une femme d'une beauté singulière. Cette messagère céleste s'adresse à lui en ces termes : « Fils de la République, regarde et apprends. » Un panorama grandiose se matérialise, dévoilant les différents continents qui s'étendent dans une vaste plaine, qu'encadrent l'Atlantique et le Pacifique. Une sorte d'« ange de l'ombre » apparaît, flottant au-dessus de l'Atlantique. Puisant dans l'océan, il déverse de l'eau sur l'Europe et l'Amérique, produisant un nuage de guerre et de ténèbres qui s'agrège au milieu des mers, se déplaçant vers le continent américain dans un fracas d'éclairs et un grondement de cris. L'ange asperge d'eau la terre, et les nuages se dispersent, dévoilant de nouvelles cités qui s'étendent de l'Atlantique au Pacifique. Puis, l'ange se tourne vers le sud et Washington voit un « spectre de mauvais augure » surgir de l'Afrique et approcher des côtes américaines, provoquant la guerre civile. Un autre

ange apparaît, porteur d'un drapeau et d'une couronne baptisée Union, qui persuade les hommes de s'unir en proclamant : « Souvenez-vous que vous êtes des frères. »

Par trois fois, l'ange de l'ombre fait retentir sa trompette au milieu de l'Atlantique et déverse de l'eau, cette fois sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique. De là, les nuages s'accumulent et ne forment plus qu'un, qui enveloppe l'Amérique. Washington voit des millions de gens impliqués dans un conflit. L'ange souffle à nouveau dans sa trompette, provoquant « une lumière aussi brillante que mille soleils » qui disperse les nuages. L'ange couronné de l'Union conduit alors des « légions d'esprits blancs » dans la bataille, afin d'aider les habitants de l'Amérique. La créature céleste apprend alors à Washington que « la République sera menacée par trois périls », le plus grave étant le troisième. L'apparition s'évanouit, et Washington, ravivé dans sa foi, a le sentiment d'avoir assisté à la naissance et à la destinée des États-Unis.

Au-delà de la réalité historique de la vision, ce panorama quasi cinématographique s'inscrit dans une volonté collective de transcrire l'histoire américaine en une série d'images d'Épinal, aisément transmissibles de générations à générations. Ce mythe, sans doute tardif – créé au xix^e siècle –, relève plus de la propagande que de la vision prophétique. On aura identifié les deux premiers conflits, la guerre d'Indépendance et la guerre de Sécession, tandis que le troisième conflit mondial, projeté dans un futur incertain, annonce la coalition du monde contre l'Amérique, qui semble contrainte d'user de l'arme atomique (?). Il s'agit, comme toujours, de renforcer l'unité nationale grâce au thème de la Providence. Les valeurs qui transparaissent sont celles du xviii^e siècle (égalité, fraternité, unité), de même que le recours à la trinité (trois coups de trompette, trois périls). Le symbole récurrent du déversement correspond au Verseau, et donc au mythe de Liberté. La trompette, enfin, qui apporte une connotation biblique à la vision, annonce rituellement les grands événements historiques et cosmiques. Une nouvelle fois, l'image de filiation souligne le caractère sacré de la République nouvelle : Washington, « fils de la République », élu divin, est le dépositaire du grand secret touchant au destin unique de l'Amérique. Il devient, dans l'imagerie populaire américaine, l'équivalent d'une Jeanne d'Arc, menant une guerre sainte de libération. À défaut d'entendre des voix, il a des visions.

C'est la vision de Valley Forge – aussi importante que le rêve de Scipion – qui disperse les spectres du doute, comme par miracle. L'armée, qui revient de l'hiver de Valley Forge, est comme épurée. Elle a survécu à la famine et surtout au désespoir. Son chef, personnification de l'esprit américain, a réussi à maintenir la solidarité. Le ciel se découvre soudain : Washington déjoue la cabale du Congrès et les liens avec la France se renforcent.

Le Maçon Washington a-t-il des rudiments d'histoire cyclique ? Il demeure que la destinée du peuple américain rappelle celle du peuple romain et que les comparaisons entre les deux vont se multiplier dans l'art contemporain. À son retour de Valley Forge, Washington est décrit comme « *Fabius* du Nouveau Monde » par Mauroy, compagnon de La Fayette. En 1783, Washington prend la présidence de la *Société des Cincinnati*, du nom du héros romain Cincinnatus, dictateur cependant, qui abandonna le pouvoir pour sa charrue (v^e siècle av. J.-C.). L'emblème de l'association est un médaillon ovale à fond d'or avec soleil levant éclairant un

laboureur qui mène sa charrue. Un ruban bleu avec liseré blanc le tient, au bas duquel est suspendu un aigle d'or émaillé, les ailes déployées. *Omnia vincit sero Respublica* en est la devise. La charrue, qui participe au symbolisme du commencement du monde, de l'ouverture d'un sillon, est assimilée à la naissance de l'Amérique. L'« aigle d'or », qui renvoie à l'emblème impérial de César, est l'oiseau solaire par excellence, isomorphe de l'ascension et de la royauté. En tant que principe paternel, l'aigle se glisse aisément dans l'imagerie mythique américaine, qu'un Washington illustre parfaitement. Comme dans la Rome antique, les Américains vont privilégier ce symbole de transcendance qui apparaîtra sur le *Grand Sceau* (voir *infra*). Pour utiliser la formule de H. M. Jones, la jeune République des États-Unis fut fondée sur une « vertu romaine » qui filtre à travers l'architecture et les institutions politiques'. Ce n'est pas un hasard si C. B. Brown choisit un buste de Cicéron pour figurer les « lumières » américaines dans son roman *Wieland* (1798).

Vers la fin du xviii^e siècle, la tradition de la Rome antique se superpose en Amérique à la tradition évangélique chrétienne. Crèvecoeur écrit en 1782 :

« Les Américains sont les pèlerins d'Occident qui transportent avec eux la grande masse des arts et des sciences, l'ardeur et l'assiduité qui se sont manifestés depuis longtemps dans l'Est ; *ils boucleront le grand cercles.* »

On peut interpréter ce cercle comme une boucle temporelle correspondant à une prise de conscience historique du peuple américain. L'image d'un grand retour s'esquisse sous la plume visionnaire d'un Freneau :

« Je vois, je vois
Le règne de la liberté assuré, des cités et des villes
Aussi nombreuses que les grains de sable sur les rivages
Et des empires s'élever sur les lieux du soleil couchant !
[...] Et, là où le fleuve Mississippi s'écoule tristement,
Des nations grandiront, et des États aussi fameux
Que la *Grèce et Rome des anciens temps* !
Nous aurons, nous aussi, nos Scipion, nos Solon, nos Caton,
Nos sages et nos chefs. »

Les progrès de la civilisation américaine l'apparentent à la République romaine et à la Grèce antique. L'*Homo Americanus*, le nouvel Adam, s'identifie, par sa vertu, à l'ancien sage mythique. La République américaine se réinscrit sur les tablettes du temps. Les auteurs du *Fédéraliste* observent le surgissement, sur la scène américaine, de nouveaux *Caton ou Publius*.

Jefferson, féru d'architecture, dessine le futur Capitole sur le modèle d'un temple romain, la Maison carrée de Nîmes. On se rattache à un modèle mort qui semble soudain, tel l'aigle-phénix, renaître de ses cendres. Deux prophéties se confondent, celle de l'avènement de la Nouvelle Jérusalem, et celle de la résurrection de la république romaine.

L'idéalisme de l'évêque George Berkeley (1685-1753) est nourri de sagesse antique. Chez lui, la topologie, associée au symbolisme solaire, correspond au passage de cinq cycles. Dieu, dramaturge cosmique, met en scène une Histoire tournée tout entière vers l'Occident :

« C'est vers l'Ouest que cingle le vaisseau de l'Empire,
Le rideau est tombé sur les quatre premiers actes,
Mais voilà que luit le jour qui viendra clore la pièce,
L'aube de l'immense entreprise des hommes. »

L'idée d'empire suit une destinée occidentale : la *translatio imperii* est passée du Proche-Orient vers la Grèce, de la Grèce vers Rome, de Rome vers l'Europe de l'Ouest. Le stade final se situe de l'autre côté de l'Atlantique. Timothy Dwight, dans son poème millénariste *America* (1771), voit l'*imperium* se déplacer dans le sillage de Colomb, essaimer de « glorieuses Romes » sur les « vastes champs » de l'Amérique, avant de rejaillir sur le monde entier. En 1816, John Galt prolongera ces visions dans *The Life and Studies of Benjamin West*. Devant les ruines de Rome, son héros met en parallèle les destins de l'Empire romain et des États-Unis. La civilisation quitte le vieux monde pour le nouveau, et Benjamin West, au nom significatif – le prénom de Franklin allié à la cardinalité américaine –, « se réjouissait à la pensée de la grandeur de la destinée de Rome, qui semblait toucher l'Amérique ». Il y avait décidément « un grand *cycle* des affaires humaines » qui suivait une trajectoire occidentale, et qui faisait de l'Amérique une Nouvelle Rome. Il y aura des hommes pour déceler le parallèle Rome/Amérique au *xix*^e siècle, tels Emerson ou Tocqueville. Toutefois, l'identification de l'Amérique à Rome date de la fin du *xviii*^e siècle, avec la mise en place simultanée d'un système politique qui retrouve certains aspects de la république romaine.

Pour tous les Américains, George Washington demeure le premier président de la jeune république. En fait, il ne fut pas « techniquement » le premier président, mais le huitième. C'est l'obscur John Hanson, du Maryland, qui fut élu président par le Congrès, le 5 novembre 1781, avec le titre exact de « président des États-Unis réunis en Congrès ». Franklin devint son secrétaire d'État et ce fut Hanson qui présenta Washington au Congrès, après la victoire sur les Anglais. John « Swede » Hanson jouera un rôle fondamental au printemps 1781 en persuadant le Maryland, seul État encore opposé aux articles de la Confédération, de les approuver, assurant en mars l'adoption de ce qu'on peut raisonnablement appeler la première Constitution américaine. Six présidents lui succéderont, élus pour un mandat annuel : Boudinot, Mifflin, Lee, Gorham, St. Clair et Griffin. Washington ne deviendra président qu'en 1788 et ne prononcera son serment solennel que le 30 avril 1789, un mois après l'officialisation de l'actuelle Constitution.

Ce jour-là, Washington prête serment sur une Bible, fournie par la *Loge* N° 1 de New York et présentée par le Grand Maître de l'État de New York. C'est sur cette Bible que prêteront serment les futurs présidents américains. Le 13 octobre 1792, Washington pose la première pierre de la Maison Blanche.

Cette année-là, le dollar devient l'unité monétaire officielle des États-Unis d

Amérique. Il est symbolisé par la lettre S, frappée d'une double barre verticale. Si le S est emprunté à une vieille pièce espagnole, les deux lignes verticales auraient un sens ésotérique : il s'agirait des piliers « nadoréens » de « Mishpat » et de « Tsedeq », plus connus chez les Maçons sous les appellations de « Boaz » et de « Jakin », colonnes de la voûte d'entrée du Temple de Salomon.

Le 18 septembre 1793, Washington pose la « première pierre » du Capitole des États-Unis, en sa qualité de Maître des Cérémonies de la *Loge Alexandria*. Pendant des décennies, les pouvoirs publics – voire religieux – feront appel à des dignitaires maçonniques pour inaugurer de nouveaux édifices. Le Maçon sera avant tout perçu comme un *fondateur*.

Quand la Révolution française de 1789 mit fin à la monarchie et à la suprématie de l'Église, nombreux furent ceux qui cherchèrent les coupables de ces bouleversements. Les Francs-Maçons et les Illuminés représentaient des boucs émissaires tout trouvés. Toute une littérature alimenta une théorie de la conspiration, dès la fin du xviii^e siècle. En France, les écrits de l'abbé Barruel (1797) diffusèrent la thèse du complot maçonnique, tandis qu'en Amérique, la peur des Illuminés atteignait son paroxysme.

Le 9 mai 1798, le révérend Jedidiah Morse dénonça en chaire les Illuminés, responsables selon lui de la Terreur en France, et qui s'étaient infiltrés aux États-Unis. En 1799, Morse affirma être en possession d'une liste des « cent membres d'une société d'Illuminés, implantée en Virginie par le Grand Orient de France (sic) ». En 1794, Washington affirma avoir connaissance des « projets et des doctrines infâmes et dangereux des Illuminés », tout en se portant garant de l'intégrité des Francs-Maçons. Jefferson, à son tour, tenta de rejeter la thèse d'une conspiration illuministe : « ... si Weishaupt avait écrit ici même, où nos efforts pour rendre les hommes sages et heureux ne sont un secret pour personne, il n'aurait jamais songé à se livrer à une telle machination pour servir ses desseins. »

Ces attaques contribueront à une fièvre antimaçonnique dont les poussées seront visibles de manière intermittente dans l'histoire américaine. Le cérémonial entourant les funérailles de Washington ne laissera aucun doute à l'égard de la dominante maçonnique de la jeune république américaine.

Le 18 décembre 1799, Washington est enterré maçonniquement à Mount Vernon, et les formalités sont remplies par la *Loge Alexandria* n° 22. Le Congrès autorise le projet d'un mémorial, mais néglige de voter les crédits nécessaires. Trente ans plus tard, l'idée sera reprise par le deuxième président membre de la confrérie. Ce mémorial doit s'intégrer à un monument à la gloire de la Maçonnerie. Lors d'une cérémonie maçonnique, la première pierre est posée le 4 juillet 1848, mais ce n'est qu'en 1885 que l'on érigea un obélisque à cet endroit, consacré, comme le dit un orateur, à « l'immortel George Washington, lui-même Franc-Maçon ».

Le premier drapeau américain

En décembre 1775, on charge un comité d'élaborer un emblème pour les colons américains. À cet effet, Franklin, Lynch et Harrison se réunissent au domicile d'un patriote, à Cambridge, Massachusetts. Là séjourne un inconnu, un vieillard imposant,

qui semble connaître Franklin. Ce personnage anonyme, que l'on appelle « le professeur », est végétarien, et passe le plus clair de son temps à consulter d'anciens ouvrages et manuscrits. Il évoque même, tel l'énigmatique comte de Saint-Germain, des événements historiques de telle façon qu'il semble en avoir été témoin. Le 13 décembre, au cours du dîner, l'inconnu, farouche défenseur de la démocratie, fait plusieurs propositions au comité au sujet du drapeau, propositions vite acceptées.

À Washington et Franklin, il prédit la prochaine indépendance de l'Amérique, ainsi que son futur rôle de leader mondial. Le « Professeur », qui fonde tous ses calculs sur l'astrologie, souligne que le drapeau sera soumis à des modifications. Il propose deux parties, l'une consistant en treize bandes alternées rouges et blanches, la seconde, où apparaissent aujourd'hui les étoiles, étant l'*Union Jack* britannique. Cette seconde zone est susceptible d'être changée. Le 2 janvier 1776, le drapeau est érigé, des mains mêmes de Washington, le long d'un sapin, assimilé au mât de la liberté.

Cette anecdote rappelle celle du mystérieux inconnu qui permit la signature de la Déclaration (voir *supra*). Sans doute est-ce le même personnage, doté du même sobriquet, le « Professeur ». Là encore, la complicité immédiate qui unit l'homme et le comité peut s'expliquer par l'affiliation maçonnique, le visage de Franklin s'éclairant lorsqu'il serre la main de l'étrange visiteur.

Le 14 juin 1777, le second Congrès continental décide que le drapeau comporte, dans la zone de (union, treize étoiles, blanches dans un fond bleu, représentant une « nouvelle constellation ». Cette date sera reprise en 1949 par le président Truman qui décidera le principe d'un « Jour du Drapeau », le *Flag Day*, le 14 juin. Les troupes coloniales ne furent pas équipées de drapeaux avant 1783. Le « Stars and Stripes » fut d'abord adopté par la marine américaine. La légende veut qu'un drapeau, cousu par cinq jeunes femmes de New Haven à partir de leurs propres robes, fut remis en 1777 à John Paul Jones, afin d'être arboré sur son vaisseau. En 1794, le Congrès décide d'ajouter deux bandes et deux étoiles supplémentaires au drapeau, avec l'entrée dans l'Union du Vermont et du Kentucky. Le principe de l'ajout d'une étoile par État ne sera adopté par le Congrès qu'en 1818. Le 14 mars 1870, la *Société historique de Pennsylvanie* prétendit qu'une certaine Betsy Ross, couturière quaker, avait conçu le premier drapeau américain, après la visite de George Washington, mais, une fois encore, la légende l'emporte sur la réalité. Le chiffre 13, comme 13 colonies, qui apparaît sur le drapeau américain dès 1775, sera repris en écho par le *Grand Sceau* des États-Unis, sur lequel scintilleront aussi les étoiles symboliques de la constellation américaine.

Le symbolisme du Grand Sceau

Depuis les années 1930, le public américain s'est habitué à voir le *Grand Sceau des États-Unis* gravé sur les deux faces du dollar. Pourtant, ce symbole existe en Amérique depuis le xviii^e siècle. Le 4 juillet 1776, un comité comprenant Franklin, Adams et Jefferson est chargé par le Congrès de « concevoir un sceau qui puisse refléter les aspirations de la Révolution et la destinée du peuple américain ». N. Wilgus évoque à ce propos une troisième manifestation du mythe du « professeur

providentiel habillé de noir » qui aurait remis à Jefferson la maquette du sceau, avant de disparaître comme par enchantement. Ce mythe a décidément la vie dure.

Un Français, Eugène du Simtière – ou du Simitière – est responsable du symbolisme graphique. On avance diverses propositions : Franklin suggère Moïse et le passage de la mer Rouge, Jefferson la marche des enfants d’Israël vers la Terre promise, et John Adams Héraclès hésitant entre Vertu et Paresse. Du Simtière propose un écu partagé en six emblèmes héraldiques : les six pays européens d’où étaient partis les colons au xvii^e siècle. L’écu est porté par deux déesses jumelles incarnant la Liberté et la justice, et entouré de treize petites divinités, une par colonie. Tout en haut brille le symbole illuministe de l’œil de Dieu à l’intérieur d’un triangle, accompagné de la devise latine *E pluribus unum* (l’unité à partir de la pluralité).

Les esquisses originelles montrent que les concepteurs proposèrent l’image du phénix, et non celle de l’aigle, qui s’imposera par la suite. On connaît la valeur symbolique de cet oiseau de feu qui renaît de ses cendres. Il est significatif qu’on ait voulu au départ figurer l’Amérique par un principe solaire de résurgence cyclique. Métaphoriquement, la ville de Phoenix, située dans une oasis du désert salé d’Arizona, marque la volonté américaine d’assumer une nouvelle vie, même au sein de la *wilderness*. Franklin, curieusement, proposera le symbole de la dinde sauvage, animal industriel et ennemi de la couleur rouge (= les Tuniques rouges anglaises). Il récusera l’aigle, facilement identifiable selon lui à un « oiseau de proie ». On imagine mal ce qu’il serait advenu de l’image d’une dinde sur le *Grand Sceau des États-Unis*...

En mai 1782, une autre commission soumet le projet d’un écu composé de treize pentagrammes et de cinq étoiles pointées – le symbole occulte de l’humanité représentant les anciennes colonies – et treize bandes rouges, blanches et bleues. Sur le côté face du *Sceau* est dessinée une pyramide tronquée garnie de treize marches, le tout dominé par l’œil illuminé de Dieu. C’est à un certain William Barton, citoyen de Philadelphie, et à Charles Thomson, secrétaire du Congrès, que l’on doit la version finale du *Grand Sceau*. Thomson est membre de la *Société philosophique américaine*, organisme maçonnique qui fonctionne sur le modèle de la *Royal Society* anglaise.

Le *Sceau* montre un aigle chauve, l’aigle américain, qui tient dans ses serres treize flèches, représentant la guerre, et une branche de lauriers à treize feuilles, figurant la paix. « L’aigle regarde dans la direction du laurier », commente le mythologue Joseph Campbell qui voit dans le *Sceau* l’énoncé des idéaux qui ont présidé à la création des États-Unis. « C’est dans cette direction que les idéalistes qui ont fondé notre pays voulaient nous voir regarder, vers les relations diplomatiques. Mais, grâce à Dieu, l’aigle tient également les treize flèches, dans le cas où ces contacts n’aboutissent pas. » On reconnaît aussi dans cette dualité la tradition maçonnique et templière héritée des gnostiques et des manichéens. D’autres exégètes tenteront de relier ce symbole à l’image de l’aigle de l’Apocalypse (voir *infra*). Rappelons aussi le symbolisme maçonnique de l’aigle que l’Écossisme associe au grade de Rose-Croix.



AVERS



REVERS



Billet de un dollar

Sur le poitrail de l'aigle est posé un écu héraldique, tandis que sa tête est surmontée d'un nuage portant treize étoiles en forme de pentagrammes : les étoiles de David, ou sceau de Salomon. Selon Campbell, chacune des treize étoiles est un *tétraktys*, triangle à dix points, avec un point en son centre et quatre points de chaque côté, ce qui en fait neuf – le premier symbole utilisé par Pythagore dans sa philosophie. Entre autres interprétations, le point représente le sommet, centre créateur et origine de toutes choses. Joseph Campbell ajoute :

« Aussi compris-je brusquement, en reconnaissant dans le *Grand Sceau des États-Unis* deux de ces triangles entrelacés, qu'il comportait treize points correspondant à nos treize États originels et pas moins de six sommets. Cette

figure signifierait, à mon avis, que le Verbe créateur peut être entendu de tous les points de l'horizon, ce qui est la grande thèse démocratique. La démocratie présume que tout homme, d'où qu'il vienne, peut prendre la parole et dire la vérité, car son esprit n'est pas coupé de celle-ci. Tout ce qu'il doit faire, c'est maîtriser ses passions.

« Donc, ce que nous avons sur ce billet d'un dollar, c'est l'aigle représentant cette merveilleuse image de la manifestation transcendante. C'est le fondement même des États-Unis. Si vous voulez gouverner avec sagesse, il vous faut gouverner depuis le sommet du triangle, il faut vous mettre au niveau de l'œil divin. »

De l'autre côté du Sceau, on retrouve la pyramide tronquée aux treize degrés, dont le premier marque la date de 1776, année de la Révolution – et aussi de la fondation de la secte des « Illuminés ». Au-dessus de l'œil, dans le triangle, figure la devise *Annuit Coeptis* (« Il a favorisé notre entreprise ») liée à la croyance selon laquelle la Révolution américaine était un événement divin accomplissant une destinée historique pour l'avenir du monde. Les hommes qui imposent en 1782 cette devise, alliée à l'œil de la Providence, restent convaincus que les États-Unis sont guidés par Dieu. Dans le même ordre d'idées, la légende de *Valley Forge* évoque aussi le rôle utopique que jouerait l'Amérique dans les siècles à venir.

Sous la pyramide, on remarque un rouleau de parchemin portant les mots *Novus Ordo Seclorum*, soit un « Nouvel Ordre des Temps » que certains ont tenté de rapprocher du *New Deal* de Roosevelt. Inspirée par Virgile, cette devise est extraite des livres sibyllins qui traitaient de la destinée de l'Empire romain. Sur le plan exotérique, il s'agissait de comparer la nouvelle République américaine aux gloires de l'Ancien Empire. Mais, sur un plan ésotérique, la destinée cyclique de la jeune Amérique devait inéluctablement l'amener à devenir le Grand État, sur le modèle du défunt Empire romain.

Le rapprochement s'impose entre la « cité sur la colline » et la « colline primordiale » que représente virtuellement la pyramide. Le symbole même de l'utopie américaine attesterait ainsi une sorte de continuité mythique sur le Nouveau Continent.

Au-delà du nombre désignant les colonies primitives, les concepteurs du Sceau ont voulu mettre en exergue le chiffre 13. P.F. Case remarque que les expressions reliées aux institutions américaines, *The spirit of '76* (année de la Déclaration) et *July the Fourth* (le 4 juillet) possèdent 13 lettres, de même que le nom du symbole national, *The American Eagle*. Durant la Révolution, le drapeau du Massachusetts arborait un sapin, ainsi qu'un serpent enroulé à sa base. On pouvait y lire deux devises : *An Appeal to God* (« Appel à Dieu ») et *Dont Tread on Me* (« Ne me foulez pas aux pieds »), également composées de 13 lettres. Case observe aussi la récurrence de ce chiffre dans l'état-major (Washington + 12 généraux francs-maçons), dans la marine américaine (13 navires au départ) et sur le drapeau de la Confédération (13 étoiles bien qu'il n'y eût que 11 États à l'origine). Le Sceau est constellé d'éléments qui vont par 13 : la devise latine, la branche et ses 13 feuilles et fruits, les plumes de l'aigle (5 fois 13), les 13 étoiles.

Case poursuit son étude numérologique en se fondant sur les chiffres de la *Cabale*. Il suggère une volonté prophétique qui prendrait la date de 1776 comme base de départ. Les 13 étages de la pyramide – non achevée – correspondraient à 13 cycles de 13 ans. Le premier commencerait par la Révolution (1776-1783) et le dernier serait lié à l'arrivée de Roosevelt à la présidence (1932), cycle qui correspondrait au *New Deal* et à l'impression du Sceau sur le billet vert américain. Case conclut sa démonstration en prédisant que les années 1932-1945 seraient d'une importance unique pour le monde entier. Rappelons que l'étude de Case date de 1935. Sait-il que le monde est au bord du désastre ? Toujours est-il que ce texte s'achève sur une note pessimiste, l'auteur déplorant la perte de l'idéal originel : « Quand un peuple n'a plus de vision, il périt. »

Ce treizième cycle serait ainsi celui de la mort. Toutefois, la Mort, treizième arcanes majeur du tarot, ne signifie-t-elle pas un recommencement après l'achèvement d'un cycle (13 = 12 + 1), et non une fin ? Comme le dit Gérard de Nerval : « La treizième revient... c'est encore la première. Et c'est toujours la seule, ou c'est le seul moment. Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ... » Telle le phénix, l'Amérique a repris son essor au lendemain du conflit mondial, pour devenir la puissance que l'on connaît aujourd'hui, et sans doute le futur « Grand État ».

Indépendance et Providence

La rupture des Américains avec l'Angleterre ne signifie pas une rupture avec le temps mythique, mais, désormais, le thème de la Providence est « réactualisé » pour s'accorder aux temps nouveaux. L'autonomie nouvelle doit correspondre à une Providence « sécularisée ». Dorénavant, Dieu se conjugue avec la liberté recouvrée, celle qui, selon Bellknap, « errait dans les lointains », alors que « la vraie religion semblait perdue à jamais » (*A Discourse*, 1798). Les signes du renouveau transparaissent à la fois à travers les discours et les symboles mêmes de la jeune République. L'envol de l'aigle vers les étoiles est isomorphe du recommencement mythique : « Le génie de l'aigle a toute liberté d'étendre ses ailes vigoureuses et de bâtir son nid parmi les étoiles », s'écrie James Perkins en 1797. La pastorale de la Terre promise est réactivée dans un sens progressiste : « Voyez, Anglais, l'âge de fer est passé, un âge d'or se lèvera et donnera au monde bonheur, liberté et sagesse », proclame un pamphlet anonyme de 1785. La geste américaine est tournée vers l'avenir, et Freneau célèbre le modèle utopique en vantant les mérites de ces « nouveaux gouvernements » qui « furent formés sur des principes de liberté et de vertu » (« *The Rising Glory* »).

Loin d'être abolie, la comparaison avec le destin du peuple d'Israël revient sous la plume des politiques. En 1779, James Dana trace un nouveau parallèle entre Israël et Américains (*A Sermon*), mais le thème de l'élection, cher aux Puritains, sert ici de caution nationaliste. En 1789, *La Séparation des tribus juives*, de William Gordon, allégorisera l'immigration américaine dans un sens hébraïque.

La Providence va devenir à nouveau un leitmotiv, mais destiné à louer l'indépendance nouvellement acquise. En voici un court florilège :

« Est-il présomptueux de penser que la colonisation, la croissance rapide, l'indépendance précoce et la prospérité sans exemple de ce pays sont les voies choisies par *la Providence* pour renforcer et étendre son Église, contre laquelle les Portes de l'enfer ne prévaudront pas ? » (A. Abbot, 1799.)

« Les citoyens des États-Unis sont sous la protection de *la divine Providence*. » (1. Keith, 1789.)

« L'Amérique a été *désignée par la Providence* pour être le théâtre où l'homme doit atteindre sa véritable stature, où la science, la vertu, la liberté, le bonheur et la gloire doivent s'épanouir dans la paix. » (J. Adams, 1789.)

« Dans la découverte du Nouveau Monde, dans l'établissement, la croissance et la protection des États et des Églises de l'Amérique du Nord, *l'action de la Providence est tout d fait manifeste*. » (B. Trumbull, 1810.)

Si la Providence a oeuvré pour le bien général, on peut imaginer que les bénédictions divines s'étendront au monde entier. Dorénavant, « cette fin grandiose que Dieu avait en vue », comme l'écrit Bellknap, échappe à la prédestination puritaine pour rentrer dans un cadre humaniste (la vertu) et progressiste (la science), de signification universaliste, disons maçonnique. La Providence est le fait de l'*Etre suprême*, assimilable au *Grand Architecte de l'Univers* des Francs-Maçons. Derrière ce millénarisme laïcisé se profile à nouveau le thème de la « Destinée manifeste ».

L'une des premières illustrations du mythe du « peuple choisi », qui sera relayé par Jefferson, est *L'Apocalypse de Chiokoyhikoy*, publiée sous l'autorité du Congrès continental en 1777. E. L. Tuveson tente d'interpréter ce livre à la lumière du millénarisme américain. Ce texte se présente comme la traduction d'une prophétie iroquoise composée en 1305. Le traducteur anonyme nous raconte que ce manuscrit lui a été remis par un chef persuadé que l'heure de la délivrance est venue pour son peuple. Tuveson pense qu'il s'agit d'un document de propagande destiné à contrecarrer les agissements d'agents britanniques au milieu des Indiens, mais relève nombre d'éléments tirés de la tradition du prophète Huron du xvi^e siècle, Deganawida, ainsi qu'une « forte coloration d'apocalypse chrétienne ».

Dans sa version moderne, Deganawida, père de la Confédération iroquoise, est censé avoir une vision des « âges sombres » qui feraient suite à la venue des hommes blancs. Un grand serpent blanc, d'abord accueilli comme un ami, arrive, avant de s'abattre sur les indigènes. Puis, un serpent rouge vient du nord et s'approche du serpent blanc, qui, terrifié, libère l'Indien. Alors, le serpent blanc affronte le serpent rouge.

Dans le combat qui s'ensuit, les Indiens restent neutres, prenant conscience d'une urgence : rétablir les liens fraternels légués par Deganawida. Ils implorent le prophète de revenir. Finalement, un serpent noir se mêle au conflit, les serpents s'affaiblissent dans leur combat mutuel, et le serpent blanc se brise en deux morceaux. Une des deux sections rejoint les Indiens, « poussé par l'amour que l'on porte à un frère disparu ». Une grande lumière, qui se révèle être Deganawida, apparaît à l'est et poursuit sa

course vers l'ouest. Pris de peur, les reptiles s'enfuient, et le peuple indien retrouve sa grandeur.

Dans le « contre-mythe » propagandiste du xviii^e siècle, le vaillant Chiokoyhikoy, calqué sur le grand prophète, s'endort sur les rives du grand lac. Sa vision est de type shamanique : piqué au doigt par un insecte, il ressent une brûlure intense et connaît la peur pour la première fois. Bientôt, il voit, à l'ouest, « un nuage de feu » divisé en cinq parties. En fait, il s'agit d'un « nouveau monde » peuplé d'animaux ressemblant à des hommes. Cinq « monstres humains » s'en détachent, qui descendent sur la terre et attaquent les Indiens, bientôt réduits à l'esclavage. Un oiseau-prophète – un perroquet – se fait l'interprète du désastre. Les cinq créatures viennent d'un autre monde, par-delà le grand lac. Ils seront longtemps maîtres de la terre, jusqu'au retournement, provoqué par quelques-uns. Les sauveurs des Indiens seront « les ennemis de l'injustice ; vos frères deviendront leurs frères ; ils seront unis et vivront en harmonie ».

Les cinq animaux, qui correspondent à la Bête de l'Apocalypse, sont, selon Tuveson, les nations européennes conquérantes. La pire sera l'Angleterre, mais, au cours des générations, une nouvelle nation se détachera d'elle. « Ce sang étranger se purgera de lui-même, donnant naissance à un nouveau peuple. » Tuveson voit mêlées confusément dans cette image la figure du serpent amérindien, l'idée d'un nouveau peuple élu, issu de la nation anglo-saxonne, ainsi que la Déclaration d'Indépendance.

Ce peuple, destiné à vaincre les conquérants, est également voué à l'apport du millénium au Nouveau Monde. « Ce peuple sera juste et pacifique. Il ne tuera ni ne volera. Il vénérera le grand Oka. » Voici, selon Tuveson, un exemple explicite de la mission américaine : ce peuple deviendra, sous l'égide d'Oka, le fer de lance d'une révolution « bénie des dieux », qui apportera paix et prospérité au Nouveau Monde, et restaurera dans leurs droits les véritables maîtres de ce monde, les « aborigènes ».

Le développement final de la prophétie suit le droit fil du millénarisme. Des peuples malveillants se dresseront contre les justes. Après la défaite finale reviendra le dieu suprême, en même temps que le bonheur. « Ainsi sera-t-il, décrète le grand Oka ; la trahison et la cruauté auront ruiné vos frères ; les oppresseurs seront victimes de leur propre avidité ; de ce fait, vos frères gagneront et les temps heureux reviendront. » Ici se fait jour la trame apocalyptique du texte, intéressant syncrétisme de mythes chrétiens et indiens.

Tuveson étudie aussi un deuxième texte millénariste, *The Downfall of Mystical Babylon* (*La Chute de la Babylone mystique*), qui date de 1794. L'auteur est un prédicateur du nom de David Austin, qui fit scandale en prédisant pour 1796 la date du grand bouleversement. Austin, associant le millénium au destin de la nouvelle république, trace un parallèle entre le déclin et la chute de la Babylone de Nabuchodonosor, et l'évolution de la chrétienté, réduite à un désert (*wilderness*), privée de nourritures spirituelles. Austin voit dans les jacobins les inconscients agents de la Providence : « Ne sont-ils pas, dans les mains de Dieu, des instruments aussi bien choisis pour l'exécution d'une vengeance sur la Babylone mystique, que ne l'étaient les rois païens de l'Est, dans la Babylone des Chaldéens ? » Viendra ensuite le « regnum montis » qui emplira le monde entier (Daniel, II). Cette oeuvre divine, poursuit Austin, a débuté « le 4 juillet 1776, quand est né aux États-Unis l'enfant-

homme – le héros de la liberté civile et religieuse ». D'après les Écritures, il gouvernera les nations « d'une main de fer », et sera un véritable libérateur héroïque. Puis, Austin livre au lecteur une vision digne de Blake :

« Voici donc ce héros de l'Amérique, faisant régner la liberté civile et religieuse sur ces États-Unis ! Suivez-le, suivez ses pas, pardelà l'Atlantique ! Regardez-le, avec sa lance déjà enfoncée dans le cœur de la Bête ! Regardez la tyrannie civile et ecclésiastique, saignant par tous les pores ! Regardez les fervents des tyrans, des Bêtes, des faux prophètes et des serpents de la terre, rangés en ordre de bataille, pour résister au progrès et à l'empire de celui qui a pour instruction de briser les usurpations de la tyrannie, de libérer le prisonnier, le vassal entravé, de raser les montagnes, d'élever les vallées et d'ouvrir une voie pour le seigneur ! »

Il est bien sûr tentant, comme Tuveson, de relier la prophétie à l'intervention américaine lors du premier conflit mondial. En fait, le déchiffrement est plus délicat car Austin joue des symboles du douzième verset des *Révélation*s afin de les mettre en perspective avec ceux du Sceau des États-Unis : le grand *Dragon* qui cherche à dévorer l'enfant mis au monde par la femme « vêtue de soleil », la femme qui s'enfuit dans le désert (la *wilderness*) grâce « aux ailes du grand aigle ». Il est facile pour Austin de plaquer ces symboles sur l'actualité et d'assimiler le Dragon aux persécuteurs, la femme aux souffrances de la véritable Église, et l'enfant-homme à la glorieuse République. Austin résout ainsi l'énigme de la femme métamorphosée en aigle :

« [L'aigle] s'est posé sur le Grand Sceau des États-Unis ; puis, de là, il est allé se perdre sur le fronton du premier bâtiment gouvernemental dédié à l'empire de la liberté civile et religieuse. On peut toujours l'observer, emblème de la Providence qui veille sur notre gouvernement actuel et cette heureuse terre qui est la nôtre. »

Le poète Timothy Dwight avait lui aussi rapproché la figure de l'aigle du symbole héraldique des États-Unis. Tuveson fait observer que l'aigle du Sceau porte dans ses serres le double symbole de la paix et de la guerre, incarnant les deux voies envisagées par les millénaristes pour ouvrir au Royaume terrestre : l'anéantissement du mal par la violence, et la progression paisible. Alliée à cette image, la devise du Sceau (« *Annuit Coeptis Novus Ordo Seclorum* ») revêtirait un aspect millénariste.

Ce syncrétisme partial et partiel indique que la République américaine ne manque pas d'exégètes enthousiastes qui continuent de légitimer l'histoire contemporaine en la plaçant sous l'égide d'une Providence dégradée par le matérialisme ambiant. Le millénium nationaliste est en marche.

Peut-on affirmer brutalement, comme G. Serbanesco, que « la création des États-Unis d'Amérique est le résultat de l'effort maçonnique » ? Il faut se méfier des

conclusions hâtives. On ne peut nier le rôle fondamental de Franklin et de Washington, ni l'importance des réseaux maçonniques qui servirent de ciment progressif à la future nation américaine. De même, des symboles reconnus, comme le *Grand Sceau*, sont indubitablement d'essence maçonnique. Par fidélité à leur idéal, plusieurs historiens maçons, comme M. P Hall, ont tenté de démontrer la permanence d'un courant philosophique tout au long de l'histoire, et dont la République américaine aurait été le parachèvement, l'aboutissement « logique ». L'hypothèse d'une ancienne société d'initiés, comme *l'Ordre de la quête*, qui aurait favorisé dans l'ombre l'avènement d'une démocratie parfaite en Amérique, paraît relever du vœu pieux, voire de la propagande.

Paradoxalement, le courant antimaçonnique, en nourrissant le fantasme du complot, a amplifié le rôle historique de la Franc-Maçonnerie en lui attribuant une importance abusive. Des historiens comme B. Fay, par leur frénésie de dépistage maçonnique, sont arrivés au but inverse qu'ils s'étaient assignés, en accréditant la thèse de la conspiration. En fait, s'il y a conspiration, c'est plutôt celle de l'histoire et du mythe.

La thèse de la conspiration n'est pas exempte de préjugés idéologiques ou religieux. Aujourd'hui encore, des brochures extrémistes tentent de montrer « la preuve de la mainmise des sociétés secrètes sur la République étoilée, dès son origine », associant significativement Franc-Maçonnerie et judaïsme dans une même sphère de suspicion.

Cette prudence n'interdit pas de situer la Maçonnerie à sa juste place dans l'histoire américaine. Le mouvement maçonnique a cristallisé les idéaux et les mythes du xviii^e siècle, les conformant au futur décor « états-unien ». Celui-ci s'enorgueillit d'une architecture urbaine visionnaire dont l'origine ne laisse aucun doute quant à sa signature maçonnique. On pourrait évoquer le triomphe géométrique des rues américaines, l'obsession du plan en damier urbain, l'assiette de la ville de Washington, dessinée par L'Enfant, qui offre un remarquable parallélisme avec le fameux tablier des Francs-Maçons, le « père de l'architecture américaine », Benjamin Latrobe, responsable de la reconstruction du Capitole de Washington en 1812, sans oublier la ville de Sandusky (Ohio), dont les rues diagonales s'entrecroisent en reproduisant le Compas et l'Équerre.

L'Ordre maçonnique est devenu l'agent idéal de propagation des valeurs progressistes et universalistes. Peut-être à son insu a-t-il agrégé les éléments actifs des bouleversements programmés, matérialisant jusqu'au mythe républicain. Par sa rupture avec son passé « opératif », la Franc-Maçonnerie concrétise emblématiquement l'avènement d'un nouvel ordre des choses. Par sa religiosité et son goût pour la modération, elle a permis la naissance d'un état plus réformateur que révolutionnaire. Le déisme américain a pu trouver dans la Franc-Maçonnerie « cette transition douce entre Églises instituées et rationalisme militant qu'encourageait le modèle britannique » ». La vision puritaine d'une histoire soumise à la théologie – un pays « borné à l'est par le premier chapitre de la Genèse et à l'ouest par le jour du jugement dernier » – a cédé la place à une vision déiste d'une Amérique libre et unifiée, où désormais la Providence continue certes d'être célébrée, mais sous l'augure d'un Dieu devenu bienveillant et républicain. Dans son célèbre sermon de

1750, le théologien puritain Jonathan Mayhew incorporait déjà le *droit de révolution* parmi les droits naturels de l'homme. À la fin du xviii^e siècle, on ne peut constater que la sécularisation progressive des conceptions religieuses. L'État, l'Égalité, le Progrès, tels sont les nouveaux dieux que vénère l'homme moderne. Il a fondé un nouveau monde ; désormais, il aspire à en changer.

Notes

1. Cité par A. Castelot, *My friend La Fayette, mon ami Washington*, Éd. 10-18, Paris, 1975, p. 43.
2. D'après Duponceau, c'est du camp de Valley Forge que partit la fameuse expression qui fera florès en France révolutionnaire (voir A. Castelot, *op. cit.*, p. 44).
3. Voir N. Wilgus, *The Illuminoids*, Sun Books, Santa Fe, NM, 1978, p. 33-35.
4. Cité par A. Axelrod, *Charles Brockden Brown*, University of Texas, Austin, 1983, p. 83. NB : La Maçonnerie a sans doute favorisé cette prise de conscience car, dès 1741, on trouve les traces d'une société paramaçonnique, les *Ubiquariens*, qui choisissent Rome pour modèle politique et éthique (Voir S. C. Bullock, *Revolutionary Brotherhood ; Freemasonry and the Transformation of the American Social Order, 1730-1840*, University of North Carolina Press, Chapel Hill & London, 1996, p. 70).
5. Cité par E. Marienstras, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 158.
6. P Freneau, « The Rising Glory », 1772, *Poems*, p. 62
7. Cité par D. Boorstin, *Histoire des Américains, vol. 1*, Armand Colin, Paris, 1981, p. 81.
8. Il connaissait sans doute l'ouvrage de John Robison, *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe, Carried on in the Secret Meetings of Free Masons, Illuminati, and Reading Societies* (1798).
9. Axelrod, C. B. *Brown*, p. 121-122. L'un des premiers romans américains, *Ormond* (1799), de C. B. Brown, s'inspire, notons-le, des thèses anti-illuministes.
10. « Les Francs-Maçons : mortier et mysticisme », in *Les Sociétés secrètes*, TimeLife, p. 108. NB : L'illuminisme aurait-il pénétré les arcanes universitaires américains ? Les sociétés estudiantines, regroupées en « phratries », pourraient être les lointaines descendantes de la *Phi-Beta-Kappa* qu'aurait créée les *Illuminés de Bavière* le 5 décembre 1776 aux États-Unis. Cette société initiatique philosophique aurait cessé d'être secrète en 1830 pour devenir une association académique d'étudiants regroupés en « fraternités », aux rites certes dégradés mais tenaces (Voir C. W Heckethorn, *The Secret Societies of all Ages and Countries, vol. 2*, University Books, New Hyde Park, New York, 1965, p. 311).
11. Le plan initial du monument, conçu par l'architecte franc-maçon Robert Mills, comportait un bâtiment circulaire à colonnes, sur lequel devait se dresser un obélisque dominant de ses quelque deux cents mètres la ville de Washington (voir « Les Francs-Maçons : mortier et mysticisme », *Les Sociétés secrètes*, p. 106107).
12. P E Case, *The Great Seal of the United States*, J. E Rowny Press, Santa Barbara, California, 1935, p. 3.
13. J. Campbell, *Puissance du mythe*, J'ai Lu, Paris, 1991, p. 64.
14. *Ibid.*, p. 66-67.
15. P F Case, *op. cit.*, p. 34.
16. J. Chevalier et A. Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1982, p. 965.
17. Cette citation, comme les suivantes, est empruntée à E. Marienstras, *op. cit.*, (p. 70, 71, 80 et 84).
18. B. Trumbull, cité *ibid.*, p. 92-97.
19. E. L. Tuveson, *Redeemer Nation*, University of Chicago Press, p. 113.

20. *Ibid.*, p. 115.
21. *Ibid.*, p. 117.
22. *Ibid.*, p. 117.
23. *Ibid.*, p. 119.
24. G. Serbanesco, *Histoire de la Franc-Maçonnerie universelle*, Éd. « Intercontinentale », p. 409.
25. Ce sujet est dans l'air du temps : on trouve même une version romancée du rôle de la Maçonnerie durant la révolution américaine, sous la plume de Katherine Kurtz (*Two Crowns for America*, Bantam Spectra Book, New York, 1996).
26. G. Virebeau, *Mais qui gouverne l'Amérique ?* Publications Henry Coston, Châtillon-sous-Bagneux, 1991, p. 2.
27. 27. Nous pourrions appliquer la formule de Jacques Maréchal à la Révolution américaine : « Les loges n'ont pas fait la Révolution française, elles ont été la lentille inconsciente qui a provoqué l'incendie » (*Essais sur l'idéal maçonnique*, Éd. Le Symbolisme, Paris, 1931, p. 17).
28. 28. J.-P. Martin, *Histoire de la culture américaine*, P.U.E, Paris, 1993, p. 34.
29. 29. A. Bird, cité par P.-Y. Pétillon, *La Grand-Route*, Seuil, Paris, 1979, p. 33.

Quatrième partie

L'Amérique sectaire

« À l'Est étaient les Rois morts et le souvenir
des sépultures.

À l'Ouest, l'herbe. »

ARCHIBALD McLEISH.

Chapitre premier

LES PREMIÈRES COMMUNAUTÉS UTOPIQUES

Après la geste puritaine et l'épopée patriotique, l'Amérique assiste à l'odyssée des immigrants. Cette vague va s'intensifier avec les migrations de masse au xix^e siècle qui vont pousser vers les rivages nord-américains des millions d'Irlandais, d'Allemands, de Scandinaves, de Slaves et d'Italiens. La « fièvre américaine » saisira plus de soixante millions d'immigrants, de 1820 à 1993, qui modèleront progressivement la mosaïque de la nation. Malgré les vicissitudes de *l'américanisation*, des protestants, des catholiques, des juifs et des asiatiques participeront à l'aventure de la *Frontière* ou bâtiront des communautés qui formeront le paysage urbain des États-Unis, « petites italies », « collines polonaises » ou « chinatowns ».

L'Amérique est toujours une terre d'espoir pour les miséreux et les persécutés. Elle est aussi un lieu désigné pour tous les inventeurs de sociétés nouvelles, qui contribuent à leur manière au rêve messianique américain. L'ébullition utopique et sectaire, même si elle s'est souvent développée dans la marge, a profondément marqué le paysage politique, social et religieux de l'Amérique. Difficiles à cerner ou à classer, les mouvements utopiques et sectaires ont souvent exprimé une révolte salutaire contre les élites établies. Pourtant, grâce à leur réussite, ils ont parfois acquis un rôle quasi officiel, voire institutionnel, comme les Mormons. Sans le savoir, les Puritains, par leur acte de dissidence, ont ouvert la voie à de multiples scissions et sécessions qui ont alimenté l'histoire américaine et ont progressivement donné à la nation son visage actuel, fortement *polymorphe*, mais authentiquement *américain*. Le panorama qui va suivre fera apparaître à la fois une voie sectaire spiritualiste, marginale et subversive, ainsi qu'une certaine forme de continuité biblique et messianique qui ne fera que séculariser la vieille idée puritaine de Providence, renouvelée au xix^e siècle par la formule républicaine de la Destinée manifeste.

L'aveuglante lumière du xviii^e siècle a fini par rejeter dans l'exil des ténèbres nombre de « sectaires » entêtés et délirants. On peut nommer *occultistes* ces disciples de la « Lumière intérieure », qui méprisaient à la fois les religions anciennes et l'évangile de la Raison. Bien que l'occultisme soit né en tant que tel, dans l'Angleterre des *déistes* et des *Pèlerins*, le mot peut désigner, « le messianisme anxieux du xviii^e siècle, l'attente désespérée de centaines de milliers d'êtres en un futur esprit ». Il ne reste aucune trace de la plupart d'entre eux. De même, en dépit des efforts de quelques ethnologues (Cushing, Matthews, Bourke, Boos), la « sève » des croyances amérindiennes nord-américaines semble s'être tarie.

Les visionnaires de la *Lumière intérieure* sont souvent des femmes. Ces inspiratrices suivent la voie de Jane Lead qui, dès 1670, avait fondé la *Société Philadelphienne*, réunissant des disciples de Boehme. Joanna Southcott (1750-1814)

ne reçoit l'inspiration du ciel qu'en 1792. Bien qu'elle meure d'une grossesse nerveuse, sans avoir donné le jour au « Prince de la Paix », la « Mère de Shiloh » influencera plusieurs sectes, les siècles suivants'. Selon la légende, l'enfant de Joanna, doté d'un corps glorieux, avait été transporté au ciel sitôt après sa naissance. La tradition se forgeait de mystérieuses révélations de la Mère, contenues dans un coffret qu'on retrouverait un jour – thème inventé par John Wroe en 1830. La postérité des « Mères » ou des « Jésus-femmes » sera fructueuse en Amérique, surtout au xix^e siècle.

Les terres américaines ont offert les champs d'expérimentation les plus prodigieux de l'histoire. Ce n'est pas un hasard si, depuis toujours, l'utopie est consubstantielle à l'Amérique. Les hommes de la Renaissance ont « inventé » l'utopie américaine. Les jésuites ont ouvert la voie au xvii^e siècle au Paraguay, en fondant leurs « Réductions » socialisantes. En Amérique du Nord, les Puritains, puis les Pères fondateurs, ont façonné un pays devenu indépendant, qui puisse devenir un véritable modèle aux yeux du monde. Mais la « Cité sur la colline » est-elle achevée ?

Même si l'on constate une accélération « utopique » au xvii^e siècle, des communautés existaient dès le xvii^e siècle en Amérique : la communauté « mennonite » hollandaise de P. C. Plockhoy, les colonies « labadistes » de *Bohemia Manor*, ou *The Woman in the Wilderness* de Kelpius (voir *supra*). Au xviii^e siècle, la communauté piétiste de J. C. Beissel, les « Dunkers » ou « Dunkards », s'installe en Pennsylvanie en 1720. Beissel crée *l'Église du Septième jour*, plus connue sous le nom d'*Ephrata* (1732). Un rejeton de la secte, du nom de *Snow Hilo* survivra jusqu'aux années 1840, l'un des très rares exemples d'une communauté fondée avant la Révolution, et encore vivace au siècle suivant. *Ephrata* et *Snow Hill* vont léguer à l'Amérique postrévolutionnaire des pratiques qui deviendront monnaie courante : préparation personnelle au jugement dernier, organisation communautariste, séparation des deux sexes, célibat, et rituels destinés à relier le monde de l'homme à celui de Dieu.

La littérature américaine a toujours reflété cette propension utopique. Les écrits puritains, ceux de Mather par exemple, ont consolidé les bases théoriques de la société théocratique. Rappelons aussi l'entreprise d'évangélisation de John Eliot, fondé sur *The Christian Commonwealth* (1659). La propagande coloniale empruntera aussi au genre utopique, comme le montre l'ouvrage de Daniel Denton, *A Brief Description of New York: Formerly Called New-Netherlands* (1670). Les nombreuses utopies littéraires du xix^e siècle – une cinquantaine d'ouvrages publiés entre 1884 et 1900 ! – ne feront que suivre le mouvement mythique initié par les *Shakers*.

Quelles sont les grandes lignes des mouvements utopistes nord-américains ? De la Révolution à la Première Guerre mondiale, les historiens ont recensé quelque trois cents communautés, mais on ne cesse d'en répertorier de nouvelles. La topologie utopique est claire : de 1787 à 1870, l'immense majorité des communautés est installée dans le Nord-Est. Progressivement, elles se déplaceront vers l'Ouest, à l'image de la « Frontière ». Le Sud est soigneusement évité, conformément à son statut mythique : l'utopie, rappelons-le, prospective et progressiste, suit naturellement un cours occidental, tandis que le Sud est plutôt aristocratique et nostalgique. La

guerre de Sécession ne fera qu'exacerber ce conflit latent.

Une preuve éclatante de la cardinalité utopique nous est offerte par le comté d'Oneida – appelé aujourd'hui comté d'Ontario – dans l'État de New York, une ceinture de quarante kilomètres reliant Albany à Buffalo. Le surnom du comté, le *Burned-Over District* (« terres enflammées »), désigne métaphoriquement les nombreuses « flammes » de passion religieuse qui ont embrasé cette zone. En l'espace d'une trentaine d'années, dans ce lieu béni des dieux, surnommé la « Route de l'Esprit », surgirent nombre de mouvements religieux ou communautaristes (presbytériens, méthodistes, baptistes, prêches « revivalismms » de C. G. Finney, etc.), ainsi que de sectes millénaristes « apocalyptiques » : les *jemimakins*, les *Mormons*, les *Adventistes du Septième jour*, les *Perfectionnistes d'Oneida*, sans parler des premières manifestations spiritistes au domicile des sueurs Fox. Les *Shakers*, première communauté utopique à voir le jour dans une Amérique dorénavant indépendante, choisirent eux aussi l'État de New York comme base de départ.

Les « Mères » : les Shakers et l'Amie publique

Le mouvement shaker naît de la fusion de deux groupes : les « Prophètes français » qui maintiennent la tradition des Camisards, et des « convulsionnaires » anglais dirigés par les ex-quakers Jane et James Wardley. Mais c'est une jeune femme qui réussit à cimenter le mouvement en le rejoignant en 1758.

Fille d'un forgeron de Manchester, Ann Lee (1736-1784) se marie contre son gré, perd ses quatre enfants en bas âge, choc qui va affecter sa conception du monde, fondée sur le célibat. À vingt-trois ans, elle fait partie d'une secte qui a rompu avec la foi quaker. Le groupe se livre à des rituels « extatiques » qui comprennent des « girations », ce qui explique le surnom de *Shaking Quakers* ou *Shakers* (trembleurs). Le culte, fondé sur la danse, le chant et le cri, irrite les autorités. En 1770, Ann a la vision du Christ qui lui montre Adam et Ève se livrant à l'acte charnel, péché, pense-t-elle, qui a provoqué la chute de l'humanité. Seuls les individus répudiant la chair auront une chance de salut. Sous le nouveau nom de « Mère Ann » ou « Ann la Parole », la « prophétesse » prend la tête de la secte, devenant aux yeux des adeptes l'incarnation féminine de l'esprit du Christ. La première Révélation, enseignait-elle, avait été panthéistique ; la deuxième s'était révélée par Jéhovah ; la troisième, incarnée dans le Christ ; la quatrième prendrait pour organe *MotherAnn*. Peu après apparaît *l'arbre ardent* qui ordonne à Mère Ann de mener son troupeau dans le Nouveau Monde. L'arbre est décidément un des grands symboles du temps.

En mai 1774, le groupe millénariste s'embarque pour l'Amérique. Les *Shakers* s'installent dans la *wilderness*, à Niskeyuna, au nord-ouest d'Albany, où ils resteront isolés jusqu'en 1779. La *Société unie des croyants dans la Seconde Apparition du Christ*, autre nom des *Shakers*, accueille le baptiste Joseph Meacham qui dirigera la secte en 1787. Le « revivalisme » baptiste s'accorde avec les pratiques communautaires des *Shakers*.

En 1780, Ann Lee est emprisonnée, avant de partir en mission dans la vallée de l'Hudson. Mais elle doit faire face à des foules hostiles. Usée par les coups et les insultes, Ann Lee meurt en septembre 1784.

Indéniablement, le culte shaker est étrange, avec ses danses convulsives, son insistance sur le célibat, la ségrégation des sexes, la non-violence et le renoncement à la propriété individuelle, sans parler de la figure scandaleuse d'une divinité androgyne que place Mère Ann au centre de sa théologie.

En 1787, le nouveau centre de la secte est désormais Mount Lebanon (la « Montagne sacrée »), lieu de codification du *Covenant de Mother Lee*. Les adeptes affluent, onze communautés sont créées à New York et en Nouvelle-Angleterre.

L'œuvre d'Ann Lee est poursuivie par Joseph Meacham et Lucy Wright, dont l'attelage symbolise l'égalité parfaite entre hommes et femmes. La *Famille*, élément central de l'utopie shaker, doit en être le reflet.

Les villages fonctionnent selon un système de gouvernement autoritaire et de répartition du travail particulièrement élaborée. Les sexes sont soigneusement séparés. Tout doit tendre vers l'ordre, la simplicité et le bel ouvrage.

La liste des innovations attribuées aux *Shakers* mérite qu'on s'y attarde. On leur doit les inventions de la machine à laver, du balai plat, de l'étable circulaire, de l'hélice, de la pince à linge, du clou à tête, dû séchoir centrifuge, du tamis à farine, de l'allumette au soufre et de la scie circulaire, la vente des semences dans des sachets en papier et le commerce des plantes médicinales. On célèbre le savoir-faire shaker en matière de meubles, en matière picturale (les dessins votifs), sans compter les nombreux *folk-songs* et *spirituals* qui font désormais partie du patrimoine musical américain.

Une nouvelle vague de foi shaker a lieu en 1804, tandis que le deuxième *Grand Réveil* touche la Frontière. De nouveau, les baptistes se convertissent au mouvement. On observe des manifestations de type « spiritualiste » en 1837-1838, déclenchées notamment par les visions d'Ann Maria Goff. Il semble bien que les *Shakers* soient les véritables préfigurateurs du spiritisme, par leurs trances et leurs « séances » destinées à communiquer avec les morts. Mais ce « spiritisme » est d'essence millénariste : on scrute le ciel pour y déceler les signes de la venue du Christ. Le *Shaker* est un « médium », à mi-chemin de la terre et du ciel. Son action continue avec le monde de l'esprit se manifeste par des danses extatiques et des « glossolalies » (discours en langues inconnues). Il opère une distinction entre l'*Espace terrestre* – géométriquement parfait et isolé – et l'*Espace céleste*, la *Nouvelle Jérusalem*. La perfection instaurée sur terre permettrait l'avènement du millenium.

En 1845, l'attention d'Engels se porte sur l'organisation quasi socialiste de la société. Une étrange alternative au capitalisme se dessine, mais de nature mystique. La longévité du mouvement et son succès (24 communautés, 17 000 membres) demeurent aussi inexplicables que son extinction, au cours de la guerre civile.

Ann Lee a créé l'une des premières « églises itinérantes », où musique et danse s'allient à l'austérité du sermon. Intuitivement, les *Shakers* retrouvent les gestes rituels des Amérindiens, leurs pas de danse élaborés, leurs visions extatiques. Les *Shakers* sont peut-être les premiers Blancs à emprunter aux indigènes la gestuelle rythmique qui triomphera progressivement dans la danse et la musique américaines. Il arrivait aux *Shakers* d'inviter des Indiens à leurs étranges cérémonies (« Indian Orgies ») et d'invoquer les esprits des « natifs » au cours d'un véritable « pow-wow »

qui métamorphosait pour un temps les adeptes en Peaux-Rouges. Les *Shakers*, au nom révélateur, ont initié un double mouvement qui aboutira au W siècle, d'une part aux réunions religieuses à visées thérapeutiques, et d'autre part aux grandes cérémonies païennes que seront les concerts de musique pop à partir des années 1960-1970. En tout cas, ils auront réussi à « secouer » le monde américain pendant près d'un siècle.

Le succès de Mother Ànn semble avoir encouragé d'autres vocations en Angleterre : le séminaire mixte de la comtesse de Huntingdon (Travecca, Breconshire, 1768), les *Buchanites* d'Elspeth Simpson (Irvine, 1779). Toutes les « Mères » (Taïgi, Marie des Brotteaux, Catherine Emmerich) annoncent la venue d'un « Nouvel Âge », dont elle se prétendent les inspiratrices.

Aux États-Unis, Jamima Wilkinson (1752-1819) anime une autre secte féminine millénariste. Sa conversion date de 1774 : suite à un coma, son âme serait montée au ciel et Jamima serait retournée sur terre, dotée d'une nouvelle âme, « l'Esprit de vie ». Elle est chargée d'une mission prophétique liée au proche millenium. Sous le nom d'*Amie publique universelle* (*Publick Universal Friend*), elle tente, comme Ann Lee, de convertir les masses pécheresses des États de l'Est.

Montée sur un cheval blanc, revêtue d'un habit d'homme, couverte d'une cape noire, cette grande et belle jeune femme parcourt la Nouvelle-Angleterre, avec ses fidèles, les Témoins de l'*Apocalypse*. Elle parvient à réunir des fonds grâce auxquels elle fonde trois églises en 1782.

Accusée de pratiques diaboliques, elle doit s'enfuir à Philadelphie. Lorsque ses disciples la prennent ouvertement pour Jésus-Christ, Jamima voit son audience décliner. Elle s'installe dans sa propriété, près de Seneca (État de New York), et crée sa *Confrérie de Jérusalem*. Vers 1800, quelque 250 personnes vivent en communauté, sous la houlette de l'*Amie universelle*, qui ordonne le célibat.

Soumis à diverses vexations, les disciples finissent par contester le caractère divin de leur « messie ». Jamima tombe malade et meurt le 1^{er} juillet 1819. Après avoir attendu une vaine résurrection le troisième jour, les adeptes se dispersent rapidement et la communauté va peu à peu se désintégrer.

Ces prophétesses délirantes et téméraires sont les images pathétiques d'un Esprit de plus en plus menacé de déréliction, en ce siècle qui assiste au crépuscule graduel des dieux.

Les Rappites

La fin du xviii^e siècle et le tout début du xixe voient fleurir la « naïveté », celle des dernières sectes d'Illuminés, des Déistes anglais, de Cagliostro, des *Philadelphes*, des *Rose-Croix* renaissants et autres *Sophisiens* férus d'égyptologie.

En 1803, un évangéliste allemand, George Rapp (1757-1847), apporte en Amérique sa vision utopique du millenium. Ses prêches piétistes l'ont conduit au rejet de l'Église luthérienne. Rapp et ses disciples, qui l'appellent « Père », sont emprisonnés pour hérésie à plusieurs reprises.

Rapp procède à l'achat de 2 000 hectares à Butler County, au nord de Pittsburgh (Pennsylvanie). La communauté d'*Harmonie* est créée le 15 février 1805,

regroupant quelque six cents adeptes (huit cents en 1810). Il s'agit d'une commune fondée sur l'industrie et l'agriculture, mais le sentiment religieux y est intense, notamment en 1807. Cette année-là, le célibat est instauré, et les relations sexuelles sont interdites. La raison est mythique : la croyance que, par la chasteté, hommes et femmes peuvent recouvrer « l'androgynat des origines ».

En 1814, la secte émigre sur les bords de la Wabash, dans le futur Indiana, où ils fondent une seconde *Harmonie*. Les relations de voisinage se dégradent, et, en 1824, Rapp décide de vendre la propriété. C'est là qu'Owen tentera de transplanter sa propre utopie en 1825 (voir *infra*).

Les Rappites regagnent la Pennsylvanie pour créer la cité *d'Economy*. Centre industriel, *Economy* est aussi la Cité de Dieu. Les adeptes croient être les dépositaires des prophéties de l'Apocalypse qui se rapportaient au futur lieu de rassemblement des « 144 000 élus ». À la mort de Rapp en 1847, la communauté comptait 1200 membres.

Entre-temps, d'autres rameaux, spécifiquement allemands, ont fleuri en Amérique du Nord. D'autres communautés d'inspiration rappite tenteront de survivre au XIX^e siècle : *New Philadelphia*, près *d'Economy*, *Grand Ecore*, à Natchitoches (Indiana), *Bethe4 Ora Labora* (Michigan). Au bout du compte, quelques Harmonistes survivront à la guerre civile, mais aucun ne verra le glorieux millénaire. Le dernier Rappite s'éteindra en 1921.

Séparatistes et Inspirationnistes

Une deuxième vague de trois cents séparatistes allemands, sous la direction de Joseph Bäumeler, atteint Philadelphie en août 1817. Grâce aux quakers, ils achètent une propriété à Tuscarawas County (Ohio). La communauté millénariste de *Zoar* abolit toute notion de propriété privée en 1819. Le célibat, instauré au départ, tombe peu à peu en désuétude. *Zoar* est avant tout une société d'ordre qui accorde une importance particulière au chant et à la musique.

Si la société connaît la prospérité, la mort de son leader va hâter son déclin en 1853. Dans les années 1890, Levi, petit-fils de Bäumeler, dénonce le « communisme » de la secte. Face à une telle attaque, *Zoar* se désintègre.

Une troisième vague séparatiste émigre d'Allemagne en 1842. Il s'agit de la *Communauté de la Véritable Inspiration*, fondée en 1714. Cette secte piétiste, dirigée par les « instruments de Dieu », Christian Metz et Barbara Heineman, croit aux prophéties bibliques. Elle s'installe dans une ancienne réserve Seneca, près de Buffalo (New York).

Les différentes « colonies », *Middle*, *Upper*, *Lower* et *New Ebenezer*, comptent huit cents membres en 1845. Cette secte théocratique part pour l'Iowa en 1854. La première ville, baptisée « Amana » d'après un verset du Chant de Salomon, est bâtie en 1855, suivie, quatre ans plus tard, de sept nouvelles « colonies ». La mort des deux leaders plonge la communauté dans une crise plus spirituelle qu'économique. En effet, *Amana* est la plus grande et la plus riche de toutes les communautés utopiques américaines. En 1932, le communalisme économique est remplacé par un système salarial. Malgré les revers, la *Société de l'Église d'Amana* a survécu et

compte aujourd'hui sept congrégations religieuses.

La *Colonie de Bishop Hill* n'a pas connu la même longévité. En 1846, des fermiers piétistes et des artisans suédois s'installent à Henry County (Illinois). Leur chef, Eric Janson, espère y attendre la Deuxième Venue du Christ. Cette communauté agricole fondamentaliste s'inspire du modèle *shaker*. Le célibat y est rendu obligatoire en 1854. La secte disparaît en 1862, suite à la faillite économique.

Au ^{xix} siècle, les sectes protestantes américaines sont bouleversées par l'arrivée massive de nouveaux venus. Elles sont déchirées entre les deux tendances : fidélité au dieu d'Amour ou retour aux croyances hébraïques. La puissance appuyée par la foi hébraïque, telle était d'ailleurs pour Ezra Stiles l'avenir de son pays à la fin du ^{xviii} siècle : « Ce sera une grande, une très grande nation lorsque le Seigneur aura élevé son Israël américain bien haut au-dessus des autres nations en nombre, en gloire et en renommée ». De 1813 à 1825, la majorité des sectes protestantes, notamment les méthodistes primitifs, marquent un net retour à l'Ancien Testament. Ces nostalgiques de l'ordre ancien sont, comme l'étaient les Puritains, attachés à l'utopie. Ces tendances, encouragées par les mouvements égalitaires issus de la Révolution, vont aboutir aux sectes socialistes.

Notes

1. Le mot « secte » vient d'un mot latin qui signifie « suivre » (« secta » de « sequi »). Mais « secta » est proche aussi de « sectio », la « séparation ». On trouve ainsi réunies les deux particularités apparemment contradictoires des « sectes » : la « séparation » d'avec un culte constitué, suivie d'une adhésion à un maître que l'on « suit ». Cette précision étymologique pour ôter toute connotation péjorative que l'on attribue généralement à ce mot, et ce, il faut bien le dire, de manière parfois pertinente. Le problème de la définition du mot « secte » est également délicat en anglais, où l'on utilise deux mots, « sect » et « cult », pour désigner parfois un même mouvement.
2. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 156.
3. Notamment, les johanners, la Nouvelle et Dernière Maison d'Israël (1863) de J. J. Jezreel et la Panacea Society (1916), fondés sur le souvenir des Mères et le culte de l'Esprit profond (Pichon, op. cit., p. 252 et 282).
4. Warm Spring Colony (1871), Social Freedom Colony (1874), Narcosee (1894-1912), Willard Cooperative Colony (1895), Fairhope Industrial Association (1895), White Oak (1898-1902) – dernière colonie shaker –, Freidheim (1899-1900) et Lystra (1899-1902) constituent les rares communautés sudistes.
5. Conformément aux aphorismes d'Ann Lee : « Faites votre travail comme si vous aviez mille ans à vivre, mais comme si vous saviez que vous mourrez demain » ; « Donnez vos mains au travail et votre cœur à Dieu. » (M. Bach, *Strange Sects and Curious Cults*, Dodd, Mead & Co., New York, 1961, p. 210).
6. Le verbe « to shake » est un leitmotiv repris par de nombreuses chansons américaines, notamment par le blues et le rock. « Trembler » peut aussi bien se rapporter à la crainte de Dieu qu'au rythme lancinant destiné à plonger l'adepte dans un état second.
7. J.-C. Pichon, op. cit, p. 189.
8. La société perfectionniste des United Germans de Teutonia, dans l'Ohio (1827-1831) ; celle de Kirdand, dans le même État, fondée par le baptiste Sidney Rigdon à partir des théories du millénariste Alexander Campbell.
9. Cité par J. Béranger et R. Rougé, *Histoire des idées aux USA*, P.U.E, Paris, 1981, p.131.

Chapitre II

LE SOCIALISME UTOPIQUE

En Amérique, le XIX^e siècle voit l'apparition du *common man*. Ce n'est plus le temps des rois et des grands hommes, mais celui de la « multitude des hommes nouveaux et libres ». Religion, nationalisme et démocratie sont les éléments indissociables d'un nouveau pouvoir, celui de la masse. La population américaine, de 1810 à 1860, passe de 7 à 32 millions d'âmes. La Frontière balaie le pays vers l'ouest, les États se multiplient. Même si la population est largement rurale (80 %), les villes se développent. Ces nouvelles données sociologiques reflètent une idéologie matérialiste que certains redoutent. Thoreau écrit : « Le sifflet de la locomotive pénètre mes bois, [...] m'avertissant que les marchands affairés de la cité entrent dans notre ville. »

L'Amérique est à la recherche d'une nouvelle identité. La religion se sécularise. Le premier *Grand Réveil* avait contribué à cimenter les bases religieuses et démocratiques de la future nation américaine. Le second *Réveil* (1857-1858) renforce la ferveur communautaire des Américains, leur donnant l'illusion de l'exercice de la liberté.

La liberté la plus exaltante est celle d'expérimenter. Le XIX^e siècle est celui de la littérature utopique américaine qui entretient un *feedback* naturel avec les communes existantes. Utopie, eutopie, dystopie, satire, roman d'aventures, science-fiction, les genres sont multiples, comme les auteurs, souvent anonymes. Quelques plumes célèbres signent ces ouvrages : Mark Twain, James Fenimore Cooper, ou Nathaniel Hawthorne. On évoque des expériences réelles, celles de Fourier ou de *Brook Farm*, voire même le spiritisme. On discute du féminisme, du socialisme coopératif ou chrétien, des perfectionnistes et des Icariens. Le succès d'un livre d'anticipation, *Looking Backward* (1888), de Bellamy, aboutit au mouvement anticapitaliste *Nationalism*. Une marée utopique se déverse sur l'Amérique, préfigurant le matérialisme triomphant. Ces rêves un peu fous, naïfs ou mystiques, prophétisent en fait le cauchemar de demain.

Le « millénarisme socialiste » d'Owen

L'Amérique du Nord matérialise progressivement le rêve utopique de l'Occident, emblématisé par la *Déclaration d'Indépendance*. Sur le plan politique, on assiste à l'émergence d'un système bipartite. Au manichéisme religieux répond l'opposition entre les démocrates contre les républicains. En Europe, le temps est à la réforme, avec la fameuse théorie des Égaux définie par Gracchus Babeuf. Même si le « babouvisme » est anéanti en 1796, le XIX^e siècle va réaliser une partie de son programme.

À ce propos, on peut citer l'expérience de New Lanark tentée par le Britannique Owen (1771-1858), utopiste du premier âge industriel. Tout mysticisme est-il exclu ? La nouvelle religion des Temps modernes, le Progrès, peut s'inscrire dans la perspective des mouvements millénaristes : « L'avènement de la Science totale, écrit Jean Servier, assurera la salut des hommes à la fin du dernier des trois états de l'histoire, celui que Joachim de Fiore appelait le Règne de l'Esprit – apogée de l'humanité – et Auguste Comte l'État positiviste : le Règne de l'Homme sur le Monde. »

Owen estime que son système social est applicable à l'humanité entière. La puissance productrice du machinisme anglais peut, grâce à la science, subvenir aux besoins du reste du monde. Cette future prise en charge correspond ainsi à un nouveau millénarisme.

Owen transforme son usine de New Lanark en association communautaire et tire de son expérience un programme, *New View of Society* (1813). En 1817, il pose les fondements d'un socialisme coopératif, suggérant la création d'un nouveau modèle social, le *parallélogramme*. Dans cette communauté mi-industrielle, mi-agricole, l'accent est mis sur l'éducation.

Owen rejette toute forme de religion organisée. La famille doit céder la place aux communautés familiales. Ces idées commencent à pénétrer l'Amérique. En 1820, le quaker Cornelius Blatchly diffuse les idées d'Owen et fonde la *Society for Promoting Communities* dans l'État de New York. Une des premières communautés « owenites » a pour nom les *Frères rationnels d'Oxford* (Ohio, 1816). À Philadelphie, le président de l'Académie des sciences, William Maclure, organise un cercle owenite. Tout est prêt pour l'arrivée d'Owen en 1824.

Owen visite la communauté de New York, ainsi que celle de Watervliet. Le 3 janvier 1825, il rachète la commune rattachée de New Harmony. Au cours d'une tournée triomphale, il rencontre James Monroe et John Quincy Adams, et s'adresse au Congrès. À son retour, huit cents personnes l'attendent. La communauté connaîtra une existence souffreteuse de 1825 à 1828.

Owen se désintéresse des critiques, de plus en plus virulentes. La communauté est en outre endettée. La réforme de 1826, la « Communauté d'Égalité », ne fait qu'attiser les conflits : les fermiers méthodistes dénoncent l'athéisme du projet.

Le 4 juillet 1826, Owen exige l'abolition de la propriété privée, de la religion organisée, ainsi que des institutions de la famille et du mariage. L'hostilité, maintenant généralisée, aboutit à la mort de *New Harmony* en juin 1827. Jamais, sans doute, pareille expérience ne fut aussi antithétique avec l'âme américaine, ce qui explique la brièveté des dix expériences owenites qui eurent lieu sur le sol américain de 1825 à 1826. Cette incompatibilité est illustrée par le « duel théologique » d'avril 1829, qui mit en présence Owen et le leader religieux Alexander Campbell. En posant le débat politique sur un terrain religieux, ouvertement millénariste, Campbell remporta la joute, démontrant qu'une entreprise purement athée n'avait aucune chance de perdurer en Amérique. L'histoire lui donna largement raison.

Les théories d'Owen ont au moins montré qu'il pourrait y avoir une alternative réformiste non violente aux institutions établies en Amérique. L'apparition simultanée d'Oneida, du transcendantalisme, du fouriérisme et du mormonisme

souligne que le vent utopique n'est pas près de tomber.

Les « phalanstères » de Fourier

Un utopiste chasse l'autre, mais Fourier (1772-1837) mérite une place à part dans leur histoire. Un ouvrage ne suffirait pas à épuiser les multiples aspects de ses théories. Aussi nous limiterons-nous à une évaluation de l'impact du fouriérisme en Amérique.

La crise de 1837, en provoquant un renouveau de peurs millénaristes, favorise l'introduction des idées de Fourier en Amérique. Trente communautés fouriéristes sont créées dans les années 1841-1847, dans une ceinture limitée au nord-est.

L'utopie sociale des phalanstères s'identifie au royaume millénariste : dans la Nouvelle Jérusalem, les instincts humains, guidés par l'harmonie coopérative, seraient peu à peu divinisés. La cosmogonie de Fourier est confuse, et ses symboles sont souvent indéchiffrables. L'Égalité économique et la Fraternité morale doivent mener à l'Universelle Liberté. Le Souffle cosmique s'identifie à la Sympathie Universelle chère à Newton. Au terme de huit âges successifs, l'humanité est passée de la Sauvagerie à la Civilisation. Les théories de ce poète-philosophe sont parfois d'avant-garde ses conceptions sur la sexualité et ses critiques du capitalisme anticipent celles de Freud et de Marx. Paradoxalement, ce messie des temps nouveaux fonde ses calculs sur l'antique numérologie : six fléaux de la civilisation, trente-six types de faillites, douze passions humaines fondamentales, huit stades de l'histoire, etc.

Le phalanstère, idéal égalitaire de Fourier, rassemble 1500 à 1600 personnes. Dans cette Thélème agricole vivent en commun des citoyens dans un palais dont les bâtiments se groupent en étoiles autour du centre.

C'est Albert Brisbane qui diffuse la pensée fouriériste aux États-Unis, l'adaptant à la mentalité américaine (*The Social Destin of Man*, 1840). Elle touche les transcendentalistes de *Brook Farm* (voir *infra*). De 1841 à 1843 se constitue un important mouvement phalanstérien, proche du christianisme social.

La communauté de la *North American Phalanx* (1843-1856), installée à Monmouth County (New Jersey), sera l'expérience la plus durable. D'autres phalanstères (New York, Ohio, Illinois, Indiana et Wisconsin) seront créés dans les années 1843-1846, mais sans grande longévité. Le fouriérisme américain, réaction à la crise de 1837, dura aussi longtemps que la dépression qui s'ensuivit. Le désenchantement consécutif à sa faillite en Amérique sera accru par celle du socialisme utopique en France, après la révolution de 1848.

La Nouvelle Icarie de Cabet

En 1848, un groupe de socialistes français, disciples d'Étienne Cabet (1788-1856), arrive au Texas. Leur aventure s'achèvera en 1898 dans l'Iowa. Cabet est l'auteur d'*Un Voyage en Icarie*, publié en 1840. Le communisme de Cabet est influencé par Rousseau, Robespierre et Babeuf. Comme beaucoup d'utopistes du XIX^e siècle, Cabet associe Jésus-Christ au socialisme : « Les communistes d'aujourd'hui

sont les disciples et les continuateurs du Christ. »

Dans cet empire de l'égalité absolue, la propriété est abolie, l'économie étatisée, les biens équitablement répartis. Dans cette dictature prévalent l'ordre moral, la censure, la technocratie, l'uniformité – un avant-goût des cauchemars climatisés du xx^e siècle.

« Allons en Icarie ! » proclame Cabet en mai 1847, les yeux fixés sur la ligne bleue des Appalaches. Le discours de Cabet, teinté de messianisme, évoque la date du 3 février 1848 comme fondamentale pour l'humanité promise à la régénération. Les soixante-neuf membres de la mission icarienne pensent être l'avant-garde d'un immense mouvement de plus d'un million d'émigrants français. Ils déchanteront.

En arrivant à la Nouvelle-Orléans, les Icariens sont décimés. La Deuxième République, levant les espoirs de la classe ouvrière, achève leurs espoirs de voir affluer de France du sang neuf. Seuls dix-neuf survivants réussissent à gagner le Texas. L'expérience ayant échoué, il ne reste plus qu'à repartir.

Cabet part pour l'Amérique le 15 décembre 1849, suivi de 450 disciples. Il rachète la cité mormone de *Nauvoo* (Illinois) pour y établir son utopie. Vieillissant, il verse dans l'intolérance et déclenche la réaction d'une frange qui exige son départ en août 1856. Il se met en route pour Saint Louis, accompagné de 180 partisans, mais il meurt d'apoplexie le 8 novembre 1856.

Quelques communautés icariennes (*Cheltenham, Icaria Esperanza, New Icarian Community*) tenteront de survivre à leur leader. Elles échoueront, victimes de leurs dissensions. Les derniers Icariens disparaîtront en 1898, non sans avoir médité sur la solidarité socialiste.

Le socialisme américain connut une existence, certes chaotique, mais marquante. Que serait-il advenu dans l'histoire si le communisme américain avait réussi, à l'imitation de plusieurs sectes religieuses, à s'imposer durablement ? La nation la plus farouchement anticommuniste de l'histoire offrait un terrain peut-être plus propice au développement du socialisme que la future U.R.S.S. Si le socialisme a échoué aux États-Unis, c'est fondamentalement en raison de son rejet de toute religion. En Amérique, l'athéisme condamne à la fugacité.

Notes

1. Cité par J. Béranger et R. Rougé, *Histoire des idées aux USA*, P.U.F., Paris, 1981, p. 131.
2. *Ibid.*, p. 133.
3. J. Servier, *Histoire de l'utopie*, Idées Gallimard, 1967, p. 230.
4. Cité par G. Lapouge, *Utopie et civilisation*, Weber, Paris, 1973, p. 236.

Chapitre III

LES NOUVEAUX MESSIES

Les « dissidents » : John Thomas et Thomas Lake Harris

Le matérialisme graduel de la société plonge les quêteurs dans la confusion. Le socialisme s'est emparé de la rhétorique messianique et millénariste. Bien que les tentatives œcuméniques échouent le plus souvent, une *Alliance évangélique* s'efforce de fédérer les protestantismes. Toutefois, l'Alliance est ambiguë car l'attente de la Seconde Venue brouille les cartes : tandis que la plupart des évangélistes entendent par ce mot le christianisme rénové, d'autres en attendent un « second Évangile, une merveilleuse Nouvelle ».

Certains considèrent les *Christadelphes* ou « Frères dans le Christ » comme les précurseurs des *Témoins de Jéhovah*, d'autres les classent comme baptistes ou adventistes. Le fondateur, John Thomas, est un ancien *Disciple du Christ*. Sa lecture des Écritures le conduit à exprimer des thèses millénaristes. Le Christ doit revenir en Palestine d'abord et convertir les juifs avant d'imposer le nouveau Règne de Mille Ans.

En 1864, des « ecclesias » se forment en Amérique du Nord. Les *Christadelphes* se rapprochent des *Unitariens* et des *Adventistes*. Pour eux, la Bible est la seule autorité. Les disciples de Thomas choisissent délibérément la voie judaïque, convaincus que les promesses de la Bible concernent d'abord le peuple juif. John Thomas rêvait d'un retour du Christ à Jérusalem ; il inventa les hymnes de Sion. Une autre secte ira plus loin dans ce sens : les *Adventistes du Septième Jour* (1862).

Les *Christadelphes* ont réussi à se maintenir au-delà des ans. On comptait vingt à trente mille adeptes en Angleterre dans les années 1970, tandis que 6000 adhérents étaient officiellement répertoriés en Amérique à la fin des années 1980.

La majorité des sectes considèrent le Christ comme un Agent de Jéhovah et prêchent l'« universalisation de la Bible » signe précurseur de sa future Venue. L'un des rares mouvements évangéliques à suivre une voie non judaïque est celui d'un Anglais, Thomas Lake Harris, émigré aux U.S.A.

Pasteur de l'Église universaliste en 1847, Harris organise un mouvement basé sur les thèses de Swedenborg à Mountain Cove (New York). Puis il fonde la communauté *Brotherhood of the New Life*, la *Fraternité de la Vie nouvelle*, à Amenia (New York) en 1863. La secte s'efforce d'unir, dans l'Amour, l'Évangile et l'attente de la Seconde Venue. En 1875, Harris décide de déplacer sa secte en Californie. À *Fountain Grove*, la communauté « théosocialiste » cultive la vigne et se signale par des mœurs inédites. L'union sexuelle terrestre, qui est interdite, doit avoir un équivalent céleste. Les membres se livrent à un « jeu nuptial » avec les anges, parlent à des fées minuscules (« fays ») qui habitent leur corps. L'union nuptiale mystique est en fait une seconde naissance. Ce mysticisme sexuel se

rapproche des conceptions *shaker*, la divinité étant bisexuelle : l'Éternel masculin, l'amour divin, doivent s'unir à l'Éternel féminin, la vérité divine – l'union constituant la capacité divine. Cet érotisme mystique est teinté d'orientalisme : la croix est assimilée au *lingam* hindou, érigé vers le ciel.

Le scandale força Harris à revenir à New York en 1891. Le prophète – qui se déclarait immortel – mourut en 1906. Les disciples attendirent en vain sa résurrection. La *Fraternité* s'éteignit. *Fountain Grove* sera vendue en 1934.

Les conceptions de Thomas Lake Harris anticipent celles de la Théosophie, ainsi que celles des mouvements « néo-païens » du xx^e siècle. Le déplacement vers la Californie est significatif à cet égard : il présage la vague utopique qui se déplacera vers l'ouest. Ce faisant, les quêteurs se rapprochent paradoxalement de l'Orient qui prendra une part de plus en plus importante dans l'évolution sectaire et religieuse de la deuxième moitié du xix^e siècle.

Oneida, ou l'amour libre

L'importance accordée à la sexualité affleure chez plusieurs sectes de l'époque. *L'Evadisme* de Ganneau (1840) voit dans le rapport entre les sexes le « fondement de l'humanité ». L'Église de l'amour libre, l'*Agapemone*, fondée par Henry James Prince en Angleterre, réapparaît en Amérique en 1840. Établie par Theophilus Ransom Gates à cinquante kilomètres de Philadelphie, la « Vallée de l'Amour libre » survivra jusqu'à la mort de Gates en 1846.

Une colonie semblable est fondée en 1838 dans l'État de New York par John Humphrey Noyés (1811-1886) qui va « signer » l'extravagante utopie d' *Oneida*. Dans le domaine de la sexualité et du mariage, Noyés va parvenir à innover durant une expérience qui durera près de trente-cinq ans. Développant dans un sens nouveau la doctrine de l'androgynat, Noyés affirme que l'amour libre est la loi de l'humanité : par l'union sexuelle seule, l'homme et la femme peuvent imiter et reproduire la double nature – mâle et femelle – de Dieu.

Dès 1833, Noyés a été frappé par une intuition visionnaire : le Christ est revenu en l'an 70 de notre ère. Ce « perfectionniste » rejette le péché originel. Sa mission consiste à créer sur terre un ciel où hommes et femmes vivraient purs sans renoncer aux plaisirs charnels accordés par Dieu. C'est par le socialisme que l'amour chrétien pourra instaurer le royaume des cieux sur terre.

Noyés remet en cause la famille et le mariage traditionnels. Sa théorie du « mariage complexe » vise à faire de la sexualité un lien communautaire qui refléterait l'unité céleste. Le sexe condamnant la femme à la souffrance de la naissance, Noyés préconise une forme inédite de contrôle des naissances, le *coitus reservatus* (rapport sans éjaculation). Cette forme d'amour libre autorise de multiples partenaires sexuels. Seule est interdite la pratique « anticommunautaire » du *special love*, rapport exclusif entre deux personnes.

La première tentative, qui dure sept ans (Putney, Vermont), se solde par un échec : Noyés est arrêté pour adultère. En 1848, les adeptes de la secte se regroupent à Oneida, dans le *Burned-Over District* de New York.

Seuls les élus sont autorisés à pratiquer l'acte sexuel sans *coitus reservatus*. En

tant qu'élus, Noyés engendrera au moins dix enfants en dix ans. Cette expérience originale de reproduction « scientifique », baptisée « stirpiculture » (« procréation planifiée »), permit au moins de faire baisser le taux de mortalité de la société, nettement inférieur aux chiffres nationaux.

La plupart des visiteurs ne peuvent tolérer l'économie socialisée et le mariage de groupe. En 1867, Noyés publie *American Socialist*, appelant toutes les communes de la nation à s'unir dans un mouvement unique. Son *Histoire des socialismes américains* (1870) est encore un ouvrage de référence pour les chercheurs.

Par peur d'être poursuivi pour « viol légalisé », Noyés s'enfuit au Canada en 1879, conseillant aux perfectionnistes de renoncer à leurs pratiques hérétiques. Privée de son leader, la communauté tomba peu à peu en déréliction et fut dissoute en 1881. Cette année-là, le président Garfield fut assassiné par Charles Guiteau, un adepte de la secte qui avait quitté *Oneida* quinze ans plus tôt.

Les Mormons

Quelle étiquette s'applique le mieux au Mormonisme ? Est-ce une secte, une nouvelle religion, une « dénomination », une Église, un peuple ou un phénomène issu de la sous-culture américaine ? Il s'agit en tout cas d'un mouvement authentiquement américain, en dépit de la diffusion mondiale du Mormonisme. Quelle secte pouvait imaginer, il y a cent cinquante ans, réunir plus de sept millions de disciples à la fin du xx^e siècle ?

En 1823, Joseph Smith, Jr. (1805-1844) reçoit la visite d'un ange (Mormoni) lui prédisant qu'il découvrira le *Livre de Mormon*, enterré quatorze siècles plus tôt. À partir de cet ouvrage – et d'une lecture attentive de la Bible –, le prophète va réunir autour de lui un groupe de fidèles et édicter treize articles de foi. En trois ans, Smith traduit l'ouvrage, grâce aux « deux pierres de la vision ». Bien qu'il s'en défendît, Smith s'intéressa toujours aux rites occultes et à la sagesse perdue des anciennes civilisations. En 1835, il affirma traduire un manuscrit égyptien, publié en 1842, *Le Livre d'Abraham*.

Le *Livre de Mormon* raconte l'histoire d'un petit groupe d'Israélites, qui, six cents ans avant Jésus-Christ, voyagea vers le sud. Les Juifs, dirigés par le prophète Lehi, traversèrent l'océan et atteignirent le continent américain. Ils se scindèrent en deux groupes. L'un, les *Néphites*, croyait en un Messie qui allait venir à Jérusalem et, grâce aux signes donnés par leurs prophètes, connaissait le jour de sa naissance sur l'ancien continent et celui de sa mort. L'autre, les *Lamanites*, finit par régresser pour donner naissance aux Indiens. Le Christ vint prêcher aux vertueux *Néphites*. Ils perdirent leur bravoure ancienne, de sorte que les *Lamanites* les massacrèrent aisément. Mormon, dernier survivant de cette race de martyrs, écrivit le livre, vers 385.

Le livre saint consacre l'Amérique comme terre d'élection et Salt Lake City jouera pour les Mormons le rôle de Jérusalem. Nous retrouvons ainsi le thème de la Destinée providentielle du peuple américain, ainsi que celui des Tribus perdues.

Les Mormons croient en Jésus-Christ, mais refusent le péché originel. Ils

admettent la permanence des dons du Saint-Esprit (dons des langues, de révélations, de vision et de guérison). L'autorité, qui vient de Dieu, est transmise par imposition des mains. La Bible n'étant plus le seul référent officiel, la doctrine mormone marque une rupture avec le christianisme, aggravée par la pratique de la polygamie et un polythéisme apparent. Le *Mormons Book* offre l'avantage de rattacher la secte à la tradition hébraïque et de présenter un caractère nettement messianique : l'esprit doit s'incarner en un Élu à la fin du xx^e siècle, pour instaurer la Nouvelle Dispensation.

Le Mormonisme est syncrétique, englobant une croyance dans la pluralité des mondes, proche de Dante ou de Swedenborg, et des pratiques occultes : « rites secrets du temple », guérisons miraculeuses, « baptême des morts ». Ces rituels provoquent le premier schisme de la secte, les *Josephites*.

Les « cérémonies du temple », qui garantissent le salut des morts, ont un fondement maçonnique. Le 15 mars 1842, Joseph Smith – qui condamnait les sociétés secrètes – participe à l'installation d'une loge maçonnique à Nauvoo et, en 24 heures, est élevé au « sublime degré ». Le 4 mai, il institue des rites secrets destinés à former des prêtres mormons. En six mois, 286 Mormons sont initiés à la Loge de Nauvoo, mais les autorités maçonniques décident de la suspendre. Smith se réapproprie plusieurs symboles de la confrérie : carré et compas, ruche, oeil d'Horus, etc. Ces étranges liens avec la Franc-Maçonnerie soulignent le caractère occulto-chrétien du Mormonisme, tel que Smith l'avait conçu au départ. En cherchant un site pour la nouvelle Sion, les Mormons entament leur odyssée vers l'ouest, brûlant de bâtir la cité où ils attendraient le retour du Christ. Croyant que la réunion des Tribus d'Israël serait le présage du millenium, les Mormons forment, à partir de 1830, une série de communautés théocratiques (Kirtland, Jackson County). En raison des persécutions, les « Saints des Derniers Jours » doivent se réfugier à Daviess County (1833). C'est là que la « guerre mormone » manquera, en 1838, d'exterminer la colonie.

Les Mormons doivent une nouvelle fois s'enfuir, laissant derrière eux près de deux millions de dollars en biens divers. Durant l'hiver 1838, cinq mille adeptes se transportent à Commerce (Illinois), qu'ils rebaptisent Nauvoo en 1839. La population atteint rapidement 25 000 personnes. Smith matérialise deux visions architecturales dans sa cité : la zone séculière, « Éden », modèle de paradis terrestre, est une ville-jardin, divisée en grands blocs de quatre maisons, tandis que la zone sacrée, « Jérusalem », modèle céleste, est le centre religieux dominé par le temple et la résidence du prophète.

La prospérité de Nauvoo, ajoutée à la polygamie, va attiser les conflits, d'autant que l'on annonce la candidature de Joseph Smith à la présidence des États-Unis en février 1844. Le 29 juin, Smith et son frère sont lynchés par une foule de manifestants antimormons.

Brigham Young, président du Conseil des Douze Apôtres, devient le second prophète et président de *l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers jours*. Afin de rétablir l'unité mormone, Young multiplie les « baptêmes des morts », culte destiné à faciliter le travail de deuil des familles. En avril 1847, un groupe de reconnaissance, le Camp d'Israël, pénètre dans le Grand Bassin. Dans la vallée du Lac Salé, Young a la vision de la cité future de Sion.

Young rêve de bâtir un empire qu'il nomme *Deseret* (« abeille »). Le lieu désertique est méthodiquement exploité. La terre est irriguée, on lève les plans de la future ville. Avec l'arrivée des convois suivants, la nouvelle cité compte 3 000 habitants au printemps. En 1849, les Mormons demandent au Congrès de reconnaître *Deseret* comme État. Le Congrès refuse mais déclare l'Utah territoire indépendant, avec Brigham Young pour gouverneur. La capitale, Salt Lake City, va concrétiser le rêve utopique mormon.

Les colonies mormones vont se multiplier. Young développe un réseau coopératif, *United Order*. Un centre coopératif, *Orderville*, est créé dans le sud de l'Utah en 1875. Toutefois, quelques groupes mormons font sécession.

L'expansion mormone n'est pas sans inquiéter Washington qui intensifie des actions procédurières contre le « mariage plural » (polygamie). En 1890, de nombreux Mormons sont privés de leurs droits civiques, les biens de l'Église confisqués, tandis que des antiMormons remportent des élections dans l'Ouest. Face à la situation, le président de l'Église, Wilford Woodruff, produit un « manifeste » mettant fin à la polygamie, proclamation approuvée officiellement en octobre 1890. Peu après, en 1896, l'Utah devient un État.

L'Église mormone compte aujourd'hui plus de sept millions d'adeptes, répartis dans vingt-deux pays. Actuellement, un Mormon sur deux vit en Amérique du Nord et presque tous ses dirigeants sont américains. « Les disciples de Smith, écrit Hughes Rondeau, croient au caractère “inspiré” de la Constitution des États-Unis et la considèrent comme une “bannière céleste”, symbole quasi mystique des rapports que Dieu entretient avec la nation américaine. »

Aujourd'hui, l'Église est frappée d'une frénésie de recherches généalogiques qui l'a conduite à fonder le « département généalogique d'histoire de la famille » en 1987. De vastes tunnels ont été creusés afin d'entreposer des banques de mémoire sur plus de 80 millions de personnes décédées, pour la plupart anglo-saxonnes. L'informatique se met au service de l'apocalypse. La croisade mormone pour le baptême des morts s'accélère, tandis que se profile la fin du millénaire. Jean Baudrillard croit déceler dans l'invraisemblable fichier généalogique des Mormons une manifestation de la recherche mythique de l'origine, renvoyant à l'« explication » puritaine de l'Amérique.

Si Baudrillard voit dans le Mormonisme le fondement de l'identité nationale, la secte reflète plusieurs tendances profondes de l'histoire américaine par son intérêt pour les Indiens, sa croyance millénariste dans l'Amérique et son identification à l'exode des Hébreux. Même si les Mormons ont abandonné en route plusieurs points de leur doctrine, leur aventure initiatique, proche de l'esprit de la Frontière, est emblématique d'une « destinée manifeste » typiquement américaine.

Les Adventistes, ou l'attente déçue

En dépit des crises, les *Adventistes* ont eux aussi survécu. Plusieurs groupes se réclament d'une même paternité, celle de William Miller (1782-1849), fondateur du mouvement adventiste (du mot anglais *advent*, « avènement »). Né dans l'attente du retour du Christ au milieu du xix^e siècle, ce mouvement informel regroupe

aujourd'hui des millions d'adeptes.

Cent cinquante ans après Zimmermann (voir *supra*), William Miller situe à nouveau la délivrance du Christ en Amérique. Au départ, cet autodidacte baptiste épouse la cause des Lumières, devient franc-maçon et déiste, s'intéressant aux écrits de Voltaire et Thomas Paine.

En 1814, Miller se convertit à l'*Église baptiste calviniste*. Entre 1816 et 1818, il déduit les doctrines adventistes à partir d'une exégèse biblique. Ses calculs se fondent sur la vision de Daniel (IX, 24-27) du « béliet, du bouc et de la petite corne », texte dans lequel on trouve mention des 2 300 jours. 1843 serait l'année du retour du Christ (*advent*) et du début du millenium. Le monde serait alors embrasé par un déluge de feu, une nouvelle terre surgirait, les justes ressusciteraient.

En 1832, Miller a soudain la révélation de la bonté de Dieu et de l'importance du sacrifice du Christ. Il convertit treize familles à sa cause. L'année suivante, il devient pasteur baptiste et se lance dans la prédication à plein temps.

Il trouve assez vite des relais dans les Églises. Le pasteur Joshua Himes organise d'immenses réunions, s'occupe de la promotion du projet du *Tabernacle du Millenium* de Boston. En six mois, les trois cents conférences de Miller s'achèvent inmanquablement par les mots : « Êtes-vous prêts à rencontrer votre Sauveur ? »

À mesure que s'approche l'échéance, la frénésie s'empare des fidèles. Des fanatiques comme John Starkweather encouragent des manifestations de défoulement collectif (hallucinations, catalepsie, mesmérisme). Les suicides ne sont pas rares, ni même les meurtres. L'année 1843 arrive, mais non le Christ. Miller calcule alors une autre date, le 22 octobre 1844, qui correspond au *Jour du Repentir* du calendrier juif. Des dizaines de milliers d'Adventistes, vêtus de blanc, se rassemblent sur les hauts lieux, certains se suicident. Mais l'échec se répète, plongeant Miller et ses disciples dans l'abattement. Les *Millerites* sont en butte aux railleries, les cas de folie se multiplient. L'organisation se disloque, ne laissant derrière elle qu'un petit noyau de fidèles et un chef malade et discrédité qui mourra en 1849. Pourtant, malgré la débâcle de 1844, l'Adventisme échappe à la dissolution totale.

On se tourne vers les thèses de George Storrs, selon lesquelles l'âme ne survit pas, mais l'homme ressuscitera au millenium pour être jugé. Il en résulte la création de l'*Église chrétienne adventiste*, tandis que les *Millerites* fondent l'*Église adventiste évangélique*. Trois groupes vont créer l'*Église adventiste du Septième Jour*. L'influence d'Ellen Gould White est décisive. Elle affirme avoir eu plus de deux cents visions, qu'elle tente de communiquer par la radio (*The Voice of Prophecy*) et par la télévision (*Faith for Today*). Il n'est pas absurde de voir dans ces relais religieux médiatiques les ancêtres des « télévangélistes » actuels.

L'*Église adventiste du Septième Jour*, officiellement créée en 1860, devient une Église structurée comme les autres. Elle admet l'existence de la Trinité en 1903. L'attente millénariste passe au second rang des préoccupations théologiques, même si l'Église continue de croire que la fin du monde est proche – on évoque aujourd'hui la date fatidique de 1999.

Une filiation adventiste rattache les *Témoins de Jéhovah* à William Miller. Ceux-ci se réclament de l'enseignement de Charles Taze Russell (1852-1916), qui a été

inspiré par trois groupes issus de la « déception » de 1844 : les *Adventistes de l'âge à venir*, de Joseph Marsh et des frères Wilson, qui croient au retour du peuple juif en Palestine, *l'Union de la Vie et de l'Advent* de George Storrs, qui admet la proche restauration d'Israël, et les *Chrétiens adventistes*, qui avaient attendu – en vain – le retour du Christ en 1854. Russell est initié à l'Adventisme par Jonas Wendell en 1870, lequel propage une nouvelle date d'apocalypse pour 1874. Nouvel échec, bien sûr. Russell a l'intuition d'une autre date, 1914, qui marquerait la fin du « temps des Gentils » et le début du règne du Christ sur terre. Russell fonde sa secte en 1884, qui prend le nom de *Zion's Watchtower Tract Society*. Jésus n'est plus considéré comme le Dieu d'Amour, mais « comme le Créateur, le Maître d'œuvre de Dieu. Éternel, il renaît en tant qu'Esprit ».

Une nouvelle étude chronologique aboutit à l'annonce de l'enlèvement des saints (Russell et ses disciples) au ciel en 1878. L'attente déçue provoque un nouveau schisme. À sa mort en 1916, le groupe se morcelle, les plus nombreux constituant les actuels *Témoins de Jéhovah*. En 1880, Russell fait la prophétie suivante : en 1914 se révélerait le premier signe précurseur du Jugement : un conflit universel, que suivraient d'autres guerres. La réalisation de certaines prophéties de Russell explique en partie le renouveau de la secte durant la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, les *Témoins*, au nombre de 2,8 millions, n'attendent plus le retour du Christ mais la bataille d'Armagedon. La fin de l'actuel millénaire prédispose encore l'Adventisme à la prophétie eschatologique, mais qu'en sera-t-il si, une fois de plus, l'Apocalypse n'est pas au rendez-vous ?

Il y a aujourd'hui dans le monde près de quatre millions d'*Adventistes du Septième Jour*, dont la majorité réside aux États-Unis. L'essor des Adventismes américains n'est compréhensible que dans le cadre de l'« hébrâisation » progressive de la pensée sectaire et religieuse. Décidément, le mythe de la cité utopique de Sion a la vie dure en Amérique.

Notes

1. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 216.
2. Les Josephites, les Strangites, Zodiac, Preparation, l'Église du Messie, le Royaume des Cieux. Les descendants des Josephites, l'Église réorganisée, rejettent l'expérience de Nauvoo, condamnant la polygamie, le polythéisme, le baptême des morts, les rituels secrets et les mariages célestes (B. J. L. Berry, *America's Utopian Experiments*, Dartmouth College, University Press of New England, Hanover and London, p. 81).
3. « Les Mormons de Salt Lake City, qui recensent toutes les âmes connues des contrées civilisées (blanches) sur leurs ordinateurs, ne font rien d'autre que ce que font partout, continuellement, l'ensemble des Américains, avec leur âme de missionnaires. Il n'est jamais trop tard pour faire revivre les origines. » (J. Baudrillard, *Amérique*, Le Livre de Poche, Paris, 1986, p. 43.)
4. J.-C. Pichon, op. cit., p. 253.

Chapitre IV

LES SECTES INTELLECTUELLES ET MÉTAPHYSIQUES

Les sectes « métaphysiques » du xix^e siècle vont s'écarter vigoureusement du calvinisme, prônant la liberté intellectuelle et individuelle, chacun étant censé posséder une étincelle divine. En règle générale, ces mouvements se réfèrent à un Dieu de science impersonnel qu'ils appellent « Principe ». Leur philosophie est aussi scientifique que religieuse. Le plus souvent prévaut le pragmatisme, allié à un optimisme typiquement américain. Elles ont souvent pour but la guérison par l'esprit. Dans ces mouvements émergent certaines préoccupations (orientalisme, hédonisme, guérison psychique, etc.) qui seront au centre de l'Amérique sectaire du xx^e siècle.

Les Transcendantalistes

Le *Transcendantalisme* tenta de se matérialiser en communautés utopiques. L'une d'entre elles, *Brook Farm*, première « secte littéraire » américaine, a marqué l'histoire intellectuelle et utopique d'une empreinte ineffaçable.

Le Transcendantalisme est d'abord, dans les années 1830, la révolte d'un groupe de jeunes gens, unitariens ou universalistes', contre le conformisme d'une religion et d'une société. Le centre de gravité se déplace de Dieu vers l'homme, ce qui scandalise la Nouvelle-Angleterre.

Avec le Second Réveil, *l'Évangélisme unitarien* se voue à la réforme sociale, sous la houlette de William Henry Channing et de Joseph Tuckerman. Neuf *Églises unitariennes* s'unissent en 1834 en un grand mouvement d'assistance en faveur des plus démunis. La politisation est inéluctable, aboutissant à la « controverse transcendantaliste » de 1836.

Le Transcendantalisme se fonde sur le postulat de l'essentielle unité de toute création, la bonté innée de l'homme, et la suprématie de l'instinct. La vérité « transcendantale », présente en chaque homme, ne peut être saisie que de l'intérieur par intuition immédiate.

Un groupe d'intellectuels romantiques de Boston et Concord commencent à s'assembler autour de cet idéal. Y figurent des noms illustres : Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau, Amos Bronson Alcott, Nathaniel Hawthorne, Orestes Brownson, Margaret Fuller, Théodore Parker, George Ripley et Elizabeth Peabody.

Une revue influente, le *Dial* publiée en 1840, est dirigée d'abord par Margaret Fuller et George Ripley, puis par Emerson. En juillet 1842, le *Dial* sous l'impulsion d'Emerson, publie une série d'extraits de textes sacrés d'Orient – avancée

significative dans l'histoire des idées en Amérique. La Bible n'a plus le monopole de la foi ; on peut découvrir, grâce à Thoreau, des extraits des *Ordonnances de Manu* et du *Bhagavad-Gîtâ*. Emerson lui-même écrit des poèmes d'inspiration orientale comme *Brahma*, ce qui lui attire l'hostilité des Presbytériens orthodoxes.

La polémique fait rage dans les années 1836-1840. Les Transcendantalistes affirment incarner une école philosophique qui s'oppose à la croyance du clergé conservateur en une révélation divine des vérités religieuses, en greffant la réforme sociale sur une religion radicale. Dans sa lettre à Emerson en 1840, Ripley n'a pas besoin d'expliquer ce qu'il entend par « la Cité de Dieu que nous essaierons de bâtir ». Elle ne peut être que l'antithèse de Boston. Aliénés par une culture fondée sur la peur, les Transcendantalistes s'efforcent de promouvoir la liberté, la croissance, la justice et l'amour. C'est dans un tel contexte que trois projets utopiques seront mis en oeuvre.

Le premier, *Brook Farm*, est initié par George et Sophia Ripley en 1841, à West Roxbury, non loin de Boston. Cette entreprise antipuritaine se fonde sur le plaisir – en priorité intellectuel. Trente-deux personnes fréquenteront *Brook Farm*, de 1841 à 1844. Une organisation socialiste est de mise. *Brook Farm* est une communauté où « la pensée présiderait au travail et le labeur contribuerait à l'expansion de la pensée ».

Si des difficultés surgissent, elles épargnent l'école de *Brook Farm*. Des méthodes d'avant-garde mettent en présence permanente professeurs et étudiants. Pour la première fois dans l'histoire de l'enseignement américain, les oeuvres de Mozart, Haydn et Beethoven font partie intégrante de la vie quotidienne.

L'expérience de Nathaniel Hawthorne à *Brook Farm*, évoquée dans son *Blithedale Romance*, résume une partie des défauts du projet – les grands penseurs ne font pas nécessairement de bons fermiers. Au bout d'un mois, le romancier recule devant les tâches manuelles qu'on lui assigne. Le tas de fumier qu'il doit affronter lui remet en mémoire *L'Enfer* de Dante. « Cette abominable mine d'or ! » écrit Hawthorne à sa fiancée. « De tous les lieux haïssables, celui-ci est le pire... Je pense que l'âme d'un homme peut parfaitement être enfouie et périr sous un tas de crotte ou dans un sillon, exactement comme sous une pile d'argent. »

Hawthorne quitte la ferme après une première saison, mais y séjourne régulièrement. Ripley, admettant que *Brook Farm* manque d'organisation, se tourne vers Albert Brisbane et Horace Greeley, deux fouriéristes. En 1844, Brisbane transforme la communauté en un kolkhoze avant la lettre. Le phalanstère est achevé en 1846, mais le coeur n'y est plus. En 1846, un incendie précipite le déclin de *Brook Farm*, que les habitants quitteront l'année suivante. Ripley s'enfuira, amer et déçu.

Renonçant peu à peu à leur philosophie individualiste originelle, les Transcendantalistes, dont le panthéisme a émoussé la vigueur religieuse, se détournent de l'Église pour la réforme séculière. Comme dans la majorité des expériences de socialisme utopique, le passage d'un noyau religieux à une assise intellectuelle conduit à l'échec. L'intellectualisme tranquille ne suffit pas pour affronter la vie communautaire et les problèmes matériels.

L'expérience de *Fruitlands* (Massachusetts) est encore plus brève (1843-1844), « fruit » des efforts d'A. Bronson Alcott. Ce pédagogue crée son « Éden

transcendantaliste », grâce au réformiste anglais Charles Lane. En 1843, une ferme près de Harvard accueille quatorze anticonformistes. Anticipant les communautés anarchistes des années soixante, la secte rejette toute structure organisée, barrage selon elle au développement spirituel individuel, et prône le célibat.

L'humanisme délirant du groupe le pousse à interdire les bêtes de trait ou la traite des vaches. De même, on ne fait pousser que des légumes « ambitieux » – qui poussent vers le ciel – et non les pommes de terre, qui poussent vers le bas. Il ne faut pas s'étonner qu'avec ces principes *Fruitlands* disparût en 1844.

La communauté de *Hopedale*, troisième rameau transcendantaliste, est l'oeuvre d'Adin Ballou qui « rêve d'inaugurer *sur terre* le royaume des cieux ». Établie à Milford (Massachusetts) en 1841, *Hopedale* est conçue comme expérience de *Christianisme pratique* – et fouriériste. De trente membres, la « Fraternité communiste » passe à cent dix en 1852. Le successeur de Ballou, Ebenezer Draper, voulant orienter la secte vers le commerce, Ballou quittera le mouvement en 1862. *Hopedale* ne lui survivra que cinq ans.

Les Transcendantalistes qui restèrent à Boston se muèrent peu à peu en réformistes sociaux, ce qui n'oblitéra en rien la qualité de ses auteurs : Emerson, Thoreau, Parker, Brownson, Alcott et Margaret Fuller. Ces innovateurs ouvrent au monde de demain : individualisme, féminisme, libération sexuelle, orientalisme. Malgré leurs échecs, les Transcendantalistes auront influencé bien des créateurs'. Le Troisième Grand Réveil (1890-1920) portera aussi la marque transcendantaliste, tout comme les communautés et le *New Age* du xx^e siècle, auréolés de mysticisme oriental.

Les Théosophes

Spiritisme et Théosophie naissent à peu près à la même époque et connaissent des « zones de turbulences » similaires. Le terreau américain favorise l'émergence du premier : les *Shakers* ont ouvert la voie. Les théories spiritualistes de Swedenborg et de Mesmer sont largement diffusées. Andrew Jackson Davis (1826-1910) diagnostique de manière « psychique » les maladies. En 1845, en état de « trances », il donne une série de conférences sur sa « philosophie d'harmonie », ses révélations divines à propos de l'origine de l'univers et du trajet de l'âme après la mort. Il n'est pas rare de voir assister à ses « séances » Edgar A. Poe, le fouriériste Albert Brisbane ou Thomas Lake Harris. À la même époque, John Chapman (1774-1845), dit Johnny Appleseed, ouvre la voie au spiritisme en propageant la littérature swedenborgienne jusqu'à l'Ohio. Ce végétarien solitaire, ami des pionniers, des Indiens et des animaux, sera une sorte de « saint » de la Frontière.

En tant que mouvement reconnu, le spiritisme (*spiritualism* en anglais) date de 1848, bien qu'on ait la trace de séances spirites dès 1762. À partir du 31 mars 1848, les deux sœurs Fox entament leur dialogue avec l'au-delà à Hydesville, dans le *burned-over district* de New York. Elles prétendent avoir pu communiquer avec un fantôme au moyen de coups frappés sur les murs (« rappings ») selon un alphabet convenu. Un grand mouvement est né, qui revendiquera deux millions d'adhérents en 1855, popularisant des notions telles que séances, médium, transcommunication,

trances, plan astral, métapsychisme, etc. L'originalité du spiritisme réside dans son caractère pseudo-scientifique : on « démontre » l'immortalité de l'âme, on photographie des « ectoplasmes », on « fait tourner » des tables, on « parle » avec les morts. Les pouvoirs « psi » n'en sont alors qu'à leurs balbutiements, mais c'est d'Amérique que s'étend rapidement une véritable onde de choc qui atteint rapidement l'Europe. Peu à peu s'organise une religion nouvelle, dont un Français, Hippolyte Rivait dit Allan Kardec, va jeter les bases dogmatiques.

C'est dans cette ambiance occultiste qu'un Franc-Maçon américain, le colonel Olcott fait la connaissance, en 1874, d'une spirite russe, Helena Petrovna Blavatsky. De cette rencontre devait sortir l'étrange aventure de la théosophie moderne.

Née en 1831 en Russie, HPB – comme on la surnommera plus tard – possède, semble-t-il, des dons psychiques remarquables. Premier « détective de l'étrange » de l'histoire policière, la jeune fille montre ses dons de « voyance » en devinant l'identité d'un meurtrier. De 1848 à 1858, HPB parcourt le monde, prétendant être entrée en contact avec des mahatma du Tibet. Enthousiasmée par les récits de J. E. Cooper, elle n'a de cesse de visiter l'Amérique afin de rencontrer les Indiens. Au Québec, ceux-ci la dépouillent de tout ce qu'elle possède, puis elle séjourne chez les Mormons. Déçue, elle gagne la Nouvelle-Orléans pour assister à des rituels vaudous. On la retrouve « ethnologue » au Mexique, puis aventurière au Texas. Après ces exploits, elle revient à Londres. C'est là, affirme-t-elle, qu'elle rencontre un mystérieux Hindou, Kout Houmi Lal Sing, plus connu sous les initiales KH. Ce maître tibétain semble bien être le promoteur de la *Société théosophique*.

Olcott appartient à une loge maçonnique qui se passionne pour l'occultisme. Il enquête sur un cas de « maison hantée », celle des frères Eddy. C'est là, dans le Vermont, qu'il rencontre Mme Blavatsky, le 17 septembre 1874. De retour à New York, Olcott assiste régulièrement à des séances de spiritisme au domicile de HPB. Tous deux fondent un cercle paramaçonnique, le « Club des Miracles », où l'on observe « scientifiquement » les *matérialisations* psychiques. Grâce aux articles d'Olcott, HPB connaît la notoriété internationale. Sans qu'on comprenne pourquoi, elle quitte New York pour Philadelphie où Olcott va bientôt la rejoindre. En 1875, ils reprennent un journal de Boston, le *Spiritual Scientist*.

La *Société théosophique* (la « Sagesse divine ») est créée le 8 septembre 1875. La Théosophie, telle que HPB l'envisage, a trois objectifs : former le noyau d'une fraternité universelle ; étudier les religions anciennes et modernes ; entreprendre des recherches sur les lois inexplicables de la Nature et les pouvoirs psychiques de l'homme. Il s'agit surtout d'un amalgame de traditions orientales et de spiritisme. HPB prétendant être en relation avec de mystérieux *Supérieurs inconnus*, la Société va se consacrer uniquement à (ancienne sagesse orientale).

En tant que Franc-Maçon, Olcott envisage de se constituer, avec d'autres « frères », en loge affiliée. Les femmes n'étant pas admises dans la Franc-Maçonnerie, Olcott décide de tourner le problème. La Société fonctionnerait à la manière d'une « fraternité initiatique », avec tout le dispositif d'une loge maçonnique, mais mixte. HPB déclare que la Société doit constituer une Franc-Maçonnerie féminine, chargée de donner au monde une morale « féminine » contre la guerre, la violence et la haine. Une nouvelle fois, en Amérique, une femme

bouleverse les mentalités patriarcales.

Lorsque meurt le baron de Palm, un ami d'Olcott, celui-ci veut le faire incinérer selon la tradition hindoue. Le corps subit la crémation le 5 décembre 1876, et l'on voit soudain l'avant-bras du défunt se soulever, pointant un index vers le ciel. Cette contraction musculaire est interprétée symboliquement : le dieu purificateur et rénovateur Shiva, sous l'aspect de Kali, le dieu destructeur, s'est introduit en Occident. Ce soir-là, l'incendie du grand théâtre de Brooklyn, qui se solde par la mort de deux cents personnes, ne fait que confirmer la validité du « signe ». Le « feu oriental » consumerait l'Occident.

Tandis que l'Inde commence à s'intéresser à la Société théosophique, la Franc-Maçonnerie américaine envisage de jeter les bases d'une métaphysique future, fondée sur l'équilibre entre l'Orient et l'Occident et sur la fusion de toutes les religions, « mâles » et « femelles », selon HPB.

Des considérations politiques entrent en jeu car, pour retrouver sa véritable tradition, l'Inde doit parvenir à l'indépendance. L'intérêt porté par les Hindous aux « idées américaines » attire l'attention du gouvernement des États-Unis et, tout particulièrement, de ses membres maçons. En juillet 1878, HPB devient la première femme russe à accéder à la citoyenneté américaine. HPB et Olcott sont mandatés – discrètement – par le gouvernement américain pour établir le « grand contact ». Sur le plan maçonnique, on autorise la constitution d'une loge théosophique, la « British Theosophical Society ».

Le président Rutherford Hayes, lui-même Franc-Maçon, considère que la mission des Théosophes est de nature à ouvrir à l'humanité des perspectives nouvelles. Il donne son appui aux deux « envoyés spéciaux » et accorde à Olcott un passeport diplomatique. L'occultisme rejoint ici la stratégie politique. Quels sont les véritables desseins du gouvernement américain ? S'agit-il de saper la puissance anglaise aux Indes, de constituer une véritable fraternité universelle ou bien de prospecter de futurs marchés en Asie ? Il n'est pas exclu qu'Olcott et HPB soient porteurs d'un message aussi hautement oecuménique que basement matériel. Il demeure qu'ils atteignent les Indes le 16 février 1878.

Selon R.-L. Mary, les deux Européens parvinrent à créer une « véritable révolution dans les mentalités des Hindous en les ramenant vers leurs racines traditionnelles ». Pour J. Lantier, la Théosophie provoqua « le réveil du bouddhisme et de l'Orient ».

En 1882, les fondateurs acquièrent à Adyar, près de Madras, une vaste demeure, futur centre mondial de la Société théosophique. À leur retour, en 1884, ils doivent affronter une menace de scission au sein de la société, ainsi que plusieurs scandales. Les deux fondateurs se séparent en 1885, HPB choisissant de rester en Europe, et Olcott se consacrant à sa tâche de « libération de l'Orient ». Olcott versera dans le bouddhisme, parcourant l'Asie jusqu'au Japon pour « réveiller les foules endormies ».

Le succès de la Théosophie tient aussi au contexte romantique de l'époque. On découvre les tombeaux d'Égypte, les temples maya et d'Angkor, la cité mythique de Troie, tandis que prolifèrent les romans de « mondes perdus ». Les œuvres de Mme Blavatsky (*Isis dévoilée*, *La Doctrine secrète*) offrent un panorama de l'histoire de

l'humanité, ressuscitant les continents mythiques (l'Atlantide, l'Hyperborée, la Lémurie) et influençant la future science-fiction américaine (E. R. Burroughs, Talbot Mundy, H. P Lovecraft, etc.).

À la mort de Mme Blavatsky, en 1891, la Société théosophique américaine se détache du centre d'Adyar. Katherine Tingley, qui dirigera la société américaine, établira son centre de *Point Loma*. Plus tard, le centre d'Adyar redeviendra le lieu stratégique du mouvement, sous la houlette de C. W Leadbetter et Annie Besant.

Au xx^e siècle, la Théosophie se scinde en quarante-trois organisations distinctes, qu'on peut répertorier en deux groupes : un « groupe de droite » hermétique qui rejette l'orientalisme (néognostiques, néo-rosicruciens, *Anthroposophie* de Steiner) ; un « groupe de gauche » qui se fonde sur de nouvelles révélations des « Maitres » de l'Orient (groupes d'Alice Bailey, secte *IAM* rosicrucianisme de Max Heindel).

La Théosophie, malgré sa confusion ésotérique, a ouvert en Amérique une porte sur l'Orient, poursuivant la mission transcendantaliste. Elle a aussi œuvré en faveur de l'indépendance de l'Inde. Enfin, on ne peut nier son influence intellectuelle, notamment sur le mouvement néo-païen de Renaissance celtique (W B. Yeats, G. Russell, etc.).

L'expérience de *Point Loma* résume les tendances des mouvements métaphysiques américains, tout en confirmant leur évolution topologique – vers l'ouest. Paradoxalement, en se déplaçant vers l'Occident, à l'instar de la Frontière, les mouvements mysticoutopiques se rapprochaient de l'Orient. C'était le but de Katherine Tingley lorsqu'elle décida de bâtir son utopie le plus à l'ouest possible. Au xx^e siècle, la Californie deviendra la plaque tournante des groupes orientalistes.

De 1897 à 1942, Katherine Tingley et ses disciples concrétisent leur ambition théosophique sur une falaise dominant la baie de San Diego, la *Fraternité universelle de Point Loma*. Le site consiste en deux bâtiments exotiques : la Ferme de trois étages (l'Académie de Raja Yoga) et le Temple circulaire de la Paix.

Hommes et femmes peuvent s'adonner à des métiers d'art ou d'industrie. On privilégie plutôt une éducation spirituelle, dispensée dans l'école de *Raja Yoga* (« union royale » en sanskrit). L'environnement est strictement contrôlé, comme dans *La République* de Platon. Les enfants sont répartis par groupes de six à douze, guidés par un professeur attitré. En 1910, sur 500 habitants, on compte plus de 300 élèves, représentant une douzaine de nationalités.

Point Loma est conçu comme un lieu de création artistique. Un théâtre grec en plein air de 2 500 places, le premier des États-Unis, est construit en 1901. La *Ligue Isis* de musique et de théâtre, créée par K. Tingley en 1898, remet aussi à l'honneur l'ancienne tradition de la culture grecque du *symposium*.

Mrs. Tingley encourage la création littéraire, confessant elle-même une profonde affinité spirituelle avec Whitman. Parmi les hommes de lettres qui fréquenteront *Point Loma*, il faut citer le nom du poète celtique Kenneth Morris (Cenydd Morus en gallois) qui rejoindra le *Cercle de Renaissance celtique* de Dublin, auprès de Russell, Yeats et Weekes, ainsi que le romancier Talbot Mundy (1879-1940), dont les étranges romans de fantastique et de science-fiction tournent autour de l'ésotérisme bouddhiste (Agarttha, Shamballah, Neuf Inconnus, Secrets perdus, etc.).

Point Loma est aussi un centre de recherche, animé notamment par l'archéologue W. E. Gates, spécialiste des glyphes maya. Gates croit à la prophétie de Katherine Tingley, selon laquelle « l'histoire de l'Amérique se révélerait bientôt plus ancienne que celle de l'Égypte ou de l'Inde[°] ». Il est vrai que, depuis la découverte des *tumulus*, le passé de l'Amérique a fait un gigantesque bond dans le passé.

La production artistique et culturelle de *Point Loma* s'avère exceptionnelle. On peut la comparer à l'œuvre littéraire d'une autre secte, anglaise cette fois, la *Golden Dawn*. Est-ce d'ailleurs un hasard si l'on retrouve parmi ses membres le poète Yeats, ami de Kenneth Morris, et la figure fugace de Talbot Mundy ?

Point Loma se consacre aussi à plusieurs causes humanitaires, comme l'abolition de la peine de mort ou la paix dans le monde. En 1913, Katherine Tingley réunit une conférence de paix internationale en Suède. Elle envoie au président Wilson un télégramme lui demandant de déclarer le 28 septembre 1914 « Jour sacré de la paix pour les nations ». Un « Congrès permanent de la paix » se tiendra à *Point Loma* en 1923.

La communauté ne devait se disperser que treize ans après la mort de Katherine Tingley (1929). En 1942, *Point Loma* deviendra le site de la California Western University. Deux autres sectes s'établiront en Californie : *Temple Home* et la *Communauté de Krotona*, qui, en 1924, s'installera à *Ojai Valley*, dans le comté de Ventura. Son école de Théosophie y subsiste encore aujourd'hui. Protégé de Besant, Krishnamurti élira domicile à *Ojai Valley*. En 1946, avec Aldous Huxley, Krishnamurti créera une école à Ojai, du nom de *Happy Valley*. Cette école exclura tout sectarisme.

L'expérience de *Point Loma*. est exemplaire C'est là que « l'influence yogi atteignit la Californie ». D'après une prophétie théosophique, une nouvelle race devait surgir à l'ouest. Mme Blavatsky, puis William Judge, avaient prédit que l'Amérique serait le siège de la grande « transformation ». Katherine Tingley installa délibérément son acropole à l'extrême ouest de l'Amérique, dernière « frontière » spirituelle. Annie Besant aussi se sentit attirée par la Californie, convaincue elle aussi qu'une nouvelle race commençait à s'y épanouir. En voulant unir la philosophie de l'Orient au pragmatisme de l'Ouest, Katherine Tingley savait-elle qu'elle frayait la voie aux futurs adeptes du Nouvel Âge ?

La « Nouvelle Pensée »

La postérité des Mères, en Occident, affirme l'existence d'un « dernier sursaut » mythique dont la Théosophie constitue l'une des manifestations les plus marquantes. L'Orient, au milieu du siècle, n'a pas échappé au grand souffle mystique qui, ailleurs, a touché Poe, Nerval, Baudelaire ou Gogol. En 1838, Omiki San, plus connue sous le surnom de « Grand-mère Miki », est soudain habitée par l'Esprit, seul maître de l'univers, seule racine de la maladie et de la santé. Là où la science est impuissante, la foi opère des miracles. Une nouvelle fois, l'Amérique, au bout de son cheminement vers l'ouest, va rencontrer le souffle de l'Esprit oriental.

Les femmes jouent à nouveau un rôle fondamental : MaryAnn^e Girling (1827-1886) reçoit la Révélation deux ans avant Mary Baker Eddy et fonde la secte des *Enfants de Dieu*. Quant à Mary Baker Eddy, elle est aussi inspirée par les Mères : Joanna Southcott, et surtout Grand-Mère Miki, à laquelle elle est souvent comparée. La *Nouvelle Pensée* se conforme au cadre culturel américain par son côté pratique et matériel. Il s'agit de démontrer, de manière concrète, que l'esprit affecte le monde physique, notamment dans la sphère de la santé. La *Nouvelle Pensée* n'est pas l'antithèse du protestantisme libéral : on y trouve une théologie non contraignante, un style de vie non radical et un climat d'optimisme. Phineas P Quimby (1802-1866) en est le principal animateur. Jeune homme, Quimby est soigné sous hypnose, ce qui le convainc de consacrer sa vie à la guérison par l'esprit. Comme le spirite Andrew Jackson Davis, Quimby avoue sa dette à Swedenborg. Dieu n'est plus qu'un principe de Sagesse et d'Harmonie intérieures.

La *Nouvelle Pensée* va surtout se développer à partir de 1866, date de la mort de Quimby. Warren Felt Evans, lui-même guéri par Quimby, devient le principal théoricien du mouvement. Son ouvrage, *The Mental Cure* (1869), affirme que la maladie résulte d'un déséquilibre mental. Evans aboutit à une sorte de syncrétisme entre la *Nouvelle Pensée* et le protestantisme libéral. La création à Boston du Club *métaphysique*, en 1895, contribue à l'expansion d'un mouvement qui comptera au xx^e siècle plus d'une trentaine de sectes liées à la *Nouvelle Pensée*.

Même si Mary Baker Eddy (1821-1910) s'est toujours efforcée de minimiser le rôle historique de Quimby, force est de reconnaître l'influence déterminante de Quimby dans la genèse de la *Christian Science*. Ce fut en effet ce dernier qui commença par guérir Mrs. Eddy (1862), avant de lui communiquer ses principes thérapeutiques. À la mort de Quimby, elle développa son propre système de guérison spirituelle, fondé sur le double principe de la réalité de l'esprit et de l'illusion de la matière. Elle affirmait avoir redécouvert le secret du Christ grâce à la révélation des Écritures : Jésus pouvait guérir par son influence spirituelle. Le Dieu de la *Science chrétienne* est un Dieu de bonté, en même temps que l'Esprit et le Créateur. La Trinité recouvre les trois principes divins : la vérité, la vie et l'amour. La Bible est réduite à une suite d'allégories, et l'homme, par mutation spirituelle, devient le maître de l'univers.

Mary Baker Eddy publie le livre de base du mouvement, *Science et santé, avec la Clé des Écritures*, en 1873. La souffrance et la mort sont les effets de la pensée négative, matérialiste. Il convient donc de restaurer la santé par l'application de la pensée positive aux illusions du patient.

Cet ouvrage à succès assure la promotion du mouvement. La *Christian Science Association* est fondée en 1876, et l'*Église Scientiste du Christ*, trois ans plus tard. L'Église tient ses assises à Concord, dans le New Hampshire, d'où Mary Baker Eddy la dirigera elle-même jusqu'à sa mort en 1910. Le mouvement d'Eddy a survécu jusqu'à maintenant, en particulier grâce à son journal respecté, le *Christian Science Monitor*. La *Science chrétienne* compte aujourd'hui environ deux millions d'adeptes.

Le mouvement de Mary Baker Eddy correspond à l'évolution de l'Amérique du

xix^e siècle. L'idéalisme et l'optimisme de l'Église lui attirèrent la sympathie des dénominations, tandis que son cadre « scientifique » facilita le recrutement d'une élite cultivée. Les *Chrétiens scientifiques* ne prétendaient-ils pas être en mesure de « démontrer » leurs pratiques thérapeutiques ? En cet « Âge d'or » d'une Amérique en proie au malaise spirituel, Mme Eddy parvint à bâtir un parfait modèle d'organisation technique et bureaucratique, tout en véhiculant un message réconfortant qui affirmait le pouvoir illimité de l'homme sur la matière.

La pratique de la guérison dans un cadre religieux est encore d'actualité dans l'Amérique du xx^e siècle. L'*Église scientifique* a réussi à réintroduire l'aspect « émotionnel » de l'expérience religieuse, à l'intérieur même des dénominations. Tout au long du xx^e siècle se multiplieront les expériences « Église et Guérison ». Mary Baker Eddy a manifestement réussi à toucher une corde sensible de l'âme américaine.

Les adeptes de la Terre creuse

L'extravagant mouvement de Cyrus Teed montre comment des éléments aussi épars que la pseudo-science, la guérison spirituelle, l'utopie et le fantastique peuvent se matérialiser sous une forme sectaire, spécifiquement américaine.

Voyons dans quelle mesure la culture américaine intégra peu à peu l'idée apparemment aberrante d'une « Terre creuse ». À partir de la fin du xvii^e siècle, la science, pour expliquer l'univers, prit le relais de la légende et s'intéressa notamment à l'intérieur de la Terre. Des savants comme Halley, Euler ou Leslie avancèrent l'hypothèse de l'existence d'un monde creux, éclairé par un ou même deux soleils intérieurs. Cotton Mather, dans son *Christian Philosopher*, reprit la théorie de Halley, mais c'est au xix^e siècle qu'un militaire américain attira l'attention internationale sur la possibilité d'un monde habité à l'intérieur du nôtre : John Cleves Symmes (1780-1829).

Symmes est en effet le premier américain à « rationaliser » ce thème : la Terre serait formée d'une série de sphères concentriques percées en leurs pôles. En avril 1818, Symmes envoie cinq cents circulaires aux membres du Congrès et aux plus grands savants américains et européens. Le texte est le suivant :

« Au monde entier ! Je déclare que la Terre est creuse et que son intérieur est habitable ; qu'elle contient un certain nombre de sphères solides et concentriques [...], qu'elle est ouverte aux pôles, de 12 à 16 degrés ; j'engage ma vie comme soutien de cette vérité, et je suis prêt à explorer le monde creux, si le monde veut me soutenir et m'aider à entreprendre ce voyage. »

Symmes développe ses théories dans son livre *Theory of Concentric Spheres* (1826) Après sa mort, son fils tente de rassembler les notes de son père en un tout cohérent, y ajoutant quelques idées de son cru, comme celle de l'existence des Dix Tribus perdues d'Israël dans le monde intérieur.

Le disciple de Symmes, Jeremiah N. Reynolds, s'adresse à nouveau au Congrès en 1836. Il se lie avec le secrétaire à la Marine de John Quincy Adams, Samuel

Southard, et se joint à une expédition d'exploration dans les mers du Sud, se lançant parallèlement dans l'écriture. Le Congrès finit par voter un crédit de 300 000 dollars pour l'expédition de Reynolds qui part pour l'Antarctique en 1838, à la recherche du « Trou de Symmes », accès à l'intérieur de la Terre. Reynolds a sans doute donné à Poe l'idée d'une Terre de rêve située à l'intérieur du globe. Le poète prononça son nom plusieurs fois dans le délire qui précéda sa mort en 1849.

L'impact des théories de Symmes au XIX^e siècle se mesure à l'aune de la production littéraire du fantastique américain. Le thème de la Terre creuse va devenir le sujet de prédilection de plusieurs romanciers américains jusqu'à nos jours : C. R. Dake, E. R. Burroughs, J. U. Lloyd, H. P Lovecraft, R. Rucker...

La théorie de Symmes renaît cinquante ans après *Symzonia*. En 1878, on réédite *The Theory of Concentric Sphères*. De 1882 à 1909 paraissent plusieurs articles consacrés à cette hypothèse. En 1871, année de la parution en Angleterre de *La Race à venir* de Bulwer Lytton, paraît un plagiat de l'ouvrage de Symmes, *A Hollow Globe*, du professeur Lyons.

En 1898 est publié *Cellular Cosmogony* de Cyrus Reed Teed, fondateur d'une secte intitulée *Koreshan System of Universology*. En fait, Teed retourne complètement le concept de la Terre creuse : ce domaine mystérieux ne se trouve pas sous nos pieds, mais audessus de nos têtes ; nous ne sommes pas *sur* le globe, mais *à l'intérieur*... Cyrus Teed naît en 1839. dans l'État de New York. Le père de Cyrus est guérisseur, et, par une étrange coïncidence, apparenté à Joseph Smith, fondateur de l'Église des Mormons. Cyrus entreprend des études de médecine, qu'il interrompt pour travailler pour l'armée. Puis il devient membre d'une secte médicale, le *Collège médical éclectique* de New York, qui lui accorde un diplôme en 1868. À trente ans, ce baptiste dévot juge inacceptable la théorie d'un univers infini, déplorant en outre les méfaits grandissants du rationalisme, du capitalisme et de l'athéisme. En quête de réponses, Teed expérimente dans son laboratoire une théorie personnelle sur une discipline qu'il met au point : l'« électroalchimie ».

Une nuit d'octobre 1869, Teed a la vision d'une femme qui se présente comme sa « mère et son épouse ». Cette vision érotique et mystique correspond à une Révélation sur la face féminine de Dieu et sur la réalité du cosmos que Teed est chargé de communiquer au monde : il doit « réformer la race ». Ce « deuxième Christ » se baptise « Koresh », « Cyrus » en hébreu.

Le *Koreshanisme*, qui inverse totalement le cosmos copernicien, est exposé dans un livre intitulé *La Cosmogonie cellulaire, ou la Terre, sphère concave*. (1898) D'après Teed, le monde connu occupe la surface intérieure d'une sphère, à l'extérieur de laquelle il n'y a que le vide. Au centre, le Soleil en rotation, qui n'est jamais le *vrai* Soleil, donne l'illusion du lever et du coucher. La Lune est un reflet de la Terre et les étoiles et les planètes sont les reflets de plans métalliques de sa surface concave. L'univers est ainsi une unité « organico-alchimique », limitée aux dimensions d'un diamètre de 8 000 milles. Sa forme est cellulaire car « toute vie est générée dans une cellule – *omne vivum ex ovo* ». Mythologiquement, Teed situe son univers au sein même de la Grande Mère, la Terre.

Teed se présente à ses patients comme le nouveau sauveur, ce qui provoque le départ de son épouse. À Moravia, Teed, qui a réussi à s'attacher cinq disciples de

sexe féminin, crée la première communauté koreshaniste en 1880. Six ans plus tard, il s'installe à Manhattan. Il est invité par *l'Association nationale de la Science mentale* de Chicago.

Vers la fin des années 1880, Teed est célèbre. Sa communauté compte 126 fidèles. *L'Assemblée de l'Alliance*, nouvelle appellation de la secte, fait l'acquisition d'un domaine à Washington Heights, baptisé *Beth-Ophra*. De là sera diffusé *The Flaming Sword (LEpée flamboyante)*, qui paraîtra jusqu'en 1949. En 1886, Teed fonde le *Collège mondial de la Vie* à Chicago.

Teed s'enorgueillit alors d'un mouvement de plus de 4 000 membres, bien que son *Covenant* coopératif ne puisse accueillir plus de 70 personnes. Le prophète affirme ses ambitions politico-financières un *Bureau du commerce équitable* est chargé de convertir les classes laborieuses en 1891. Teed rêve de réunir tout un pays sous sa férule, selon sa loi communiste et koreshaniste. La nouvelle religion mêle les thèmes classiques de l'utopie et les principes de l'orientalisme.

En 1890, une nouvelle communauté est établie à San Francisco *The Golden Gate Assembly of the Koreshan Unity*. Un an plus tard, la colonie se dissout et regagne Chicago. Les trois quarts des fidèles sont des femmes qui font vœu de chasteté et choisissent de léguer leurs biens à Teed.

La troisième communauté est fondée à Estero, en Floride, en 1903 : *The Koreshan Cooperative and Communistic Colony*, qui comptera 250 membres – au lieu des dix millions escomptés. Un gigantesque panneau à l'entrée de la propriété proclame : WE LIVE ON THE INSIDE (« Nous vivons à l'intérieur »). Une université, pompeusement baptisée *Pioneer University of Koreshan Universology*, invite les enfants à l'étude.

Teed fonde un parti socialiste, le *Progressive Liberty Party*, sans pour autant remporter une élection. Les forces de Teed, âgé de près de soixante-dix ans, commencent à décliner. L'année de sa mort, il publie son ouvrage le plus ambitieux : *The Great Red Dragon ; or, The Flaming Devil of the Orient*, « roman prophétique » où l'auteur exprime son obsession du « péril jaune ».

Estero ne deviendra jamais le centre du monde. Teed meurt le 22 décembre 1908. Ses adeptes fanatiques le veillent, convaincus de le voir se relever d'entre les morts, selon sa prophétie. Le miracle ne se produit pas, et au bout de quatre jours, on doit l'enterrer. Ses restes sont déposés dans un immense mausolée, auprès duquel on monte la garde jour et nuit. Le monument porte ces mots : *Cyrus Shepherd Stone of Israel*. En 1921, le tombeau est balayé par un cyclone, et l'on ne retrouvera rien du prophète. Quarante ans plus tard, le domaine deviendra le *Koreshan State Historic Site*, où des visites guidées tenteront d'entretenir le souvenir de Koresh. Le dernier adepte mourra en 1982.

Les sectes métaphysiques soulignent des tendances fortes de la vie américaine : appétence pour l'émotion communautaire et l'évangile social, intérêt pour les guérisons mystiques, besoin d'associer religion et pragmatisme, goût contradictoire pour le concret et pour le fantastique. Elles définissent en outre le futur paradigme du *New Age* au xx^e siècle. La Californie, fenêtre sur l'orient, deviendra la plaque tournante du nouveau mysticisme américain, de la *Beat Generation* aux mouvements néo-hippy.

Notes

1. *L'Unitarisme*, héritier des Lumières, est né du refus des « réveils », mettant l'accent sur la raison, la liberté intellectuelle, le devoir moral et un Dieu « unitaire ». Il se rapproche de *l'Universalisme* de Georges de Benneville, qui insiste sur le rôle de la raison dans la religion.
2. « Recherche d'un éden en Amérique », *Visions utopiques*.
3. Cité *ibid*.
4. E Tyler, p. 167.
5. Les *Pragmatistes*, comme William James et John Dewey, les planificateurs comme Benton MacKaye et Lewis Mumford, et les architectes comme Louis Sullivan et Frank Lloyd Wright.
6. R.-L. Mary *Dictionnaire de l'occultisme*, Dervy, Paris, 1994, p. 281.
7. J. Lantier, *La Théosophie*, Retz, Paris, 1970, p. 89.
8. Olcott choisit Hiroshima pour tenir sa conférence la plus inspirée. Il distribua des *svastikas* à ses auditeurs, leur prédisant de prochaines guerres. Il affirma qu'Hiroshima deviendrait l'un des symboles de paix et de fraternité qui régneraient un jour sur le monde Q. Lantier, op. cit., p. 107).
9. Voir notre ouvrage *LAventure mystérieuse*, Éd. du CEFAL, Liège, 1993 ; ainsi que l'anthologie *Mondes perdus*, Omnibus, Presses de la Cité, Paris, 1993.
10. E. A. Greenwalt, *The Point Loma Community in California, 1897-1942, A Theosophical Experiment*, University of California Publications in History, vol. 48, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1955, p. 119.
11. *Ibid.*, p. 199.
12. *Unity School of Christianity, Divine Science Federation International, Church of Religions Science*, etc. (Voir Kyle, *The Religious Fringe, A History of Alternative Religions in America*, Intervarsity Press, Downers Grove, Illinois, 1993, p. 116-121).
13. Le *Mouvement Emmanuel*, de Worcester et McComb dans les années 1920, la « Thérapie par la prière », de William Parker (1951), les *Groupes de Guérison spirituelle inter-dénominations* (1930-1950), les mouvements de « Prière affirmative » et les meetings évangéliques de Billy Graham (Voir J. S. Judah, *The History and Philosophy of the Metaphysical Movements in America*, The Westminster Press, Philadelphia, 1967, p. 290-306).
14. Cité par J. Van Herp, *Panorama de la science-fiction*, Gérard, Marabout, Verviers, 1973, p. 105.
15. Une nouvelle de Reynolds, intitulée « Mocha Dick, ou la baleine blanche du Pacifique », a sans doute inspiré à Herman Melville son chef-d'œuvre, *Moby Dick*, publié douze ans plus tard.
16. Voir J. O. Bailey, « Introduction » to *Symzonia, A Voyage of Discovery*, by Captain A. Seaborn, Scholars' Facsimiles and Reprints, 1965, s.p. NB : En 1820, Adam Seaborn, dans un ouvrage intitulé *Symzonia*, raconte comment il accède au monde intérieur par les pôles. Seaborn serait-il un pseudonyme de Symmes ? Probablement pas. En revanche, l'hypothèse d'une influence de *Symzonia* sur l'œuvre de Poe n'est pas à écarter (Voir « Le manuscrit trouvé dans une bouteille », « LAventure d'un certain Hans Pfaall », *Arthur Gordon Pym* et « Une descente dans le Maelström »).
17. Deux ouvrages reprendront le même thème au début du xx^e siècle, *The Phantom of the Poles* (1906) de William Reed, et *A Journey to the Earth's Interior, or Have the Poles Really Been Discovered* (1920) de Marshal Gardner, dont Conan Doyle sera l'un des défenseurs.
18. « Les entrailles de la Terre », *Les Lieux énigmatiques*, Time-Life Books, Amsterdam, 1988, p. 148. NB : Les théories de Teed seront reprises en Allemagne, dans les années 1930, par Peter Bender qui tentera de s'en faire le prosélyte auprès de certains dignitaires nazis comme Gôring. Léchec de l'expérience de Rügen (1942), censée

démontrer l'existence de la Terre creuse, provoquera la disgrâce de Bender qui mourra dans un camp de concentration (Kafton-Minkel, *Subterranean Worlds*, Loompanics Unlimited, Port Townsend, Washington, 1989, p. 217-242). En Amérique, deux groupes s'efforceront de maintenir le *koreshanisme*, en deux endroits de la Floride, mais devront y renoncer dans les années 1930.

Chapitre V

SECTES, SOCIÉTÉS SECRÈTES ET POLITIQUE

En Amérique plus qu'ailleurs, les connexions entre pouvoir et croyances sont nettes, comme le montre l'impact des schismes sur le développement socio-politique du pays. Des colonies telles que le Rhode Island, le Connecticut, la Virginie ou la Pennsylvanie sont des rappels permanents d'une histoire américaine inféodée à la théologie. De même, le déisme franc-maçon a façonné durablement les textes canoniques des États-Unis, conférant à la politique de la nation un aspect universaliste.

Nombre de leaders sectaires « charismatiques » se sont tournés un jour vers la chose politique : Olcott, Joseph Smith, Cyrus Teed ou P. B. Randolph (voir *infra*). Cette tendance spécifiquement américaine, attestée aujourd'hui par l'influence de la *Christian Coalition*, n'est pourtant pas nouvelle.

La famille Adams

Certaines lignées maintiennent la tradition mythique que leur a léguée un ancêtre. C'est le cas d'une des familles les plus illustres d'Amérique, la famille Adams, dont l'histoire européenne serait liée à une société secrète appelée les *Dragons*. En 1823, le président John Adams fit graver une stèle sur la tombe de son ancêtre Henry Adams qui avait émigré aux colonies au début du xvii^e siècle. On peut y lire qu'Adams avait quitté le Devonshire pour échapper à la persécution, et fondé une colonie à Mount Walliston, enclave du néo-païen Morton (voir *supra*).

Loin d'être un Puritain persécuté, Adams aurait été le chef des *Dragons* dont les membres tentaient de faire revivre la vieille religion païenne, sous le règne d'Elizabeth 1^{ère} et Jacques 1^{er}. Les *Dragons* voyaient en Henry Adams la réincarnation du roi Arthur, susceptible d'instaurer un nouvel ordre. Pourchassés, les adeptes se réfugièrent au Nouveau Monde. Les Adams dissimulèrent leur foi païenne derrière un vernis de puritanisme et rentrèrent en contact avec le panthéiste Thomas Morton. Plus tard, ils devaient jouer le rôle que l'on connaît dans la Révolution américaine.

Dans le bouillonnement d'idées qui précéda et suivit la Révolution, John Adams (1715-1826) avait été un violent défenseur du républicanisme. Son texte, *Thoughts on Government* (1776) avait été la brochure la plus influente pour les premiers constitutionnalistes. Dans *The Defence of the Constitutions of the United States* (1787), il se montrait antiégalitaire, et ce grand révolutionnaire passait désormais pour un champion de l'aristocratie. Plus exactement, Adams se méfiait de la démocratie absolue, source de tyrannie et d'arbitraire.

Dans un autre registre, John Adams soutint avec enthousiasme les idées politiques de Washington, fondées sur des considérations géopolitiques. Initié à la géographie

sacrée, Adams comprenait les buts de Washington. Ce dernier voulait construire une capitale nationale combinant un centre de gouvernement et un centre d'éducation. Un système de canaux relierait les plus grandes villes à la capitale, située au centre même de la nation, la rendant accessible à tous les citoyens. Ainsi, le gouvernement ne serait plus isolé et rayonnerait sur tout le territoire. Ce plan, éminemment utopique, ne vit jamais le jour. En 1799, le nouveau secrétaire d'État relança le projet, mais, une nouvelle fois, le plan n'aboutit pas.

Le projet était décidément maudit, car, lorsque le président John Quincy Adams tenta de réactiver la vieille idée, il se heurta aux diktats politiques du Nord et du Sud qui, pour des raisons opposées, le refusèrent. Une étrange alliance des industriels nordistes et des esclavagistes sudistes soutint la campagne de l'antiabolitionniste Andrew Jackson qui mit en difficulté Adams lors des présidentielles de 1824. Jackson prendra sa revanche quatre ans plus tard, et John Quincy Adams, déçu par le combat politique, regrettera de n'avoir pu matérialiser sa vision spirituelle de la nouvelle Amérique.

Les deux petits-fils de John Quincy, Henry et Brooks Adams, écrivirent des ouvrages pour dénoncer le matérialisme de l'époque, notamment *Mont Saint-Michel and Chartres*, publié en 1904. Henry Adams (1838-1918), professeur d'histoire médiévale, reconnaissait le développement unique de l'humanité en trois siècles, mais affichait un profond pessimisme pour l'avenir. Il prédisait la fin du monde pour 1921. Pour cet « anarchiste chrétien conservateur », l'histoire est une longue et inéluctable dégradation selon le principe de l'entropie généralisée (seconde loi de la thermodynamique). Ce pessimisme cosmique est repris dans son autobiographie, *The Education of Henry Adams* (1907), qui exprime sa nostalgie de l'art médiéval de l'unité.

Son frère Brooks (1842-1918) avait les mêmes dispositions prophétiques. Un siècle avant la découverte des deux hémisphères du cerveau, Adams avança la théorie de l'alternance cyclique de la domination d'un cerveau sur l'autre, soit l'esprit d'imagination sur celui de calcul. Brooks, partisan d'un nationalisme aristocratique et d'une dictature des « esprits éclairés », pensait, au début des années 1890, que le cycle historique était dominé par le rationalisme et la science. L'Amérique, siège des nouveaux pouvoirs, remplacerait l'Empire britannique pour devenir la nation-phare de la civilisation occidentale. Au siècle suivant, l'Amérique prendrait part à une guerre mondiale, accroîtrait son militarisme et succomberait au matérialisme. Selon ce scénario, cette situation se produirait en 1920, devenant l'événement majeur de la vie sociale et politique américaines jusqu'à la fin du siècle. En 1895, Brooks publie sa *Loi de la civilisation et du déclin* qui expose sa théorie cyclique de l'histoire. Les civilisations se font et se défont selon une alternance de périodes de dispersion et de concentration. Le monde occidental a atteint la deuxième période et son déclin est inéluctable. Cet ancien thème, déjà traité par Goethe ou Nietzsche, connaîtra une grande faveur dans les années 1920, au sein même de l'apparente prospérité de la société américaine, avec le succès du *Déclin de l'Occident* du philosophe allemand Oswald Spengler.

Abraham Lincoln et P B. Randolph

Les divisions religieuses du XIX^e siècle ont préfiguré des lignes de fracture encore plus spectaculaires de la vie laïque. Les schismes qui touchèrent les dénominations après 1830 ont favorisé l'émergence de divisions profondes au sein de la société américaine. Ils auraient contribué aux tensions de la nation, précédant et annonçant même la guerre civile.

Les idées religieuses d'Abraham Lincoln ont toujours été controversées. Certains ont prétendu que Lincoln attaqua le christianisme dans sa jeunesse et mourut athée. D'autres l'ont rangé dans le camp spirite, quaker, baptiste ou presbytérien. En tout état de cause, il est difficile d'occulter le côté religieux de Lincoln, fût-il complexe à cerner. Il semble qu'il se soit convaincu qu'un « Dieu ou une Providence » régissaient les affaires humaines. Ses discours et ses écrits abondent en formules religieuses : « Le Tout-Puissant a ses desseins », « Guidé par la Providence, vous avez mené ce grand combat... », « La volonté de Dieu prévaut », « Cette nation, sous l'œil de Dieu », etc.

Mais si Lincoln croyait à une force transcendante ou surnaturelle, il n'était membre d'aucune Église constituée. Il ne s'intéressait pas à la figure du Christ, à la différence d'un Jefferson. La rhétorique religieuse de Lincoln était abstraite et fataliste, avec une dimension judaïque dans son évocation de la providence et du salut.

L'hétérodoxie religieuse de Lincoln reflétait aussi celle du pays dans ses aspects syncrétiques. Il attribuait un sens divin à ses rêves prémonitoires et eut, semble-t-il, la prescience de sa propre mort. Selon Howard, il s'intéressait aux pouvoirs psychiques et possédait un don de guérisseur. À la mort de ses enfants, il se tourna vers le spiritisme. À huit reprises au moins, des spirites furent invités à la Maison Blanche par Mary Todd Lincoln, et Lincoln participa en personne à plusieurs séances. Au cours d'une manifestation spirite, un « esprit », par la bouche d'un « médium », aurait pressé Lincoln d'abolir l'esclavage'. Après la mort de Lincoln, son fantôme va hanter la Maison Blanche, si l'on en croit les divers témoignages de plusieurs présidents ou chefs d'État : Harrison, Théodore Roosevelt, la reine Wilhelmine des Pays-Bas, Winston Churchill, FDR, etc.

Le président est également lié au néo-rosicrucien Pascal Beverly Randolph (1825-1874). Ce médecin est le fils naturel d'un Virginien et d'une métisse. À vingt-cinq ans, Randolph entre dans une société secrète de Boston, l'*Hermetic Brotherhood of Luxor*. Lors de la guerre de Sécession, Randolph recrute une légion de volontaires noirs afin de combattre dans le camp antiesclavagiste. Il s'attire la sympathie du général A. H. Hitchcock, animateur d'un centre d'études rosicruciennes à Washington, et surtout l'amitié du président Lincoln. La guerre finie, il travaille à la demande de Lincoln comme éducateur auprès des esclaves émancipés. Lorsque se dégrade le système scolaire institué par le général Banks en Louisiane, il démissionne et élabore un plan pour la fondation d'un monument commémoratif pour le président Lincoln et d'une École normale pour les enseignants de couleur.

Politicien enthousiaste, il est nommé par la *Convention de Philadelphie des Loyalistes du Sud*, nouveau parti réformateur, afin de faire campagne contre le président Andrew Johnson, successeur de Lincoln. Mais, répudié par son parti,

Randolph se retire à jamais du jeu politique. Il livre sa propre interprétation de la Rose-Croix, écrivant de multiples livres comprenant des travaux d'ésotérisme, d'anthropologie, de philosophie et des romans.

Alexandre Dumas père déclara que « la vie et les aventures de Randolph, son ami, fourniraient – dans une douzaine de sens – la base d'une vingtaine de d'Artagnans, de Monte-Cristos et d'admirables Crichtons ». Randolph commence ses activités occultes en 1846, gravissant tous les échelons de la Rose-Croix. Il fonde en 1860 son *Conseil américain des Trois de la Fraternitas* qui, selon Clymer, serait à l'époque composé – outre Randolph – du général Hitchcock et du président Lincoln. En 1865, Randolph donne une conférence sur le « Vaudou » dont il serait devenu un maître, dévoilant même ses secrets. Vers 1868, il crée à Boston l'*Eulis Brotherhood*, groupe visant à « l'exploitation pratique de la force magique sexuelle ».

En 1872, Randolph est inculqué pour « avoir prêché en faveur de l'amour libre ». Le procureur affirme qu'il est « sans le moindre doute possible l'homme et l'auteur *le plus dangereux* du sol américain si ce n'est de la terre entière », jugement qui sera appliqué au mage satanique Aleister Crowley dans les années 1930. L'éloquence de Randolph lui assure l'acquittement. Jusqu'à la fin de sa vie, en 1875, Randolph ne cessera d'écrire. À sa demande expresse, il dédiera son fameux *Pre-adamite Man* à son ami le président Lincoln.

L'enseignement de Randolph, proche de celui de Guaita ou de la *Métaphysique du sexe* d'Evola, sera repris ultérieurement par l'*O.T.O. (Ordo Templis Orientis)* et l'une des branches du mouvement rosicrucien en Amérique. La Rose-Croix maçonnique s'implante en Amérique. Des Francs-Maçons de Pennsylvanie s'adressent à la *Societas Rosicruciana in Anglia* pour solliciter un mandat destiné à fonder une branche américaine. En 1880 s'établit un Haut Conseil pour l'ensemble des États-Unis portant le nom de *Societas Rosicruciana Republicae Americae*, avec à sa tête Charles E. Meyer. La Société n'est ouverte qu'aux maîtres maçonniques et compte aujourd'hui un millier de membres.

Un autre groupe, la *Fraternitas Rosae Crucis*, qui fait remonter sa lignée à E. B. Randolph, est dirigé par R. Swinburne Clymer, mais celui-ci édulcore les aspects sexuels de la secte. Clymer a pour rival H. Spencer Lewis, le fondateur de l'*Ancien et Mystique Ordre Rosae Crucis*, plus connu sous son sigle A.M.O.R.C. (1909). Clymer et Lewis ne cesseront de se disputer l'héritage de Randolph. Lewis s'inscrivait dans le sillon mythique d'une prétendue loge rosicrucienne créée à Philadelphie en 1624. Selon le fils de Lewis, le bâtiment pour l'Université Rose-Croix, construit au Rosicrucian Park de San Jose, devait réaliser le projet de Bacon dans sa *Nouvelle Atlantide*. Le projet de siège de l'A.M.O.R.C. en Californie illustre bien le déplacement topologique des sectes de l'est vers l'ouest.

Les sociétés rosicruciennes ont fait corps avec la maçonnerie naissante au xviii^e siècle et épousé la cause de l'occultisme et de l'ésotérisme renaissants au xix^e siècle. Cette secte, qui compterait aujourd'hui près de six millions de membres, a fini par « récupérer » les courants du *New Age* en cette fin du xx^e siècle. Après plus de trois siècles d'histoire, on ne peut que constater le peu de cas fait des manifestes originaux du *Cénacle de Tübingen*. Comme le conclut l'enquête de R. Vanloo sur le rosicrucianisme américain, aucun mouvement n'est en mesure de « démontrer une

filiation valable et incontestée, qui remonterait jusqu'à l'ancienne Rose-Croix d'Europe au xvii^e siècle ».

Une dernière anecdote souligne la dimension sectaire d'événements tragiques de l'histoire. Lincoln fut abattu le soir du *Good Friday*, le 14 avril 1865. Il fut victime d'un complot destiné à décimer le gouvernement, en tuant le président, le vice-président et le secrétaire d'État. Quatre personnes, dont une femme, seront exécutées le 7 juillet 1865. Douze jours après la tuerie, l'assassin du président Lincoln, John Wilkes Booth, fut abattu dans une grange en feu par un soldat du nom de Boston Corbett, qui prétendit avoir obéi aux ordres de Dieu. Il s'agissait d'un religieux fanatique qui s'était castré rituellement. Enfermé dans un asile mental, Corbett s'échappa et l'on perdit sa trace. Peut-être était-il membre de la secte russe des Skoptsis (eunuques) dont les adeptes, revêtus de vêtements féminins, se mutilaient sexuellement pour s'interdire de procréer. Cette secte, qui connut un renouveau au xix^e siècle, a pu s'introduire aux États-Unis par le biais d'immigrants russes. Aujourd'hui encore persistent d'étranges rumeurs affirmant que l'assassin de Lincoln survécut et qu'il mourut en 1903, soutenu financièrement par le successeur de Lincoln.

Le 15 avril 1865, Lincoln mourait des suites de son attentat. Quatre-vingt-dix-huit ans plus tard, Kennedy mourait à Dallas. Deux morts illustres, mais surtout deux morts étrangement reliées par une invraisemblable série de coïncidences qui amenèrent certains à affirmer que l'assassinat de Lincoln annonçait en quelque sorte celui de Kennedy. Mais cela est une autre histoire...

Le Ku-Klux-Klan

La guerre de Sécession (1861-1865) vit la victoire du Nord sur le Sud, de la nation sur le « pays », des « forces de progrès » sur celles de la « réaction ». En 1860, l'idéal républicain avait le vent en poupe dans le monde entier, y compris aux États-Unis. La défaite du Sud aurait pu faciliter le règlement du problème noir. Malheureusement, la Reconstruction du président Johnson (1865-1877) fut un échec. Même vainqueurs, les Nordistes se désintéressèrent des nouveaux rapports sociaux au sein de l'ancienne Confédération. L'apartheid, qui n'existait pas avant 1865, s'instaura progressivement et les États du Sud adoptèrent des lois de ségrégation, dites *Jim Crow*, à la fin du xix^e siècle. Les Noirs furent cantonnés au rang de citoyens de seconde zone et menacés de violences s'ils montraient le moindre signe de rébellion.

L'après-guerre a un goût de cendres pour les Sudistes, victimes des agissements peu scrupuleux des *Carpetbaggers* (profiteurs) venus du Nord et des *Scalawags*, « collaborateurs » blancs du Sud qui coopèrent avec les Républicains. Les impôts sont augmentés et la corruption se généralise. Désespérés, certains Sudistes se tournent vers l'action terroriste. Le *Ku-Klux-Klan*, empruntant à la fois « à l'ésotérisme barbare » et « au patriotisme le plus étroit », institue « le premier mouvement fasciste que le monde ait connu, initiateur de beaucoup d'autres ».

Les Blancs du Sud, s'inquiétant de l'appui que les esclaves affranchis, majorité numérique de la population, trouvent auprès du pouvoir, s'alarment du nouveau rapport de force qui s'instaure. Le droit de vote des Noirs, récemment acquis, risque

de remettre en cause le pouvoir des Blancs. Des officiers confédérés fondent alors, dans le Tennessee, le *Ku-Klux-Klan* ou « Empire Invisible du Sud ». On connaît l'aspect théâtral de la secte : cagoule blanche, croix de feu, cérémonial obscur et diabolique, chevauchées nocturnes. On connaît aussi ses crimes : fouet, pendaison et lynchage.

En revanche, on connaît beaucoup moins l'origine exacte de la secte. Aussi étrange que cela paraisse, le *KKK*, au départ, aurait été une institution charitable maçonnique, visant à protéger la veuve et l'orphelin. Loin d'être l'organisation malfaisante qu'elle devint plus tard, elle n'aurait été qu'un *social club*, créé à Pulaski (Tennessee) par six jeunes gens, en décembre 1865. M. C. Carnes évoque une mystérieuse société fraternelle, les *Fils de Malte*, sans réellement étayer son hypothèse'. Dans quelles circonstances ce club fut-il réorganisé en mouvement politique et racial, nul ne le sait. Toujours est-il que le *KKK* fut modelé sous sa forme actuelle en 1867, non loin de Nashville. Son premier chef, Nathan B. Forrest, est un général renommé de l'armée confédérée.

Ce n'est pas la première fois qu'une organisation se trouve détournée de son but initial. Le crime rituel faisait partie du programme de quelques sectes comme les Thugs, et certains ont considéré l'Ordre Noir des S.S. comme étant une société secrète criminelle. Dans l'histoire, des associations professionnelles, comme les *carbonari*, ont été parfois infiltrées par des groupes politiques. De même, l'ultra-droite ne se priva pas de noyauter ou de former même des sociétés secrètes destinées à saper les bases de la démocratie, la *Cagoule* par exemple. On sait aussi que des organisations de malfaiteurs, comme la *Mafia*, sont structurées comme de vraies sectes.

La parfaite intégration de cette « association » dans le paysage urbain américain des années 1930 suffirait à montrer que les États-Unis ont toujours assimilé les mouvements les plus contradictoires, fussent-ils les plus nationalistes... ou les plus criminels : rappelons-nous l'activité meurtrière en Pennsylvanie de l'*Ordre Ancien des Hiberniens*, dits les *Molly Maguires*, durant les grèves des années 1874-1875. Enfin, il est tentant pour nombre de satanistes d'infiltrer des sectes de magie blanche pour les dévoyer. Avant de créer son propre schisme, Aleister Crowley devint membre de la *Golden Dawn* et tenta d'en prendre la tête.

Proscrit en 1871 par une loi fédérale, le *KKK* n'en continue pas moins de sévir. Le but du *Klan* est surtout politique, frappant non seulement les Noirs, mais les leaders républicains ou les enseignants reconstructionnistes. Les lynchages se multiplient dans les années 1867-1870. La campagne de terreur porte peu à peu ses fruits et les Blancs reviennent progressivement au pouvoir, grâce aux astuces des politiciens qui apprennent aux Sudistes à « trafiquer la loi ». Les Noirs sont de plus en plus exclus du vote, tandis que certains, résignés ou terrorisés, décident de s'abstenir.

Le *KKK* est dissous en 1873 par son Grand Maître qui estime que la société secrète n'a plus de raison d'être, les Noirs ayant été « remis à leur place » et la primauté des Blancs ayant été recouvrée. Pourtant, le *Klan* ne disparaît pas d'un seul coup. En novembre 1883, on arrête sept membres de la secte qui ont torturé des Noirs, coupables d'avoir « mal voté ».

Le *Klan* ressuscite en 1915. Un ancien pasteur méthodiste, W J. Simmons, gravit la Stone Mountain d'Atlanta, accompagné par trente-quatre adeptes, et plante une croix de feu sur le sommet. Le Sorcier Impérial fait ce discours lyrique :

« L'Anglo-Saxon est l'homme de l'Histoire. Devant lui doivent céder l'Hébreu égocentriste, le Grec cultivé, le Romain viril, l'Oriental mystique. [...] Un inévitable conflit entre la race blanche et la race de couleur est présagé par l'agitation actuelle. Ce conflit sera un Armageddon, à moins que l'Anglo-Saxon, la main dans la main avec les pays latins et teutons, ne prenne la tête du monde et ne montre à tous qu'il est et qu'il restera à jamais le maître du monde ! »

Simmons obtient bientôt une charte légale de la Cour suprême de l'État de Georgie, déclarant des buts apparemment innocents « Inculquer à l'homme les principes sacrés de la chevalerie, développer le caractère, protéger le foyer et la chasteté de la femme, soutenir le patriotisme et maintenir la suprématie blanche. »

Ce programme séduit les « petits » Blancs du Sud. Habilement, le *Klan* superpose à l'idéal raciste d'autres objectifs d'ordre moral, choisissant pour cibles, outre les Noirs, les *bootleggers*, les hommes et femmes adultères, ou les époux brutaux. Il contraint des écoles à lire la Bible et interdit l'enseignement du darwinisme – quarante-vingt ans avant la *Christian Coalition*. Enfin, le *KKK* fait campagne contre les politiciens catholiques et juifs et prône un isolationnisme qui s'appuie sur la crainte de l'immigration massive.

Les affiliations grimpent en flèche, dépassant même le cadre du Sud. En 1922, on recense un million de *klanistes* ; deux ans plus tard, on compte plus de quatre millions et demi d'adhérents. Une minorité active d'hommes de main manipule une masse d'Américains moyens. Pour le seul État du Texas, on enregistre plus de cinq cents attentats en 1922. Une loi fédérale permet à la police d'appréhender toute personne cagoulée sur la voie publique, mais il est déjà trop tard. Le *Klan* défie ouvertement les autorités. En décembre 1922, un *klansmen* proclame en pleine église la guerre universelle contre les « retardés » : catholiques, Noirs et juifs. À la Convention nationale du Parti démocrate, en 1924, une motion destinée à condamner les agissements du *KKK* est repoussée, mais de justesse. De 1920 à 1930, la nation américaine se révèle impuissante à combattre deux fléaux contraires : le *Klan* et les *gangs*. C'est ironiquement la fraude fiscale qui aura raison, à la fois du *KKK* et de Capone, ce qui en dit long sur la collusion entre les autorités et les membres de ces deux *mafias*.

L'Amérique des années vingt est marquée par l'intolérance des « nativistes », qui visent d'abord les catholiques et les juifs. Henry Ford en personne finance des journaux racistes et fait diffuser le faux antisémite, *Le Protocole des Sages de Sion*. Le Congrès établit des quotas d'immigration. En 1924 est adoptée la loi Johnson sur l'immigration qui stipule que la blancheur est le critère d'après lequel sera jugée « l'éligibilité » des futurs immigrés. Revendiquant la paternité de cette loi, le *KKK* se vante d'avoir réuni un million de dollars pour financer la campagne de *lobbying*. Un grand nombre de *klansmen* siègent au Congrès. La « peur du Rouge » entretient un

climat d'hystérie qui atteint son point culminant avec la double exécution des immigrants anarchistes Sacco et Vanzetti en 1927. Si les gangs s'appuient sur les immigrants italiens, le KKK hérite des haines qui ont été attisées par le *Know-Nothing Movement*, et bénéficie du soutien de diverses sectes patriotiques ou anti-immigrés, comme le mouvement du *Réarmement moral* du révérend Buchman. Les quelque deux cent cinquante sectes nationalistes qui existent encore aux U.S.A. trouvent leur origine dans une société de 1847, *l'Ordre patriotique des Fils de l'Amérique*. Organisées en camps, ces sectes exaltent le puritanisme biblique, le culte de la justice et la « bonne conscience ».

En fait, à l'instar de ces mouvements extrémistes, le *Klan* « surfe » avec talent sur la vague mythique – et intolérante – qui submerge la nation. Il cristallise à lui seul la confusion idéologique et religieuse qui traverse l'Amérique, du nord au sud. Une secte anti-Ku-Klux-Klan, *The Knights of the Flaming Circle*, sera créée en 1923, accueillant des catholiques, des juifs et des Noirs, mais excluant les protestants.

Les crimes impunis se succèdent et la population du Sud commence à s'interroger. Elle ne comprend pas certaines prises de position du *Klan*, notamment son adhésion aux lois de prohibition. Dans les années 1925, le KKK est en phase déclinante. Le mouvement doit affronter des immigrants qui lui sont supérieurs en nombre, et faire face à plusieurs scandales. Des règlements de compte au sein du *Klan* aboutissent à une petite révolution de palais : le Sorcier Impérial Simmons, dépossédé de son titre, intente un procès contre son remplaçant Evans, provoquant un « déballage » d'affaires peu reluisantes. En 1925, le Grand Dragon de l'Indiana, David Stephenson, accusé d'enlèvement et de viol, est reconnu coupable de meurtre. Le *Klan* connaît le coup de grâce dans les années 1930, devant les accusations de fraudes fiscales, dont il ne peut se justifier. De six millions de membres, le mouvement passe à quelques milliers de nostalgiques.

Depuis lors, le *Ku-Klux-Klan* a connu des hauts et des bas. Moribond en 1930, il fut réactivé en 1945 et en 1954. Chaque fois, il a pu déjouer les lois fédérales en se reconstituant sous des appellations différentes. Depuis 1930, on a mis plusieurs fois en évidence les relations du KKK avec des groupes factieux d'extrême droite.

On connaît beaucoup mieux les rouages du *Klan* depuis qu'un journaliste, Stetson Kennedy, infiltra la secte en 1945 et révéla au grand jour les pratiques quotidiennes du mouvement, ainsi que le détail de ses rituels 14. L'enquête de Kennedy fournit des informations de première main sur les pratiques secrètes du *Klan*.

Plusieurs étymologies ont été suggérées pour « Ku-Klux-Klan » le bruit que l'on fait en armant un fusil ou les initiales de Kill ! Kill ! Kill ! (« Tuez ! »). Un klaniste révèle la « vérité » à Kennedy : « KuKlux » viendrait du grec *Kuklos* qui veut dire « Cercle », la première secte s'étant appelée le « Cercle blanc ». Il s'agissait en fait des *Chevaliers du Cercle d'or* (*Knights of the Golden Circle*), secte anticatholique fondée avant la guerre civile en 1863, et qui visait à l'établissement d'un « empire du Sud ». *The Knights of the Ku-Klux-Klan* constituent l'un des deux rejetons de cette secte, l'autre étant *The Knights of the White Camelia*, établis en Louisiane. L'un des signes de reconnaissance du KKK consiste à tracer un cercle avec l'ongle du pouce, avant de pénétrer l'enceinte de la Klaverne. Lointain souvenir de coutumes celtiques, le mot « Klan » associerait la secte aux « clans écossais » qui avaient « coutume de brûler

des croix ».

La terminologie du *KKK* consiste à remplacer le c dur par *kl* ce qui entraîne l'usage de termes comme Klaverne, Klaigle (militant), Klavallier, Kloran (le livre sacré du Klan), Klanton, Klonklave, Klorero, Klonverse, Klonvocation, sans oublier les divers noms des dignitaires : Klalife, Kladd (Grand Prêtre Initiateur), Klokard (Maître des Conférences), Kludd (aumônier), Kligrapp (secrétaire général), Klabee (trésorier), Klarogo et Klexter (gardiens), ou Klokian (membre du Service de renseignements). On pourrait sourire de ces noms à la magie incantatoire, dignes du fantastique ou des jeux de rôles, s'ils ne dissimulaient une réalité sinistre.

Les noms grotesques des citoyens de l'*Invisible Empire* semblent tirés d'un roman d'*heroic fantasy* : Magicien Impérial, Auguste Officier, Auguste Dragon, sans parler de l'onomastique ouvertement païenne, empruntée à la mythologie grecque : neuf Hydres, Grand Titan, assisté de douze Furies, Cyclope Altier, assisté de douze Terreurs, Géants, etc. Peut-être ces appellations ont-elles supplanté de manière païenne une autre hiérarchie, correspondant à une autre tradition.

Si l'on reprend la piste maçonnique de la secte, plusieurs indices curieux apparaissent, confirmés par S. Hutin. Ce dernier nie la valeur spirituelle des rituels du *Klan*. « Il s'agit, écrit-il, d'inventions artificielles, sans racines ancestrales, avec pour seul but d'agir sur l'imagination des membres comme sur celle du public ». Hutin évoque pourtant une possible transposition de rituels maçonniques dans le cérémonial de la secte, à partir de 1916, le Grand Maître du *KKK*, Simmons, ayant été un « haut gradé » de la Franc-Maçonnerie. Il précise en outre que c'est sur le modèle de la loge maçonnique que se trouvent disposés les officiers de l'« antre » klanique (*den* en anglais). Hutin conclut en écartant l'hypothèse de liens directs entre le *KKK* et l'une quelconque des obédiences maçonniques américaines. Toutefois, il est possible d'opérer des rapprochements, même s'ils sont difficilement explicables.

On sait que des dignitaires franc-maçons eurent des responsabilités au sein du *Klan* : les généraux Albert Pike, J. C. Brown et G. W. Gordon, ainsi que J. R. Crowe. Certaines victimes du *KKK* purent échapper à la mort grâce au signe de détresse maçonnique. Le *Klan* favorisait le recrutement de Francs-Maçons, avec lesquels il partageait souvent un même sentiment anticatholique. Si les dirigeants maçonniques dénonçaient les méthodes du *KKK*, la base, quant à elle, n'hésitait pas à adhérer au mouvement, notamment les Maçons du Rite Écossais et des Loges Orangistes.

Rappelons aussi que, dans son immense majorité, la Maçonnerie américaine a toujours refusé d'admettre les Noirs dans ses ateliers. Elle a parfois manqué de tolérance, à l'image des *Red Men*. Dans les années 1920, nombre de Maçons, à l'image de leurs concitoyens, cédèrent au racisme et à l'antisémitisme. Un historien souligne la popularité dont jouissait le *Klan* auprès de Maçons qui s'enrôlaient en grand nombre dans la secte. Un ancien *Klansman* affirmait, par exemple, que la majorité des membres du *KKK* d'Oregon appartenaient à la Franc-Maçonnerie. Ce n'est que lorsque le *Klan* connut la défaveur du public que certains Grands Maîtres le condamnèrent et nièrent toute collusion entre le *KKK* et les obédiences maçonniques. Le problème étant loin d'être clair, voyons dans quelle mesure le *Klan* a pu intégrer des éléments d'ordre maçonnique.

Quelques formules rituelles, prononcées lors de l'initiation, rappellent le cérémonial maçonnique :

« Qui demande à entrer ?

- Les Étrangers qui viennent des Ténèbres Extérieures et sollicitent l'honneur de devenir citoyens de l'Invisible Empire, Chevaliers du Ku-Klux-Klan !
- Se sont-ils toujours montrés loyaux à leur Dieu et à leur pays, à leur race et à leur tribu ?
- C'est ainsi que nous les avons jugés !
- Connaissent-ils le mot de passe ?
- Ils ne le connaissent point mais j'ai autorité pour le prononcer en leur nom.
- Entrez, Kladd ! Et vous, candidats à la citoyenneté dans l'Invisible Empire ! »

On observe aussi la récurrence du chiffre trois qui apparaît dans le nom même de la secte (*KKK*) : trois autels, triple haie de klanistes, triple coup de marteau pour faire lever la salle, emblème triangulaire du MIOK (*Mystic Insigna of a Klansman*), etc. Le néophyte doit prononcer un quadruple serment d'allégeance devant un « autel du sacre » sur lequel est posé une Bible. Il doit jurer solennellement « d'être toujours loyal envers le Klan et de venir en aide à [ses] Frères en toute occasion ». Il s'engage, sous peine de décollation, à garder le silence sur « les secrets du Klan » : « Mieux vaudrait que cette épée te perçât le cœur sur-le-champ, si tu devais jamais oublier tes serments ou les trahir en quelque manière. » Après l'adoubement, les *klanistes* se dévoilent et le Grand Maître communique à l'initié l'attouchement rituel de reconnaissance, consistant en une étrange torsion du poignet.

La volonté d'inversion transparait non seulement dans le caractère délibérément barbare des titres des dignitaires, mais à travers les gestes rituels qui se font tous de la main gauche, ainsi que les déambulations qui s'opèrent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Ici se fait jour le souci obsessionnel et contradictoire de se démarquer de la Maçonnerie tout en s'appuyant sur certaines de ses coutumes (allusion à Mil Invisible, calqué sur l'œil d'Horus, mot de passe du jour, passeport klaniste, etc.). La volonté d'inversion indiquerait une voie diabolique intentionnelle.

Comme la Maçonnerie, le *KKK* s'inscrit dans la mouvance du protestantisme, ce qui entretient la confusion dans une secte qui s'avoue aussi païenne. Structuré comme « une armée active », le *Klan* affirme son attachement à la tradition chevaleresque, comme l'indique l'un des degrés les plus élevés de la secte, l'*Ordre des Chevaliers de la Grande Forêt, ou Klub des Klavaliars*. Selon le Kloran, le Klavaliar est le soldat du Klan, héritier du cavalier du xvii^e et du xviii^e siècle. « Affable, cultivé, courageux et expert au métier des armes, c'est notre modèle », déclare sans rire un membre du *KKK*. Le *klansman*, qui n'est pas à une contradiction près, doit jurer de soutenir le drapeau et la Constitution des États-Unis, ce qui ne l'empêche pas de faire le salut militaire, d'abord à la façon de l'armée américaine, puis à la façon de l'armée confédérée.

Pris en étau entre deux pôles antithétiques – la tradition indigène ou barbare et le refus de cette tradition, la vénération du pays et celle de la nation –, le *Ku-Klux-Klan*

a sombré dans la confusion mythique et idéologique pour ne devenir qu'un groupe fanatisé. Il parvint néanmoins à infiltrer les rouages politiques, policiers et religieux, grâce à une structure secrète inspirée de l'organisation ésotérique originelle, depuis lors dévoyée en association de malfaiteurs. Si quelques indices signalent les vestiges de rituels maçonniques, il est difficile d'imaginer des contacts approfondis entre le *Klan* et la Maçonnerie américaine, à moins d'admettre l'hypothèse d'une trahison de la part de certains dignitaires.

Il y a des sectes « attrape-tout », qui empruntent ici et là un attirail ésotérique qui leur fait défaut. Le *Klan* en est peut-être un exemple. Il a surtout succombé à des sirènes idéologiques qui l'ont écarté de sa voie originelle, la défense du Sud. A force de se compromettre, le *Klan* est devenu un parti extrémiste comme les autres, recrutant davantage d'hommes de main que d'esprit. Dans ses aspects les plus « radicaux », il a anticipé – tout en la flattant bassement – une tendance raciste, spécifique de la population américaine, et dont on retrouve les traces aujourd'hui dans plusieurs mouvements nationalistes ou fondamentalistes. Ceux-ci exercent une pression constante sur les hommes politiques, les poussant à présenter des projets de loi liberticides. Au lieu de se déployer dans la rue, leur violence s'insinue dans la chose politique ou gangrène les médias.

L'évolution de la Franc-Maçonnerie

La Franc-Maçonnerie américaine est pour le moins singulière. Ce n'est peut-être pas un hasard si, après l'indépendance, elle rompit les liens qui la faisaient dépendre de l'Angleterre. Un projet de fondation d'une Grande Loge nationale avorta et, depuis, chaque État de la fédération a sa Grande Loge, entièrement autonome par rapport aux autres. On compte aujourd'hui 50 obédiences, qui regroupent plus de quatre millions de membres répartis dans 16 000 loges environ, ce qui fait des Maçons d'Amérique les plus nombreux au monde.

Au xix^e siècle, les Maçons furent victimes de leur succès. L'expansion commença après la guerre de Sécession. En 1879, la Fraternité revendiquait 550 000 membres. Pourtant, la Maçonnerie américaine dut affronter de violentes crises, dont la plus grave fut l'affaire Morgan. Cette affaire fit peser les pires soupçons sur la Franc-Maçonnerie dans son ensemble.

Tout commence par la publication d'un violent *factum* dirigé contre la Maçonnerie, pourtant dû à l'un de ses membres, William Morgan. Ce dernier avait été exclu de sa loge, celle de Batavia, dans l'État de New York. En ayant conçu quelque amertume, il avait songé à tirer profit de ses connaissances en la matière en publiant un livre qui révélerait les « secrets » des Francs-Maçons.

Que redoutent les Maçons de Batavia ? Des ouvrages analogues au projet de Morgan, publiés en Europe, sont disponibles aux U.S.A. Toujours est-il que la loge parvient à faire incarcérer Morgan, prétextant une dette non acquittée. La nuit suivante, quatre Maçons règlent la somme, ce qui entraîne la libération de Morgan. Ils l'enferment dans une voiture qui roule en direction du lac Ontario. On ne le reverra plus. La rumeur publique fait courir le bruit que Morgan a été enlevé et assassiné par les Francs-Maçons.

Son éditeur en profite pour tirer à 50 000 exemplaires un prospectus annonçant

l'enlèvement – voire l'assassinat – de Morgan. Le mot « maçon » n'apparaît nullement sur le tract, mais on connaît les menaces de représailles de la loge à l'encontre de Morgan. La rumeur enfle à propos de Morgan, propageant les pires récits macabres : gorge tranchée, arrachage de la langue, chute dans le Niagara, écrasement sous un arbre, etc. Ce n'est que le début d'une campagne hystérique dont la Franc-Maçonnerie américaine va faire les frais. Un an plus tard, le corps décomposé d'un homme est retrouvé non loin du lac Ontario. Il n'en faut pas plus pour persuader les foules : il ne peut s'agir que de Morgan.

Plusieurs raisons expliquent ce phénomène de rejet. Une hostilité semble surgir du fond des âges, les reproches les plus vifs venant des milieux chrétiens. Les Maçons deviennent les boucs émissaires de l'Amérique profonde.

Le problème se politise. Certains hommes politiques franc-maçons, comme Henry Clay, sénateur du Kentucky, jugent plus prudent de rompre avec l'Ordre. L'ancien président John Quincy Adams affirme, quant à lui, que la Maçonnerie doit être abolie à jamais, l'existence d'un tel ordre constituant une « infâme souillure (sic) à l'égard de la morale d'une communauté ». Ce commentaire laisse songeur si l'on se souvient des engagements de son aïeul John Adams (voir *supra*).

L'obsession du complot mine la société américaine depuis ses commencements. Les Puritains croyaient que la Terre entière et les Cieux avaient noué quelque alliance secrète pour précipiter leur fin (voir *supra*). On peut suivre à travers l'histoire américaine la persistance d'un courant « paranoïde ». L'Amérique est aux griffes d'un vaste complot qui, dans l'ombre, conspire sa destruction. La liste est longue, depuis l'affaire de Salem, considérée par Mather comme « un horrible complot de sorcellerie contre ce pays », le « complot » des Illuminés, l'obsession du jésuite tapi dans l'ombre dans les années 1850, la « cabale de l'or » des *Greenbackers* (1890), jusqu'aux Rouges qui se sont infiltrés dans les places fortes de Washington. « La conspiration, écrit P-Y Pétillon, c'est le dernier bastion des Puritains en désarroi, le rempart, dans l'éclipse de Dieu clef de tout, contre le chaos. » La paranoïa du complot, ou la peur américaine de la désintégration...

En 1826, les ennemis de la confrérie profitèrent du climat délétère pour fonder un Parti antimaçonnique à New York. Son but était de chasser tous les Maçons du service public. Pour la première fois, une troisième force politique vint troubler le jeu classique des élections. Un nommé Weed lança un journal, *The Anti-Masonic Enquirer*. En 1830, les Conventions antimaçonniques mirent en évidence de prétendus liens entre la Maçonnerie et l'Illuminisme, vieux procès que l'on ressort des oubliettes (voir *supra*). Deux ans plus tard, le Parti antimaçonnique choisit William Wirt pour candidat afin de barrer la route au Franc-Maçon Andrew Jackson qui se représentait à la présidence. Wirt totalisera huit pour cent des voix de la nation. Jackson fut réélu en 1832, soutenu par la *Tammany*, qui associait républicanisme et coutumes indiennes.

L'exemple de la *Société Tammany* montre que certaines sectes, aux buts syncrétiques, s'intéressent toujours aux Indiens qui représentent à leurs yeux « l'origine ». C'est le cas des *Hommes rouges d'Acadie* (1812), de *l'Ordre des Iroquois* de L. H. Morgan (1845), de *l'Église du Seul Chemin (The Only Way Church)* qui se tourne vers les tribus Sac et Fox, et de la *Native American Church*.

On pense aussi à la « tribu » Ben Ishmael qui se constitue en 1840 dans l'Indiana par regroupement de pauvres Blancs du Sud, d'Indiens et de Noirs.

L'une des dernières manifestations mythiques américaines de ce genre a lieu en 1812 (1822 selon Gist, 1834 selon Preuss et Carnes), date de la fondation des *Red Men*, qui, comme leur nom l'indique, empruntent leurs symboles à la vie indienne – même si les Indiens sont exclus de la secte. Les *Red Men* se veulent les descendants des « Fils de la Liberté » qui se déguisaient en Mohawks pour leurs coups d'éclat antibritanniques (voir *supra*). Les loges sont appelées « tribus », les lieux de rencontre « wigwams », leurs réunions « council fires », et ainsi de suite. On compte trois degrés : les *Chasseurs*, les *Soldats* et les *Capitaines*. Mouvement florissant (près de 40 000 membres), le groupe des *Hommes rouges* perdra peu à peu sa spécificité spirituelle. Vers 1814, les *Red Men* suivront l'évolution générale de la Franc-Maçonnerie américaine pour devenir un groupement caritatif. En 1887 sera créé un nouveau degré des *Red Men*, le « Degré de Pocahontas », destiné aux femmes, et qui comptera 120 000 membres en 1921. Une tout autre espèce de Maçonnerie lui succédait. La « sécularisation » graduelle de la confrérie correspond à un moment historique : celui de la désaffection des Américains à son égard.

La controverse s'atténue progressivement à partir de cette date. Le Parti antimaçonnique disparaît, suite à son fléchissement électoral de 1836, mais une hostilité diffuse persiste à l'encontre de la Franc-Maçonnerie. Les années 1850 voient sa renaissance en Amérique, avec un triplement d'effectifs de 1850 à 1860 – de 66 142 à 193 763 membres. L'expansion se poursuit après 1870, avec 446 000 Maçons et 7 000 loges qui deviennent 9 000 en 1880. Appartenir à l'organisation est signe de respectabilité et l'on n'hésite pas à mettre en évidence ses symboles. Statistiquement, le Maçon américain est blanc, anglo-saxon, protestant, et appartient à la classe moyenne – un vrai WASP, méfiant envers les Noirs, les juifs et les catholiques. Soucieux de prestige social et moral, il se reconnaît dans l'orientation caritative de la Maçonnerie. Il va au Temple comme d'autres vont à l'Église, ce qui fait dire à Dumenil que « la Maçonnerie fonctionne clairement comme une religion ». Il faudrait ajouter une religion « sécularisée », même s'il est exclu d'imaginer une Maçonnerie américaine totalement athée. L'un des signes les plus distinctifs de la Maçonnerie américaine est d'ailleurs le nombre substantiel de pasteurs méthodistes, épiscopaliens ou baptistes que recrute la confrérie dans les années 1890.

Dans les années 1920, la Maçonnerie jouit d'une popularité sans précédent. On dévoile les noms des Maçons les plus connus, ceux qui contribuèrent à l'indépendance américaine, ceux qui dirigèrent la nation (Monroe, Jackson, Polk, Buchanan, A. Johnson, Garfield, McKinley, T Roosevelt, Taft), les héros d'Alamo (Sam Houston, Davy Crockett, Jim Bowie), tous membres de la même loge de la *Stricte Observance*, ainsi que diverses célébrités telles que Samuel Colt, Mark Twain, Buffalo-Bill, Kit Carson, Luther Burbank, Henry Ford, Harry Houdini, Charles Lindbergh ou Robert Peary.

Le président Harding, lui-même élevé au 33^{ème} degré, ne cesse de faire publiquement l'éloge d'une confrérie dont les effectifs atteignent 2 570 000 membres en 1920. La puissance de l'Ordre est reflétée par ses ambitieux projets de construction, estimés à plus de trente millions de dollars en 1923.

Les organisations para-maçonniques sont très florissantes. Les *Shriners*, créés vers 1870, fondent des hôpitaux. *L'Ordre mystique des prophètes voilés du Royaume enchanté* et les *Grands Cèdres du Liban* se consacrent à des actions humanitaires. Les parentes de Francs-Maçons peuvent adhérer à *l'Ordre de l'Orient* ou à *l'Ordre des Filles du Nil*, les garçons à celui des *Bâtisseurs* et les jeunes filles aux *Filles de job* ou à *l'Ordre de l'Arc-en-Ciel*. Un mouvement de jeunesse, fondé en 1919, prend le nom du dernier Grand Maître des Chevaliers du Temple, *l'Ordre De Molay*. Notons que ce mouvement destiné à encourager la vertu des jeunes Américains porte le nom d'un templier qui, en son temps, fut accusé de blasphème, hérésie, sodomie et nécromancie.

Il faut toutefois déplorer le refus permanent de la Maçonnerie américaine d'admettre les hommes de couleur dans ses ateliers. Pourtant, dès 1791, les Noirs s'étaient rassemblés autour de Prince Hall – un affranchi initié en 1775 dans une loge militaire anglaise – pour constituer une obédience qui leur serait propre et qui, en 1808, prit le nom de son fondateur : *Grande Loge Prince Hall*. Elle compte aujourd'hui trente-six Grandes Loges aux U.S.A., mais qui sont considérées comme « irrégulières » par la Grande Loge unie d'Angleterre.

Parmi les raisons invoquées pour barrer l'accès aux Noirs, citons ce court florilège issu de la « Fraternité » blanche :

Selon un Grand Maître de la Grande Loge de Louisiane, « un mélange de sang blanc et noir rend un homme inapte à recevoir les degrés maçonniques ».

En 1860, un compte rendu de la Grande Loge de New York affirme : « Initier des nègres dans les loges provoquerait une scission dans l'Ordre par tout le pays. »

En 1876, l'ancien général confédéré Albert Pike, archétype du Franc-Maçon américain du xix^e siècle, écrit : « J'ai prêté mon Obligation à des hommes blancs, non à des nègres. S'il me fallait choisir entre accepter des nègres comme frères ou quitter la Maçonnerie, je la quitterais. »

Une loge blanche, la *Loge Alpha* n° 16 de Newark, dans le New Jersey, consentait à admettre les Noirs en 1924. Mais qu'en est-il aujourd'hui ?

Quelle est l'influence de la Franc-Maçonnerie aux États-Unis ? Parmi les Francs-Maçons américains célèbres, Théodore Roosevelt (1858-1919) représente l'un des cas les plus intéressants. Ce grand chasseur de l'Ouest, prompt à la bagarre, est peut-être le premier écologiste de l'histoire, le premier « conservationniste », comme on dit alors. En 1888, il fonde le « Club Daniel Boone et Davy Crockett » afin de mettre un terme aux hécatombes animales. Douze à l'origine, ces clubs seront bientôt quatre-vingt-dix, comptant des membres éminents et aptes à se faire entendre des autorités.

Grâce à leur action, une loi sur la constitution des réserves forestières voit le jour en 1891. Roosevelt publie *The Wilderness Hunter*, une trilogie sur la nature. En 1892, il effectue une tournée dans les réserves du Dakota du Sud. Cet Américain typique, qui méprise les Indiens au point de souhaiter leur annihilation,

a soudain une révélation : il y a là aussi une « espèce à préserver ».

Le futur président contribue, avec de nombreux Maçons américains et français, au financement de la statue de la Liberté, conçue par le français Bartholdi, lui-même initié en 1874. Le 5 août 1884, le Grand Maître des Maçons new-yorkais, W A. Brodie, pose la première pierre du piédestal, au cours d'une cérémonie maçonnique. La statue est officiellement inaugurée en 1886 ; des milliers de Maçons défilent dans les rues de New York, bientôt rejoints par le président Cleveland et de nombreux dignitaires.

Après l'assassinat de McKinley en 1901, Théodore Roosevelt devient le plus jeune président des États-Unis. Le 2 janvier, il est initié à la *Matinecock Lodge* n° 806 d'Oyster Bay (New York), avant de passer Maître le 24 avril – ce qui en dit long sur la rapidité des promotions dans la Maçonnerie américaine. Roosevelt ne renonce pas à son idéal écologique : c'est pendant son mandat que naîtra l'expression « Teddy Béat » (« Ours en peluche »), en raison de son opposition affichée à la chasse à l'ours. Il renforce les pouvoirs du Bureau des forêts, fonde cinquante réserves naturelles et double le nombre de parcs nationaux.

Sur le plan racial, ce nationaliste est assimilationniste. C'est pour Roosevelt – et devant lui – qu'on joue en 1908 une pièce de théâtre intitulée *The Melting Pot*, dont le titre connaîtra ensuite une postérité remarquable. Cette pièce avait été écrite par un juif anglais nommé Israel Zangwill, lequel ne vivait pas en Amérique. Sioniste de la première heure, compagnon de Theodor Herzl, il se disait chargé par l'organisation de trouver un territoire autonome pour les juifs. Il essaya l'Amérique et rédigea sa pièce afin de séduire les dirigeants américains, espérant que son mélodrame – une sirupeuse transposition de *Roméo et Juliette* au Nouveau Monde – flatterait leurs bons sentiments. Théodore Roosevelt apprécie la pièce, mais décline la requête de Zangwill : l'Amérique est prête à accueillir les juifs, mais certainement pas à « leur attribuer un territoire autonome ».

Cet aristocrate proche du peuple entend aussi combattre les abus du grand capital (lois antitrust en 1902, loi Hepburn en 1906). Après avoir favorisé l'élection de son frère maçon Taft à la présidence en 1908, Roosevelt, amer, radicalise son discours politique. Il s'écrie, en 1910 : « La propriété doit être le serviteur et non le maître. Les citoyens des États-Unis doivent réellement contrôler les puissantes forces commerciales qu'ils ont eux-mêmes appelées à naître ».

Cette proclamation réformiste éloignera définitivement Théodore Roosevelt des milieux financiers. En revanche, elle préfigure la politique de son parent éloigné, Franklin Delano Roosevelt, autre Maçon célèbre.

On connaît le *New Deal* (« Nouvelle Donne »), l'ambitieuse et audacieuse politique menée par Franklin Delano Roosevelt à partir de son élection en 1932. Avant d'aborder l'activité occulte de FDR, replaçons le *New Deal* dans son contexte utopique.

Des communautés qui se fondent sur les oeuvres de John Ruskin (*Ruskin Colony*, Tennessee, 1890-1897) ou sur le roman d'anticipation d'Edward Bellamy (*The Equality Colony*, État de Washington, 1895-1906) témoignent du « revivalisme » socialiste des années 1890. *Looking Backwards* fait espérer une évolution naturelle du capitalisme vers son autodestruction pacifique. En 1890-1891, cent soixante-cinq

« clubs Bellamy » sont créés dans tout le pays, tandis que le tout nouveau parti populiste s'inspire des idées de l'auteur. En 1879, Henry George suggère la création d'un impôt unique (*the single tax system*), ce qui doit freiner la spéculation et permettre une plus juste distribution des bénéfices.

Entre 1933 et 1937, le gouvernement fédéral va mettre en place un réseau de quatre-vingt-dix-neuf communes, les *New Deal Communities*. On « planifie » – c'est le maître mot – le retour vers la terre et on imagine des « cités-jardins ». Plusieurs projets de Roosevelt sont en butte aux critiques : l'École expérimentale d'Arthurdale, les *Jersey Homesteads*, la Communauté de Woodlake et les « Villes de Tugwell ». La politique de FDR est, par contre, soutenue par le *Catholic Worker Movement* qui a vu dans la crise de 1929 une occasion de remplacer l'« éthique protestante capitaliste » par un nouvel ordre social. Les catholiques auraient sans doute été moins enthousiastes s'ils avaient appris les liens de FDR avec la Franc-Maçonnerie.

Le 32^e président est initié en 1911 à la Loge *Holland* n° 8 de New York. Roosevelt est également affilié à un ordre paramaçonnique *The Ancient Arabic Order of Nobles of the Mystic Shrine*. Ce mouvement est la branche américaine d'une ancienne secte musulmane qui remonterait au septième siècle et aurait été fondée par un descendant de Mahomet. Le symbole de l'Ordre est un croissant de lune, fait de griffes de tigre et suspendu par un cimenterre ; s'y distinguent une pyramide, une urne et un pentagramme.

L'Ordre musulman est d'abord transplanté aux États-Unis en 1871, avant d'être « perfectionné » en 1876 par deux Maçons américains, William Florence et Walter Fleming. La « Mecque » est installée à New York et ouverte aux Maçons du 32^e degré et aux « Chevaliers du Temple ». On trouve parmi les premiers organisateurs le général Lew Wallace, l'auteur de *Ben-Hur*. Une fois encore est vérifiée l'orientalisation de la pensée américaine au xix^e siècle.

Nul ne peut dire pourtant si l'orientation socialisante de la politique de Roosevelt est liée à l'affiliation ésotérique du président. Ce précurseur courageux est en tout cas le premier président à s'entourer de conseillers noirs ou juifs, comme Bernard Baruch, membre de *l'Ordre des B'nai B'rith*. On sait que, dans son entourage immédiat, les Francs-Maçons étaient nombreux et influents Henry Morgenthau Jr., La Guardia, H. S. Cummings, J. H. Jones, H. H. Sevier et J. Schenck. S'il faut chercher une influence ésotérique sur FDR, il convient de se tourner surtout vers son secrétaire à l'Agriculture, Henry Wallace, qui voue un véritable culte à la « Terre-mère ». Cet homme fêru d'occultisme donne à Roosevelt l'idée de faire graver le côté face du *Grand Sceau* sur le dollar (voir *supra*). Il aurait aussi suggéré de frapper des pièces d'un dollar et de les graver du même symbole, idée qui fut abandonnée par la suite.

Marqué par la théosophie et la sagesse amérindienne, Wallace est aussi le disciple du mystique russe Nicolas Roerich (1874-1947). Archéologue, écrivain et peintre réputé, Roerich participe à plusieurs expéditions dans l'Himalaya et en Mongolie. Il affirme être entré en contact avec les *Mahatma*, qui l'auraient chargé d'une mission de paix auprès des deux super-puissances mondiales. Roerich voue une affection particulière à l'Amérique. Cet apôtre de la paix lutte en étroite collaboration avec la *Société des Nations*, pour l'avènement d'un gouvernement mondial. Le *Pacte de la Paix* et la *Bannière de la Paix* - un drapeau blanc frappé de

trois points rouges dans un cercle rouge – sont conçus par Roerich avant la Première Guerre mondiale. L’emblème, nommé la *Croix-Rouge de la Culture*, est créé pour assurer la protection des monuments culturels en cas de guerre. Ce *Pacte de la Paix* n’est approuvé par une autorité mondiale – la *Société des Nations* – qu’en 1930. En 1935, lorsque le symbole maçonnique apparaît sur le billet de banque américain, Roerich joue un rôle actif dans la rédaction du pacte visant à préserver les trésors culturels. Pour l’illustrer, on choisit trois sphères symbolisant l’amour, le pouvoir et la sagesse. Ce *Pacte de la Paix* est signé à la Maison Blanche par vingt républiques d’Amérique latine. Selon FDR, « le traité possédait une signification spirituelle beaucoup plus profonde que l’instrument lui-même ».

Le secrétaire d’État, Cordell Hull, et surtout Henry Wallace, prennent part activement à ce projet. Wallace montre alors un vif intérêt pour les enseignements mystiques des *Maîtres de la Sagesse*, les *Grands Arbats* dont Roerich est prétendument l’émissaire. C’est à la lumière de cette croyance qu’il faut concevoir l’« expédition américaine en Asie » conduite par Roerich en 1934-1935. Wallace a en effet convaincu FDR de la patronner officiellement, prétextant d’importantes avancées scientifiques. Déçu par Roerich, Wallace finira par répudier ses thèses.

Henry Wallace a ses raisons de vouloir imprimer le *Sceau* sur le dollar. Il croit en effet que l’Amérique atteint un point crucial de son histoire et qu’un grand réveil spirituel se produira au cours des années trente, hâtant la création d’un grand État mondial : les « Nouvelles Frontières ». « Pour accéder au royaume céleste instauré sur terre, [...] il sera nécessaire de faire une Réforme encore plus profonde que celle de Luther et Calvin³⁷. » Roosevelt, quant à lui, est impatient de frapper la monnaie américaine du symbole maçonnique de l’Œil d’Horus – « l’Œil qui voit tout » –, la marque, selon lui, du Grand Architecte de l’Univers. FDR demande à James Farley, membre de son cabinet, si les catholiques accepteraient la présence d’un symbole maçonnique sur le billet de banque. Rassuré, le président donne le feu vert au projet.

En 1947, Wallace doit renoncer à une investiture présidentielle, accusé de collaboration « communiste » avec le « Russe » Roerich. Les adversaires de Wallace rendent publique la correspondance entre le secrétaire à l’Agriculture et Roerich, gratifié du titre de « Maître » ou de « guru ». Pourtant, dans ces lettres, affleure plus le mysticisme du quêteur du Graal que l’exaltation militante.

L’échec politique de Wallace ne l’empêche pas de poursuivre ses activités occultes. Jusqu’à sa mort en 1965, il se passionne pour l’*agrarianisme*, s’inquiétant de sa désaffection auprès des jeunes Américains. Quelques mois avant sa mort, il fait part de son émoi à L. B. Johnson, soulignant l’importance du contact avec la terre pour la santé spirituelle. « Je tremble pour l’avenir des U.S.A., écrit Wallace, [...] Je crains que nous ne suivions le chemin de Rome. »

L’altération maçonnique du dollar est l’une des illustrations les plus spectaculaires de la puissance de la Franc-Maçonnerie américaine, devenue ironiquement « spéculative » dans les deux sens du mot. Le symbole qui passe inaperçu auprès de la quasi-totalité de la population américaine est tenu par beaucoup comme une preuve flagrante de la main mise de la Maçonnerie sur le pouvoir américain.

Or, ce symbole évidemment maçonnique n’est qu’un signe, parmi tant d’autres,

d'un éparpillement religieux et sectaire sans doute unique au monde, comme si l'adhésion à un mouvement, à un culte, une association, un parti ou une secte était un acte naturel, quasi *consubstantiel* à l'âme américaine ; comme si le besoin viscéral de *croire* nécessitait un exutoire religieux, social ou politique, fût-ce le plus extravagant. C'est en 1864 que le directeur de la Monnaie gravera la formule *In God we trust* sur le billet de un dollar, et c'est en plein maccarthisme que Eisenhower en fera la devise nationale ! Ces aller et retour entre religion, utopie et politique, expliquent le syncrétisme de la *mouvance* sectaire américaine, l'aspect politique de nombreux cultes, le côté raciste de certains ordres philanthropiques, la dérive de plusieurs croyances mythiques vers le délire. Le xix^e siècle n'a fait qu'accélérer ce double processus qui correspond à une sécularisation quasi générale des groupes religieux, maçonniques ou mystiques, et à un déplacement vers l'ouest de la *frontière* spirituelle, aboutissant à la découverte de l'Orient.

La politique américaine, elle non plus, ne peut se soustraire aux influences religieuses ou métaphysiques. Ce n'est pas un hasard si le concept de « Destinée manifeste » est créé en 1845 par John L. O'Sullivan, pour devenir une pierre angulaire de la politique américaine. O'Sullivan récidive en 1885 dans un article de même titre qui confie aux États-Unis « la carrière future probable de la race anglaise dans les autres parties du monde ». Le modèle américain est perçu comme le meilleur au monde ; il échoit donc au peuple élu la mission morale de répandre sa civilisation *à l'intérieur comme à l'extérieur* des frontières américaines. En fait, comme le remarque D. Boorstin, cette idée couvre bien des doutes. « La destinée manifeste, dira Josh Billings, c'est l'art d'arriver au désastre [...] sans avoir fait tout le chemin. »

Notes

1. Schisme presbytérien de 1837, schisme de *l'Église méthodiste* des années 1840, création de *l'Église épiscopale méthodiste du Sud* en 1845 et fondation d'une *Convention sudiste des Baptistes blancs* en 1846.
2. J. Butler, *Awash in a Sea of Faith*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1990, p. 293.
3. R. Cavendish, *The World of Ghosts and the Supernatural* 4 Waymark, London, 1994, p. 50. [Il semble que, durant quatre ans, de 1817 à 1821, le président Andrew Jackson ait été harcelé par un « fantôme » dans la plantation d'un certain John Bell, p. 511.
4. Cité in « Un aperçu sur la vie et l'oeuvre de P B. Randolph », préface à *Magia Sexualis*, de P B. Randolph, Éd. Dangles, Paris, 1991, p. 14.
5. Maria de Naglowska va traduire la *Magia Sexualis* de Randolph et fonder à
6. Paris la *Confrérie de la Flèche d'or*, destinée à préparer le règne de la Mère, en formant des « prêtresses d'amour » vouées à la fécondation morale des hommes. Son mouvement féministe prétend neutraliser le Mal en lui opposant des actes sexuels religieux (Alexandrian, *Histoire de la philosophie occulte*, Seghers, Paris, 1983, p. 377).
7. *Ibid.*, p. 223.
8. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 240.
9. M. C. Carnes, *Secret Ritual and Manhood in Victorian America*, Yale University Press, New Haven & London, 1989, p. 8.
10. En fait, une autre hypothèse est proposée au sujet de la genèse du *KKK* qui aurait été une société secrète pansudiste, les *Chevaliers du Cercle d'or*, fondée avant la guerre

- civile. S'agirait-il vraiment de la même société ? Il demeure que, dans les deux hypothèses, on évoque l'influence initiatique de la Maçonnerie.
11. « Avant de devenir une redoutable société du *milieu* pratiquant le trafic de la drogue et la traite des blanches, la *Mafia* a été un groupement de nationalistes siciliens, avec des rites et une tradition catholique. » (J.-P Bayard, *Guide des Sociétés secrètes*, Éd. Philippe Lebaud, Paris, p. 15.)
 12. Stone Mountain deviendra le haut lieu des « Klonvocations Impériales ». Dans les années trente, un haut-relief gigantesque y représentera la cavalcade des généraux confédérés, Robert Lee en tête. Cette sculpture impressionnante du Franc-Maçon Gutzon Borglum, commanditée par le *Klan*, ne sera jamais terminée, faute de crédits. Borglum, initié en 1904, est l'auteur des fameux visages sculptés du Mt Rushmore, représentant Washington, Jefferson, T Roosevelt et Lincoln (*Freemasonry, A Celebration of the Craft*, J. Hamill and R. Gilbert ed., Mackenzie, St. Albans, 1992, p. 227).
 13. Cité par S. Kennedy, *J'ai appartenu au Ku-Klux-Klan*, Éd. Morgan, Paris, 1958, p. 43-44.
 14. S. Hutin, *Les Sociétés secrètes*, Éd. Jean Bouilly, Paris, 1989, p. 67.
 15. S. Kennedy, *Jiti appartenu au Ku-Klux-Klan*, *op. cit.* (réédition en 1996 aux Éditions de l'Aube).
 16. S. Hutin, *op. cit.*, p. 65-66. 16. *Ibid.*, p. 70.
 17. Les *Red Men* refusaient l'accès de leur secte aux indigènes et aux Noirs. Ils forcèrent aussi les adeptes allemands à quitter le mouvement en 1812. Ceux-ci fonderont leur propre organisation, *The Independent Order of Red Men* (voir C. W Heckethorn, *The Secret Societies of All Ages and Countries*, vol. 2, University Books, New Hyde Park, New York, 1965, p. 315-316).
 18. S. Kennedy, *op. cit.*, p. 54-55.
 19. *Ibid.*, p. 113.
 20. N. P Gist, « Secret Societies... », p. 42. Un certain Thurlow Weed prétend avoir découvert la tombe de Morgan en 1880, ainsi qu'un papier portant le nom de John Brown, Franc-Maçon accusé par la rumeur de l'assassinat de Morgan. Une statue sera érigée en son honneur à Batavia en 1882. Selon d'autres sources, on aurait retrouvé la trace de Morgan à Smyrne où il aurait enseigné l'anglais (C. W Heckethorn, *op. cit.* (n. 17), p. 292).
 21. Dans l'atmosphère du *Second Réveil* les Évangélistes dénonçaient les Maçons comme étant des agents du diable et jugeaient leurs rituels blasphématoires. Il est significatif que les imprécations antimaçonniques prennent une ampleur toute particulière dans le *burned-over district* qui avait vu se développer tant de ferveur mystique par le passé (Dumenil, *Freemasonry and American Culture*, Princeton University Press, New jersey, 1984, p. 6-7).
 22. « Les Francs-Maçons : mortier et mysticisme », *Les Sociétés secrètes*, p. 86.
 23. P-Y. Pétillon, *La Grand-Route*, Seuil, Paris, 1979, p. 199.
 24. *WASP* = *WhiteAnglo Saxon Protestant*.
 25. Dumenil, *op. cit.* (n. 21), p. 42.
 26. Citations extraites de l'article de H. A. Williamson, « Les hommes de couleur dans la Maçonnerie américaine », in *Le Symbolisme*, n° 2/318, novembre-décembre 1954, Levallois-Perret, p. 118-123.
 27. Daniel Boone, homme de la Frontière, fut explorateur, combattant d'Indiens, commandant d'un bataillon de volontaires, héros de la guerre d'Indépendance et homme politique. Davy Crockett, originaire du Tennessee, se joignit aux troupes du général Jackson contre les Creeks (1812) et se couvrit de gloire. Il fut ensuite juge de paix et colonel des volontaires de la Milice avant d'être élu au Parlement de son État en 1820. Coiffé de son légendaire bonnet de fourrure, ce grand chasseur d'ours fut

- réélu en 1823 et obtint deux mandats successifs à la Chambre des représentants. Ce Franc-Maçon illustre mourra en héros à Alamo en 1836 durant la guerre du Texas contre les Mexicains. Roosevelt a dû se reconnaître en ces deux héros, à la fois politiques et hommes d'action.
28. R. Silbert, *Theodore Roosevelt*, Lattès, Paris, 1992, p. 116-117.
 29. « Cette nation qui n'en finit pas de naître », interview de D. Lacorne, *Le Nouvel Observateur*, Spécial Amérique, n° 1639, 4-10 avril 1996, p. 29-30.
 30. Cité par R. Silbert, *op. cit.*, p. 187.
 31. En 1893, Wallace fut conduit à produire des rituels pour une nouvelle société initiatique, basée sur son roman *Ben-Hur*, les *Chevaliers de Ben-Hur*. Bientôt, des dizaines de milliers d'adeptes allaient rejouer la fameuse course de chars... (Carnes, *op. cit.*, p. 5).
 32. *L'Ordre (maçonnique) des B'nai B'rith*, fondé en 1843, est exclusivement composé d'Israélites. Il se présente comme une organisation philanthropique qui regroupe aux U.S.A. et dans 47 autres pays plus de 600 000 affiliés. Son « satellite » le plus connu est *l'Anti-Defamation League*, dont l'objet est de combattre l'antisémitisme. Cet ordre influent aux États-Unis, et qui soutient la cause d'Israël, est souvent la cible des plumes de l'ultra-droite (voir Virebeau, *Mais qui gouverne AAmérique* ; Publications Henry Coston, Châtillon-sous-Bagneux, 1991, p. 33-45).
 33. Voir G. White and J. Maze, *Henry A. Wallace*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill & London, 1995, p. 36.
 34. Wallace fut membre de la Société théosophique de 1925 à 1930, avant de s'intéresser à la magie amérindienne autour de 1932 (Voir *ibid*, P, 22 et 29).
 35. Talbot Mundy a probablement été influencé par les récits de Roerich, ait que par les mythes bouddhistes que ce dernier a brassés : *Fraternité de Shambhala*, *Confrérie des Neuf Sages*, etc. (Voir aussi *Shambhala*, de N. Roerich, Éditions du III^e Millénaire, Sherbrooke, Québec, 1989).
 36. Cité par Tomas, *Shambhala, oasis de lumière*, Le Hiérarch, Paris, 1988, p. 176.
 37. Cité par Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Pr=, Urbana, 1961, p. 197.
 38. « La recherche – qu'il s'agisse du mot de passe perdu de la Maçonnerie, du saint Calice ou des possibilités de l'âge à venir – est l'objectif de suprême importance. Tout le reste est devoir du Karma. Mais, à coup sûr, chacun de nous est un possible Galahad. Aussi devons-nous lutter pour le Calice et la flamme qui l'éclaire » (Wallace, cité par Tomas, *op. cit.*, p. 177-178).
 39. Cité par White-Maze, *op. cit.*, p. 312.
 40. « [C'est là] notre *destinée manifeste* à la domination et à la possession de la totalité du continent que la Providence nous a donné pour développer la grande expérience de liberté et de *self-government* fédératif dont nous sommes chargés. » Q. L. O'Sullivan, cité par J.-L. Rieupeyrou, *Histoire du Far West*, Tchou, Paris, 1967, p. 41.
 41. « Le monde sera vraiment chrétien [...] et le bien l'aura emporté sur le mal [...] quand quatre cinquièmes des humains devront leur origine à des ancêtres anglais, comme quatre cinquièmes des Blancs aux États-Unis aujourd'hui. » (O'Sullivan, cité par J.-P. Martin, *Histoire de la culture américaine*, p. 280).
 42. Cité par D. Boorstin, *Histoire des Américains*, Armand Colin, Paris, 1981, vol. 2, p. 330.

Chapitre VI

LES AMÉRINDIENS, GRANDEUR ET DÉCADENCE

Les fondateurs oubliés

Les travaux récents de l'historiographie américaine ont étudié l'influence indienne sur les institutions américaines, notamment au xviii^e siècle. L'utopie WASP se serait nourrie, plus ou moins amplement, d'une tradition démocratique indigène trop longuement occultée. De même, des mouvements initiatiques blancs se seraient inspirés de rituels tribaux. Est-ce imaginable ? Après tout, l'ethnographie américaine débuta sous un double signe initiatique et amérindien, lorsque Lewis Henry Morgan élabora les rituels de l'*Ordre des Iroquois* en 1845, après avoir séjourné dans une réserve Séneca.

Sans pour autant remettre en cause l'influence intellectuelle de l'Europe sur le cheminement démocratique du peuple américain, il faut rappeler une évidence : l'idée même de « confédération » était loin d'être neuve dans l'Amérique du xviii^e siècle, et ce depuis des lustres. En effet, un modèle préexistait, celui de la *Ligue de Haudenosaunee*, c'est-à-dire la Confédération iroquoise. Or, ce modèle était connu depuis longtemps, étudié même (par les jésuites français du Canada, ainsi que par R. Livingston, J. Logan, C. Colden, C. Weiser, B. Franklin, J. Stuart, W. Johnson et W. Robertson). On ne sait de quand date la Confédération des cinq tribus iroquoises, Seneca, Onondaga, Oneida, Mohawk et Cayuga, mais on sait qu'autour de 1714, une tribu apparentée aux Iroquois, les Tuscaroras, se déplacent vers le nord pour devenir la sixième nation membre de cette Confédération qui aurait été formée entre 1000 et 1450. Selon la tradition orale, c'est Deganawida, le « Faiseur de paix », qui a, le premier, avec Hiawatha, la vision de cette ligue, la « Grande Loi de la Paix », qui est symbolisée par l'« Arbre de la Grande Paix » dont les branches et les racines figurent l'unité des nations. L'arbre aurait été planté symboliquement au centre de la Confédération, aujourd'hui site de Syracuse, New York. C'est Hiawatha qui aurait réussi à unir les cinq tribus dans la « Grande Paix ». Le texte de la « Grande Loi », retranscrit en anglais en 1880, énonce les principes de l'accord, fondés sur un équilibre complexe des pouvoirs – une préfiguration du système des *checks and balances* de la future Constitution américaine. Un certain Cadwallar Colden publie en 1727 une étude du système social et politique des Iroquois, nation qu'il compare aux Romains. Les Français, quant à eux, sont fascinés par le talent oratoire des Iroquois. Le nom même de la nation indienne, créé par les Français, renvoie à cette tradition orale, les deux mots, hiro (« J'ai dit ») et *kone* (exclamation de joie ou de douleur), concluant habituellement le discours des Iroquois. En 1744, le chef Canassatego engage la Confédération contre les Français. À cette époque se distinguent deux personnalités : le sachem mohawk Hendrick (Tiyanoga) et l'Anglais William Johnson. Hendrick servira longtemps d'intermédiaire entre les colons et les Indiens,

grâce à ses talents d'orateur. Converti au christianisme, il est devenu prêcheur mohawk en 1700. Quant à son ami, Sir William Johnson, il s'est illustré aussi bien sur les champs de bataille, souvent habillé en Iroquois, que dans les alcôves mohawk. Il eut, dit-on, une centaine d'enfants iroquois...

N'oublions pas que, dès 1683, William Penn fait l'éloge du système gouvernemental amérindien. Il est le premier à proposer un « Plan d'Union des Colonies en Amérique », inspiré des systèmes politiques indiens. À partir de 1744, Benjamin Franklin publie nombre de traités signés avec les Indiens. Vers 1750, il est nommé commissaire aux Affaires indiennes en Pennsylvanie. C'est dire qu'il est familiarisé au monde iroquois. Dans ses écrits, Franklin montre qu'il s'intéresse non seulement à l'idée indienne de fédéralisme, mais aussi au droit naturel, à la place de l'homme et au rôle de la propriété dans la société. Il se place dans la lignée de Montaigne, Locke et Rousseau. En 1751, Franklin écrit à un ami :

« Il serait très étrange que Six Nations de Sauvages Ignorants parviennent à former le projet d'une telle Union et puissent le réaliser de telle sorte qu'il subsiste durant des siècles et apparaisse comme indissoluble, et qu'une telle Union soit impossible pour dix ou douze colonies anglaises. »

L'idée d'unité politique est bien dans l'air, et Franklin, malgré son complexe de supériorité, semble déterminé à s'inspirer du modèle existant. Au Congrès d'Albany, en 1754, Hendrick fait partie de la délégation iroquoise. Chargé d'informer les délégués sur la structure de la Confédération iroquoise, il exhibe une chaîne aux maillons symboliques'. « En attendant, dit-il, nous désirons que vous vous renforciez, et que vous puissiez apporter à cette Chaîne d'alliance [*Covenant Chain*] autant d'anneaux que vous le pourrez ». Observant la structure indienne, Franklin note que les nations gèrent individuellement leurs propres affaires, sans passer par le Grand Conseil. Ainsi propose-t-il que toutes les colonies britanniques d'Amérique soient fédérées sous une seule législature et sous l'autorité d'un « président-général » nommé par la Couronne. Si les Iroquois l'ont fait, pourquoi les colons ne le pourraient-ils pas ? Franklin propose la formation d'un « Grand Conseil » (*Grand Council*), chambre unique inspirée du système iroquois, et composé de quarante-huit délégués – le Conseil iroquois, lui, se composait de cinquante membres. Dans les années 1775, Franklin surnommait Philadelphie, nouvelle capitale de la confédération nouvelle, le « Feu du Grand Conseil » (*Grand Council Fire*).

Plusieurs éléments viennent renforcer la thèse de l'influence indienne. En Angleterre, le mot « mohawk » est synonyme d'illégalité ou de rébellion en raison d'un club, appelé « Mohocks », de triste réputation (1712). Durant la crise du *Stamp Act*, les Fils de la Liberté de New York demandent aux Iroquois d'intercepter les troupes britanniques. Après cet appel, ils érigent un pin, qu'ils baptisent « Arbre de la Liberté ». Est-ce leur façon d'honorer le « Grand Arbre », symbole de la « Grande Loi » ? La « Société des Fils de St. Tamina » est créée en 1771. Tammany – ou Tamina – aurait été un sachem Delaware respecté, canonisé par les patriotes américains afin de ridiculiser les sociétés patriotiques britanniques baptisées du nom de St. David, de St. George ou de St. Andrew.

Selon une autre tradition, il s'agirait du sachem Tamanend, chef des Lenni-Lenape, qui, en 1682, aurait accueilli William Penn. En 1772, les « Fils Constitutionnels de St. Tammany », société paramaçonnique issue des « Fils de la Liberté », affirment vouloir préserver leurs « Libertés américaines constitutionnelles ». Les adhérents, qui se situent dans une ligne anti-Tory et antibritannique, s'opposent à l'aristocratique *Société des Cincinnati*. En 1789, une fraction fonde la *Société Tammany*, connue aussi sous le nom de *Columbian Order*. Benjamin Franklin est lui-même membre de cette confrérie.

Plus se rapproche la Révolution, plus les colons américains, épris d'autonomie, ont recours aux idées et images amérindiennes. Faut-il rappeler que, jusqu'en 1815, le mot *Américain* est synonyme du mot *Indien* ? L'Amérindien est le symbole même de la liberté. Durant la période révolutionnaire, il n'est pas rare d'utiliser l'image du guerrier peau-rouge pour figurer le combat des colonies contre la Grande-Bretagne. C'est notamment le cas des gravures de Paul Révère pour le *Royal American Magazine*. Une des cinq victimes du « Massacre de Boston » n'est-elle pas un « Indien urbain » du nom de Crispus Attucks ? Le port de la tenue indienne est pour les rebelles une manière d'affirmer une nouvelle identité, comme le montrent l'épisode de l'incendie du navire anglais, le *Gaspee* (9 juin 1772), et l'anecdote de la *Boston Tea Party*. En novembre 1773 circulait un libelle à New York, signé « les Mohawks », dénonçant déjà l'impôt britannique sur le thé. Durant la guerre, les patriotes de Virginie sont vêtus « à l'indienne ». En août 1775, des membres du *Congrès continental* s'adressent aux Iroquois. Leur discours, rédigé par John Hancock, évoque la recommandation iroquoise de 1744 : « Les Six Nations sont un peuple sage ; écoutons leur conseil et apprenons à nos enfants à le suivre. » Les Iroquois sont invités à visiter leur « Great Council of Fire » de Philadelphie. En janvier 1776, George Washington intronise John Adams comme membre de ce conseil. De mai à juin 1776, des chefs appartenant à « quatre des tribus des Six Nations » sont présents à l'intérieur de l'Independence Hall. En fait, on juge la rencontre avec les sachems iroquois si importante que le *Congrès continental* prie Washington de quitter son poste de New York et de venir à Philadelphie afin de passer les troupes en revue à la fin du mois de mai 1776.

Le 11 juin 1776, au cours du débat sur l'indépendance, un chef Onondaga donne au président Hancock le titre de « Karanduawn », ou « Grand Arbre ». Ce même jour, les projets d'une confédération, fondés sur l'« Albany Plan » de Franklin en 1754, sont transmis à un comité du *Congrès continental* qui rédigera plus tard les *Articles de la Confédération*. Après le départ des Iroquois à la fin de juin, James Wilson, délégué de Pennsylvanie et futur auteur de la première mouture de la *Constitution* des États-Unis, défend avec énergie le principe d'une confédération semblable à la Ligue iroquoise. Le 26 juillet 1776, Wilson affirme que les colons bénéficient de l'exemple de l'Union des Six nations. Il rappelle que l'idée d'une union des colonies a été évoquée par les Iroquois un an plus tôt. Wilson, ami de Franklin, pense qu'une confédération à l'image de celle des Iroquois est fondamentale, non seulement dans l'optique du développement de la nation nouvelle, mais aussi dans le cadre de l'amitié américano-indienne.

Au cours de la Révolution, l'exemple iroquois – la force par l'unité – maintient

son emprise sur l'esprit des colons. Le 30 avril et le 1^{er} mai 1778, à Valley Forge, l'Armée continentale organise une cérémonie solennelle pour la Société *Tammany*. Les hommes de Washington défilent devant des « Mâts de Mai » (*Maypoles*), serrant des faisceaux de treize flèches. Ainsi est affirmée l'unité américaine, à la façon des Iroquois. Le soir du 1^{er} mai, les officiers prennent part aux chants et aux danses en l'honneur du roi Tammany.

Après la Révolution, trois futurs présidents, Madison, Jefferson et Monroe, décident de rendre visite aux Iroquois. En visitant le pays Oneida en 1784, en compagnie de La Fayette, Madison fait l'étonnante rencontre d'un éclaireur de la tribu qui se révéla être un Français, Nicolas Jordan d'Amiens. Celui-ci a été capturé, puis s'est intégré en épousant la fille d'un chef iroquois. Au grand étonnement de Madison et La Fayette, Jordan leur vante l'humanité des Oneidas.

Madison n'est pas au bout de ses surprises. Il rencontre une femme blanche qui vit parmi les Oneidas. Elle raconte son histoire : servante dans un manoir de New York où elle était rudoyée par ses maîtres, elle prit la décision de s'enfuir. Adolescente, elle fut recueillie par les Iroquois qui lui témoignèrent un respect qui, selon elle, n'existe pas chez les Blancs. Évoquant l'égalité parfaite dont bénéficient les membres de la tribu, hommes et femmes, elle va jusqu'à interpeller Madison en ces termes : « Y a-t-il dans vos villes une femme célibataire aussi indépendante que moi ? »

Cette proclamation, féministe avant la lettre, recoupe d'autres témoignages à propos de la situation privilégiée de la femme iroquoise. Il y a décidément dans l'utopie indienne bien des aspects novateurs, ce qui explique notamment les fréquentes visites de Madison, Adams et Jefferson chez les Iroquois. Franklin lui-même ne cesse de citer le proverbe indien : « Maintiens toujours brillante la chaîne de l'amitié. »

John Adams exhorte les Pères fondateurs de la *Constitution* à étudier « le gouvernement des Indiens modernes », la législation en particulier. Ce système étonnant permettait à « un centre unique d'exercer son autorité sur cinquante familles ».

Après la ratification, la Société *Tammany* célèbre la *Constitution*, « [cet] arbre de paix [qui] nous abritera sous les branches de l'union ». Il est tentant de rapprocher mythiquement, d'un côté, l'« Arbre de la Grande paix » iroquois et l'« Arbre de la Liberté » républicain, et, de l'autre, la « Chaîne d'alliance » indienne et la « Chaîne d'union » maçonnique. La Société *Tammany* pense que les États-Unis offrent la synthèse des idées européennes et amérindiennes, notion qui va perdurer au sein de la société jusqu'au xx^e siècle. La Franc-Maçonnerie américaine, qui initia quelques chefs indiens, tels le Carnatic Omrat-ul-Omrah (1775) et le Mohawk Joseph Brant (1776), continuera d'être marquée par le modèle indien, comme le montre la création de la « Société des Hommes Rouges », les *Red Men* (1815-1833), issus des groupes Tammany. Mais celle-ci disparaîtra, tandis que le Peau-Rouge sera massacré.

On ne peut nier que la figure du noble guerrier mohawk finit par devenir la vision stéréotypée du « noble sauvage », sinon le symbole même de l'Amérique. Un symbole de liberté est d'autant plus ambigu que chacun connaît la destinée tragique

du peuple indien. Ce dernier faillit être anéanti par ceux-là mêmes qui voyaient en lui un modèle, du moins par leurs descendants. Ironie tragique, il était courant, vers la fin du xviii^e siècle, de rapprocher les conceptions politiques des Iroquois, « Romains du Nouveau Monde », de celles de la République romaine. On sait aussi que les Pères fondateurs s'identifièrent souvent aux Romains. Ils se savaient descendants des tribus de l'Europe du Nord qui avaient été balayées par les armées romaines deux mille ans plus tôt. Cette fois, les Pères fondateurs étaient résolus à jouer le rôle de la Rome conquérante – malheureusement pour les Indiens. Leur ont-ils dérobé l'idée de démocratie, avant même de les arracher à l'histoire ?

La Ghost Dance et la fin d'une Amérique

Si les Blancs se sont appropriés nombre de symboles indigènes, une distance quasi infranchissable les sépare des Amérindiens au xix^e siècle. La notion de « Destinée manifeste » va légitimer les violations répétées de la frontière avec les territoires indiens, en expliquant que « les Blancs sont désignés par le Destin pour occuper et mettre en valeur le continent américain ». Le *Homestead Act* de 1862 va accélérer les massacres et les déportations des tribus.

Dans son remarquable ouvrage *Wounded Knee* [WK], Elise Marienstras choisit la date de ce massacre comme axe d'une spirale dans laquelle se percutent tous les événements de la fin du xix^e siècle. En fait, *Wounded Knee* n'est que l'aboutissement tragique d'un processus qui commence au début des années 1880 avec les révélations du prophète Wovoka sur la *Ghost Dance*. Comment en est-on venu là ?

L'idéologie fondatrice américaine est paradoxale. La Déclaration d'Indépendance ne vise que les Blancs. La Constitution rejette du corps national Noirs et Indiens et garantit en outre l'inviolabilité des traités. Or, ceux que le gouvernement conclura avec les *natives* – plus de 400 – ne seront jamais respectés.

Les Indiens sont les doubles victimes du mythe de justice, du « Bélier » biblique à la « Balance » républicaine. La croyance des missionnaires comme Marcus Whitman en la « destinée providentielle » de leur pays conduit à une incompréhension du monde indien qui s'achève dans le sang. En 1844, James K. Polk est élu à la présidence sur un programme d'expansion territoriale. Quatre ans plus tard, les U.S.A. s'étendent à l'ouest jusqu'au Pacifique. Comble de l'absurdité, le darwinisme est repris par une partie du clergé afin d'expliquer que les Indiens n'échappent pas à l'implacable « survie du plus apte ». « [Les Blancs] acceptent la théorie selon laquelle la *destinée manifeste* finira par rayer les Indiens du globe ! », s'exclame l'évêque Whipple du Minnesota en 1881 ; « l'inexorable ne ressent aucune pitié devant les cris de désespoir d'une *race condamnée*. »

La frénésie expansionniste et l'apogée du capitalisme américain dissimulent mal des zones d'ombre qui commencent à inspirer la crainte d'une « apocalypse », phénomène qu'exprimeront les sectes millénaristes. La civilisation semble minée de l'intérieur par la lutte des agrariens et par la révolte ouvrière. Malgré la « fin » de la Frontière, des pionniers essaient de perpétuer le rêve pastoral américain. Mais ce rêve est un cauchemar pour les populations indiennes dont on profane les terres

sacrées.

De l'éradication du peuple Taïnos, qui accueille Christophe Colomb à bras ouverts, à la tuerie de Wounded Knee en 1890, la conquête de l'Amérique s'est écrite avec le sang des Indiens. Tour à tour, les Amérindiens sont les victimes d'immigrants sans scrupules, de missionnaires soucieux d'abolir la foi barbare, de Puritains maladroits, de religieux espagnols fanatiques en Californie, avant d'affronter le « rouleau compresseur » final de l'expansionnisme états-unien, soutenu par une armée qui respecte à la lettre la formule du général Sheridan : « Un bon Indien est un Indien mort. »

Les colons ont un allié de poids : les maladies infectieuses, inconnues des Indiens. Quand on découvre de l'or sur les terres des Cherokees en 1828, la loi martiale est proclamée. En 1830, le Congrès vote l'*Indian Removal Act*, qui échange les terres détenues par les Indiens au sud-est contre un territoire à l'ouest du Mississippi, l'*Indian Territory*, futur Oklahoma. 16 000 Cherokees entament un voyage de 1 700 kilomètres, en hiver, dans le dénuement complet. Un quart d'entre eux succomberont sur la « Piste des larmes ».

C'est en Californie que la découverte de l'or en avril 1848 fait le plus de ravages. La chasse aux Indiens est ouverte et l'esclavage légalisé en 1850. Un journal titre : « Bonne prise : une tribu massacrée. » 30 000 Indiens survivront au *Gold Rush*, soit 10 % de la population. Les « chercheurs d'or à la conquête du Paradis » envoient les Indiens aux enfers.

Le bison est la première victime de l'entreprise de destruction des cultures indiennes. Le gouvernement, qui sait que les Indiens ne peuvent survivre sans les bisons en dehors des réserves, incite à l'extermination des troupeaux. Les massacres commencent dans les années 1830. On connaît les « exploits » de William Cody, dit « Buffalo-Bill », qui, commandité par une compagnie de chemin de fer, tue à lui seul plus de 4 000 bisons. Sur les 50 millions de bisons de la Prairie, il en restera à peine un millier en 1890. La disparition des bisons sonne le glas de l'« ancienne existence tribale ». La prophétie du peintre Catlin est fondée : « Ce jour-là – et je le redis, il est proche –, tandis que les os du dernier bison blanchiront sur la prairie déserte, les dernières traditions des Indiens disparaîtront, elles aussi, ne laissant même pas un souvenir derrière elles. » La mort du bison préfigure celle, définitive, des nations indiennes. Mythiquement, c'est la mort du « Taureau » ; avec elle, celle de la Prairie et de l'aventure. Les pionniers préfèrent apparemment la corne d'abondance à l'abondance de cornes...

La résistance indienne s'organise. De grands chefs comme Sitting Bull (« Taureau assis ») et Crazy Horse dans les plaines du Nord, Chef Joseph dans l'Oregon, Cochise et Geronimo à la frontière mexicaine, s'opposent à la déferlante des colons et de l'armée. La bataille de Little Big Horn, au nom symbolique (*Horn* = la corne), dans laquelle est tué Custer le 25 juin 1876, est une victoire sans lendemain. La nouvelle du désastre n'est divulguée que le 6 juillet, alors que le pays vient de célébrer le centenaire de l'Indépendance. La répression n'en est que plus féroce. Les Sioux se rendent en 1881, ce qui entraîne leur parage dans des réserves du Nord et du Sud Dakota. Les terres sont peu fertiles, l'agriculture difficile, les aides gouvernementales détournées, sans parler des Blancs qui font pression pour obtenir à

bon marché les terres données aux Indiens.

Dans ce contexte dramatique, le réveil religieux qui se manifeste dans les tribus indiennes depuis 1870 prend une dimension particulière. La « Danse du Soleil », rite immémorial des Indiens des Plaines, leur permet de ne pas se couper de leurs racines. La cérémonie est précédée d'une période de quatre jours de jeûne pour le jeune initié, purifié par la vapeur de la *sweat-lodge*. On « met à mort » un peuplier dont le tronc est planté au centre de l'emplacement choisi, dans un trou plein de graisse de bison. Il devient alors l'axe sacré qui relie le ciel à la Terre-Mère, et à son sommet repose la demeure de l'Oiseau-Tonnerre, *Wakinyan*, qui représente l'envoyé du Grand Esprit. Les objets rituels en peau de bison sont accrochés au mât-peuplier, ce mât qui nous rappelle le « MayPole » de Morton. L'initié se soumet au *medecine man*, chargé de lui planter dans la poitrine les crochets reliés au mât par de longues cordes. Il doit alors « danser » en suivant des yeux la course du soleil et en sifflant jusqu'à ce que se détachent ses chairs.

Cette épreuve d'automutilation représente le seul moyen d'approcher et de remercier *Wakan Tanka*, le Grand Esprit. Le rite unificateur de la *Sun Dance* est « le moment privilégié où le groupe renforce l'identité et les liens communautaires » ». Longtemps incomprise, la Danse du Soleil est officiellement interdite en 1881.

À cette époque s'implante aussi la religion du *peyotl* plante médicinale hallucinogène. Entre 1880 et 1890, la religion du *peyotl*, originaire du Mexique, s'implante chez les Kiowas et les Comanches, et, de là, dans l'ensemble des plaines. Le message de sérénité du *peyotl* trouve un terrain fertile chez les Indiens confinés dans les réserves. Tout un arsenal législatif sera chargé de réprimer le *peyotisme*. Pourtant, il se révélera impuissant à entraver l'expansion de la *Native Church*, constituée de peyotistes chrétiens.

L'effervescence religieuse indienne atteint son paroxysme avec le développement de la *Ghost Dance*, religion millénariste qui se répand dans les Grandes Plaines à partir de 1888. *Ghost Dance* est la transposition du *sioux Wanagi Wacipi* qu'on peut traduire par « Danse des Esprits ». Il s'agit d'une cérémonie tout à fait nouvelle et qui touche les tribus des Plaines, particulièrement les Sioux.

Ce renouveau messianique date des années 1880, quand un prophète indien païute, Wovoka (ou Wanekia, « Celui qui fait vivre », « le Sauveur »), de son nom américain Jack Wilson, révéla sa vision : les temps étaient proches où la Terre, trop âgée, allait être régénérée par le Grand Esprit. Un cataclysme entraînerait la disparition de presque tous les Blancs. Les Indiens survivraient, réunis à jamais à leurs parents morts, qui ressusciteraient. Tous vivraient ensemble à la manière traditionnelle, au milieu des bisons ressuscités. Il faut danser et chanter pour hâter la prophétie.

La religion de Wovoka est syncrétique ; son Paradis ressemble en effet à celui des chrétiens, et son message est fondé sur l'amour. Malgré tout, les Blancs n'en retiennent qu'un message subversif. Pour la première fois depuis trois siècles, les Blancs sont exclus de la Terre promise, la providence s'incarne en leur disparition, et un cataclysme, balayant les États-Unis d'ouest en est, est censé les repousser « vers l'Atlantique et au-delà, vers leur pays d'origine ». Scandaleusement, le millenium qui a régi la fondation de l'Amérique blanche, se retourne contre elle.

Wovoka prescrit le port de tuniques en mousseline écrue, les « Ghost Shirts », décorées de manière traditionnelle (croissants de lune, croix, cercles, buffles...). Pour l'armée, ces chemises sont un signe d'insurrection. Bien que les « Ghost Shirts » soient extérieures à la révélation de Wovoka, elles passent pour être invulnérables aux balles.

Red Cloud, chef des Oglala, adhère à la nouvelle religion, de même que le charismatique *medecine man* Sitting Bull. L'agitation grandit dans les réserves de Pine Ridge, Rosebud et Standing Rock. Les autorités voient dans la *Ghost Dance* un appel à la révolte, d'autant que la prophétie évoque la quasi-disparition du peuple blanc. La moitié des Sioux (15 000 personnes) est touchée par la contagion spirituelle. Face à ce qu'ils perçoivent comme une menace, les Blancs interdisent la célébration de la *Ghost Dance* dans le Sud Dakota.

Le gouvernement américain décide l'intervention de la troupe dans la réserve Sioux. Sitting Bull est arrêté le 15 décembre 1890 et abattu à la suite d'une « tentative d'évasion », selon la version officielle. Son fils Crow Foot, âgé de dix-sept ans, est tué, comme plusieurs de ses partisans. C'est au tour des réserves de succomber à la panique.

400 fidèles de Sitting Bull se dirigent vers la réserve de Cheyenne River. Le 23 décembre, 350 Indiens s'enfuient à nouveau, cette fois vers Pine Ridge. Le 28, ils acceptent de se rendre au 7^{ème} régiment de cavalerie, commandé naguère par Custer. Ils dressent leur camp à quelques centaines de mètres de la vallée de Wounded Knee, région qui abrite le cœur de Crazy Horse, secrètement enterré. On pensait que le vainqueur mythique de Custer serait le premier à ressusciter.

Le 29 au matin, l'armée est déterminée à désarmer les Indiens. Craignant un piège, Big Foot refuse de rendre les armes. Le camp est encerclé par l'armée qui pointe ses mitrailleuses sur les tipis. Les éclaireurs indiens entreprennent une fouille qui ne fait qu'exacerber la tension. Un coup de feu part soudain, qui déclenche l'explosion. Les mitrailleuses crépitent, fauchant hommes, femmes et enfants. La plupart des guerriers sont revêtus de la « Ghost Shirt », qui ne les a pas préservés de la mort. Des soldats mettent le feu aux tipis, brûlant vifs les occupants. « Lorsque la fumée commença à se dissiper, écrit Frank Zahn, 290 hommes, femmes et enfants, déchirés par les balles et baignant dans le sang, gisaient morts ou agonisant sur le sol gelé. Des mères indiennes mouraient, tenant leurs bébés dans les bras. »

Les quelque 300 Indiens massacrés furent enterrés trois jours plus tard dans une fosse commune. On eut le plus grand mal à y enterrer les corps figés par le froid. Les soldats, quant à eux, comptèrent 25 morts et 39 blessés. Wounded Knee marquait la fin de la résistance indienne et tournait une page de l'histoire américaine et amérindienne. Aujourd'hui encore, on éprouve la plus grande difficulté à reconstituer la scène. Les soldats voulurent-ils venger la mort de Custer à Little Big Horn, comme certains témoignages le laissent entendre ? Le doute subsiste sur cet événement marqué encore aujourd'hui d'un sceau mythique.

Cette tragédie est aussi un symbole : celui de la fin de la liberté indienne, ainsi que celui d'une véritable rupture avec le passé historique américain, rite d'apprentissage collectif, révélateur d'une crise d'identité profonde.

En croyant éradiquer à jamais par le sang la « sauvagerie » de leur (?) sol, les

Américains léguaient aux survivants le souvenir de ces « fantômes » (*Ghooss*) de la liberté dont le martyr servirait d'exemple. Ce n'est pas un hasard si, en 1973, les militants de *l'American Indian Movement* (AIM) choisirent le hameau de Wounded Knee pour faire entendre à nouveau leurs voix. Les Indiens renaissaient comme le phénix, sur les lieux mêmes de la tragédie.

Wounded Knee se situe à une charnière de l'histoire, entre l'Est et l'Ouest, le passé et le futur, l'archaïsme et la modernité, la *wilderness* et la civilisation, la Pastorale et l'industrie, le « Taureau » et le « Bélier ». C'est peut-être là le début du « cauchemar américain », le renoncement à l'enfance du monde. E. Marienstras s'interroge : « Rite expiatoire pour la trahison commise envers l'Âge de la Pastorale, exutoire des amères désillusions, sacrifices propitiatoires aux dieux qui présideront à la nouvelle destinée des Américains ? »

Quel aveuglement coupable a donc poussé la société américaine à annihiler une entreprise pacifique, alors que d'innombrables sectes messianiques, au message similaire, n'ont cessé d'arpenter la terre et l'âme des États-Unis, des « terres enflammées » de l'État de New York à la côte californienne, dernière frontière spirituelle ? Il fallait que la religion de Wovoka fût bien subversive pour qu'on l'oblitérât ainsi. Les protestants, qui ont toujours trouvé un verset de la Bible pour justifier leurs exactions et leur statut de peuple élu, n'ont jamais admis le principe du partage des terres. La Nouvelle Jérusalem serait irrésistiblement blanche et judéo-chrétienne. Il était intolérable, à la fin du xix^e siècle, d'entendre des « barbares » vaticiner la prochaine disparition de la race blanche et se réapproprier le concept de Terre promise, confisqué depuis trois siècles par les WASPs. À sa façon, le message de Wovoka confirme les retrouvailles avec l'Orient. La non-violence, qui retrouve la « désobéissance civile » de Thoreau et le message de la théosophie, va devenir au xx^e siècle un moyen de lutte privilégié contre tous les impérialismes. L'année même de Wounded Knee, un autre Indien – mais originaire des Indes – s'apprête à devenir avocat à Londres. Il a pour nom Gandhi.

Si le mouvement sectaire est un phénomène mondial, la prolifération des sectes participe de l'histoire américaine au point de sous-tendre le moindre événement, social ou politique. Si l'on prend l'exemple des universités américaines, on s'aperçoit que la presque totalité de ces établissements ont été fondés et dirigés par des sectes ou des confessions : presbytériens, méthodistes, mormons, etc. De même, l'architecture universitaire américaine témoigne du dessein utopique qui la sous-tend.

La vie associative américaine est le plus souvent ritualisée, ce qui contribue à rendre opaques les frontières entre la vie associative publique et le monde fermé des sociétés secrètes. Après maints déboires, le syndicalisme américain s'est développé au xix^e siècle sur la base de syndicats de métiers rassemblant une aristocratie d'ouvriers qualifiés. Les premiers syndicats ressemblaient aux guildes médiévales. Cela explique sans doute pourquoi certains syndicats ouvriers ont longtemps été structurés en « fraternités » initiatiques, influencées par les rituels maçonniques. La plupart de ces mouvements (*Knights of Labor, American Workmen, Ancient Order of United Workmen, etc.*) se consacraient à la protection sociale, jouant un rôle plus

ou moins occulte de mutuelles. La décision des *Chevaliers du Travail* en janvier 1878, de devenir une organisation officielle, et donc de renoncer à son statut de société secrète, est révélatrice de l'évolution sociale qui s'amorce. Les centrales syndicales quittent progressivement leur semi-clandestinité. L'*Amérccan Federation of Labor* (AFL), créée en 1886, exprime une double aspiration à la modération et à l'officialisation.

Le même constat pourrait s'appliquer aux innombrables ethnies qui ont choisi de devenir américaines tout en maintenant leurs liens originels au sein de confréries spécifiques : sociétés secrètes noires (*African Blood Brotherhood*), juives (*B'nai B'rith*), allemandes (*G.U.G. Germania*), irlandaises (*Fenian Brotherhood*), écossaises (*Order of Scottish Clans*), etc. En Amérique, les cloisons ne sont toujours pas étanches entre le profane et le sacré. D'un monde à l'autre, le va-et-vient est constant.

La *mouvance* religieuse américaine se conforme à la *mobilité* des habitants, en quête permanente d'un idéal, d'une nouvelle vie, d'un nouvel âge, d'un nouvel espace, aussi bien physique que symbolique. Le déplacement de la Frontière de l'est vers l'ouest a opéré un autre mouvement symétrique, de type mythique, qui a considérablement affecté le paysage religieux, forçant les dénominations à se libéraliser, ouvrant le rêve américain sur l'Orient. Cette ouverture sera symbolisée par l'accueil triomphal que recevra Vivekânanda, introducteur de l'Hindouisme en Occident, au « Parlement des Religions » de Chicago en 1893.

L'Américain est *curieux*, dans les deux sens du terme – soucieux d'affronter ce qui lui est étranger, étrange au point d'embrasser les croyances les plus folles. Le *Nowhere* américain, la *wilderness* de l'« u-topie », a fourni à l'*homo americanus* sa pâture matérielle et spirituelle d'expérimentations tous azimuts. Ces utopies ont démontré l'inanité des thèses purement matérialistes et l'incapacité chronique des Américains à pérenniser un projet athée. Le pire – le socialisme autoritaire – a côtoyé le meilleur – le transcendantalisme –, laissant une empreinte éternelle sur le sol et la mentalité du pays.

Prompts à la récupération, les Américains ont sacralisé les institutions des Pères fondateurs et forgé une nouvelle mythologie pour la « nation » nouvelle. Le « rêve prophétique » du général McClellan nous offre un dernier exemple de cette réappropriation mythique. Le général nordiste aurait eu la vision de Washington l'avertissant d'un déplacement de troupes confédérées, non loin de la capitale. Avant de disparaître, Washington aurait prédit un troisième combat décisif au siècle prochain, avant que « toute la Terre ne devienne une République universelle, sous l'aile protectrice de l'Amérique ». On ne peut imaginer meilleure illustration mythicopolitique de la notion de « Destinée manifeste » : le Sud doit être vaincu et les U.S.A. vont imposer leur modèle démocratique au reste du monde car Dieu l'a voulu. L'impérialisme américain, au nom de Dieu... En 1898, le sénateur de l'Indiana, Albert Beveridge, proclame ouvertement le déterminisme racial et les obligations humanitaires qui découlent de cet impérialisme doctrinaire aux accents puritains :

« Dieu n'a pas préparé les peuples de langue anglaise et teutoniques

pendant mille ans pour une vaine et passive admiration de leurs propres personnes. Non, il a fait de nous des maîtres organisateurs du monde afin *d'instituer l'ordre là où règne le chaos*. Il nous a donné l'esprit du progrès pour vaincre les forces de la réaction dans le monde entier. Il a placé en nous le don de gouverner afin que nous donnions un gouvernement aux *peuples sauvages et séniles*. Sans une telle force, le monde retomberait dans la *barbarie et la nuit*. Et de toute notre race il a désigné le peuple américain comme sa *nation élue* pour commencer la *régénération* du monde. »

C'est au nom de ces grands principes que les États-Unis s'engageront dans les deux conflits mondiaux au xx^e siècle. Dès 1902, le futur président Woodrow Wilson affirme la mission internationaliste de l'Amérique : « Les jours de notre isolement sont passés... Dans l'âge nouveau où nous pénétrons, l'Amérique doit guider le monde. » Dans sa *Nouvelle Liberté* (1913), Wilson tente de réactiver le vieux mythe édénique américain en s'adressant en priorité à la jeunesse de la nation. En 1916, il exprime ainsi sa vision millénariste des États-Unis : « L'Amérique a été conçue pour être un esprit [*a spirit*] parmi les nations du monde. »

Ce processus d'adaptation aux temps nouveaux a entraîné une laïcisation générale. Le pragmatisme américain s'est combiné au religieux au point de l'étouffer. Le progressisme républicain a vidé la Maçonnerie de son contenu opératif originel pour en faire une gigantesque organisation sociale et interventionniste. Les sectes ont été gagnées par le scientisme, et certaines, comme le Mormonisme, ont dû renoncer à leurs dogmes pour se couler dans le moule de la conformité. Rares sont les sectes qui ont pu échapper à l'emprise de la théologie hébraïque, comme le montrent les mouvements millénaristes et apocalyptiques de la seconde moitié du siècle. Quand elles semblent se tourner vers l'« autre voie », c'est pour la dévoyer dans un but racial (*KKK, Red Men*). Quand l'Amérique semble s'ouvrir à l'Hindouisme de Vivekânanda, ce dernier condamne la dérive occultiste de la théosophie et l'« opportunisme matérialiste » du pays. Quand surgissent les prémices d'un réveil religieux indigène, on s'empresse d'y mettre fin par la violence. Comme si les Américains étaient « manifestement destinés » à ressasser leur Jérusalem, au point de l'imposer au monde entier...

Pourtant, depuis la seconde moitié du xix^e siècle, cette identification mythique paraît erronée. En effet, le massacre des tribus indiennes annule le caractère sacré du parallèle puritain entre les Hébreux, peuple saint, et les Yankees, peuple dominateur et destructeur : les États-Unis ne seront pas une Jérusalem Nouvelle – ce qu'a entrevu Henry Adams –, mais peut-être une Nouvelle Rome.

Faut-il s'étonner, après ces massacres, que l'Américain se retrouve orphelin de son Éden mythique, thème qui hantera la littérature américaine du w siècle. « Permettez-moi de le dire, écrira Faulkner, nous sommes dépossédés de l'Éden. Dépossédés de Canaan. »

Notes

1. D. A. Grinde Jr, « Iroquoian Political Concept and the Genesis of American Government », in *Indian Roots of American Democracy*, J. Barreiro ed., Akwe Kon

- Press, Cornell University, Ithaca, New York, 1992, p. 48.
2. Cité par Johansen, *Forgotten Founders*, Gambit Inc., Ipswich, Massachusetts, 1982, p. 56.
 3. Cette image de la chaîne sera reprise en février 1776 par Franklin, apparaissant sur la monnaie frappée pour la circonstance. La devise gravée : « American Congress, We are one », est une allusion directe au voeu d'unité des Iroquois (Voir D. A. Grinde Jr, « Iroquois Political Theory and the Roots of American Democracy », *Exiled in the Land of the Free*, Clear Light Publishers, Santa Fe, 1993, p. 254).
 4. Johansen, *op. cit.*, p. 70.
 5. Cité par R. W Venables, « American Indian Influences on the America of the Founding Fathers », *Exiled in the Land of the Free*, p. 50.
 6. *Ibid.*, p. 52.
 7. M. Nicoud, « Cherokees : la Piste des larmes », *Notre Histoire*, n° 101, juin 1993, p. 16.
 8. Cité par H. Brogan, *Longman History of the United States of America*, BCA, Longman, London & New York, 1996, p. 64-65
 9. Voir l'article de M. Le Bris, « Les chercheurs d'or à la conquête du Paradis », *Notre Histoire*, n° 30, janvier 1987, p. 47-52.
 10. E. Marienstras, *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle*, Éd. Complexe, Paris, 1992, p. 37.
 11. Catlin, cité par J.-L. Rieupeyrou, *Histoire du Far-West*, Tchou, Paris, 1967, p. 385-386.
 12. E. Marienstras, WK, p. 30-31.
 13. On en connaît les détails grâce aux travaux de l'anthropologue James Mooney qui enquêta sur le phénomène, de 1881 à 1893. Mooney rapprochait la *Ghost Dance* d'autres mouvements religieux : « Quelle tribu, quel peuple n'a pas eu son âge d'or ? [...] La doctrine de l'avatar des hindous, celle du Messie des Hébreux, le millenium des chrétiens et le hesûnanin de la *Ghost Dance* indienne sont de même nature ; tous ont leur origine dans une attente, un espoir commun à toute l'humanité » (cité *ibid.*, p. 188).
 14. « Tous les Indiens morts reviendront et vivront de nouveau. Quand le Grand Esprit visitera les Indiens, ils iront dans les montagnes, tout en haut, loin des hommes blancs [...]. Tandis que les Indiens s'envoleront vers les hauteurs, un grand déluge emportera tout le peuple blanc et le noiera. Les Indiens qui ne danseront pas [...] seront alors transformés en bois et puis ils brûleront dans un feu » (Wovoka, cité par M. Nicoud, « Les Indiens des Plaines dansent l'Éternel Retour », *Notre Histoire*, n° 51, décembre 1988, p. 27).
 15. E. Marienstras, W K, p. 191.
 16. *Ibid.*, p. 206. 17. *Ibid.*, p. 225. 18. *L'American Federation of Labor (A.F.L.)*, née d'une controverse opposant la *Federation of Trades and Labor Unions* et les *Knights of Labor*, fut longtemps dirigée par un Franc-Maçon, Samuel Gompers, très influent dans les milieux du travail (Voir *ibid.*).
 19. Cité par M. P Hall, *The Secret Destiny of America*, Philosophical Research Society, Los Angeles, 1951, p. 182-190.
 20. Cité par P-Y Nouailhat, *Histoire des doctrines politiques aux Etats-Unis*, Que sais-je ?, P.U.E, Paris, 1969, p. 94.
 21. *Ibid.*, p. 95.
 22. Voir Sanford, *The Quest for Paradise*, University of Illinois Press, Urbana, 1961, p. 236-240.
 23. Cité par Tuveson, *Redeemer Nation*, University of Chicago Press, 1968, p. 175.
 24. « C'est un pays totalement matérialiste. Les habitants de cette terre chrétienne ne reconnaîtront la religion que si vous guérissez les maladies, si vous faites des

miracles, ou si vous ouvrez des " boulevards " à l'argent ; et ils ne comprennent pratiquement rien d'autre » (Vivekânanda, cité par S. E Walker, « Vivekânanda and American Occultism », in *The Occult in America*, p. 168).

25. D'un point de vue cyclique, ce même massacre renouvellerait celui des Étrusques et des peuples latins par les Romains, 2 160 ans plus tôt (Voir C. Turpin, *Le Livre de Nocam*, « Traité d'Événementialité : Rome et les U.S.A. », vol. 2, Kapsos Éditions, Champagne-sur-Oise, 1994).
26. Cité par Sanford, op. *cit.*, p. 259.

CONCLUSION

DU XX^e AU XXI^e SIÈCLE

« Les États-Unis sont plus mystérieux : le *mystère de la réalité américaine* dépasse nos fictions et nos interprétations. »

JEAN BAUDRILLARD, *Amérique*.

« Let's reinvent the gods, all the myths of the ages:
Celebrate symbols from deep elder forests
Have you forgotten the lessons of the ancient war ? »

JIM MORRISON, *An American Prayer*.

Les Américains s'affirment toujours aussi croyants, même si leurs croyances s'épanouissent dans des dénominations classiques, ou dans des sectes délirantes qui semblent connaître une nouvelle spirale ascendante. La société contemporaine est traversée par une crise profonde qui rappelle celle de la fin du siècle précédent. Les États-Unis, malgré leur statut de première puissance militaire et économique, semblent osciller entre le chaos et le doute, l'épreuve de force et la bienveillance, l'isolationnisme et l'hégémonie.

Depuis la fin du XIX^e siècle, l'Amérique a connu des mutations profondes. Elle a assisté au début du siècle à la montée en flèche des groupes religieux noirs qui se sont développés dans un contexte urbain, non seulement sudiste. Puis est apparu le concept de nationalisme noir qui s'est peu à peu greffé sur les mouvements religieux. Vers 1900, 90 % des Noirs fréquentent des églises appartenant à diverses dénominations. La pauvreté et l'arrivée massive de nouveaux migrants vers la ville poussent les Noirs vers la *New Holiness* ou le *Pentecôtisme*. Les croyances se présentent comme bibliques d'une part, égalitaires de l'autre. Les Noirs retrouvent les émotions de l'église du temps de l'esclavage. Une violence nouvelle se manifeste dans le culte : l'extase y joue le plus grand rôle. « Envoûtés par la danse et le chant, les fidèles recherchent le vertige et l'hystérie, où les plus doués d'entre eux atteignent à l'éloquence, à la création pure'. » Le « chant inspiré » participe de la genèse de nouveaux modes d'expression musicale, comme le *spiritual* qui, combiné au jazz ou au *blues*, produit le *gospel* (évangile).

D'autres trouvent dans le spiritisme ou le *Vaudou*, originaire de Haïti, un moyen d'atteindre à la transcendance extatique. Ce mouvement régressif vers les bases culturelles originelles – un des signes de la redécouverte de la *négritude* – est typique des « Afro-Américains », anticipant la vogue d'autres cultes connexes comme le *Santeria* ou le *Macumba* que les immigrants de couleur rapportent dans leurs bagages.

Des milliers de cultes noirs foisonnent vers les années 1920-1930. En 1918, l'évangéliste Marcus Garvey fonde la *United Negro Improvement Association*, une variante noire du mouvement anglo-israélite. Garvey s'inspire probablement de la Déclaration de Balfour qui promet aux juifs une patrie en Palestine et prône le retour en masse des Noirs américains vers l'Afrique. Si ce « sionisme noir » n'a pas le succès escompté aux États-Unis, il se développe en Jamaïque pour devenir le mouvement *Ras Tafari*. du nom de Ras Tafari Makonnen, l'empereur éthiopien Hailé Sélassié, couronné en 1930. Cette secte, qui préfigure le mouvement des Droits civils, est un syncrétisme d'éléments judéo-chrétiens et tribaux.

Dans la première moitié du siècle domine la secte de l'*Universal Peace Mission Movement* de George Baker, dit « Father Divine ». Father Divine continue de prêcher l'utopie puritaine : l'Amérique est le Royaume de Dieu, siège de « l'Américanisme, de la Fraternité, de la Démocratie, du Christianisme, du Judaïsme et de toutes les autres religions véritables ». Au nom de l'égalité, la secte, qui accueille 25 % de Blancs, rêve de « déracialiser » [*deracialize*] l'Amérique – projet naïf qui sera contredit par l'histoire. Secte rivale, la *United House of Prayer for All People*, de Daddy Grace, ne survivra pas davantage à la révolte militante des ghettos, le futur « Black Power ».

Sous l'impulsion de Martin Luther King Jr, le messianisme se mue en un activisme revendicatif non violent qui a pour but la création d'une communauté multiraciale. Après son assassinat en avril 1968, des mouvements noirs rejettent son message de paix et se rangent sous la bannière islamique (*Les Black Muslims*). Malcolm X est converti à l'islam par Elijah Muhammad, fondateur de la *Nation of Islam* (1934). Prêchant la séparation par la violence, Malcolm X cherche à s'affranchir de l'influence de Muhammad, avant d'être lui-même assassiné. La violence de Malcolm X annonce les ouragans futurs, le *Black Power* de Stokely Carmichael, les *Black Panthers* de Huey Newton, Bobby Seale et Eldridge Cleaver. Aujourd'hui, c'est de nouveau la secte politico-religieuse, la *Nation de l'Islam*, de Louis Farrakhan, qui exerce le plus d'influence sur la communauté afro-américaine. Farrakhan, lui aussi disciple d'Elijah Muhammad, a été converti à l'islam par Malcolm X dans les années cinquante. En octobre 1995, il a réussi le rassemblement ethnique le plus spectaculaire de l'histoire : le *Million Man March*. Dénonçant un « complot judéo-caucasien contre la race noire », la *Nation de l'Islam* aspire à imposer l'islam comme langage de rupture culturelle avec l'*American Way of Life* et ses valeurs « blanches et racistes ». La rédemption de la communauté noire doit passer par l'instauration d'une sorte de *charia* et par la dénonciation de tout ce qui est blanc, juif, chrétien, asiatique ou même palestinien. L'éventuelle construction d'un nouveau Libéria en Amérique du Nord ne peut que réjouir les nostalgiques du « développement séparé ». Le « rêve » de Martin Luther King a viré au cauchemar...

Le culte du serpent, qui avait décliné au xvii^e siècle, n'était plus célébré que par des sectes noires ou amérindiennes. En 1909, le fondamentaliste George Hensley introduit le *snake-handling* (maniement du serpent) à l'intérieur de congrégations déshéritées du Tennessee et du Kentucky. En quelques années, ce culte se diffuse à travers l'Ohio, la Floride et même la Californie. Sans succès, des États tentent d'interdire cette secte chrétienne qui se fonde sur une lecture *littérale* de l'Évangile

de Marc. Les adeptes rentrent en transes – comme dans les Églises noires –, pratiquent la glossolalie, ingèrent de la strychnine et se couvrent le corps de serpents, dans un but thérapeutique. Sur le plan littéraire, c'est à partir de cette époque que le Serpent mythique va hanter le fantastique ou la science-fiction américaines (Lovecraft, Howard, Merritt, C. A. Smith, etc.). La spirale ophidienne n'est pas près de s'interrompre...

La violence libératrice de la transe mystique a un corollaire sociologique : la violence qu'exprime une partie de la jeunesse à partir des années cinquante. Le phénomène des « bandes » naît dans le sillage des « gangs » des grandes villes américaines des années trente. Des psychologues se penchent sur leurs rites archaïques (clans, totems, épreuves initiatiques). « Comme les gangs, les bandes n'honoraient que le jeu ; mais leur jeunesse le mythifiait. Elles prolongeaient dans la cité les traditions – à demi légendaires déjà – des Hommes libres de l'Ouest, les *Outlaws*, les Cow-Boys. Mais aussi par le jazz et par la drogue, elles annonçaient une autre « religion », plus comparable aux sectes « primitives » qu'aux sociétés unitariennes, évangéliques et baptistes des « bienpensants ». La jeunesse bourgeoise, sensible à une mythologie répandue par le cinéma ou par la nouvelle musique rock, adopte l'uniforme de ce nouveau héros – le blouson noir, les bottes, le blue-jeans – et enfourche la moto de la liberté.

En 1948, le « Blouson noir » devient une nouvelle espèce de révolté juvénile, le *beatnik* de San Francisco qui gagnera bientôt New York. Les beatniks retrouvent d'instinct l'uniforme de tous les messianistes : ils se laissent pousser la barbe et les cheveux. Ils ont leurs modèles – Marlon Brando, James Dean – et leurs poètes – Ginsberg, Bowler, Burroughs.

Paradoxalement, la révolte est liée à l'Orient et ce n'est pas un hasard si elle se développe en Californie, berceau de la « nouvelle race », selon la théosophie. Vers la fin des années cinquante, des écrivains et des artistes de San Francisco, comme Jack Kerouac, Allen Ginsberg, Gary Snyder et Alan Watts, élaborent une nouvelle version du Bouddhisme Zen. Kerouac, l'auteur de *On thé Road* et de *The Dharma Bums*, a dévoré l'œuvre de Thoreau, et Ginsberg a subi l'influence du Japonais D. T Suzuki, auteur de plusieurs livres sur le Zen. Gary Snyder étudie les mythes amérindiens dans une optique Zen, tandis qu'Alan Watts s'efforce de réconcilier Bouddhisme et Christianisme. La « béat génération » continue d'entretenir le mythe édénique, mais sur un ton désabusés. Plusieurs de ces apôtres de la Liberté rejoindront le mouvement *hippy* dans les années soixante. Les *hippies*, qui espèrent une sorte de salut pour l'esprit éveillé (*hipster*), par plus de conscience, d'amour et de mystique, se reconnaissent des *gurus*. Dans les années 1968-1970, Edgar Morin voit dans l'expérience californienne un bain de jouvence physique et intellectuel qui va régénérer le vieux monde. Sans le savoir, il devient un « homme nouveau » au sein d'un « lieu édénique », semblable aux pionniers du Nouveau Monde.

Après 1960, un quatrième « Grand Réveil » secoue l'Amérique. La plupart des religions qui apparaissent sont héritières de celles du xix^e siècle. Phénomène typique, le réveil religieux coïncide avec deux mouvements contradictoires : l'un, conservateur, avec l'essor du fondamentalisme évangélique (Billy Graham) ; l'autre, libertaire, avec le développement d'une *contre-culture* et le foisonnement

des communes *hippy* – 50 000, de 1965 à 1974, et plus de 750 000 membres. Les influences les plus marquantes sur les communes sont l'« apôtre de la drogue » Timothy Leary, le psychologue A. Maslow, le « behavioriste » B. E Skinner, et les philosophies orientales en général, exprimées par les *swamis*, *gurus*, *yogis* et autres *maîtres du Zen*.

À cet égard, la retraite en Inde en 1967 du groupe musical, *The Beatles*, est emblématique d'une génération qui ne se satisfait plus du matérialisme occidental. À cela s'ajoute l'essor des grands concerts de masse qui dépassent le strict cadre musical pour devenir des gigantesques messes païennes. Le chanteur du groupe les *Doors*, Jim Morrison (1943-1971), décédé prématurément, devient une véritable figure mythique. Ses poèmes hallucinés, soutenus par une musique envoûtante, vont ressusciter l'extase chamanique au cœur de la *wilderness* primitive. Dans un décor de théâtre antique, Morrison, fasciné par l'image du « serpent-lézard », célèbre une liturgie de renaissance des dieux morts'. Comme les Noirs du début du siècle, les jeunes, par milliers, s'abandonnent au « chant inspiré » qui déclenche vertige et hystérie. Ces évasions mystiques, par le son et le rythme, qui raniment les transes des Amérindiens et des *Shakers*, n'ont pas cessé depuis trente ans. De Woodstock aux raves actuels, les jeunes privilégient ces communions de masse où ils croient confusément retrouver le grand rythme du monde.

Durant ces années, on estime à deux ou trois millions le nombre des adeptes des religions « alternatives ». La religion américaine n'est plus monolithique. Le protestantisme s'effrite devant la remontée du catholicisme et la multiplicité des sectes, souvent confortées par les nouveaux immigrants.

La spiritualité orientale connaît une popularité exceptionnelle. Les germes étaient apparus dans l'entre-deux-guerres, avec l'enthousiasme de Krishnamurti pour la théosophie, les conférences de Gurdjieff et de son disciple Ouspensky, et l'émergence des mouvements Meher Baba, Self-Realization Fellowship, I AM, nonobstant la fondation du premier institut Zen américain.

En 1967, la comédie musicale *Hair* transmet au grand public la notion d'*Ère du Verseau*, qui doit, selon la tradition cyclique des 2 160 ans, succéder à celle des Poissons – l'ère des chrétiens. Progressivement, cette notion va sombrer dans la confusion médiatique, entretenue par un occultisme de bazar brassant l'astrologie, les techniques de divination, les prophéties d'Edgar Cayce et de Jeane Dixon, la sorcellerie et le satanisme", le néo-spiritisme – recherche sur la perception extra-sensorielle (ESP) – et les cultes OVNI – quête du contact avec l'intelligence extra-terrestre. Il suffit d'un rien pour que ce monde étrange renaisse des brumes du Puritanisme.

Parmi les sectes les plus marquantes des années soixante, huit émergent à divers titres : la *Christian Foundation* (1969), secte anticatholique fondée par Tony et Susan Alamo ; l'*Église de scientologie*, élaborée en 1959 à partir de la doctrine de L. Ron Hubbard, la « Dianétique » ; la *Church Universal and Triumphant*, secte théosophique créée par M. L. Prophet en 1958 ; *ECKANKAR*, fondée en 1965 par J. P Twitchell à partir du SantMat, variante de la religion Sikh ; la *Family of God*, plus connue sous le nom d'Enfants de Dieu, secte développée par D. B. Berg en 1967, lequel prône le *flirty fishing* : le recrutement par le sexe ; la *Local Church*, groupe

évangélique chinois, fondé par Witness Lee en 1962 ; la *Unification Church*, la secte apocalyptique du Reverend Sun Myung Moon (1948) ; et enfin la Way Intentional, Inc., groupe pentecôtiste créé par V P Wierville en 1971. Plusieurs de ces sectes vont défrayer la chronique, soit par leur côté « scandaleux » (les *Enfants de Dieu*), soit par les ennuis juridiques de leur leader (Moon). L'assassinat rituel de Sharon Tate par la secte de Charles Manson (1971) va frapper l'Amérique. Pourtant, rien ne dépassera en horreur le suicide massif de Guyana, en novembre 1978.

La religion du *Temple du Peuple* (*The People's Temple*) doit être dissociée des sectes des années soixante. Son fondateur, Jim Jones, ouvre le Temple à Indianapolis en 1956, avant de faire des *Disciples du Christ* une véritable dénomination chrétienne en 1964. Jones institue trois principes : l'égalité raciale, le socialisme et le « suicide révolutionnaire », notion qu'il emprunte à Huey Newton, activiste des *Black Panthers*. Jones sombre peu à peu dans la mégalomanie et prédit la guerre nucléaire et raciale. Se croyant en butte à la persécution, il emmène sa secte dans la jungle du Guyana. Le 18 novembre 1978, une commission parlementaire de dix-huit personnes est massacrée par des membres de la secte. Cette nuit-là, plus de 900 personnes, enfants inclus, se suicident collectivement ou sont empoisonnés. Cet holocauste apocalyptique laissera des empreintes indélébiles sur la mentalité religieuse des Américains. Cette tragédie, pourtant, ne sera pas isolée. En 1997, 39 membres de la secte soucoupiste *Heaven's Gate* se suicideront collectivement à San Diego (Californie).

La persistance sectaire participe du paradigme du *New Age*, au même titre que les innombrables mouvements disparates qui constellent en majorité l'Ouest américain. La secte d'*Esalen*, à Big Sur (Californie), parfaite illustration de l'évolution vers le *New Age*, est fondée en 1962 par deux psychologues, Richard Price et Michael Murphy. Après avoir séjourné dans l'ashram de Sri Aurobindo, Murphy lance le projet de l'Institut Esalen, afin « d'explorer la conscience en général ».

Dans les années soixante, *Esalen* devient une foire ésotérique et expérimentale, proposant des séminaires sur les disciplines somatiques, la psychothérapie, le mysticisme et le chamanisme. La nudité est prônée pour gommer les interdits, tandis que des sources d'eau chaude accueillent des groupes mixtes qui méditent sur le cosmos.

Ces « astronautes de l'espace intérieur » vont changer avec le temps, pour former des « citoyens de la nouvelle vague ». Dans les années quatre-vingt, *Esalen* évolue vers une sorte de groupe idéologique, à l'image des anciennes communautés des années soixante, désormais tournées vers la « diplomatie des citoyens », la démocratie économique, la conscience collective, le *holisme*, la pensée synergique, la *Gestalt*, l'analyse transactionnelle, la thérapie primale, la bioénergie, le massage, la psychosynthèse, le *biofeedback*, la conscience de la Terre, le *rebirthing*, la guérison spirituelle, l'écoféminisme, la macrobiotique, la croissance psychospirituelle, la permaculture, etc.

Dans la galaxie confuse des « Moïse philosophiques » du *New Age* se côtoient les noms de Pierre Teilhard de Chardin, d'Arnold Toynbee, d'Aldous Huxley ou de K. G. Jung. Dans la seule Amérique du Nord, on a récemment recensé près de 10 000 communautés « idéologiques » qui cherchent à transformer le monde par la

conscience collective. Même adaptée à l'air du temps, l'utopie est toujours vivante.

Les « lendemains qui chantent » du *New Age* rappellent le règne final de l'Esprit saint joachiniste. Le *New Age* retrouve l'optimisme originel des pionniers, ce qui n'empêche pas l'émergence de groupes millénaristes apocalyptiques, religieux ou laïcisés. En pleine guerre du Golfe, le livre de J. F Walvoord, *Armageddon : Oil and the Middle-East*, tire à un million et demi d'exemplaires. Walvoord prédit qu'après la paix au Moyen-Orient, l'Antéchrist provoquera des persécutions, des désastres naturels et finalement la bataille d'Armaguédon. Au paroxysme de la troisième guerre mondiale, Jésus reviendra mettre fin à la décadence mondiale et régnera pour mille ans.

Les prophètes du jugement dernier sont aussi séculiers. À San Francisco, une ligne ouverte 24 heures sur 24, *Hotline of Doom*, avertit les auditeurs de l'imminence de l'Apocalypse. La liste des « signes » de la fin du monde a tout pour effrayer : prolifération nucléaire, armes chimiques, déforestation, sida, réchauffement du globe, ruptures dans la couche d'ozone, pluies acides, empoisonnement des eaux, extinction des espèces, famine, déchets toxiques, démographie galopante, corruption généralisée, indifférence de la population, etc.

D'après les sondages, 59 % des Américains croient en la fin du monde prochaine, et 50 millions pensent qu'elle se produira avant leur propre mort. Le troisième livre le plus vendu en Occident, après la Bible et le Coran, est celui écrit en 1970 par Hal Lindsey, *The Late Great Planet Earth (Feu la grande planète Terre)*, qui prévoit la fin du monde pour l'an 2000. Tiré à 28 millions d'exemplaires, il était le livre de chevet de Ronald Reagan qui affirmait sa conviction d'appartenir à la dernière génération à vivre sur la Terre. Il existe même, aux États-Unis, des livres pour apprendre à établir la date de l'Apocalypse. Il n'est donc pas surprenant que, régulièrement, on y découvre des groupes armés et vivant reclus en attendant la « grande bataille finale ».

Le siège le plus long de l'histoire des États-Unis a pris fin en 1996, avec la capture de seize miliciens retranchés pendant quatre-vingt-un jours dans une ferme isolée du Montana. On estime de l'ordre de 100 000 le nombre total de miliciens – et près d'un million de sympathisants – qui ont fait du gouvernement fédéral et du FBI l'incarnation de l'Antéchrist. Ces illuminés de l'Apocalypse, comme les *Freemen (Hommes libres)* du Montana ou les *Milices* du Michigan et de l'Arizona, ne vivent que dans l'attente de l'Armaguédon. L'obsession du complot – fédéral cette fois – agite les *MOM (Militia of Montana)* dont le *guru* est John Trochmann. On pourrait sourire si cet obsédé du « grand complot » n'était capable de lever 2 070 groupes armés dans tout le pays.

Les groupuscules les plus marqués à l'extrême droite, comme *l'Ordre* ou la *Nation aryenne* (Idaho), intègrent toujours une composante millénariste. Au siège de la *Nation aryenne*, le « révérend » Butler prêche devant les swastikas ou devant les croix incendiées pour honorer un *Klaniste* de passage, s'en prend à la « juiverie internationale », mais n'oublie jamais les trompettes de l'Apocalypse.

Les *Freemen* s'inspirent d'une idéologie fumeuse qui a pour nom *l'Identité chrétienne* (IC) dont l'influence dépasse le cadre du Montana. L'IC est le lointain descendant de l'« israélisme britannique », animé par John Wilson dans les années 1870. « IC proclame l'un de ses apôtres, n'est ni une Église, ni une organisation, mais

une vision du monde... qui plonge dans la Bible, la parole de Yahweh... et ne se fonde que sur les enseignements de Yahushua, le Christ... » L'IC regrouperait entre 30 000 et 40 000 adeptes, actifs dans vingt États, sans compter près de 150 000 sympathisants. Près de cinq millions d'Américains se reconnaîtraient dans la mouvance atomisée du «mouvement patriotique», dont FIC constitue la base « théologique ». Disponible sur Internet, IC diffuse un message antisémite sans ambiguïté, le tout entrecoupé de références bibliques et d'appels à l'insurrection contre les « forces sataniques ».

Comme au xix^e siècle, on observe une défense de la notion de « pays » contre l'État qui se manifeste par une violence extrême et un comportement fanatique. Les héritiers perdus du « Taureau » n'ont plus que la violence aveugle de l'anti-fédéralisme pour exprimer leur refus du « Bélier », ce qui ne les empêche ni de se référer à l'Ancien Testament ni d'emprunter aux thèses millénaristes judéo-chrétiennes. Cette confusion sectaire a eu des répercussions tragiques, d'abord avec l'assaut par le FBI du siège des *Davidiens* de la secte de Waco (Texas) en avril 1994, se soldant par un bilan de 80 morts, dont 17 enfants – après un siège de cinquante et un jours. Leur leader, David Koresh, avait créé ce groupe en rompant avec un autre mouvement, lui-même schismatique, les *Adventistes du Septième jour* (voir supra). Koresh avait fait de larges emprunts à la théologie d'IC pour créer sa propre secte. Il avait fixé la date de la fin du monde à 1994, sans se douter qu'il s'agissait uniquement du sien...

L'attentat contre le bâtiment fédéral d'Oklahoma City, le 19 avril 1995, fut le plus meurtrier de l'histoire américaine (168 morts). A-t-on voulu venger le massacre de Waco ? Les auteurs de l'attentat, semble-t-il, sont liés à FIC. Timothy McVeigh, auteur présumé de l'attentat, se serait inspiré du *journal de Turner*, roman de politique-fiction écrit en 1978 par William Pierce, chef du groupe néonazi *Alliance nationale*. Le roman décrit la lutte d'un groupe de militants inspirés par l'IC qui font sauter des immeubles gouvernementaux. La route d'Oklahoma City passerait par Elohim City, camp retranché, à l'est de l'État, fondé par les *supremacists* blancs. Une sombre constellation réunirait poseurs de bombes, nazis et millénaristes.

Le terroriste « Unabomber », soupçonné de seize attentats, exalte un retour à la *wilderness* qui mythifie l'univers violent et viril de la « Frontière » et participe par certains côtés du même univers mental que celui des groupes paramilitaires. Il s'exprime au nom d'un mystérieux groupe baptisé *Freedom Club*, qu'il définit comme « anarchiste ». Tragiquement, la *wilderness* renaît, mais par le terrorisme qui, désormais, frappe sans discernement. Les Jeux Olympiques d'Atlanta nous ont offert l'exemple le plus récent, le 27 juillet 1996.

À l'autre bout de l'arc-en-ciel idéologique, les *Fondamentalistes* font un « come-back » triomphant. Ils dénoncent la « décennie de crise », entre 1963 – date de l'interdiction de la prière dans les écoles publiques – et 1973 – date à laquelle la Cour suprême a permis l'avortement. Il s'agit de mettre un terme aux agissements des « agents de Lucifer » et « humanistes séculiers » – toujours la paranoïa du complot – qui ont permis la diffusion de la pornographie et de la drogue, saboté la confiance nationale durant la guerre du Viêt-nam et corrompu les institutions

politiques.

Cette nouvelle ardeur missionnaire s'est adaptée à une société hyper-médiatisée. Après Billy Graham qui parvint à rassembler des foules immenses dans des stades, les *televangelists*, parmi lesquels Jim et Tammi Bakker, Oral Roberts, Jimmy Swaggart, Jerry Falwell et Pat Robertson, bâtissent d'impressionnants empires « en tirant parti de la crédulité d'âmes simples et incultes surtout parmi les gens du troisième âge qui trouvent un certain réconfort dans leur statut de *born-again christians* et dans leur attente d'un au-delà de félicité" ». En quelques années, ils ont réussi à chasser des ondes les *Mainfne Churches* et ont bâti une sorte d'« Église électronique », typique des temps nouveaux. Le *Family Channel* - 58 millions de téléspectateurs - est une chaîne garantie sans sexe ni violence, et le *Christian Broadcasting Network* (CBN) produit le show quotidien de Robertson - le *700's Club* -, entre des documentaires sur la vie des missionnaires et des publicités pour les pilules laxatives.

Même s'ils appartiennent à des dénominations, ces prédicateurs sont des entrepreneurs indépendants, qui envoient leurs convertis vers l'église de leur choix. Dans les années quatre-vingts, leur célébrité a poussé certains, comme Pat Robertson (CBN) et Jerry Falwell (*The Moral Majority*) à se lancer dans la politique.

Dans son *Nouvel Ordre mondial* Robertson développe sa théorie de conspiration internationale - une de plus -, selon laquelle juifs, Francs-Maçons et grands banquiers internationaux ne cesseraient, depuis la fin du xviii^e siècle, de saper les bases du monde et des États-Unis. En fait, ce mythe d'une alliance judéo-bolchevique correspond à un vieux courant antisémite en Amérique : on trouve souvent, dans le Sud, l'inscription ZOG, initiales de *Zionism Occupied Government*.

Le holding de Robertson lui rapporte plus de 600 millions de dollars annuels, de quoi financer son bras armé politique, la *Coalition chrétienne*, fondée en 1988. L'organisation compte aujourd'hui 1,7 million de membres actifs, tous unis dans la même croisade pour le retour à l'ordre moral. La décadence des mœurs se substitue ainsi à l'obsession du communisme d'antan : désormais, l'ennemi est à *l'intérieur*. La *Coalition*, voyant cet ennemi partout, veut légiférer pour l'éradiquer.

La *Coalition* est devenue l'arbitre des débats politiques, locaux ou nationaux, grâce à un budget de 250 millions de dollars et une armée d'activistes mobilisés dans 10 000 églises et comités de quartier. Son électorat représentant plus de 30 % des voix, elle a voulu peser dans la course présidentielle'. Elle contrôle le Parti républicain dans une vingtaine d'États, influençant directement le Congrès par le *lobbying*. Les *ayatollahs* chrétiens, viscéralement opposés à la démocratie, à la séparation de l'Église et de l'État, prônent une *théocratie* qui rétablisse l'ordre divin, l'ordre protecteur. Derrière ce groupe fascisant se dissimule un imaginaire collectif, nostalgique du rêve américain. Jadis, les Américains arrachaient paisiblement à la terre les fruits de la prospérité. La *perte de ce paradis* manichéen nourrit désormais la frustration des couches déshéritées de la classe moyenne blanche. La Nouvelle Jérusalem est à reconquérir.

Lors des primaires républicaines, on a entendu Pat Buchanan se réclamer de

Théodore Roosevelt, se faisant l'adversaire déclaré de tout ce qui est étranger. Buchanan, issu de l'ultra droite du *Grand Old Party*, révèle le malaise d'une Amérique blanche, rurale ou industrielle, qui a perdu foi en l'État fédéral. « Les Américains sont en train de se réveiller et veulent retrouver les principes des Pères fondateurs », affirme un partisan de Buchanan.

Le goût pour les discours populistes et une religiosité simplificatrice, ajouté à un vieux fonds de puritanisme, les difficultés accrues pour américaniser les nouvelles vagues d'immigrants, le démantèlement de l'aide sociale, la recherche systématique de boucs émissaires, l'obsession de l'autodéfense, tels sont les ingrédients d'un cocktail explosif qui rappelle, toutes proportions égales, l'essor du *Klu-Klux-Klan* et des sectes patriotiques dans l'Amérique des années vingt. Certains parlent même de « nouveau maccarthysme intellectuel ». Le Sud, quant à lui, semble à nouveau touché par les tensions raciales. Une vingtaine d'églises noires – le chiffre le plus haut depuis 1960 – ont été incendiées en 1996 par un *Ku-KluxKlan* qui tenait encore une fois.

La droite chrétienne s'efforce d'infiltrer toutes les institutions. Elle veut notamment rétablir officiellement le *créationnisme*, soutenu par 44 % de la population, pour contrebalancer la théorie de l'évolution darwinienne. Se fondant sur les « quatre S » – *sex, suicide, satanism, swearing* (jurons) –, les croisés de l'ordre moral recommandent en outre la censure de certains livres dans les bibliothèques ou dans les écoles.

Paradoxalement, les tentatives de censure se multiplient en raison de deux phénomènes politiquement symétriques : à droite, l'influence des chrétiens fondamentalistes ; à gauche, la mode du *politically correct* (« politiquement correct ») qui, au nom du respect de la « sensibilité » – mot clé – des minorités, cherche à garantir la pérennité du « bien-penser ». Le radicalisme de gauche, parfois extrême, s'exprime surtout dans la sphère universitaire, avec ses *speech codes* (codes de bonne conduite linguistique) et ses velléités « transformationnistes », issues d'idéologies multiculturelles et féministes. Un double révisionnisme légitime la censure, s'attaque à l'art ou aux programmes universitaires, au nom des « bons sentiments ». Tout groupe peut espérer disposer de son veto, s'estimant le plus représentatif de la communauté. On peut ainsi faire interdire une exposition sur Hiroshima ou sur Freud, un tableau de Goya (*Maja nue*), une oeuvre littéraire autrefois canonisée (*Huckleberry Finn*), un cours de biologie jugé trop darwinien ou la sculpture d'une artiste féministe jugée obscène.

Cette hystérie collective, qui renvoie à d'autres périodes de l'histoire américaine (Salem, Sacco et Vanzetti, le *KKK*, les Rosenberg, le maccarthysme, etc.), aboutit à une fragmentation du corps social, qui remet en question la devise *E pluribus unum*. D'un point de vue racial, l'idée du *melting pot* ne correspond plus à la réalité. L'Amérique n'a pu intégrer la totalité des 61 millions d'immigrants qui ont débarqué de 1820 à 1993. La société s'est morcelée en enclaves ethniques ou raciales, à tel point que l'image du « creuset » a cédé aujourd'hui la place à la métaphore de la salade composée (*salad bowl*), de la mosaïque, du kaléidoscope ou de l'arc-en-ciel.

Aux sordides ghettos des Noirs répondent ironiquement les ghettos hyper-

sécuritaires des *gated communities*, où des *senior citizens* cossus peuvent encore vivre le rêve américain... mais protégés par des gardes armés, dans un univers de science-fiction. Plus de 30 millions d'Américains, des Blancs à une écrasante majorité, ont choisi de vivre retranchés derrière ces communautés dorées, « planifiées » par *Big Brother*. C'est un vrai retour à l'utopie de la *Cité de demain* de Dürer, avec sa terrifiante uniformité sociale, son atmosphère aseptisée, ses codes sévères et sa dictature oligarchique communautariste. L'expansion est telle que l'on prévoit qu'en l'an 2000, 30 % de la population se rassemblera dans ces « cocons identitaires ».

Au nom de l'égalité, on a mis en place des systèmes de « discrimination positive » – *l'affirmative action* –, impliquant un *numerus clausus* de quotas raciaux ou sexuels, destinés à réparer les injustices faites à des ethnies insuffisamment représentées. Cette mystique des quotas s'est doublée d'un activisme culturel consistant à réviser la langue – les Afro Américains ont remplacé les Noirs, les *Caucasiens*, les Blancs –, l'histoire, la littérature des Américains minoritaires. Ces excès « communautaristes » ont entraîné des injustices flagrantes, pénalisant notamment les Blancs et les Asiatiques, de sorte qu'on a « sacrifié la qualité à l'ethnicité¹² ». La justice américaine, comme le reste de la société, est désormais « ethnicisée », c'est-à-dire engluée dans le piège des antagonismes ethniques, comme l'a démontré l'effarante affaire Simpson. La justice – le cœur-même du système américain depuis les Puritains – est en pleine dérive.

Paradoxalement, le mouvement assimilationniste des droits civiques des années soixante a abouti à la renaissance de la conscience ethnique. Le « multi-culti » a fait naître une énorme confusion. L'équilibre traditionnel semble rompu entre les particularismes ethniques ou sexuels. On retrouve le délire puritain dans les campagnes féministes actuelles visant à réduire l'homme au statut de violeur potentiel permanent.

Au nom de la « transparence » – le « grand midi » selon la prédiction de Rabelais –, le puritanisme s'insinue dans la vie intime des élus, au point de leur faire abandonner une élection en cours (Gary Hart) ou même de menacer un président en exercice (Bill Clinton/Paula Jones). Une anecdote marque bien le chemin parcouru en trente ans. Le populaire E D. Roosevelt a bénéficié à l'époque de la complicité des médias : l'une de ses maîtresses, Marguerite Lehan, a même vécu à la Maison Blanche, tandis qu'Eleanor Roosevelt avait elle-même une liaison homosexuelle au palais présidentiel avec une certaine Lorena Hickok. Après Roosevelt, Kennedy, Johnson, etc., s'illustreront de la même manière, jusqu'à l'apparition de la « république des coups bas » et de leurs spécialistes en « publicité négative », les *opposition researchers*.

Ce terrorisme ambiant touche aussi les psychothérapies pseudo-scientifiques, dites de la « mémoire récupérée », consistant à « réveiller » plus ou moins artificiellement chez le patient de prétendus souvenirs d'abus sexuels pour le convaincre de sa culpabilité. Salem n'est pas loin...

Les « désordres de la personnalité multiple » semblent un phénomène uniquement circonscrit aux milieux psychiatriques américains. Au cours de thérapies « appropriées », des millions de patients – parmi lesquels des scientifiques –

affirment avoir été enlevés, violés et contaminés *physiquement et moralement* par des extraterrestres. Ce phénomène d'hystérie collective a envahi progressivement la sphère sectaire (cultes soucoupistes, affaire de Roswell, série-culte *X-Files*), culturelle (cinéma et littérature de science-fiction) et scientifique (recherche des « Voix de l'Espace »).

Les sectes « soucoupistes » envahissent le *web*, tandis que l'« autoroute de l'information » – *Internet* – s'ouvre à la « théologie électronique ». D'étranges religions oubliées renaissent sur le *Net* : Panthéisme, Druidisme, cultes de Lucifer, Zoroastre, Gaia ou Thor. Serait-ce l'évolution technologique de la « noosphère », prophétisée par Teilhard de Chardin ?

Une ère semble s'achever. Pour la première fois de leur histoire, les Américains pensent que la génération qui les suit vivra plus mal qu'eux. Le rêve fondateur s'étiolerait-il ? On pourrait légitimement s'alarmer des multiples dérives de la nation américaine si celle-ci n'avait déjà dû, par le passé, affronter des crises aussi graves. Au-delà des bouleversement spectaculaires d'un pays en proie à la dislocation, les Américains, en majorité, se sentent encore investis d'une mission spirituelle qui se conforme peu ou prou au message initial des Fondateurs. Le Congrès, sentant le vent tourner, vient de décider de remettre la sacralité du drapeau national à l'ordre du jour. Même déclinante, l'Amérique symbolise toujours une terre mythique d'accueil pour les immigrants qui continuent d'affluer. Même ébranlée, la puissance protestante est incontestable, avec ses 320 000 églises et ses 79 millions de fidèles. La majeure partie des sectes américaines du Nord, toutes puritaines, protestantes ou judéo-chrétiennes, se fondent aujourd'hui dans le fondamentalisme, issu des sectes juives ou judéo-chrétiennes du xix^e siècle. Nous avons vu que le « Bélier » l'a emporté sur le « Taureau », au prix de heurts sanglants qui perdurent aujourd'hui. La loi du « Bélier de justice » est partout triomphante, celle des fous de Dieu et celle, omniprésente, des cours de justice et des avocats qui prolifèrent à un rythme unique au monde (725 000 avocats, soit un pour 415 habitants !).

Acclimatés à leur nouvelle patrie depuis le xviii^e siècle, les juifs d'Amérique ont participé activement à l'expansion du pays, se reconnaissant dans la Nouvelle Jérusalem et un « rêve américain » largement hébraïque et sécularisé. Le « Peuple du Livre » ne peut que s'identifier à un pays dont la Bible est toujours le livre de référence, au point que plus d'un tiers des Américains prennent son message *au pied de la lettre*. Les sept millions de juifs américains, peu pratiquants dans leur ensemble, « exercent une influence bien supérieure à leur nombre », notamment en matière de politique extérieure. Le poids du « lobby pro-israélien » déclenche régulièrement des polémiques. Il faut dire que la question est lourde d'ambiguïtés car elle renvoie aux sinistres clichés antisémites du « complot juif ». L'attachement indéfectible des juifs américains à Israël a un corollaire permanent : le ferme soutien du gouvernement à l'État d'Israël. Déjà redevable à l'Oncle Sam d'une aide financière de près de six milliards de dollars, Israël a signé un accord antiterroriste qui lui donne l'accès aux renseignements *top secret* de la CIA et aux équipements hyper-sophistiqués *made in USA*. Il s'apprête en outre à bénéficier d'une véritable alliance militaire avec les États-Unis, qui garantirait une assistance en cas de menace sur la survie du pays – de type nucléaire par exemple –, le financement d'un

système antimissile, et la reconnaissance officielle du potentiel nucléaire israélien. Le cadeau du président Clinton à son ami Pères en 1996 est tel, aux yeux de certains dirigeants israéliens, que « cela risque de faire d'Israël le 51^e État américain ». Dans cette éventualité, l'ancienne Jérusalem rejoindrait la nouvelle...

Il demeure qu'aux U.S.A., les notions d'élection et de résurrection, permanentes à travers l'histoire, ont des connotations religieuses, et que la grâce dont la divine Providence a doté l'*homo americanus* a été constante, des Puritains jusqu'à nos contemporains. En 1980, Ronald Reagan s'écria : « Pouvons-nous douter que seule une *divine Providence* a fait de cette terre, cette île de liberté, un refuge pour tous ces peuples qui, dans le monde entier, aspirent à être libres, juifs *et chrétiens* souffrant de persécutions derrière le rideau de fer, *boat people* du Sud-Est asiatique, de Cuba et de Haïti... ? »

Après le *New Deal* de FDR et la *New Frontier* de Kennedy, Bill Clinton a exalté la *New Promise* – la Nouvelle Terre promise – aux Américains du xix^e siècle. Le président fraîchement réélu à réaffirmé sa foi dans la révolution technologique en cours, ainsi que dans le destin manifeste des États-Unis dans le monde, « la nation indispensable [...] montrant le chemin à un monde de démocraties" ». Clinton montre ainsi que l'Amérique ne se ressource dans son vénérable passé biblique que pour mieux éclairer son glorieux avenir progressiste.

Aux xviii^e et xix^e siècles, de nombreux observateurs de la vie américaine, comme Tocqueville ou Emerson, ont rapproché les Américains des Romains de l'Antiquité, esquissant ainsi des boucles historiques. Avant Nietzsche ou Spengler, G. Vico avait déjà bien vu que l'histoire marque souvent des « retours ». Ces dernières années, des historiens ont noté « l'émergence de *dissimultanités*, de retours *en arrière*, de *congères* du passé dans le pas en avant – que l'on croyait bien cadencé ! – du devenir et de l'histoire des ensembles sociaux ». À la suite de Jean-Charles Pichon, Christian Turpin a étudié, dans une optique cyclique, les destins parallèles de la Rome antique et des États-Unis, établissant une « correspondance événementielle » troublante". Peut-on imaginer l'instauration d'un « Grand État biblique » dont les maîtres seraient les WASPs, les « Romains de demain » ?

Jean Daniel ne reconnaît-il pas la destinée romaine des U.S.A. dans son article « Le xx^e siècle sera américain », lorsqu'il écrit à propos de la suprématie de cet « empire des empires » qu'elle nous condamne à la « dépendance », sinon à la « soumission » ?

Aujourd'hui, l'« Empire » américain se contente de conquérir pacifiquement le monde par sa musique, ses réseaux *Internet*, ses parcs à thème, son cinéma, ses sports, ses vêtements « branchés » et son fast-food, s'attirant déjà la sympathie de millions de jeunes qui voient dans les États-Unis une terre de liberté et de modernité. Devant et par ce déferlement d'images, seule réalité *apparente*, la jeunesse, déjà *virtuellement* conquise, peut renverser, une fois encore, les destinées d'une nation qui, décidément, n'est pas comme les autres.

La force irrésistible de l'Amérique tient à son appétence à la croyance religieuse ou utopique, son refus de l'athéisme, sa propension à tout *mythologiser*, sa capacité à entreprendre et à expérimenter, sa schizophrénie créatrice qui l'écartèle en permanence entre le passé et l'avenir, le conformisme et l'étrange. Le « rêve

américain », surgi d'une vision religieuse, s'ancre à nouveau sur le concept de « Providence », ce coup de pouce du « destin manifeste » qui ne cesse de pousser l'Amérique à explorer la frontière de l'avenir. Comme l'écrit Michel Rezé, « l'Amérique est, en quelque sorte, une religion ».

Pornichet et Nantes, 1996-1997.

Notes

1. J.-C. Pichon, *Histoire universelle des sectes et des sociétés secrètes*, Lucien Souny, Limoges, rééd. 1994, p. 301.
2. Le principal propagandiste de cette théorie est John Wilson dont le livre *Our Israelitish Origin* connut un grand succès vers 1870. Il avançait notamment une « preuve » philologique : le mot *Britain* signifiait « Terre de l'Alliance », *brith* en hébreu. Selon Wilson, les Européens blancs étaient le peuple élu d'Israël, et l'Amérique la Terre promise. h) « Israëlisme britannique », propagé dès la fin du XIX^e siècle, a été adopté par le *Ku-Klux-Klan* puis par les néo-nazis américains. L'un d'eux, Wesley Swift, a fondé en 1946, en Californie, l'Église de *l'Identité chrétienne*, transférée au début de 1970 dans l'Idaho par le révérend Butler, partisan d'Hitler. La théorie s'est répandue dans les années 1970-1980 à travers les activités de groupes antigouvernementaux que nous évoquons plus bas.
3. R. Kyle, *The Religions Fringe, A History of Alternative Religions in America*, Intervarsity Press, Downers Grove, Illinois, 1993, p. 174.
4. J.-C. Pichon, op. cit., p. 301.
5. « J'attends/un renouveau d'émerveillement/et j'attends quelqu'un/qui découvre vraiment l'Amérique/et j'attends la découverte/d'une nouvelle frontière symbolique » (Lawrence Ferlinghetti, cité par Sanford, p. 260).
6. E. Morin, *journal de Californie*, Seuil, Paris, 1970, p. 247.
7. Voir notre article, « Jim Morrison, requiem pour un shaman », *Repérages*, n° 15, 1993, Université de Nantes.
8. Se réclament aujourd'hui de l'Hindouisme la *Méditation Transcendantale* (1960), le *Sikh Dharma* du Yogi Bhajan (1968), *l'International Society for Krishna Consciousness* (ISKCON) – plus connue sous le nom de *Hare Krishna* (1970) –, la *Divine Light Mission* du Guru Maharaj Ji (1971), et la *Rajneesh Foundation International* (1981).
9. La sphère bouddhiste revendique le *Bouddhisme Zen*, le *Vajradhatu Naropa Institute* (1970) et le *Nichiren Shoshu (Soka Gakkai) d'Amérique* (1963) (voir Kyle, op. cit., p. 203).
10. Le renouveau de la sorcellerie est attribué à Margaret Murray (*The WitchCult in Western Europe*, 1921) et surtout à Gerald Gardner (*Witchcraft Today*, 1954). On observe un retour général au paganisme, avec des groupes néo-druidiques et le culte de la Déesse Mère, entretenu par la *Wicca*. Dans les années soixante-dix, la *Wicca* connaît un schisme féministe, la *Wimmin's religion*. Ces mouvements compteraient près de 40 000 membres (J. G. Melton, *Magic, Witchcraft and Paganism in America*, Garland, New York, 1982, p. 16-18). Le satanisme se développe à partir des années soixante, avec *l'Église de Satan* de Anton LaVey (1966), et à travers le cinéma : *Rosemary's Baby*, 1968 ; *L'Exorciste*, 1973 (Voir Kyle, op. cit., p. 275-278).
11. « Vers une vision planétaire », *Visions utopiques*.
12. *Fédération des communautés égalitaires*, fondée sur le travail artisanal ; *Roandoak God Christian Commune*, qui pratique la thérapie par le travail ; *Étoile de Noë4* basée sur le sport, les armes et la survie ; *Cité sainte*, communauté chrétienne ; *Minyens du Verseau*, « communauté spirituelle juive égalitaire », sans parler des innombrables

- sectes à vocation orientale qui étudient les textes védiques, le *dharma* de Bouddha et la conscience de *Krishna*, tous les types de *yoga* et de *Zen* (*Ibid.*, p. 152-153).
13. Le *New Age* est « un bel exemple de la construction désespérée d'un *ailleurs* – qui chez les *New Agers* est un *bientôt* : joachimisme pas mort ! – contre les angoisses secrétées par le *hic et nunc* de notre modernisme » (G. Durand, *Introduction à la mythologie*, Albin Michel, Paris, 1996, p. 20).
 14. Un groupe milicien millénariste, le *Phineas Piesthood*, pourrait être lié à cet acte terroriste (*Time*, 10 février 1997, p. 21).
 15. M. Rezé et R. Bowen, *Introduction à la vie américaine*, Masson, Paris, 1991, p. 93.
 16. Deux jours avant la réélection de Bill Clinton, des volontaires de la *Coalition* ont distribué 45 millions de « guides de l'électeur » (*voter guides*) dans plus de 125 000 églises américaines. Certes, Bob Dole n'a pas été élu, mais les Républicains ont conservé la majorité au Congrès (Voir *Time*, 18 nov. 1996, p. 38).
 17. *Libération*, 12 mars 1996, p. 3.
 18. « Il est impossible de maintenir une civilisation quand les jeunes ont des bébés à 12 ans, s'entre-tuent à 14, meurent du sida à 17 et sont incapables de lire leur diplôme scolaire à 18 » (Newt Gingrich, speaker républicain du Congrès, cité par *L'Événement du jeudi*, n° 540, 9-15 mars 1995, p. 54).
 19. E. Behr, *Une Amérique qui fait peur*, Plon, Paris, 1995, p. 48.
 20. Cela rappelle le célèbre procès du professeur J. T. Scopes, condamné en 1925 dans l'État du Tennessee pour avoir enseigné les thèses de Darwin (RezéBowen, op. cit., p. 99).
 21. Selon Behr, « les *transformationnistes* sont en général partisans du *déconstructionnisme* (souvent simplifié à outrance) de Derrida : l'idée que toute hiérarchie des valeurs est inacceptable prend sa signification chez ceux qui ne voient, dans une hiérarchie des valeurs, qu'une *conspiration* anti-femmes ou anti-ethnies minoritaires, pratiquée depuis des siècles » (op. cit., p. 281).
 22. *Ibid.*, p. 20.
 23. Accusé d'avoir tué sa femme et son ami, l'acteur et sportif O. J. Simpson a été reconnu non coupable, au terme d'un procès qui a divisé l'Amérique. « À l'annonce du verdict, un des jurés, qui avait appartenu, dit-on, aux *Black Panthers*, lève le poing en signe de victoire » (*Télérama*, 8 mai 1996, p. 119). « Au lendemain du verdict, le *Wall Street Journal* a publié un article effrayant sur une vague de verdicts dans lesquels des jurys à majorité noire avaient refusé de condamner d'autres Noirs, alors que leur culpabilité ne faisait aucun doute » (« La guerre des races », *Le Nouvel Observateur*, 12-18 octobre 1995, p. 45).
 24. De *Rencontres du Troisième Type* de Spielberg à la série télévisée-culte *Aux Frontières du réel* (*The X-Files*), les films du genre reprennent l'antienne du complot : « On nous cache tout sur les OVNIS. »
 25. Le président prête serment sur la Bible de George Washington. En outre, plus de neuf millions de Bibles sont vendues annuellement aux U.S.A. (M.-C. Pauwels, *Civilisation américaine*, Hachette, 1994, p. 105).
 26. « La communauté israélite représente environ 3 % de la population, mais entre 40 % et 50 % des élites dans les professions de la médecine, du droit et des médias sont juives ». (M. Chalamet, « Juifs américains : une influence qui dérange », *L'Événement du jeudi*, 26 octobre-1^{er} novembre 1995, p. 47.)
 27. « Israël, 51^e État des États-Unis ? », article de B. Porat, *L'Événement du jeudi*, 21-27 mars 1996.
 28. A. Leenkh. et M.-F. Toinet, *L'État des États-Unis*, La Découverte, py~i., 1990, p. 97.
 29. « La Terre Promise de Bill Clinton », *Libération*, 21-1-97, p. 7.
 30. G. Durand, op. cit., p. 32-33.
 31. C. Turpin, *Le Livre de Nocam*, 2 vol., Kapsos Éditions, Champagne-sur-Oise, 1994.

32. J.-C. Pichon, *L'Homme et les Dieux*, Maison-neuve, Ste Ruffine, rééd. 1986, p. 317.
33. J. Daniel, «Le xx^e siècle sera américain », *Le Nouvel Observateur*, 713 novembre 1996, p. 54.
34. Pour Baudrillard, ce mirage est l'essence même de l'Amérique : « Non seulement les Américains sont missionnaires, mais ils sont anabaptistes : ayant loupé le baptême originel, ils rêvent de tout baptiser une seconde fois, et n'accordent de valeur qu'à ce sacrement ultérieur, qui est, comme on sait, la réédition du premier, mais *en plus vrai*, ce qui est la définition parfaite du simulacre. » (*Amérique*, p. 44)
35. À cet égard, la télévision américaine offre aujourd'hui à son public des séries aux titres significatifs. Sur les brisées du succès de *X-Files*, notons les séries crépusculaires *Dark Skies*, et surtout *Millenium* où l'on retrouve les inévitables ingrédients de la paranoïa américaine : les milices occultes, le thème de la conspiration et le motif de la chute (Voir « La parano dope le paranormal », *Libération*, 5 novembre 1996).
36. Rezé-Bowen, *op. cit.*, p. 98.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

- v. 50000 à 11000 av. J.-C. Vagues successives de peuples mongoloïdes venus par le détroit de Béring.
- IV^e siècle av. J.-C. Création du mythe de *l'Atlantide* par Platon.
963. Le Viking Ari Marsson est jeté par la tempête sur une côte inconnue, « à l'ouest, près du bon Vinland ».
967. Ullman Jarl touche terre à Panuco, dans le golfe du Mexique [?].
986. Bjarni Herjulfson, parti à la recherche d'une colonie fondée par Eric le Rouge au Groenland, s'égaré vers l'ouest et aperçoit la côte nordaméricaine.
- v 1000. Leif Ericson explore cette côte et baptise trois régions : Helluland, Markland et Vinland (Terre-Neuve).
- entre 1000 et 1450. Fondation de la Confédération iroquoise, la *Ligue de Haudenosaunee*.
- 1004-1008. Exploration des côtes par les frères de Leif Ericson, peut-être jusqu'en Nouvelle-Angleterre.
- v 1350-1370. Expédition maritime écossaise vers l'ouest [?].
1395. Traversée de l'Atlantique par Henry Sinclair, en compagnie d'Antonio Zeno [?].
- v 1415. Fin des colonies vikings du Groenland.
- v 1450. Voyages portugais, sans doute jusqu'à Terre-Neuve.
- 1473-1481. Expéditions anglo-danoises vers les îles légendaires d'Antillas et de Brazil.
- 1492-1493. Premier voyage de Christophe Colomb. Découverte de San Salvador (Bahamas) et d'Hispaniola (Saint-Domingue).
- 1493-1496. Deuxième voyage de Colomb. Découverte de Porto-Rico. Fondation d'une colonie à Saint-Domingue.
- 1498-1500. Troisième voyage de Colomb, qui aborde à Trinidad et aperçoit le continent. Amerigo Vespucci aperçoit peut-être le continent sud-américain. Population amérindienne d'Amérique du Nord : de 1 à 80 millions selon les sources.
1506. Mort de Christophe Colomb.
1507. Le géographe Martin Waldseemüller propose pour le Nouveau Monde le nom d'America, en l'honneur d'Amerigo Vespucci.
1516. *L'Utopie* de Thomas More.
- 1530-40. Expéditions espagnoles à la recherche des « sept cités de Cibola » en Amérique du Nord. Découverte du Grand Canyon.
1532. *Gargantua* de Rabelais.
1546. Mort de Martin Luther.
1560. Expédition espagnole à la recherche de l'Eldorado.
1560. Publication de la Bible de Genève.
1564. Mort de Calvin.

1583. Première tentative de colorisation britannique en Amérique par Sir Humphrey Gilbert (Terre-Neuve).
1584. Sir Walter Raleigh découvre l'île de Roanoke (Caroline du Nord), et appelle cette région *Virginie*.
1589. Richard Hakluyt publie à Londres plusieurs récits d'explorations britanniques.
1602. Rédaction de *La Cité du Soleil* par Campanella.
1606. Chartes accordées aux Compagnies de Londres et de Plymouth pour établir des colonies entre le 34° et le 45` parallèle.
1607. Fondation de Jamestown, en Virginie, par une centaine de colons anglais. En Virginie, le capitaine John Smith, capturé par les Powhatans, est libéré sur l'intervention de la princesse indienne Pocahontas.
1619. *Christianopolis* d'Andreae. Arrivée des premiers esclaves noirs en Virginie.
1620. Les Pères Pèlerins, puritains anglais réfugiés en Hollande, s'embarquent sur le *Mayflower* et fondent la colonie de Plymouth. Signature du *Mayflower Compact*.
1621. Première célébration de *Thanksgiving* par les Pèlerins et les Indiens. 1622. *Le Labyrinthe du Monde* de Comenius.
1623. Création par Jacques I^{er} du Conseil pour la Nouvelle-Angleterre, qui définit des zones de colonisation.
1624. Fondation de la Nouvelle-Hollande. Thomas Morton fonde sa « plantation » de Merrymount.
1627. Publication de la *Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon.
1630. Fondation de la colonie de la Baie du Massachusetts et de la ville de Boston par John Winthrop. Début de la grande migration puritaine. Fondation de la première Église congrégationaliste de Boston.
1634. Fondation du Maryland. Hooker quitte le Massachusetts pour le Connecticut.
1636. Fondation de Providence (Rhode Island) par le dissident Roger Williams. Fondation de l'université de Harvard.
1637. *The New Canaan* de Thomas Morton.
1638. Anne Hutchinson est bannie du Massachusetts.
1639. Les baptistes fondent Newport (Rhode Island).
1641. *Macaria* par Samuel Hartlib.
1643. Confédération de la Nouvelle-Angleterre.
1644. Roger Williams obtient une charte pour le Rhode Island, instituant la séparation entre l'Église et l'État.
1651. Premier Acte de Navigation (1651-1673).
1656. *The Commonwealth of Oceana* de J. Harrington.
- 1656-1659. Persécution contre les quakers au Massachusetts.
1659. *The Christian Commonwealth* de John Eliot.
1662. Création à Londres de la *Royal Society*.
1669. Constitutions fondamentales des Carolines, rédigées par John Locke.
- 1675-1676. Guerre du roi Philippe, chef des Wampanoag. Fin de l'indépendance des Indiens de Nouvelle-Angleterre.
1678. *Le Voyage du Pèlerin* de John Bunyan.
1682. Fondation de la Pennsylvanie par le quaker William Penn.
1685. Première presse d'imprimerie à Philadelphie.

- 1686-1689. Création d'un *Dominion* de Nouvelle-Angleterre qui inclut les colonies de New York et de New Jersey.
1687. Sir Andros, gouverneur du Dominion, supprime les chartes et dissout les assemblées coloniales.
1688. Jacques II, détrôné par la Glorieuse Révolution, est remplacé par sa fille Marie et son gendre Guillaume d'Orange. Dénonciation de l'esclavage par les quakers.
- 1689-1697. Guerre du roi Guillaume (ligue d'Augsbourg).
1692. Procès en sorcellerie au village de Salem (Massachusetts) : vingt personnes exécutées.
1693. *Les Merveilles du monde invisible* de Cotton Mather.
1694. Kelpius s'installe à Wissahickon (Pennsylvanie).
1696. Nouvel Acte de Navigation.
1701. Fondation du collège congrégationaliste Yale (Connecticut).
- 1702-1713. Guerre de la reine Anne (succession d'Espagne).
- v 1714. Les Tuscaroras deviennent la sixième nation de la Confédération iroquoise.
1717. Les *Constitutions* d'Anderson jettent les bases de la Franc-Maçonnerie spéculative.
1720. Les *Dunkers* de J.C. Beissel s'installent en Pennsylvanie.
1731. Benjamin Franklin devient Franc-Maçon.
1732. Nouvelles mesures coercitives de l'Angleterre contre les intérêts économiques des colons. Daniel Coxe propose un projet de fédération des colonies. Création d'*Ephrata* par Beissel.
1733. Fondation de Savannah, en « Georgie ». Une loge maçonnique « régulière » est créée à Boston.
1734. Franklin publie les *Constitutions* d'Anderson en Amérique.
- 1735-1745. Le Grand Réveil Religieux se répand dans toute la Nouvelle-Angleterre.
1738. Création de la première loge maçonnique au Massachusetts.
- 1739-1748. Guerre du roi George (guerre de Succession d'Autriche).
1741. Nicolas Zinzendorf et un groupe de Moraves atteignent Philadelphie.
1746. Dashwood fonde le *Hell Fire Club*.
1752. George Washington est initié à la Franc-Maçonnerie.
1754. Benjamin Franklin propose un plan d'union des colonies, rejeté par les colons et la Couronne.
- 1756-1763. « Guerre française et indienne » (guerre de Sept Ans).
1763. Traité de Paris entre Grande-Bretagne, France et Espagne.
1765. *Stamp Act* (loi sur le timbre), premier impôt que lève la Couronne dans les colonies. Formation des « Fils de la Liberté », qui organisent la résistance à cette loi.
1770. « Massacre de Boston ». L'événement est exploité par Samuel Adams et Paul Revere.
1771. Publication du poème *America* par Timothy Dwight.
- 1772-1774. Séjours de Franklin chez Dashwood. Franklin est initié au *Hell Fire Club*.
1773. *Boston Tea Party*.
1774. Premier Congrès continental, réunissant les délégués des colonies. John Wilkes est élu lord-maire de Londres. Ann Lee gagne l'Amérique. Fondation des

- Shakers*. Conversion de Jemima Wilkinson, future *Amie publique universelle*.
1775. Premier affrontement entre Britanniques et miliciens à Lexington et Concord. Le Congrès nomme George Washington chef de l'armée continentale. Défaite des Américains à Bunker Hill.
1776. Publication à Philadelphie de *Common Sense* de Thomas Paine. Déclaration d'Indépendance. Un comité est chargé de concevoir le Grand Sceau. Franklin débarque en Bretagne en qualité d'ambassadeur. Fondation de la secte des *Illuminés*.
1777. Arrivée de La Rouërie, puis de La Fayette en Amérique. Les Anglais occupent Philadelphie. Washington se retire à Valley Forge. Adoption du drapeau américain. Publication de *l'Apocalypse de Chiokoybikoy*.
1778. Traité d'union avec la France. Parade maçonnique à Philadelphie. Voltaire est initié par Franklin à la loge des Neuf Sueurs.
1781. Articles de la Confédération. Capitulation des Anglais à Yorktown.
1782. Deuxième réunion du comité chargé de l'élaboration du Grand Sceau.
1783. Le Traité de Paris reconnaît l'indépendance des États-Unis et définit leurs frontières. Organisation de la Société des *Cincinnati*.
1785. Thomas Jefferson est nommé ministre des États-Unis en France.
1787. Le poète Joel Barlow publie sa *Vision of Columbus*. Réunion de cinquante-cinq délégués en vue de la rédaction de la Constitution.
1788. Ratification de la Constitution.
1789. Washington est élu premier président des États-Unis. Première cérémonie officielle de *Thanksgiving*. Fondation de la *Société Tammany*.
1791. Plan de Washington D. C. dessiné par Pierre Charles L'Enfant.
1792. Fondation du parti républicain, dirigé par Jefferson.
1793. Washington pose la première pierre du Capitole. Première édition américaine des *Lettres d'un cultivateur américain* de Crèvecoeur. Mort de La Rouërie.
1794. Publication de *The Downfall of Mystical Babylon* par David Austin. 1796. John Adams est élu président.
- 1797-1801. Réveil religieux dans l'Ouest (Kentucky).
1798. Publication de *Wieland* par C. B. Brown.
1799. Enterrement maçonnique de George Washington.
1801. Jefferson est élu président.
1805. Fondation de la communauté utopique *Harmony*, par G. Rapp et des piétistes allemands.
1808. James Madison est élu président. Fondation de la loge noire *Prince Hall*
1809. Tecumseh, chef des Shawnees, forme la Confédération des tribus indiennes du Nord-Ouest et du Sud.
1812. Fondation des *Hommes Rouges d'Acadie*.
1813. Mort de Tecumseh.
1818. Adoption définitive du drapeau américain.
1819. Fondation de l'université de Virginie, selon le projet élaboré par Jefferson. Création de la communauté séparatiste de Zoar.
- 1820-1993. L'Amérique accueille 61 millions d'immigrants.
1823. Affirmation de la doctrine de Monroe sur le rôle des États-Unis dans le monde.

1825. La Chambre élit John Quincy Adams. Fureur des partisans d'Andrew Jackson, qui se regroupent en un parti démocrate opposé aux républicains nationaux. Robert Owen rachète les terres de Rapp et fonde *New Harmony* dans l'Indiana.
1826. Affaire William Morgan. Création d'un parti antimaçonnique. Symmes publie sa théorie de la « Terre creuse », *Theory of Concentric Spheres*.
1828. Andrew Jackson est élu président.
1830. Jackson signe la loi sur la déportation des Indiens (*Indenn Removal Act*). Joseph Smith publie le *Livre de Mormon* et fonde l'*Église des saints des derniers jours*. Début du massacre des bisons.
1836. Siège d'Alamo. Proclamation de la république du Texas. Emerson publie *Nature* et fonde en Nouvelle-Angleterre le groupe des transcendentalistes.
1838. Exode forcé des Cherokees (*Trail of Tears*).
1839. Les Mormons s'installent à Nauvoo, Illinois.
- 1841-1847. Création de trente communautés fouriéristes.
1841. Fondation de *Brook Farm* et de *Hopedale*.
1842. Fondation d'un parti xénophobe, le *Native American Party*, surnommé le parti des *Know Nothing*. Reconnaissance de la légalité d'un syndicat ouvrier au Massachusetts.
1843. Premier échec de la prophétie adventiste de Miller. Fondation du *B'nai B'rith*.
1844. Élection à la présidence de James Polk, aux visées expansionnistes. Assassinat de Joseph Smith. Deuxième échec de la prophétie de Miller.
1845. La Floride et le Texas, tous deux esclavagistes, deviennent États de l'Union. Le journaliste O'Sullivan parle de la « destinée manifeste » du peuple américain.
1847. Les mormons atteignent le Grand Lac Salé et fondent l'État de *Deseret*, futur Utah. Fondation de l'*Ordre patriotique des fils d'Amérique*.
1848. « Ruée vers l'or » en Californie. Expérience utopique d'Oneida par Noyes. Apparition du spiritisme. Premier congrès féministe à Seneca Falls (New York).
1849. Départ de Cabet pour l'Amérique. Rachat de la cité mormone de Nauvoo.
1854. Publication de *Walden* par Thoreau.
1855. Création de la communauté séparatiste d'Amana.
1860. Élection d'Abraham Lincoln à la présidence. Sécession de la Caroline du Sud. Création de l'*Église adventiste du Septième jour*.
- 1861-1865. Guerre de Sécession.
1862. Lincoln signe le *Homestead Act* (loi sur les terres cultivables).
1863. Bataille de Gettysburg. Défaite sudiste. Émancipation des esclaves par Lincoln. T. L. Harris crée la *Fraternité de la vie nouvelle*. Formation d'un syndicat de conducteurs de locomotives.
1864. Impression de *In God We Trust* sur le dollar.
1865. Reddition de Lee à Grant. Assassinat de Lincoln. Andrew Johnson lui succède. Début du programme de « Reconstruction ». Ratification du 13^e amendement, abolissant l'esclavage. Fondation du *Ku-KluxKlan* à Pulaski (Tennessee).
1866. Vote du 14^e amendement (lois civiques). Guerre des « Black Hills » contre les Sioux. Création d'un syndicat national, la *National Labor Union*.
1868. *Magia Sexualis* de P B. Randolph.

1869. Création du *Noble Order of the Knights of Labor*, à la fois syndicat et société secrète.
1870. Le Congrès vote une loi contre le *Ku-Klux-Klan*. Renouveau de la *Danse du Soleil* chez les Indiens des plaines.
1872. Fondation de la secte des *Témoins de Jéhovah*.
- 1874-1875. Deuxième guerre des « Black Hills ».
1875. Fondation de la *Société Théosophique* par Mme Blavatsky et le colonel Olcott. Création de *l'Armée du Salut* par W Booth. Agitation ouvrière et violences des *Molly Maguires* en Pennsylvanie.
1876. Le général Custer et ses 250 hommes sont massacrés par les Sioux à Little Big Horn. Fondation de *The Ancient Arabic Order of Nobles of the Mystic Shrine*.
1877. Création du *Socialist Labor Party*.
1878. Organisation officielle des *Chevaliers du Travail* qui cessent d'être une société secrète. Olcott et Blavatsky partent pour les Indes.
1879. Fondation de *l'Église scientiste du Christ* par Mary Baker Eddy. 1880. Création de la première secte koreshaniste par Cyrus Teed. Implantation de la religion du *peyotl* chez les Indiens des plaines.
1886. Immigration massive. Formation de *l'American Federation of Labor*.
1888. Début du réveil religieux chez les Sioux (*Ghost Dance*). *Looking Backward* de Bellamy.
1889. Début du mouvement du Christianisme social (*Christian Gospel*).
1890. Meurtre de Sitting Bull. Massacre de Wounded Knee. Fin des guerres indiennes. Fin de la *Frontière*.
1891. Formation du parti populiste.
1892. Ouverture d'Ellis Island, centre d'accueil des immigrants dans le port de New York.
1893. « Parlement des Religions » de Chicago.
1895. *The Law of Civilization and Decay* de Brooks Adams.
- 1897-1942. Expérience utopique de *Point Loma*.
1901. Élection de Theodore Roosevelt à la présidence.
1908. Création de la pièce d'Israel Zangwill, *The Melting Pot*.
1909. Fondation de *l'A.M.O.R.C* par H. S. Lewis. Introduction du culte du serpent par G. Hensley (Tennessee et Kentucky).
1912. Élection de W Wilson à la présidence.
1913. Le président Wilson exalte sa *Nouvelle Liberté*.
1915. Le *Ku-Klux-Klan* réorganisé à Atlanta (Georgie).
1917. Déclaration de guerre à l'Allemagne.
1918. Signature de l'armistice. Débuts de la « Red Scare ». Publication de *The Education of Henry Adams*. M. Garvey fonde la *United Negro Improvement Association*.
1920. Début de la prohibition.
1924. Loi restrictive sur l'immigration (quotas).
1925. Manifestation du *Ku-Klux-Klan* à New York. Procès de J. T Scopes, accusé d'enseigner les thèses darwiniennes.
1927. Exécution de Sacco et Vanzetti.

1929. Krach de Wall Street. Début de la grande dépression.
1930. Approbation du *Pacte de la paix* de N. Roerich par la S.D.N.
1932. Élection de E D. Roosevelt à la présidence. Il sera réélu trois fois.
- 1933-1936. Mise en place du *New Deal*.
1934. Elijah Muhammad fonde sa secte, la *Nation of Islam*.
1935. Impression du Grand Sceau sur le dollar.
1941. Henry Wallace est nommé vice-président. Attaque japonaise sur Pearl Harbor. Entrée en guerre des États-Unis.
1944. Débarquement sur les côtes normandes.
1945. Conférence de Yalta. Capitulation allemande. Bombardement atomique d'Hiroshima. Mort de FDR. Truman lui succède.
1948. Début du mouvement *beatnik* à San Francisco. Création de la secte *Moon*.
- 1950-1952. Guerre de Corée.
- 1950-1954. Période du « maccarthysme ».
1953. Exécution des époux Rosenberg.
1957. Loi sur les Droits civiques. *On the Road* de Jack Kerouac.
1959. Fondation de l'*Église de Scientologie* par Ron Hubbard.
1960. Élection de J. E Kennedy à la présidence. Quatrième grand réveil religieux. Création du mouvement de la *Méditation transcendantale*.
1961. Programme de la *Nouvelle Frontière*. Aide au Viêt-nam du Sud.
1962. Fondation de la secte d'Esalen à Big Sur (Californie). Blocus de Cuba.
1963. Assassinat de J. E Kennedy. Grande marche sur Washington en faveur des droits civiques. Discours de Martin Luther King.
1965. Premiers bombardements du Viêt-nam du Nord. Assassinat de Malcolm X. Début des communes hippy. La comédie musicale *Hair* marque le début du *New Age*. Multiplication des émeutes.
1967. Présence de 500 000 militaires américains au Viêt-nam. Création de la secte des *Enfants de Dieu*.
1968. Élection de Richard Nixon. Assassinats de Martin Luther King et de Robert Kennedy. Création des *Black Muslims*.
1969. Neil Armstrong marche sur la Lune.
1970. *The Late Great Planet* de H. Lindsey.
1971. Mort de Jim Morrison. Assassinat de Sharon Tate par la secte de C. Manson. Création du mouvement *Hare Krishna*.
1972. Affaire du Watergate.
1973. Retrait du Viêt-nam.
1974. Démission de Richard Nixon.
1978. Suicide collectif de la secte de Jim Jones à Guyana (plus de 900 morts).
1980. Élection de Ronald Reagan.
1984. Réélection de Ronald Reagan.
1987. Scandales dans les milieux télé-évangélistes.
1988. Élection de George Bush. Création de la *Coalition chrétienne* par P Robertson.
1991. Guerre du Golfe.
1992. Élection de Bill Clinton.
1994. Sièges de la secte davidienne de Waco.

1995. Attentat d'Oklahoma City (168 morts). Organisation par L. Farrakhan de la *Million Man March*. Manifeste d' *Unabomber*.
1996. Réélection de Bill Clinton. Retour du *Ku-Klux-Klan*. Attentat à Oklahoma City. Siège des milices du Montana. Développement de *l'Identité chrétienne*.
1997. Discours de Bill Clinton sur la *Nouvelle Terre promise*. Suicide collectif de la secte *Heaven's Gate* (39 morts).